21

Karl MAY

La Caravane de la Mort

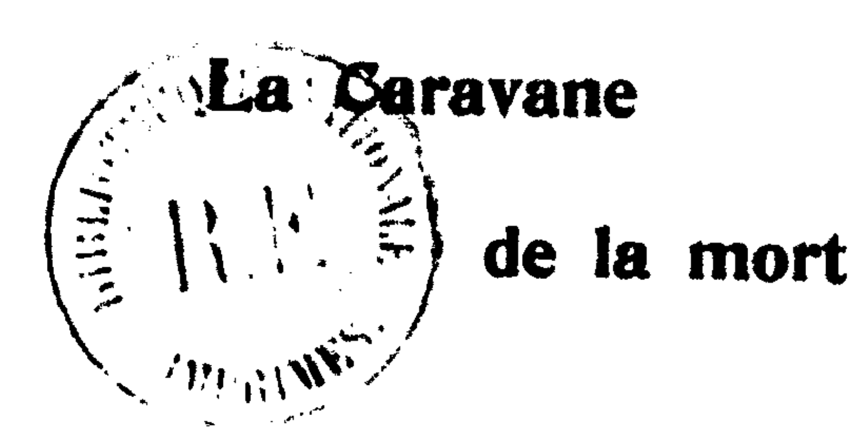


Illustrations de H. Meyer

1 fr. 50 net

TOURS
MAISON ALFRED MAME ET FILS





La Caravane de la mort



On ne pouvait se défendre d'un frisson d'horreur en parcourant ces lieux. (P. 9.)



KARL MAY

La Caravane de la mort



SOUVENIRS DE VOYAGE

TRADUIT PAR J. DE ROCHAY



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

AVANT-PROPOS

Sous le titre de *la Caravane de la mort*, nous publions la traduction d'un nouvel épisode des voyages de Karl May. Muni d'un passeport de la Sublime Porte et marchant *à l'ombre du Padischah*, notre explorateur a parcouru déjà une grande partie des contrées tributaires de la puissance ottomane. Il a traversé les dangereux chotts de la Tunisie ; il a vu les bords de la mer Rouge, du Nil, de l'Euphrate et du Tigre ; il s'est arrêté chez un curieux petit peuple, les Yésidi, qui lui ont fourni une étude des plus intéressantes ; il nous a raconté les misères et les vexations du fonctionnarisme turc. Dans ce volume, nous suivrons le voyageur chez les Kurdes et, à travers les monts Zagros, jusqu'aux frontières persanes ; nous verrons défiler, sous les murs de Bagdad, la sombre caravane qui va célébrer la mort d'Husseïn par de si lugubres cérémonies. Cette caravane, composée de musulmans fanatisés, la plupart faméliques, et portant avec eux les cadavres de leurs proches, afin de les enterrer dans la terre sacrée de Kerbela, répand sur son passage les germes de la peste.

Le voyageur, que cette terrible maladie n'épargne pas, trouve, pour peindre de pareilles scènes, des couleurs d'un réalisme saisissant. Certains de ses tableaux ne sauraient plus s'oublier dès qu'ils ont passé sous les yeux du lecteur.

Dans ce nouvel épisode, le fidèle Halef, ce naïf enfant du désert, dont le dévouement persiste au milieu de toutes les épreuves, reste toujours aux côtés de son maître. Deux chefs de tribu, le vieux Mohammed et son fils, ce dernier arraché aux prisons turques par M. May, font avec lui une partie du chemin, ainsi que le bon master David Lindsay, un Anglais riche, original et entreprenant. Notre voyageur rencontre encore d'autres compagnons : des Persans au caractère sympathique, « vrais Français d'Orient, » comme s'exprime l'auteur. La tragique histoire de ces derniers venus se mêle aux horreurs du pèlerinage de Kerbela. En voilà assez, ce nous semble, pour exciter l'intérêt.

Ces épisodes peuvent être signalés comme les plus frappants, les plus dramatiques parmi ceux que M. May raconte avec autant de verve que de talent.

J. DE R.



LA CARAVANE DE LA MORT

I

CHEZ LES KURDES

Que le bienveillant lecteur, après m'avoir suivi jusqu'aux frontières des provinces turques, se prépare maintenant à m'accompagner chez les Kurdes.

La route d'Amadiah descend en pente rapide jusqu'à la plaine de Nevda. Nous marchions au pas, pour ménager nos montures; mais, arrivés sur le terrain plat et rocailleux qui distingue cette plaine, nous éperonnâmes les chevaux. Bientôt nous aperçûmes le village de Maglana. Ce village ou bourg n'est habité que par des Kurdes sans cesse en guerre avec les chrétiens de Chaldée dont les environs sont peuplés.

Nous nous arrêtâmes à Maglana seulement pour demander notre chemin, puis nous nous avançâmes au milieu d'une contrée dévastée.

Les villages étaient détruits; des traces de massacre restaient visibles. Devant chaque seuil, des bêtes sauvages dévoraient tranquillement des ossements humains. On ne pouvait se défendre d'un frisson d'horreur en parcourant ces lieux.

A droite et à gauche s'élevait la fumée de l'incendie, tourbillonnant dans l'air, puis retombant sur les murs à demi calcinés.

L'ombre descendait rapidement ; bientôt il faudrait nous arrêter. Enfin nous vîmes devant nous les toits d'un hameau encore intact. C'était le petit village de Tia, formé d'une trentaine de maisons. Notre itinéraire nous forçait à y passer la nuit. Comment serions-nous reçus par les habitants du lieu ? L'Anglais eût pu dire que « telle était la question » ;... une question fort inquiétante assurément.

Les gens du pays nous avaient aperçus de loin ; un certain nombre venaient de monter à cheval et s'apprêtaient à nous traiter en amis ou en ennemis, suivant les circonstances... Ces hommes se tenaient à deux cents pas environ des premières maisons du hameau ; ils nous attendaient pour nous empêcher d'entrer, ou pour nous servir d'escorte.

Je m'avançai vers ces guerriers. A mon approche, tous les gestes désignèrent mon cheval avec admiration.

Ce mouvement général me donna autant d'appréhension que de fierté. Un beau cheval, de bonnes armes, une bourse pleine, sont trois choses qui mettent la vie de leur possesseur en grand danger dans ce pays de brigands.

Un des Kurdes, se détachant du groupe, fit quelques pas vers moi. Je lui adressai aussitôt un bonsoir amical. Il répondit à mon salut, mais en examinant ma personne et ma monture des pieds à la tête, du mors à la queue ; puis il me demanda :

« D'où viens-tu ?

— D'Amadiah.

— Où vas-tu ?

— A Kala-Goumri.

— Que venez-vous faire tous ici ?

— Nous traversons votre village, et nous vous demandons de nous prêter une hutte où nous puissions dormir cette nuit.

— Nous n'avons point de huttes, nous sommes des Kurdes-Berwari ; nous avons des maisons. Nous vous prêterons une maison, si vous nous prouvez que vous n'êtes pas des ennemis.

— Comment pouvons-nous te le prouver ?

— En nous remettant entre les mains vos chevaux et vos armes. »

Je me contentai de répondre :

« Un homme ne se sépare jamais de son cheval, ni de ses armes...

— Eh bien, vous ne pouvez recevoir l'hospitalité parmi nous.

— Nous irons plus loin, » repartis-je avec humeur, et je retournai vers mes compagnons.

Les Kurdes s'étaient avancés ; ils entouraient leur chef et semblaient délibérer. Lindsay me demanda :

« Qu'a-t-il dit ?

— Il exige que nous lui remettions nos chevaux et nos armes, si nous voulons nous arrêter ici.

— Qu'il vienne les prendre ! grommela l'Anglais.

— Master, pour l'amour de Dieu, aucune violence en un tel lieu ! Les Kurdes versent le sang avec plus d'insouciance encore que les Arabes... Si nous essayions de nous défendre, si nous venions à blesser l'un des leurs, nous serions perdus. Ils sont ici cinq contre un au moins.

— Hé ! que faire ?

— Continuons notre chemin. Ils voudront sans doute nous en empêcher ; alors nous traiterons avec eux comme nous pourrons. »

Je mis mes autres compagnons au courant de la situation ; ils m'approuvèrent, quoiqu'ils ne fussent pas des poltrons, tant s'en faut.

Les Kurdes rassemblés devant nous ne devaient pas tous appartenir au village de Tia, ce hameau ne pouvant avoir tant de guerriers à mettre sur pied. Une circonstance quelconque occasionnait sans doute cette levée en masse ; peut-être se préparait-on à un combat. Ces hommes présentaient un aspect fort belliqueux ; nous les vîmes, après avoir formé un cercle autour de leur chef, se ranger en peloton serré et attendre, sans bouger, notre résolution.

« Ils vont nous barrer le chemin, opina Mohammed le Haddedîn.

— Je le crois... N'importe ! ne nous servons de nos armes que dans le plus extrême péril.

— Il faudra faire un bien grand détour pour éviter le village, dit de son côté mon brave Halef.

— Nous y sommes forcés... Allons. »

Nous commençâmes à marcher ; mais les Kurdes s'ébranlèrent aussitôt, et le chef courut à moi.

« Où vas-tu ? me cria-t-il.

— A Goumri. »

Cette réponse parut le contrarier ; il reprit brusquement :

« Il est trop tard pour aller à Goumri, la nuit va s'épaissir.

— Nous trouverons peut-être quelque village sur notre chemin, ou nous coucherons en plein air.

— Les bêtes sauvages vous attaqueraient en plein air, et vos armes sont mauvaises. »

Il voulait nous faire parler. Je jugeai utile de le convaincre du contraire, au risque d'exciter davantage encore sa convoitise. Je lui dis donc :

« Nos armes sont excellentes.

— Je ne le crois pas.

— Tu ne le crois pas ? Une seule suffirait pourtant pour vous tuer tous. »

Il reprit en riant :

« Tu as une bonne langue, elle sait vanter son maître... Montre-moi tes armes. »

Je pris mon revolver et dis au Kurde :

« Tu vois ce petit objet ? »

Puis, me tournant du côté de Halef, je lui criai :

« Cueille une branche dans ce fourré, arraches-en les feuilles de manière qu'il n'en reste que six, puis tiens-la en l'air ; je percerai les six feuilles de six balles. »

Halef obéit ; les Kurdes se rapprochèrent. Je ramenai mon cheval en arrière, me plaçai à la distance voulue et visai. Les six feuilles furent percées.

Halef présenta la branche au chef du village.

« *Katera Khoudé* (Bonté divine) ! s'écria celui-ci, toutes les balles ont porté !

— Bah ! ce n'est pas malaisé ; chez nous, le moindre marmot en ferait autant, repris-je d'un air dédaigneux. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'un si petit objet puisse lancer six balles sans être rechargé. Ne remarques-tu pas cela, *nezanoum* (maire de village) ? »

Le chef tendit les feuilles à ses hommes. Pendant qu'ils les examinaient, je rechargeai promptement mon revolver derrière le cou de mon cheval.

« Quelles armes possèdes-tu encore ? me demanda le nezanoum.

— Tiens, regarde ce mûrier. »

Je sautai à terre, pris mon fusil, un martini. Une, deux, trois, quatre, cinq,... jusqu'à onze coups partirent.

Les Kurdes écoutaient avec une surprise croissante ; enfin ils poussèrent un cri d'admiration.

La plupart descendirent de cheval pour examiner l'arbre, marqué d'autant de trous. Cette petite expérience m'avait déjà servi chez d'autres peuplades ; j'espérais parvenir à en imposer aussi aux véritables sauvages

qui nous entouraient. Le chef revint vers moi et s'écria, enthousiasmé :

« *Khoudi!* les onze balles sont entrées dans l'arbre!... »

Ce nom de *khoudi* (seigneur) me flatta ; il prouvait que le Kurde me reconnaissait quelque supériorité.

« Tu comprends maintenant que nous n'ayons pas peur des bêtes sauvages, n'est-ce pas? lui demandai-je.

— Montre-moi vos autres armes.

— Je n'en ai pas le temps ; le soleil est entièrement caché à l'horizon, il nous faut partir.

— Attends un peu. »

Il retourna au-milieu de ses gens. On parlementa pendant quelques minutes; puis l'homme revint, me déclarant que nous pouvions demeurer dans le village.

« Nous garderons nos chevaux et nos armes ? objectai-je.

— Oui. Vous êtes cinq : cinq des nôtres offrent de vous recevoir chez eux. Toi, tu viendras dans ma maison.

— Nous ne pouvons nous séparer. Nous sommes cinq: nous resterons tous ensemble, ou nous continuerons notre route.

— Eh bien, attends encore un peu. »

Cette fois, les pourparlers traînèrent en longueur; il me sembla qu'on voulait nous amuser jusqu'à ce que la nuit fût tout à fait tombée. Enfin le chef vint me dire:

« Khoudi, il en sera comme tu le désires. Nous vous abandonnerons une maison, dans laquelle vous pourrez dormir tous les cinq.

— Nos chevaux auront-ils aussi de la place ?

— Oui. La maison a une cour, où vous pourrez les attacher.

— Serons-nous seuls ?

— Tout seuls. Vois, un de nos hommes va en avant pour faire disposer les choses comme je l'ai ordonné.

Voulez-vous payer votre nourriture, ou bien faut-il vous traiter en hôtes ?

— Nous préférons être vos hôtes. Tu me promets de nous traiter comme tels ?

— Je te le promets.

— Tu es le nezanoum du village ?

— Je le suis.

— Donne-moi les deux mains, afin que je puisse me dire ton allié. »

Le Kurde s'exécuta de mauvaise grâce. Cependant je crus qu'il fallait accepter les offres de cet homme, la prudence ne nous permettant pas de marcher pendant la nuit. Je fis signe à mes compagnons ; les guerriers nous entourèrent. Nous prîmes tous le galop et ne nous arrêtâmes que devant une maison d'apparence assez convenable.

« Voilà votre demeure pour cette nuit, déclara le nezanoum. Entrez-y. »

J'examinai la maison avant de descendre de cheval. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, avec un toit en plateforme surmonté d'une sorte de hangar rempli de foin. Une cour entourée de murs de trois mètres de haut, pour le moins, attenait au corps de logis à droite. Audessus des murs, s'allongeaient des branchages indiquant des arbres dans la cour. Nous nous aperçûmes plus tard que, pour parvenir à cette cour, il fallait passer par la maison.

« Cette demeure nous plaît, dis-je au chef du village. Où prendrons-nous la nourriture de nos chevaux ?

— Je vais vous envoyer ce qu'il vous faut.

— Mais là-haut je vois du foin en quantité plus que suffisante. »

Notre homme parut assez embarrassé. Il murmura :

« Ce foin ne vaut rien,... il nuirait à vos bêtes.

— Et le repas pour nous-mêmes ?

— Je vais l'apporter, avec de la lumière. Tout ce dont vous aurez besoin, dites-le-moi : je demeure ici près. »

Il me montrait une maison fort proche de la nôtre, en effet. Nous descendîmes de cheval et conduisîmes nos montures dans la cour; puis nous examinâmes l'intérieur du logis. Il consistait en une seule pièce, divisée en deux parties inégales par une simple cloison de joncs tressés. Chaque case possédait deux trous servant de fenêtres, qui se fermaient pour la nuit au moyen de paillassons. Ces ouvertures, passablement hautes, étaient si étroites, qu'on pouvait à peine y entrer la tête. Ni plancher ni carrelage : le sol était simplement battu. Au fond de chaque compartiment s'étendait un épais tapis de roseaux. Nous ne vîmes guère d'autre ameublement.

La porte d'entrée et celle de la pièce pouvaient se fermer avec une grande barre de fer ; nous étions donc assez en sûreté. Nous ne trouvâmes dans la cour que quelques vieilles planches, avec plusieurs instruments dont nous ne connaissions pas l'usage.

Dès que le nezanoum et ses gens nous eurent laissés seuls, nous tînmes conseil.

« Crois-tu que nous puissions être tranquilles ici? me demanda le cheikh Mohammed.

— Je n'en sais rien. Le nezanoum m'a promis tout ce que j'ai voulu. Gardera-t-il sa parole? Nous sommes ses hôtes et ceux du village ; mais tous les hommes rassemblés ici n'appartiennent pas au village, cela est certain.

— Ceux-là, nous n'avons point à les craindre. S'ils touchaient à notre tête, le village tout entier devrait nous venger, comme ses hôtes, et le meurtrier serait sous le coup de la dette du sang.

— Mais s'ils se contentaient de nous voler?

— Que pourraient-ils nous prendre? Nous portons tout sur nous.

— Et les chevaux ? et les armes ? Cette nuit... »

Le grave cheikh sourit en caressant sa barbe.

« Nous nous défendrons et nous veillerons, dit-il.

— Et si, en nous défendant, nous venons à tuer l'un des leurs, la dette du sang sera le prétexte de notre massacre.

— Nous prendrons nos précautions. »

L'Anglais rentra en ce moment. Il avait inspecté la cour. Son nez se portait vers la droite et sa bouche vers la gauche de son visage, signes certains d'une situation périlleuse.

« Hum ! hum ! murmura-t-il. J'ai vu quelque chose..., quelque chose d'intéressant, *yes*.

— Quoi donc ? où ?

— Chut ! ne regardez pas en haut, mais dans la cour. Sale cour ! Voyez-vous ces arbustes qui montent au-dessus du mur ? Très commode pour venir du dehors ici. En vérité, très commode pour une surprise. Maintenant regardez en haut, si vous voulez... J'ai vu des jambes, moi,... et une tête qui épiait pendant une seconde... Le tout s'est retiré dans le grenier à foin.

— Mais vous en êtes sûr, master Lindsay ?

— Très sûr, *yes*. »

Je me rappelai alors qu'il n'y avait ni escalier ni échelle pour monter sur la plate-forme où était le foin. Nous sortîmes dans la cour afin d'en chercher : nous n'en trouvâmes point. Rien non plus, dans l'intérieur de la maison, ne conduisait à ce petit grenier. La nuit, qui était presque entièrement close, ne favorisait guère nos recherches, du reste. En avant de la plate-forme et à l'extrémité du couloir, s'avançait un bout de poutre. Je pris mon lasso, le pliai en quatre pour former une corde assez grosse et le lançai sur cette poutre ; puis je m'aidai de la corde pour grimper sur le petit toit, occupé à moitié par le hangar. Je me glissai dans le foin, en tâtonnant.

D'abord je ne sentis rien de suspect; enfin, étendant le bras, dans l'angle le plus profond, je saisis une tête... Un homme était là, accroupi et caché de son mieux.

« Qui es-tu? m'écriai-je.

— Ah!... ah!... » fit-il en affectant de bâiller.

Et, repoussant ma main, il se releva lentement.

Il ne faisait point assez clair pour que je pusse bien distinguer cet homme. Il voulait avoir l'air de quelqu'un qu'on réveille en sursaut; il étendait les bras et bâillait de toutes ses forces, mais ne me donnait nullement le change.

« Un étranger ici! murmura-t-il avec une feinte stupéfaction. Qui es-tu?

— Toi-même, qui es-tu? repartis-je.

— Je suis le propriétaire de cette maison.

— Ah! tant mieux, on pourra s'entendre. Dis-moi comment on monte dans ce grenier.

— Par une échelle.

— Où est-elle?

— Dans la cour.

— Non, elle n'y est pas. »

J'aperçus alors l'échelle couchée au bord du toit, tout près de moi.

« Ah çà! mon brave, tu as dormi bien longtemps, car ta mémoire se perd, dis-je en riant. Tu oublies que tu as tiré l'échelle après toi!

— C'est vrai, murmura le singulier dormeur, la voilà... Oui, j'ai dormi longtemps.

— Eh bien, réveille-toi et descendons. »

Là-dessus je pris l'échelle et la plongeai dans la cour; nous fûmes tous deux bientôt en bas. L'homme me suivait: il s'engagea dans le corridor, puis quitta la maison sans dire un seul mot.

Que signifiait la présence de cet homme dans le grenier? S'il était véritablement le propriétaire de cette

demeure, comment ne s'informait-il pas de ce que nous y faisions? Pourquoi s'enfuyait-il comme un malfaiteur?

« Eh bien! me demanda l'Anglais, quel est cet homme?

— Le propriétaire de la maison.

— Que faisait-il là-haut?

— Il prétend qu'il y dormait.

— Ah bah! J'ai reconnu le drôle, c'est celui que le *mayor* a dépêché en avant, quand il s'est agi de faire préparer le logement. Vous étiez occupé, vous ne l'avez pas remarqué.

— Certainement ces gens machinent contre nous quelque guet-apens.

— Oui,... mais lequel?

— Ils ne veulent pas nous tuer, mais nous voler.

— Le drôle installé sur la plate-forme pour nous épier aurait donné le signal aux autres. »

Tout le monde fut de cet avis. L'obscurité était trop complète pour que nous pussions nous rendre compte si, du toit à foin, on parviendrait à pénétrer dans l'intérieur de la pièce, sans passer par la cour. Je cherchais un morceau de bois, afin de l'allumer en guise de torche, lorsqu'on frappa à la porte d'entrée. J'allai ouvrir. Le nezanoum, accompagné de deux hommes, nous apportait des vivres, de l'eau, du fourrage et deux flambeaux en cire grossière. J'allumai l'un de ses flambeaux; il donnait une clarté douteuse et fumait beaucoup.

Nos trois Kurdes semblaient d'assez mauvaise humeur; ils ne desserrèrent les dents que pour nous nommer les objets qu'ils nous présentaient. Je dis au nezanoum :

« J'ai trouvé un homme sur le toit; était-ce réellement le propriétaire de cette maison?

— Oui, répondit-il par signe.

— Que faisait cet individu là-haut?

— Il dormait.

— Pourquoi avait-il retiré l'échelle?

— Parce qu'il ne voulait pas être dérangé.

— Tu nous avais promis que nous serions seuls dans la maison.

— Il se trouvait sur le toit. Nous n'en savions rien, et lui n'a pas su que nous réquisitionnions sa maison.

— Il l'a su...

— Et comment?

— Parce qu'il était avec toi à l'entrée du village.

— Tais-toi! Il était chez lui et non avec moi. »

Le nezanoum croyait m'en imposer par son ton rude et presque impératif; mais je continuai mes questions sans me laisser intimider :

« Où sont les hommes qui ne font point partie du village?

— Ils ne sont plus là.

— Fais-leur savoir qu'ils ne doivent pas revenir ni s'approcher de la maison.

— Pourquoi cela?

— Tu dois le comprendre.

— Je ne le comprends pas. Tais-toi. »

Il s'éloigna; ses deux acolytes le suivirent.

Les provisions apportées nous fournirent un très frugal repas du soir : des mûres sèches, du pain cuit sous la cendre, des citrouilles cuites, c'était tout. Heureusement nous en avions d'autres, sans quoi nous aurions été fort peu restaurés.

Pendant que Halef s'occupait de notre service, j'envoyai le jeune Haddedîn examiner le couloir avec le second flambeau. Ce corridor, qui conduisait à la porte d'entrée, était clos d'un côté par le mur de la cour, de l'autre par celui du corps de logis.

Je montai sur la plate-forme, tandis que Amad tenait la torche au rez-de-chaussée, et, après avoir soigneusement inspecté le sol devant le fenil, je finis par aperce-

voir un filet de lumière... Il y avait une étroite fente entre les planches du toit. J'y glissai mon couteau, je parvins à soulever une planche formant une ouverture carrée et assez large pour laisser passer un homme. Le secret était découvert.

En examinant encore, je trouvai quelques trous donnant sur la grande salle. On ne voyait pas très exactement ce qui se passait en bas; mais les conversations s'entendaient sans peine.

Je descendis aussitôt pour faire part à mes compagnons de ma découverte; mais je crus prudent d'aller avant tout chercher mon cheval, que j'amenai par la bride dans la première case.

« Holà ! s'écria l'Anglais effaré, le cheval ! Qu'y a-t-il ?

— Allez aussi chercher le vôtre, master... Il y a là-haut un trou par lequel on peut descendre et ouvrir la porte. Les Kurdes attendent notre sommeil pour enlever nos chevaux ; plus de doute à cet égard.

— Vous avez raison, sir. »

Tout le monde se précipita dans la cour.

Les chevaux furent bien vite rentrés. On les attacha dans le compartiment le plus reculé, et on s'assura que les paillassons des fenêtres fermaient exactement; après quoi, je remontai sur le toit avec mon chien. Les Kurdes, s'ils escaladaient le mur, devaient trouver la plate-forme bien gardée... Je me trompais peut-être sur les intentions de ces gens ; mais, en tout pays, la prudence est mère de la sûreté.

Enfin nous reprîmes notre conciliabule interrompu et discutâmes le plan de notre voyage. Nous avions quitté Amadiah sans rien décider. Il s'agissait de savoir quelle route nous allions suivre.

« Le plus court est de revenir par le pays des Yésidi, opina Mohammed.

— Ce chemin serait dangereux, interrompit son fils; on pourrait nous reconnaître.

— Il serait d'autant plus dangereux, ajoutai-je, que nous ignorons quels ordres vont être donnés dans toute la contrée par le gouverneur. Nous ne saurions reprendre par les provinces de l'ouest sans risquer gros jeu.

— Alors deux voies seules nous restent, reprit Mohammed : celle qui conduit au Bouthan[1], en passant par Tyari, ou celle qui rejoint le Zab.

— Ces deux routes ont aussi leurs périls. Je crois que la direction du sud est préférable, en traversant le territoire des Abou-Salmoun. »

On finit par se ranger à mon avis. Il fut convenu que nous irions de Goumri à Lizan; que là, nous commencerions à suivre le fleuve jusqu'à son grand circuit dans les pays de Chirvan et de Zibar. Nous nous proposions de couper l'arc formé par le Zab en prenant de biais à travers les monts Toura-Garah et Haïr, pour descendre sur les rives de l'Akra, qui nous conduiraient de nouveau au Zab.

Notre itinéraire ainsi réglé, nous nous disposâmes à nous coucher. Je dormais déjà de tout mon cœur près de Lindsay, quand celui-ci me poussa du coude.

« Master, murmura-t-il, on marche... Entendez-vous? »

J'écoutai. Nos chevaux faisaient du bruit, je ne pus rien distinguer.

« Nous ne sommes pas dans un désert, dis-je avec humeur. Les gens du voisinage vont et viennent; ils se préparent à la guerre. Quoi d'étonnant que vous entendiez quelque mouvement? On ne dort pas encore dans le village, c'est certain.

— Je ne sais, reprit Lindsay, peut-être avez-vous raison. Allons, dormons, *well!* Bonsoir, sir. »

[1] Ne pas confondre avec le Boutan, province chinoise.

Il se tourna de l'autre côté, mais se redressa vivement au bout de deux minutes. Moi aussi, j'avais entendu du bruit dans la cour.

« Ils sont là,... murmura de nouveau l'Anglais.

— On le dirait. Remarquez un peu quel bon chien nous avons. Il comprend que c'est sur le toit qu'il doit veiller, il n'aboie pas encore.

— Noble race, excellent gardien ! Il ne veut pas effaroucher les voleurs, afin de les mieux saisir. »

Je ne pus facilement me rendormir. Une demi-heure après environ, j'entendis encore des pas légers au fond de la cour. Je poussai doucement Lindsay.

« J'entends, me dit-il tout bas. Que vont-ils faire ?

— Ils s'imaginent sans doute que les chevaux sont restés dans la cour ; ils essayent de parvenir au grenier. De là ils descendront pour prendre nos bêtes et les emmener par la porte de la rue ; du moins tel est leur plan, je crois.

— Ils seront bien attrapés. »

Au même instant retentit au-dessus de nous un cri terrible, un cri proféré par un gosier humain, puis l'aboiement sourd d'un chien.

« Il l'a, murmura Lindsay en applaudissant de joie.

— Chut ! pas de bruit !... »

Mais tout le monde s'était éveillé, et Lindsay courait devant la porte avec un flambeau, « pour voir, » disait-il.

Au bout de cinq minutes, notre Anglais revint tout enthousiasmé, criant :

« Superbe ! *yes !* quel chien ! Il y a un drôle là-haut ; Doyan est couché sur lui. Le scélérat n'ose bouger ni dire un mot. La rue est remplie de Kurdes ; ils ne parlent pas non plus.

— Tant que le chien n'avertira point, nous n'avons rien à craindre. Mais, s'ils mettent des échelles au mur, il faudra bien aviser. »

Nous attendîmes encore assez longtemps. Un nouveau cri nous fit tressaillir. C'était comme le cri d'une suprême douleur... L'homme qui venait de le pousser devait être déjà mort. Les aboiements du chien répondirent à cette plainte, les aboiements d'un chien triomphant à la chasse.

Les choses s'aggravaient. Nous nous levâmes tous. Je pris Halef avec moi; nous allâmes dans la cour et montâmes à tâtons par l'échelle sur la plate-forme. Un corps humain gisait au bord du toit... Le chien avait brisé les os du cou du malheureux Kurde dans ses crocs puissants; la tête pendait toute sanglante.

Où était Doyan? Nous avions allumé un flambeau, et un léger grondement nous indiqua le coin où se tenait notre fidèle défenseur. Il était couché sur un autre corps presque inerte, quoique vivant; mais, au moindre mouvement de l'homme, la bête l'eût étranglé. Je regardai dans la rue : elle était remplie d'une foule silencieuse. Plus de doute, le village entier se liguait pour nous voler nos chevaux, et peut-être nos armes.

Doyan avait étranglé le premier Kurde monté sur le toit, uniquement parce que ce premier assaillant avait été suivi d'un second. Le vaillant animal, ne pouvant garder sa proie, s'en était débarrassé avant de courir à l'autre; maintenant il nous attendait. Que faire?

Laissant Halef à la garde du toit, je redescendis pour consulter mes compagnons. On fut d'avis de se taire et d'affecter le lendemain la plus parfaite ignorance, si tant est que nous pussions atteindre le lendemain matin sans une nouvelle agression. Notre position était dangereuse : nos ennemis semblaient nombreux, et, en admettant une résistance victorieuse de notre part, il nous restait à traverser un pays peu sûr, surtout si nous nous trouvions sous le coup de la vendetta. Quant à retourner d'où nous venions, il ne fallait point y songer : le péril eût été plus grand encore.

Comme nous délibérions, on frappa à coups redoublés contre la porte de la rue. Nous rallumâmes notre flambeau... Les Kurdes se sentaient découverts, ils allaient peut-être tout oser. Nous prîmes nos armes. Je me rendis à la porte, non sans appréhension.

« Qui frappe ? demandai-je.

— Khoudi, ouvre-moi, répondit le nezanoum, dont je reconnus la voix.

— Que veux-tu ?

— J'ai quelque chose d'important à te dire.

— Dis-le-moi d'où tu es.

— Non, il faut que j'entre.

— Eh bien, entre. »

Je ne lui enjoignis pas d'entrer seul ; mais je pris mes précautions, me tenant derrière la porte et ne l'ouvrant pas assez pour qu'il pût passer plus d'un homme à la fois. Mes compagnons restaient derrière moi, leurs armes à la main, prêts à faire feu. Quand le chef les eut aperçus, il recula sur le seuil, et, se plaçant dans l'entre-bâillement de la porte, me demanda :

« Khoudi, tes compagnons vont-ils tirer sur moi ?

— Non ; mais nous sommes prêts à tout événement, tu le vois... Entre seul ; les autres peuvent être des ennemis. »

Le nezanoum se décida enfin à s'avancer. Je replaçai la barre de la porte.

« Pourquoi viens-tu déranger notre sommeil ? lui dis-je.

— Je voulais vous avertir.

— Nous avertir de quoi ?

— Du grand danger qui vous menace... Vous êtes mes hôtes ; il est de mon devoir de vous prévenir. »

Le brave chef regardait de tous côtés en parlant. Il aperçut l'échelle posée au bord du trou qui donnait sur la plate-forme... Il parut un peu troublé, puis reprit en jetant un coup d'œil du côté de la cour :

« Où sont vos chevaux ?

— Dans la grande case.

— Dans la chambre, khoudi ! Cette chambre n'est faite que pour les hommes.

— Un bon cheval est plus précieux au voyageur qu'un mauvais compagnon.

— Le propriétaire de la maison sera mécontent, quand il saura que les chevaux ont été logés dans cette chambre. Leurs pieds vont défoncer la terre battue.

— Nous le dédommagerons.

— Pourquoi avez-vous rentré l'échelle ici ?

— C'est là sa place, puisqu'il n'y a point d'escalier.

— Avez-vous dormi ?

— Oui.

— N'avez-vous pas entendu un peu de bruit ?

— Nous avons entendu des gens aller et venir au dehors. Nous avons cru entendre aussi qu'on essayait d'escalader la cour : cela ne nous a pas plu. Si nous avions laissé les chevaux, nous aurions pu supposer une tentative de vol, et nous nous serions vus obligés de tirer sur les voleurs.

— Les chevaux ne sautent pas par-dessus des murs si élevés ; on ne pouvait donc vous les prendre. Du reste, n'aviez-vous pas un chien dans la cour ? J'en ai remarqué un à tes côtés, quand je t'ai rencontré.

— Je sais bien que les chevaux ne sautent point par-dessus les murs ; mais on les fait sortir par la porte.

— Peut-on ouvrir cette porte sans que vous vous en aperceviez ?

— Oui, nezanoum, si nous n'avions pas été attentifs. On pouvait descendre dans la cour, gagner la plate-forme, et redescendre dans ce corridor pour ouvrir la grande porte. On eût fait passer les chevaux par la petite ouverture de côté. Enfermés dans le fond de la maison, nous n'aurions rien entendu.

— Qui donc serait monté sur ce toit ?

— On y monte aisément, témoin l'homme que j'y ai trouvé caché... Comment veux-tu qu'après cette découverte, nous ayons négligé les précautions ? Maintenant, que cent des vôtres montent, si bon leur semble, nous ne craignons plus. Demain vous viendrez relever leurs cadavres.

— Voudrais-tu les tuer ?

— Non ; mais là-haut nous avons un excellent gardien... Je me fie à mon chien.

— Les chiens ne doivent point être sur les toits.

— Les chiens sont où il faut pour la garde. Mais acquitte-toi de ta commission. De quel danger venais-tu nous avertir ?

— Écoute : on a volé tout à l'heure l'échelle d'un des habitants du village ; celui-ci s'est mis à la chercher, et il l'a retrouvée appuyée contre votre mur. Il pense que les voleurs se sont introduits dans votre cour. Je viens vous le dire, pour que vous preniez garde aux malfaiteurs.

— Je te remercie. Sois tranquille, retourne en paix chez toi : le chien saura nous défendre.

— Ce chien tuerait un homme.

— Si l'homme était seul, il ne le tuerait pas, il le garderait sous ses griffes ; mais, quand deux hommes l'attaquent, il tue l'un pour veiller sur l'autre.

— Khoudi ! un malheur est arrivé alors !

— Comment supposes-tu cela ?

— Deux hommes sont montés là-haut.

— En es-tu sûr ?

— Très sûr.

— Nezanoum, tu étais donc là quand le voleur est entré chez nous ? Merci pour ton hospitalité ; tu nous défends généreusement !

— Je n'y étais pas, mais on me l'a dit.

— Celui qui te l'a dit y était sans doute.

— Non, on le lui avait raconté.

— N'importe! le premier qui l'a dit y était, il accompagnait les voleurs, et c'est un homme de ton village! Après tout, la chose m'est indifférente; je n'ai permis à personne de monter sur mon toit... Celui qui y est monté ou qui y montera, recevra sa juste peine sans que je m'en mêle. Bonne nuit, nezanoum!

— Ainsi tu ne veux pas aller voir là-haut?

— Non, pas le moins du monde

— Laisse-moi monter, il faut que je m'assure de ce qui est arrivé.

— Je te le permets, car tu n'es pas un voleur; mais fais attention au chien. S'il est déjà aux prises avec quelqu'un, il le laissera pour se jeter sur toi; mais il ne le quittera qu'en l'étranglant.

— J'ai des armes.

— Il est plus prompt que tes armes. D'ailleurs, ne le tue pas, à moins d'être un homme très riche, car tu ne pourrais me le payer.

— Oh! viens avec moi, khoudì. Je suis le nezanoum, il faut que je fasse mon devoir. »

Je montai le premier, ne voulant pas le laisser exposer aux crocs de Doyan. Il me suivit. Je vis, au bas de la terrasse, plus de têtes encore qu'à ma première visite. Le chef heurta bientôt le cadavre resté sur le bord de la plate-forme.

« Khoudi! s'écria-t-il, un corps!... »

Je me rapprochai pour éclairer le nezanoum. Il touchait le cadavre, il essayait de le soulever; enfin il murmura :

« Il est mort!... O seigneur, c'est ton chien qui a fait cela!

— Il a fait son devoir. L'homme qui essayait de pénétrer ici comme un voleur pouvait s'attendre à une vigou-

reuse défense; nous ne sommes pas gens à nous laisser piller.

— Mais où est le chien? »

Je le lui montrai. Le nezanoum tressaillit et s'écria :

« Oh! khoudi! il est couché sur quelqu'un. Appelle-le!... appelle-le!

— Non, car il faut garder ce voleur; seulement conseille-lui de ne pas bouger, ou bien il est perdu.

— Mais tu ne peux laisser cet homme toute la nuit sous les pattes de ton chien!

— Je te rendrai le cadavre, mais je garde le vivant.

— Khoudi, tu ne feras pas cela!

— Je le ferai. Cet homme me servira d'otage, et, dans le cas où d'autres voleurs tenteraient de pénétrer chez nous, il me serait très utile...

— Je le réclame! interrompit le nezanoum avec fureur.

— Paye-le.

— Je suis nezanoum, j'ai le droit de commander.

— Pas à moi. Voyons, veux-tu ou non reprendre le cadavre?

— Je veux les emmener tous les deux, le mort et le vivant.

— Eh bien, pour te montrer que je ne suis pas cruel, je te promets de faire cesser le supplice de ce Kurde. Il demeurera en otage dans la maison; mais je le prendrai avec nous dans la salle d'en bas. Seulement n'oublie pas que toute attaque serait le signal de sa mort. »

Le nezanoum, plaçant sa main sur mon bras, qu'il serra fortement, me dit en grinçant des dents :

« Tu ne sais donc pas que ce cadavre seul exige votre mort à vous-mêmes! Ne connais-tu pas la dette du sang?

— Que parles-tu de dette du sang! Un chien qui étrangle un voleur, cela n'a rien de commun avec la dette du sang.

— Le sang a coulé, et c'est une bête qui vous appartient qui l'a fait couler.

— En tout cas, cela ne te regarde pas; tu es étranger à ce voleur, m'as-tu dit.

— Cela me regarde. Quand le sang coule dans mon village, les parents du mort peuvent avoir recours contre moi et contre mes gens. Je te le répète, rends-moi le mort et le vivant.

— Le mort seul.

— Tais-toi! reprit le chef d'une voix tonnante. Encore une fois, je t'ordonne de me les rendre; si tu refuses, je saurai me faire obéir.

— Comment t'y prendras-tu?

— L'échelle reste contre le mur. Sur un signe, tous mes hommes seront bientôt ici.

— Tu ne songes donc pas à mon otage? Sur un signe, mon chien l'étrangle. D'ailleurs, il y a en bas quatre hommes bien armés, ne craignant personne, tout prêts à se défendre énergiquement. En haut, il y a moi et mon chien.

— Moi aussi, j'y suis!

— Toi, tu vas en descendre. »

Avant qu'il eût pu s'en douter, je le saisis sous le bras droit d'une main, par l'épaule gauche de l'autre, et je le soulevai comme pour le précipiter en bas.

« Khoudi! » hurlait cet homme.

Je le lâchai en lui disant :

« Qui m'eût empêché de te jeter dans la cour? Va-t'en, raconte aux tiens ce que tu sais maintenant.

— Rends-moi cet homme!

— Non, pas pour le moment.

— Eh bien, garde aussi le cadavre; nous te ferons payer ce meurtre! »

Le nezanoum, furieux, descendit sur ces mots par l'échelle qui donnait dans la rue. Je me penchai au bord de la plate-forme pour lui crier :

« Ordonne à tes gens d'enlever cette échelle et fais vider la place... Je tire sur tous ceux qui approcheront désormais de la maison. »

Le chef se mit à parler bas avec les assistants. On parut hésiter; enfin je vis que l'échelle était enlevée et que la foule se dispersait en toute hâte. J'appelai alors le chien. Il quitta aussitôt sa victime, mais sans s'éloigner et restant toujours en arrêt.

« Lève-toi ! » ordonnai-je au Kurde.

Celui-ci obéit péniblement. Il chercha d'abord à reprendre haleine, puis murmura :

« *O Khodê !* (O Dieu !) »

Le timbre de sa voix était jeune, presque enfantin; sa taille me parut très mince. Il semblait épuisé et tremblait.

« As-tu des armes? lui demandai-je.

— Un poignard seulement. »

Je reculai pour plus de sûreté, lui ordonnant de mettre son poignard à terre, puis de s'éloigner de deux pas. Il le fit. Je ramassai l'arme, que je plaçai dans ma ceinture.

« Maintenant descends, » dis-je au jeune Kurde.

Mes compagnons se tenaient en bas, avec de la lumière; il vit l'échelle et descendit dans le vestibule. Je le suivis, Doyan sur mes talons. Nous rentrâmes dans la salle. L'Anglais examinait mon jeune prisonnier, qui ne paraissait pas avoir vingt ans. Tout à coup Lindsay me dit en désignant le Kurde :

« Master, ce petit drôle ressemble fort au grand. »

J'étais du même avis.

« C'est sûrement son fils, murmurai-je.

— Il n'y a point à en douter, sir. Interrogez-le, *yes.* »

L'insistance et le trouble du nezanoum s'expliquaient; mais aussi cette circonstance redoublait ses torts, car on ne pouvait violer plus impudemment les lois de l'hospitalité qu'en envoyant son propre fils voler ses hôtes.

« Qui es-tu? demandai-je au jeune homme.

— Un Kurde.
— De quel pays ?
— De Mia.
— Tu mens.
— Seigneur, je dis la vérité.
— Non, tu es de ce village. »

Il hésita un instant, assez pour se trahir, et reprit :

« Je suis de Mia.

— Que fais-tu ici, loin de ta patrie ?

— J'ai été envoyé par le nezanoum de Mia, pour un message.

— Je crois, mon garçon, que tu connais un peu mieux le nezanoum d'ici que celui de Mia. Tu es son fils. »

Le jeune Kurde ne put se défendre d'un mouvement de surprise, ce qui ne l'empêcha pas de s'écrier :

« Oh ! khoudi, qui donc a pu te faire ce mensonge ?

— Personne ne m'a menti : je ne me laisserai tromper par personne, ni par toi ni par d'autres. Je saurai bientôt qui tu es. Si tu mens, je ne te ferai nulle grâce ; tu seras puni comme tu le mérites. »

Le prisonnier regarda à terre d'un air embarrassé. J'ajoutai :

« Écoute : tu seras traité suivant la façon dont tu agiras. Avoue franchement les motifs qui t'ont conduit ici, et je te pardonnerai, parce que tu es bien jeune... Peut-être as-tu agi sans réflexion. Mais, si tu persévères dans ton obstination, tu n'auras d'autre compagnie que mon chien.

— Khoudi, tu as dit vrai, je suis le fils du nezanoum.

— Que cherchais-tu dans cette maison ?

— Les chevaux.

— Comment les auriez-vous emmenés ?

— Nous vous aurions enfermés, puis nous aurions fait sortir les bêtes par la grande porte. »

Le jeune Kurde me fit cet aveu sans la moindre honte.

Parmi ses compatriotes, un vol de chevaux semble tout naturel; ils y mettent même un certain amour-propre.

« Dis-moi, quel est le mort qui gît là-haut? demandai-je.

— C'est le propriétaire de la maison.

— Ah! il venait lui-même pour vous diriger, connaissant mieux les êtres... Seulement, il eût dû choisir pour compagnon un homme plus fort et moins jeune que toi.

— Le cheval que tu montais, khoudi, doit appartenir à mon père. Je voulais être le premier qui mît la main à sa bride, car celui qui le premier touche la bride d'un cheval pris en devient le possesseur.

— Ainsi, c'est ton père qui t'a commandé de nous voler, nous, ses hôtes!

— Il t'a dit que vous étiez ses hôtes, mais vous ne pouviez l'être.

— Et pourquoi?

— Vous habitez seuls dans la maison; il n'y a personne ici qui soit votre hôte et qui vous reçoive en répondant de vous. Si vous aviez demandé que le maître de la maison restât avec vous chez lui, vous auriez été véritablement des hôtes. »

Je pris note de la leçon dans ma mémoire; elle pouvait m'être utile une autre fois. Je poursuivis :

« Ton père m'avait promis que nous serions en sûreté ici; il m'avait donné sa parole.

— Il pouvait ne point tenir sa promesse, puisque vous n'êtes pas ses hôtes.

— Mon chien a tué ton compagnon. Est-ce chez vous un motif suffisant pour me charger de la dette du sang?

— Oui.

— Qui sera le vengeur?

— Le mort a un fils.

— Très bien. Tu as répondu franchement, tu peux retourner chez toi.

— Khoudi, est-ce vrai ? me demanda le jeune homme avec joie.

— Oui, je te le répète, tu seras traité suivant ta manière d'agir. Tu t'es montré sincère dans tes réponses, tu as mérité ta liberté. Dis à ton père que nous sommes de la race des peuples libres ; nous ne prenons injustement la vie de personne, mais nous savons nous défendre quand on nous attaque. Le propriétaire de cette maison est mort, je le regrette ; mais il porte la peine de sa mauvaise action, et je ne crains pas ceux qui voudraient essayer de le venger.

— Tu peux entrer en composition pour la dette du sang... J'en parlerai à son fils.

— Non, nous ne payerons pas. Cet homme essayait de nous voler, ce n'est pas nous qui l'avons attaqué.

— Alors, seigneur, vous serez tous tués avant le jour.

— Je te rends la vie et la liberté, ton père se montrera reconnaissant.

— N'y compte pas. Laisse-moi t'avertir, puisque tu te montres bon avec moi. On veut vos chevaux, vos armes, votre argent. On ne vous laissera pas quitter le village avant que vous n'ayez tout abandonné. Le meurtre qui vient d'avoir lieu permettra, en outre, d'exiger votre sang.

— On n'aura ni nos chevaux, ni nos armes, ni notre bourse. Notre vie est entre les mains de Dieu, et non entre celles des Kurdes. J'ai montré à ton peuple ce que peuvent nos armes sur les feuilles des arbres. Il éprouvera de plus près leur puissance et leur précision : ce sera sur les hommes que nous tirerons.

— Khoudi, vos armes ne nous atteindront pas, car nous nous tiendrons dans les deux maisons voisines. Nous pouvons viser par les fenêtres et nous cacher de manière que vous ne nous voyiez pas.

— Un siège, alors ? Il ne durerait pas longtemps !

— Nous le savons bien. Vous n'avez ici ni à boire ni à manger, il faudra que vous vous rendiez.

— Dis à ton père que nous sommes les amis du bey de Goumri.

— Cela ne l'inquiétera guère : mieux vaut un bon cheval que l'amitié d'un bey !

— Va donc, nous verrons. Tiens, voilà ton poignard.

— Khoudi, nous vous prendrons vos chevaux, vos armes, votre argent ; mais nous saurons vous honorer comme des hommes bons et vaillants. »

Cette manière d'entendre les choses me parut naïve et tout à fait kurde. Je reconduisis le jeune homme jusqu'à la porte, pour la refermer quand il serait sorti. Lindsay me criait :

« Master ! vous le laissez aller ?

— Oui, ce sera plus avantageux que de le garder.

— Expliquez-moi ce que vous lui avez dit et ce qu'il a répondu. Je dois tout savoir, *yes*. »

Je traduisis en anglais, puis en arabe, ma conversation avec le Kurde. Lorsque mes compagnons eurent compris les intentions du nezanoum, ce fut sur mon compte un tollé général.

« Et tu laisses libre ce voleur, émir ? murmura Mohammed d'un ton de reproche. Pourquoi cela ?

— Un peu par compassion, à cause de sa jeunesse, beaucoup dans notre intérêt. Si nous l'avions gardé, il eût fallu le nourrir, et nous n'avons pas assez pour nous-mêmes ; de plus, notre manière d'agir excite sa reconnaissance, il plaidera en notre faveur près des chefs... Nous ne savons pas comment les choses peuvent tourner : c'est être prudent que de forcer l'ennemi à nous avoir quelque obligation. »

Mes gens s'apaisèrent un peu par ces considérations. Quant au sommeil, on n'y songea plus : il fallait rester sur le qui-vive.

Lorsque l'aube commença à paraître, nous montâmes sur la plate-forme. De là, nous pouvions embrasser d'un coup d'œil tout le panorama du village. Nous aperçûmes, à une distance assez éloignée, quelques hommes qui paraissaient nous observer. Autour de la maison, personne, ni mouvement ni bruit.

Au bout de deux à trois minutes, la porte d'une maison voisine s'ouvrit : deux Kurdes en sortirent. Ils s'avancèrent vers nous et s'arrêtèrent dans le milieu de la rue, en nous criant :

« Allez-vous tirer ?

— Non, si vous ne nous attaquez point.

— Nous sommes sans armes ; pouvons-nous venir chercher le mort ?

— Oui. »

Halef descendit pour ouvrir la porte. Les deux hommes montèrent sur le toit.

« Êtes-vous parents du mort ? demandai-je.

— Non. Les parents ne viendraient pas chez vous.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on se venge plus facilement d'un ennemi qui ne vous a jamais vu. »

Encore une leçon ! Ces demi-sauvages me rappelaient sans cesse combien l'homme doit apprendre pour connaître l'homme.

« Emportez votre mort.

— Nous devons auparavant nous acquitter du message dont le nezanoum nous a chargés.

— Quel est-il ?

— Le nezanoum te remercie de lui avoir renvoyé son fils, qui était entre tes mains. Il demande que vous lui livriez vos chevaux, vos armes, votre argent ; moyennant quoi vous pourrez vous retirer en paix. Nous n'exigeons pas vos habits, car vous vous êtes montrés généreux envers le fils du chef.

— Bien ! tu diras au nezanoum qu'il n'aura rien du tout.

— Tu réfléchiras, khoudi. Nous devons nous acquitter encore d'un autre message.

— De qui ?

— Du fils du mort.

— Et que peut-il demander, celui-là ?

— Ta vie.

— Je la lui donnerai.

— En vérité, khoudi ?

— Oui. Qu'il vienne la prendre !

— Tu plaisantes, seigneur, dans une chose grave. Nous avons mission de te demander ou ton sang ou le prix de celui qui a été répandu.

— A quel taux mettez-vous ce sang ?

— Quatre grands fusils comme celui avec lequel tu as tiré sur le mûrier, et cinq petits pistolets pareils à celui avec lequel tu as percé les six feuilles ; de plus, trois chevaux et deux mulets.

— Mais je ne possède rien de tout cela !

— Tu enverras ton serviteur chercher ce qu'on te réclame ; tu resteras ici en attendant.

— Je ne donnerai ni ma vie, ni pistolets, ni chevaux, ni mulets, ni fusils.

— Khoudi, tu mourras. Vois-tu ces armes, là, par cette fenêtre ? Le fils du mort est caché derrière le mur. Dès que je lui aurai porté ton refus, il tirera.

— Comme bon lui semblera.

— Tes compagnons ne sont peut-être pas de ton avis ?

— Mes compagnons tiennent, comme moi, à ce qui leur appartient. Si vous voulez nous dépouiller, nous nous défendrons.

— Alors, le combat va commencer. »

Les deux hommes chargèrent le cadavre sur leurs épaules, descendirent lentement l'échelle et quittèrent

la maison. Nous barricadâmes la porte derrière eux, puis je traduisis à mes alliés leurs demandes et mes réponses. Les Arabes écoutèrent gravement; ils connaissaient les Kurdes et leurs redoutables vengeances. L'Anglais ne se tenait pas de joie :

« Superbe ! criait-il, siège, bombardement, défense sur la brèche, résistance héroïque ! *Well !* mais ils ne feront rien, vous verrez, sir !

— Ne vous y fiez pas, master. Ils sont capables de tout. Vous aurez un vrai siège, un vrai bombardement, si cela vous... »

Crac!... un coup, deux coups, trois, quatre coups. Doyan aboyait comme un enragé sur la plate-forme.

Je grimpai à l'échelle et passai ma tête par l'ouverture du plancher. On tirait des deux maisons voisines, un peu plus élevées que la nôtre, sans qu'aucune balle eût encore blessé le chien. Celui-ci se garait de son mieux, aboyant contre les balles. Je l'appelai pour le faire descendre.

« *Well !* exclamait l'Anglais, ils commencent par le chien ! A notre tour maintenant. »

Lindsay ouvrit la porte et fit deux pas en avant.

Je l'appelai, tout effrayé.

« A quoi pensez-vous, master? Rentrez tout de suite !

— Bah ! ils n'ont que de la mauvaise poudre. Ils n'ont pu même atteindre Doyan ! »

Un coup, parti d'en face, envoya une balle dans le mur. Lindsay montra le trou ; il voulait faire comprendre au tireur qu'il avait manqué son coup de quatre pieds au moins. Une seconde balle effleura mon intrépide compagnon : je le tirai vivement par le bras et le forçai à rentrer. Un cri perçant retentit alors ; un troisième coup partit, une balle effleura mon épaule. C'était, sans nul doute, le fils du mort m'avertissant que le combat allait être sans merci.

« Sidi, me demanda mon fidèle Halef, n'allons-nous pas leur répondre ?

— Pas encore.

— Pourquoi attendre ? Nos armes valent mieux que les leurs. En tirant par la fenêtre, nous les pourrions tenir en respect.

— Oui, mais il faut éviter un second meurtre. Nous avons assez de cette première vendetta, si nous voulons essayer de fuir.

— Fuir ! et comment ? Dès que nous nous montrerions sur la porte, nous serions frappés.

— Ces gens désirent nos chevaux : ils ne tireront pas dessus. Peut-être pourrions-nous nous échapper en nous faisant un rempart de nos bêtes.

— Nos chevaux, sidi, ils ne les auront jamais, devrais-je tuer le mien de ma main ! Mais ils se décideraient plutôt à tirer dessus qu'à nous laisser fuir avec... »

Halef avait raison. Quel parti prendre ? Je ruminais mille plans divers, tous impossibles à exécuter. Le problème n'était pas aisé : sortir de cette dangereuse maison sans verser de sang et sans nous exposer nous-mêmes.

L'Anglais, devinant mon embarras, me dit tout d'un coup :

« A quoi pensez-vous, sir ? »

Je lui fis part de mes hésitations et de mes craintes.

« Pourquoi ne pas leur répondre comme ils le méritent, puisqu'ils tirent sur nous ? s'écria Lindsay. Ce sont des brigands, des sauvages, auxquels il faut apprendre à vivre,... des voleurs !... Mais, sir, écoutez : tenez-vous à sortir d'ici sans brûler un grain de poudre ? Non, cela ne vous irait pas...

— Dites-moi votre idée, Lindsay.

— Non, nous serions blâmés par les hommes de cœur. Une fuite, ce serait scandaleux, *yes !*

— Ah ! par exemple, dans une telle situation, je me

soucie bien du qu'en dira-t-on ! Je tâche de ne point encourir le blâme de mes semblables, quand ils *auraient* quelque droit de me l'appliquer ; mais ici... Allons, Lindsay, parlez.

— Savez-vous, master, si la maison est cernée de tous côtés ?

— Elle ne peut l'être ; il n'y a aucun bâtiment sur les derrières, et tous nos assaillants sont massés de côté et par devant.

— Si nous faisions une brèche à la muraille ?

— L'idée n'est pas mauvaise.

— *Well !* elle est très bonne ; elle vient de master Lindsay, *yes.*

— Mais les instruments nous manquent.

— J'ai ma pioche. »

Eh ! certainement il avait sa pioche, toujours passée à sa ceinture et appuyée sur son épaule, toujours sur sa selle en voyage ; mais le cher ustensile me semblait à peine assez solide pour briser les mottes d'une platebande : comment pourrait-il percer un mur ?

« Votre pioche est trop faible, sir. Venez dans la cour ; peut-être trouverons-nous quelque chose de plus résistant. »

Les Arabes, auxquels je fis connaître le plan de l'Anglais, l'approuvèrent avec enthousiasme.

Je montai sur le mur du fond de la cour et m'assurai que nous n'étions point surveillés de ce côté. Les Kurdes, sachant que nous avions fait rentrer les chevaux, ne songeaient à nous bloquer que sur le devant de la maison, pour empêcher notre sortie. Lindsay m'appela :

« Venez ici, master, regardez. »

Il brandissait un instrument muni à l'extrémité d'une pointe de fer grossièrement forgée. Cela nous suffisait pour attaquer la muraille.

« Très bien ! m'écriai-je. J'espère que nous ne serons

point dérangés dans notre besogne, nos tireurs semblent trop occupés sur le devant... Halef, tu vas conduire les chevaux dans la cour. Amad veillera sur la plate-forme, pour nous avertir des mouvements de nos assaillants et leur ôter l'envie de monter sur le toit. Mohammed tirera quelques coups par les fenêtres, afin de faire croire que nous sommes tous en embuscade dans la salle. Quand nous aurons réussi à passer par notre brèche, nous quitterons fièrement ce lieu, sans nous hâter comme dans une honteuse fuite, sans nous attarder non plus. Vous verrez que nos gens seront si étonnés, qu'ils oublieront de tirer. »

Notre entreprise réussit à merveille. Halef s'occupa des chevaux; les Haddedîn jouèrent gravement leurs rôles; l'Anglais s'escrima de toutes ses forces contre la muraille, et je l'aidai en conscience.

La chose présentait des difficultés : on ne pouvait attaquer le mur par le haut, de peur d'attirer l'attention. Il fallait travailler en dessous, et nous dûmes peiner assez longtemps pour achever notre œuvre. Enfin une grosse pierre céda; nous la poussâmes en dehors; les autres suivirent. Nous pûmes appeler tout notre monde. Chacun se hâta de préparer son cheval; puis master Lindsay, armé de sa pioche, s'avança pour donner le dernier coup.

Il le fit avec une telle impétuosité, que le mur s'ouvrit et les pierres roulèrent sur le pré voisin au milieu de tourbillons de poussière. Il nous fallut encore un certain temps avant de pouvoir nous frayer un chemin; après quoi nous nous élançâmes sur nos montures et passâmes à la file par notre brèche.

Nous étions libres. Nous quittions sans trop d'accident notre mauvaise auberge, et nous n'avions point de note à payer.

« Où allons-nous? dit Lindsay.

— Marchons au pas, jusqu'au tournant de l'angle de

notre maison ; puis prenons le grand trot par le village. Voulez-vous vous mettre à notre tête, sir ?

— *Well !* » cria joyeusement l'Anglais.

Je le suivis ; les deux Arabes vinrent après, puis Halef. Nous passâmes entre notre logis et les deux maisons voisines, dans lesquelles on s'était posté pour tirer sur nous. Comme je l'avais prévu, la surprise fut telle, au premier moment, que deux ou trois coups seulement furent tirés sur nous.

Bientôt des clameurs effroyables s'élevèrent de toutes parts. Il fallut donner de l'éperon. En deux minutes, nous fûmes hors du village. Nous vîmes avec plaisir, devant nous, une grande prairie où paissaient les chevaux. Avant qu'on eût pu rassembler les montures, nous avions le temps de courir. La route était en plaine, mais coupée de rivières et de ruisseaux ; nous pouvions faire déployer à nos bêtes toute leur vitesse. Mon petit cheval noir mordait le frein. Il m'eût emporté comme le vent, si j'avais pu le laisser faire ; mais je devais le modérer, afin de rester sur la même ligne que mes compagnons.

Après une course effrénée, nous nous retournâmes. Une troupe assez forte de cavaliers commençait à nous donner la chasse. Mohammed Emin jeta un regard inquiet sur la monture de son fils en murmurant :

« Sans cette bête, nous serions bientôt hors de leur portée ! »

Il avait raison : ce cheval, le meilleur qu'on eût trouvé dans Amadiah, ne valait rien. Il avait une allure lourde et la respiration courte ; à chaque instant il menaçait de rester en arrière.

« Sidi, me demanda Halef, tu ne veux donc pas tuer un seul de ces Kurdes ?

— Autant que possible, non.

— Tu nous permets au moins de tirer sur leurs chevaux ?

— Nous n'avons que ce moyen de nous sauver. »

Halef prit sa longue carabine arabe et l'arma ; elle portait à cinq cents pas, la mienne plus loin encore. Les Kurdes se rapprochaient sensiblement. Nous entendions leurs cris de guerre, cris sinistres et sauvages, qui ne rappelaient en rien ceux des Yésidi dans la fantasia. L'un des guerriers ennemis devançait de beaucoup les autres. Arrivé à cent cinquante pas environ, il s'arrêta, visa et tira.

Cet homme possédait un excellent fusil ; sa balle alla frapper, tout près de nous, une pierre dont elle enleva quelques éclats. Notre agresseur paraissait jeune encore ; c'était peut-être le fils du mort.

« *Well !* grommela l'Anglais en retournant son cheval et en s'apprêtant à riposter, descends un peu, bey ! »

Il tira : le cheval du Kurde fit un bond terrible, tournoya sur lui-même et tomba lourdement.

« Va-t'en chez toi à présent, *yes !* » disait l'Anglais, qui plaisantait toujours froidement dans les circonstances les plus difficiles.

Les Kurdes s'étaient rejoints. Ils poussaient des hurlements de plus en plus sauvages, puis semblaient se concerter. Bientôt ils se remirent à nous poursuivre.

Nous atteignîmes un cours d'eau assez large et sans pont. Nous étions obligés de chercher un gué, ce qui nous exposait à tous les coups de nos ennemis. Les Kurdes firent halte et se dissimulèrent derrière leurs montures. Nous vîmes les canons de leurs fusils posés sur le dos des chevaux. En une seconde nous imitâmes leur tactique, et une fusillade bien nourrie commença.

Il fut prouvé que les meilleures armes étaient de notre côté : trois de nos balles avaient atteint le but. Une seule des balles kurdes avait failli blesser le cheval de l'Anglais ; elle passa en effleurant la queue. Lindsay secouait la tête.

« Mauvais fusils ! murmurait-il, misérables armes !

Tirer sur la queue d'un cheval, c'est bon pour des Kurdes !

— Master, cherchez le gué ! criai-je à mon compagnon, nous tiendrons ces drôles en respect. »

Les cavaliers que nous avions démontés retournaient vers le village ; mais deux guerriers nous visaient encore derrière leurs chevaux.

« Sidi, supplia Halef, ne tire pas, laisse-m'en l'honneur.

— Eh bien, tire. »

Il chargea son fusil et tira deux coups. Le petit hadji avait bien visé : un des chevaux, frappé à la tête, tomba foudroyé sur place ; l'autre s'élança en hennissant dans la prairie, et, après quelques bonds désespérés, s'abattit comme une masse inerte.

Les balles des Kurdes, parties en même temps, se perdirent avant d'arriver jusqu'à nous.

« Si cela continue, dit Halef triomphant, ils porteront eux-mêmes la selle. Sidi, vois-tu comme ils se sauvent pour rejoindre leurs compagnons, là-bas ? Ils leur disent de ne pas approcher.

— Tu leur as donné un bon avertissement, Halef. »

Cependant une autre troupe, commandée par le nezanoum, s'avançait vers nous. Les premiers démontés les arrêtèrent. On parlementa quelques instants. On s'émerveillait sans doute de la portée et de la précision de nos armes. Jamais les indigènes n'avaient rien vu de pareil... Le nezanoum finit par se décider à faire encore quelques pas. Je me relevai brusquement et visai son cheval, qui roula sous lui. J'atteignis encore deux autres chevaux. Les Kurdes en avaient assez : la fuite commença, avec des hurlements terribles et des imprécations sans fin contre les sorciers de l'Occident. Les cavaliers démontés sautèrent en croupe, et tout le monde disparut pour le moment dans un nuage de poussière.

Nous trouvâmes enfin le gué. Après avoir traversé la

petite rivière, nous mîmes nos montures au galop, en nous réglant pourtant sur celle d'Amad.

Malheureusement nous ne connaissions pas la route. Je savais que Goumri était au nord, voilà tout; les autres ne pouvaient en dire plus long. Les ruisseaux et les torrents entravaient notre course à chaque instant. Nous allions au hasard, et je me recommandais à la Providence. Nous atteignîmes enfin un village de quelques maisons. On ne pouvait guère s'en détourner; car, d'un côté, se trouvait une profonde rivière, de l'autre, un bois très épais. A peine avions-nous passé la première maison, qu'un coup de fusil partit d'une des fenêtres de l'habitation voisine.

« *Zounds !* » cria l'Anglais en portant la main à son bras gauche.

La balle l'avait blessé... Quant à moi, je roulai par terre, tandis que mon cheval s'échappait comme un fou.

Je me relevai, un peu étourdi, et réussis à sortir du village sous une grêle de balles. Une traînée de sang m'apprit que mon bon cheval était blessé... Je courus jusqu'à la lisière du bois, où je trouvai la noble bête, debout, hennissant de toutes ses forces; il avait été atteint à l'encolure, vers le haut. La plaie ne me parut ni profonde ni dangereuse; mais elle devait être très cuisante. Je m'occupais à la panser avec des feuilles, lorsque mes compagnons me rejoignirent.

L'Anglais me montra sa manche couverte de sang; les autres ne me parurent point avoir souffert.

« Est-ce grave, sir? demandai-je aussitôt à Lindsay.

— Non, la chair seulement,... pas jusqu'à l'os. Savez-vous qui tirait? Le nezanoum!

— Ce n'est pas possible!

— C'était lui. Il tirait du toit, je l'ai vu.

— Ils auront pris par un chemin de traverse, pour venir nous guetter dans ce village abandonné.

— Heureusement pour nous que tous n'ont pas eu l'idée de se planter sur les toits : nous étions perdus, au lieu que, par ces étroites fenêtres, on vise toujours mal.

— Comme vous vous êtes enfui, sir! C'était amusant de vous voir courir après votre coursier, reprit l'Anglais en riant.

— Ne vous moquez pas, Lindsay, cette bête est si précieuse!... Maintenant en route, et lestement!

— En route? Comment! sans répondre un peu à nos Kurdes?

— Nous ne pouvons nous exposer à de nouveaux dangers... Nous sommes environnés d'ennemis, les bravades me semblent peu de saison en un tel lieu.

— Eh bien, marchons.

— Sidi, s'écria tout à coup Halef, qui ne comprenait pas notre conversation, veux-tu me laisser donner encore une leçon à ces gens et les mettre hors d'état de nous poursuivre?

— Comment t'y prendrais-tu?

— Sidi, sais-tu où sont leurs chevaux?

— Quelques-uns ont dû trouver place avec eux dans les maisons; les autres sont cachés, je pense, en dehors du village.

— Il faut trouver ceux-là et les enlever. Ce n'est pas difficile. Ils les auront mis dans quelque fourré ici, à l'entour.

— Veux-tu devenir voleur de chevaux, Halef?

— Non, sidi; mais cela n'est point un vol, c'est de bonne guerre.

— En admettant ton dire, Halef, nous perdrions toujours un temps précieux. Il ne s'agit pas de nous arrêter à chercher des cachettes, ni de nous exposer à de nouvelles luttes; il importe d'atteindre Goumri au plus vite et de nous y mettre enfin en sûreté. »

Nous remontâmes tous à cheval. Les Kurdes nous

suivirent bientôt; mais ils se trouvaient trop loin pour nous inquiéter beaucoup... Nous ne tardâmes pas à les perdre tout à fait de vue, au détour du chemin.

Ils prenaient encore en biais, sans doute pour nous attaquer sur notre passage, ou bien ils couraient avant nous à Goumri... C'était sans doute ce dernier parti auquel nos ennemis jugèrent bon de s'arrêter, car nous les aperçûmes plus tard gravissant les hautes roches isolées qui se dressaient dans le lointain, et au sommet desquelles est perché Kala-Goumri, véritable nid d'aigle, si l'on peut appeler ainsi un petit fort bâti en terre, entouré de quelques ouvrages de défense, mais redoutable seulement pour les Kurdes.

Arrivés à la distance d'un mille anglais à peu près de cette petite ville ou bourg, nous entendîmes soudain des cris féroces : une centaine de Kurdes firent irruption d'un petit bois voisin. Lindsay mit la main à son fusil.

« Au nom du ciel, sir, m'écriai-je, ne tirez pas !

— Avez-vous peur d'eux, master? »

Je n'eus pas le temps de répondre : les hommes nous entouraient. L'un deux, très jeune encore, mit son pied sur le mien dans l'étrier, et, brandissant un poignard, essaya de me frapper. Je lui serrai la main avec tant de force, que l'arme tomba. Repoussé par Lindsay, il faillit s'étendre lui-même à terre. Tandis qu'il se débattait, je pris le bras du Kurde le plus proche et criai :

« Sois mon protecteur. »

Il secoua la tête.

« Non, tu es armé, dit-il.

— Prends mes armes, je te les confie. »

Le Kurde accepta les armes que je lui tendais. Il posa la main sur moi; puis, se tournant vers ses compagnons, il leur dit très haut :

« Cet homme m'appartient pour un jour.

— Nous t'appartenons tous, me hâtai-je d'ajouter.

— Les autres n'ont pas demandé ma protection.

— Je le fais en leur nom; ils ne parlent pas votre langue.

— Qu'ils déposent leurs armes, je serai leur *hal-am*[1]. »

Mes compagnons rendirent leurs armes sans mot dire. Je voyais bien pourtant qu'ils étaient peu satisfaits de mon idée. Les Kurdes semblaient plus désireux de nous faire prisonniers que de nous tuer, quoique l'un d'eux me regardât avec des yeux terribles. Je ne doutai point qu'il ne fût le fils du voleur dont on nous reprochait la mort. Quand on fut prêt pour se remettre en marche, cet homme, profitant du mouvement, tira son poignard et voulut en percer mon chien. Doyan, plus prompt, s'élança sur le bras de son adversaire, dont les os craquèrent sous ses crocs puissants. Le Kurde, vaincu par la douleur, laissa échapper son poignard. Aussitôt quelques hommes de la troupe mirent le chien en joue.

« *Katera Khoudé !* m'écriai-je, ne tirez pas, ou la bête va l'étrangler. »

Les Kurdes, du reste, craignaient d'atteindre l'homme avec le chien; ils s'arrêtèrent indécis, en me disant :

« Appelle donc ce chien. »

C'est ce que je fis. Doyan lâcha sa proie.

En ce moment nous aperçûmes un cavalier qui venait vers nous au grand galop. Lorsqu'il fut assez près, je reconnus Dohoud, le Kurde pour lequel j'avais obtenu du moutesselim une audience favorable, à Amadiah. La troupe s'arrêta respectueusement, et Dohoub, traversant tous les rangs, vint à moi, les mains tendues.

« Khoudi, te voilà! Tu es prisonnier! s'écriait le jeune Kurde.

[1] Ce mot est composé de *hal*, oncle du côté maternel, et de *am*, oncle du côté paternel. Les Kurdes trouvent sans doute que la réunion de ces deux parentés est quelque chose de sacré. Chez eux, *hal-am* exprime le plus haut degré de la confiance.



Nous aperçûmes un cavalier qui venait vers nous au grand galop.

— Comme tu le vois.

— Oh ! pardonne. Je n'étais pas à Goumri, j'y rentre à peine. On m'apprend que cinq étrangers ont été capturés là-bas, près de la frontière d'Amadiah. Tout de suite je pense à toi. Ce que j'ai prévu est donc vrai ! Mais je suis ton serviteur, khoudi : commande, que désires-tu ?

— Je te remercie, Dohoub; cependant je crois que nous pouvons nous passer de ta protection. J'ai pris un de ces hommes comme protecteur, il ne faudrait pas le blesser.

— Pour combien de jours est-il ton hal-am ?

— Pour un jour.

— Émir, permets que je le sois pour tous les jours, pour toute ma vie.

— Le peux-tu au milieu de ces gens ?

— Oui. Tu es notre ami à tous, car tu vas être l'hôte du bey. Il t'attend, il se réjouit de te voir, de te souhaiter la bienvenue, à toi et aux tiens.

— Je ne puis me rendre chez le bey.

— Et pourquoi ?

— Parce que se montrer sans armes ne convient point à un émir.

— Ils vous les ont prises ? Ah ! oui, je le vois... Rendez-leur les armes qu'ils vous ont confiées, » commanda notre nouvel ami à l'escorte.

Le Kurde blessé s'avança et dit hardiment :

« Ils sont prisonniers ; les prisonniers ne portent point d'armes.

— Ils sont libres, ce sont les *mirvan* (hôtes) du bey.

— Le bey nous a lui-même ordonné de les arrêter et de les désarmer.

— Quand vous êtes venus lui parler de ces hommes, il n'a pas compris de qui il s'agissait. Il connaît ces voyageurs, il est leur ami.

— Ces hommes ont tué mon père. Regarde ce chien, c'est leur chien ; il a brisé ma main.

— Vous vous vengerez quand ils ne seront plus les hôtes du bey. Aujourd'hui vous ne pouvez rien sur eux. Rendez-leur les armes que vous avez prises ! Khoudi, c'est moi qui vous conduirai. »

On nous remit nos armes en murmurant, et, remontant à cheval, nous prîmes la route de Goumri au trot. Les Kurdes restèrent en arrière.

Nous entrions, l'esprit un peu plus tranquille, dans la citadelle de Goumri. Cependant je sentais quelque répugnance à pénétrer chez le fils du fameux Abd el Soummit-bey, qui, avec ses alliés Beder Khan-bey et Kour Oullah-bey, fit couler tant de sang chrétien. Ces hommes ont immolé par milliers les malheureux habitants du Tyari. Leur nom seul répand encore la terreur aux environs.

La petite citadelle de Goumri nous offrit un aspect très belliqueux : ses rues étroites étaient remplies de guerriers armés jusqu'aux dents. Presque tous paraissaient étrangers à la ville. Goumri, quoique bien moins considérable qu'Amadiah, est autrement vivante et animée.

Nous nous arrêtâmes devant un bâtiment à la façade assez large, fort ordinaire d'aspect et n'annonçant en aucune façon le palais d'un chef. Sur un appel de Dohoub, quelques domestiques s'approchèrent pour prendre soin de nos chevaux. Notre introducteur, du reste, ne tarda point à reparaître. Il nous conduisit au bey. Le chef kurde était debout dans une vaste salle ; il vint à notre rencontre jusqu'au seuil. Une douzaine de Kurdes, de haut rang sans doute, entouraient le bey. Ils se levèrent tous à notre entrée.

Le gendre du nezanoum de Spandareh comptait au plus vingt ans. C'était déjà un homme de haute et forte stature, avec le type caucasien très prononcé ; son visage

grave, noble, un peu mélancolique, portait une barbe superbe. Le turban du jeune chef devait mesurer au moins deux mètres de tour. Il avait au cou une chaîne d'argent soutenant de bizarres amulettes; son gilet et son pantalon resplendissaient de broderies d'or. Deux pistolets d'argent, un riche poignard, un sabre damasquiné et sans fourreau, étaient passés dans sa ceinture.

Ce chef de brigands et de voleurs de chevaux, ce bey d'une peuplade presque sauvage, ce fils de véritables bêtes féroces, n'avait pourtant rien de farouche dans l'expression des traits; son regard me sembla bienveillant, sa voix singulièrement douce lorsqu'il me salua.

« Émir, dit-il, sois le bienvenu. Je te considère comme mon frère, tes compagnons seront mes amis. »

On apporta des pipes et une sorte de breuvage ressemblant fort à de l'eau-de-vie, sur lequel les Kurdes se jetèrent avec avidité.

« Que penses-tu des Kurdes-Berwari ? me demanda le bey.

Cette interrogation pouvait être captieuse. Je ne crus pas cependant que ce fût l'intention du chef; il voulait seulement entrer en matière.

« Si tous te ressemblaient, me hâtai-je de reprendre, je n'aurais que du bien à en dire.

— Je sais que jusqu'ici tu as eu à te plaindre de nos gens, khoudi.

— Pas de tous. Dohoub vient de nous rendre un grand service.

— Tu mérites bien son amitié, ainsi que celle de toute notre tribu, et nous ne t'avons montré que de l'ingratitude. Émir, me pardonnes-tu ? Je ne te savais pas sur mon territoire.

— C'est à toi de me pardonner, seigneur; car un homme a été tué à cause de nous parmi les tiens, sans pourtant qu'il y eût de notre faute.

— Raconte-moi ce qui est arrivé. »

Je narrai notre aventure dans tous ses détails et m'informai, en terminant, s'il pouvait y avoir là un motif de vendetta.

« D'après la coutume de notre pays, un fils doit, en n'importe quel cas, venger la mort de son père sur ceux qui l'ont causée, sous peine de se voir exécré et méprisé de tous.

— Je suis décidé à me défendre, car je ne puis me reconnaître coupable en cette circonstance : l'homme essayait de nous voler.

— Tu es mon hôte aussi longtemps que tu resteras sur mon domaine : tu n'as rien à craindre de l'offensé; mais, dès que tu franchiras la frontière, cet homme s'attachera à tes pas, il te suivra jusqu'au bout de la terre.

— Je ne le crains pas.

— Il se peut que tu sois assez fort pour le vaincre dans un combat singulier; mais, si tu le tues, une nouvelle dette de sang te sera réclamée. Sauras-tu toujours te garantir de la balle qui t'attend partout, à chaque coin de rocher, à chaque buisson pouvant cacher ton ennemi? Ne consentirais-tu point à payer le prix du sang?

— Non, mille fois non! m'écriai-je avec vivacité.

— Allah t'a donné un grand courage, puisque tu ne crains point la vengeance du sang. Je ferai en sorte que cette vengeance ne puisse te nuire, car chez nous elle n'est point à dédaigner. Tu as vu le père de ma femme à Spandareh?

— Oui. Je suis devenu son hôte et son ami.

— Je le sais. Si tu n'avais point été son ami, il ne t'aurait point confié le présent qu'il m'envoie, et que ton serviteur vient de me remettre. Allah te regarde avec complaisance, puisque partout il te fait rencontrer des amis.

— Allah envoie le bien et le mal; il réjouit les siens,

puis les éprouve en cette vie. J'ai trouvé des ennemis à Amadiah.

— Qui donc ? le moutesselim ?

— Celui-là n'était ni mon ennemi, ni mon ami : je me suis fait craindre de lui. Mais l'homme qui me hait, qui a essayé de prendre ma liberté, c'est le makredji de Mossoul.

— Le makredji ! Ah ! c'est aussi l'ennemi des Kurdes, c'est l'ennemi de tous les hommes. Et comment se trouvait-il à Amadiah ?

— Il fuyait vers les frontières de Perse, car l'anatoli kasi askeri[1] est à Mossoul ; il a cassé le moutessarif et le makredji de leurs fonctions. »

Cette nouvelle causa un certain mouvement parmi l'assistance. Le bey me demanda tous les détails que je pouvais donner.

« Ainsi, répétait-il, cet homme est en disgrâce, et le moutessarif aussi ? Mais le moutessarif, où s'est-il enfui ?

— Je n'en sais rien. Il était naturel que le makredji vînt à Amadiah : ce pourvoyeur des prisons du pacha connaissait la forteresse où il envoyait les victimes dont il craignait la présence à Mossoul. Il se croyait sûr du commandant.

— N'envoyait-il que des criminels dans Amadiah ?

— Des criminels beaucoup moins que des prisonniers d'État... N'as-tu pas entendu parler d'Amad el Ghandour, le fils du cheikh des Haddedîn ?

— On m'a dit qu'il avait été pris et amené à la forteresse.

— Oui ; il ne s'était pas assez défié des ruses des Turcs.

— Je le regrette.

— Les Kurdes ne sont-ils pas ennemis des Arabes, bey ? demandai-je étonné.

[1] Haut fonctionnaire envoyé par le gouvernement turc.

— Les Arabes appartiennent aux races libres; les Turcs sont un peuple de menteurs et d'esclaves. Si j'avais été un Haddedîn, j'aurais délivré le fils de mon chef.

— Bey, l'entreprise était périlleuse.

— C'est pour cela que je m'en serais chargé. J'aurais opposé la ruse à la ruse, si les armes n'avaient pu réussir.

— Eh bien, sache qu'un Haddedîn a fait ce que tu dis.

— Un seul?

— Oui.

— Il a dû échouer. Il fallait s'associer pour une telle expédition.

— Il a réussi.

— Il a délivré le fils du cheikh? Et comment? par la ruse ou par la violence?

— Par la ruse.

— Alors c'est un brave et hardi guerrier, de plus un homme prudent... Était-ce un simple cavalier ou un chef?

— C'est le cheikh Mohammed Emin lui-même.

— Khoudi, voilà qui est merveilleux; cependant je le crois, puisque tu le dis. Mais ne seront-ils pas poursuivis dans leur fuite?

— Allah et toi seul le savez.

— Moi!... Comment le saurais-je?

— Oui, toi; car on assure qu'ils ont pris par le pays des Berwari pour atteindre le Zab.

— Émir, c'est une route difficile... Mais si les deux héros viennent chez moi, ils seront bien accueillis... Depuis quand ont-ils fui?

— Dans la nuit d'avant-hier.

— Comment es-tu si bien informé? Les as-tu donc rencontrés? les as-tu vus?

— Oui, certes! Toi aussi tu les vois, assis à tes côtés. Cet homme est Mohammed Emin, le cheikh des Haddedîn; cet autre est son fils, Amad el Ghandour. »

Le chef kurde se leva tout surpris.

« Et ce troisième? me demanda-t-il.

— C'est le hadji Halef, mon serviteur.

— Et celui-ci ?

— Mon ami, un homme de l'Occident. Nous avons tous aidé à l'évasion d'Amad ; mais Mohammed n'avait avec lui aucun guerrier de sa tribu. »

Là-dessus s'élevèrent un murmure, des cris, des acclamations confuses en turc, en kurde, en arabe. On savait comment les Haddedîn s'étaient défendus contre la puissante ligue de leurs ennemis ; tout le monde connaissait Mohammed de réputation et voulait nous féliciter. Je dus servir d'interprète, et ma connaissance du langage kurde était fort courte ; de sorte que la sueur me coula bientôt du front à grosses gouttes. Il s'ensuivit, d'ailleurs, plus d'une confusion et d'un quiproquo dont on rit de bon cœur, malgré la gravité orientale.

Quand l'émotion générale fut un peu calmée, le bey nous promit de nous aider de tout son pouvoir à terminer notre route. Il fut convenu qu'il nous ferait construire des radeaux de roseaux et de peaux et nous fournirait d'habiles conducteurs pour traverser le Khabour et le Zab-Ala. De plus, il nous assura que sa recommandation nous donnerait un libre passage chez les Kurdes du Chirvan et du Zibar, que nous devions trouver au delà du fleuve. Le bey nous déconseilla fortement, du reste, la route des montagnes du Toura-Garah, où il ne pouvait nous être d'aucun secours.

« Là, nous dit-il, habitent beaucoup de nestoriens, d'adorateurs du diable, et quelques petites peuplades kurdes toujours en querelle avec nous. Tous ces gens sont de hardis voleurs, qui ne reculent jamais devant l'assassinat. D'ailleurs, l'accès de leurs montagnes est presque impossible pour l'étranger : vous péririez avant d'avoir atteint le Zab... Maintenant reposez-vous et per-

mettez-moi de donner quelques ordres en attendant le festin que je veux vous offrir. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui, car demain je ne serai point ici.

— Tu vas chasser le *kirtch* (ours) à Mia, m'a dit Dohoub ? remarquai-je.

— Oui, mais non pas seulement un ours : il y a deux familles d'ours en ce lieu, qui font de grands dégâts parmi les troupeaux. Tu viendras avec nous. »

Le bey nous conduisit ensuite dans une pièce assez vaste, où nous aperçûmes une sorte de table fort basse, autour de laquelle cinq coussins étaient disposés. Dès que le jeune chef se fut retiré, sa femme entra, suivie de quelques domestiques portant des gâteaux et des fruits, pour nous faire prendre patience en attendant le repas.

« Soyez les bienvenus, nous dit la jeune femme. Il n'y a pas longtemps que vous avez vu mon père à Spandareh ? L'avez-vous trouvé en bonne santé ?

— Nous l'avons vu il y a quelques jours. Il se portait fort bien, et Allah gardait toute sa maison en bonne santé.

— Acceptez ces mets, seigneurs, et racontez-moi quelque chose de la maison paternelle : il y a tant de jours que je n'en ai entendu parler ! »

Je répondis de mon mieux au désir de notre hôtesse, en lui faisant le récit de notre séjour chez son père. Elle envoya chercher Doyan pour le combler de caresses et de friandises, tant elle était heureuse de revoir tout ce qui lui rappelait sa famille.

Lorsque la jeune femme nous eut quittés, nous nous étendîmes ou accroupîmes sur nos coussins, chacun à sa manière, pour prendre un peu de repos. Mais on ne nous laissa pas jouir longtemps des douceurs du farniente. Un homme demandait instamment à nous parler : on l'introduisit. C'était le Kurde blessé à la main. Il portait cette main en écharpe et semblait calmé.

« Que veux-tu ? lui dis-je.
— Un bakhchich.
— Et pourquoi ?
— Parce que je ne t'ai pas tué.
— Je ne te dois rien, tu n'avais pas le droit de me tuer. Je t'ai délivré des crocs de mon chien, c'est tout ce que je puis faire. Retire-toi, et laisse-nous en paix.
— Seigneur, ce n'est pas pour la dttes du sang que je te demande quelque chose : elle est payée.
— Qui donc l'a payée ?
— Le bey.
— Que t'a-t-il donné ?
— Il m'a donné un cheval, quinze chèvres et un bon fusil.
— Et tu me demandes encore un bakhchich ?
— Il est mon cheikh, je dois accepter ce qu'il me donne ; mais tout cela est peu pour payer le sang. C'est pourquoi tu dois y ajouter quelque argent.
— Si j'étais un Kurde libre et fier, je ne voudrais pas m'abaisser à tendre la main, comme un portefaix turc. Enfin, puisque tu n'as pas honte de le faire, tu recevras l'aumône demandée. Seulement, je ne veux pas qu'on te remette ce bakhchich avant notre départ.
— Combien me donneras-tu ?
— Cela dépendra de la manière dont tu te comp teras envers nous.
— Et notre nezanoum, combien recevra-t-il de toi ?
— Est-ce qu'il t'a ordonné de me faire cette question ?
— Oui.
— Eh bien, tu lui diras que je ne donne aux mendiants que quand ils tendent eux-mêmes la main. Un nezanoum ayant quelque conscience de sa dignité devrait rougir de solliciter ainsi la générosité des étrangers... Qu'il vienne lui-même, et nous nous entendrons. Du

reste, je lui ai donné la vie de son fils, ce qui vaut mieux que tous les présents. »

Le Kurde s'éloigna. La dette du sang était acquittée; mais il eût désiré davantage, et son expression de colère concentrée me disait assez ce que je pouvais attendre de lui, dans le cas où je le rencontrerais hors du domaine du bey.

Dès que ce dernier eut terminé ses préparatifs de départ, il vint nous chercher et nous conduisit dans la cour, où un grand festin nous fut servi. Quarante personnes au moins y avaient été conviées ; d'autres, suivant la coutume orientale, ne se gênèrent point pour s'inviter elles-mêmes.

Après le repas, le bey nous montra son écurie. Elle contenait une vingtaine de chevaux ; mais un seul, un cheval blanc, me parut de quelque valeur.

En rentrant dans la cour, nous entendîmes un concert de chants accompagnés sur une guitare à deux cordes. Un simulacre de combat eut lieu aussi en notre honneur ; puis un conteur récita des fables et des histoires : *la Grenouille mourante, le Loup et le Berger, le Renard et la Chèvre*, etc.

Les Kurdes écoutaient ces contes avec une attention extrême ; ils semblaient y prendre le plus grand plaisir. Pour moi, je désirais fort en voir la fin, car j'étais harassé de fatigue.

La soirée s'avançait déjà, quand le bey nous conduisit dans la grande salle où nous devions dormir.

Le lendemain, le bey de Goumri nous réveilla lui-même par ces mots :

« Levez-vous, seigneurs, si vous persistez dans votre intention de nous accompagner, car nous allons bientôt partir. »

Comme nous n'avions pas quitté nos vêtements pour la nuit, suivant en cela l'habitude orientale, nous fûmes

très vite prêts. On nous servit du café et des tranches de rôti froid, puis nous montâmes à cheval.

La route de Goumri à Mia traverse plusieurs villages kurdes, entourés de jardins abondamment arrosés par des cours d'eau. Un peu avant d'arriver à Mia, le terrain s'élève beaucoup; nous dûmes franchir un étroit défilé entre deux montagnes. Quelques hommes postés dans ce passage vinrent au-devant du bey, qui parut très surpris de leur rencontre et leur demanda pourquoi ils ne l'avaient point attendu à Mia.

« Seigneur, dirent-ils, depuis hier il s'est passé bien des choses dont tu dois être averti. Dohoub t'a dit déjà, sans doute, que les nestoriens avaient abandonné les villages de la plaine. Cette nuit, l'un d'eux est venu sur notre montagne, chez un Kurde qui lui avait rendu de grands services; il lui a dit de quitter immédiatement Mia, parce que la vie de ses habitants est fort menacée.

— Et vous les craignez ? demanda le bey.

— Non. Nous sommes assez forts, assez braves pour nous défendre contre ces giaours; mais nous venons d'apprendre que les nestoriens ont passé au fil de l'épée les musulmans des villages de Zardilah, de Minijanieh, de Mourghi, de Lizan. Ici, tout près, ils ont brûlé plusieurs maisons aux alentours de Serarouh. Nous sommes venus pour que tu aies ces nouvelles le plus tôt possible.

— Eh bien, marchons. Voyons ce qu'il y a de vrai dans tout cela... »

Nous gravîmes hâtivement la hauteur, et nous arrivâmes à un endroit où la route se partage en deux branches : l'une descend dans le val et traverse les hameaux d'en bas; l'autre continue à monter. Nous prîmes cette dernière pour nous rendre dans une maison que possède le bey dans le village situé tout au sommet de la montagne. Devant cette maison, une foule de Kurdes étaient rassemblés; tous portaient des lances fort

longues et des javelots soigneusement aiguisés. C'étaient les chasseurs d'ours qui nous attendaient.

Nous descendîmes de cheval, afin de prendre un repas assez confortable offert par l'intendant de la maison du bey. Pendant que nous nous reposions, notre hôte allait et venait, s'entretenant avec les habitants, les interrogeant sur le soulèvement des nestoriens. Il revint d'un air riant et comme un homme débarrassé d'un grand souci.

« On avait donc bien exagéré le danger ? demandai-je.

— Je le crois. Les nestoriens nous fuient pour ne pas payer la contribution ; ils ont brûlé une vieille maison près de Serarouh, et mes poltrons s'imaginent qu'ils vont tout tuer !... Si nous les laissons tranquilles, ces giaours ne bougeront point de leur retraite, telle est ma conviction. Nous allons passer par Serarouh : nous verrons si les bruits qu'on fait courir ont un fondement.

— Suivrons-nous tous la même route?

— Et pourquoi pas?

— Tu parlais de deux familles d'ours.

— Nous commencerons par la première rencontrée ; impossible de les détruire toutes les deux en même temps.

— Sont-elles loin d'ici ?

— Mes hommes ont suivi leurs traces ; ils disent que nous les trouverons au bout d'une demi-heure de marche. Veux-tu réellement combattre l'ours avec nous ?

— Oui, certes !

— Eh bien ! on va te donner des javelots.

— Pour quoi faire ?

— Ne sais-tu pas qu'aucune balle ne peut tuer un ours? Cette bête ne meurt qu'après avoir été percée de plusieurs javelots. »

Cette manière d'entendre la chasse ne me donna pas une haute opinion des Kurdes ni de leurs armes. Les

uns devaient être de bien mauvais tireurs, ou les autres de bien piètres instruments.

« Non, repris-je, garde tes javelots; j'ai des balles qui ne rateront pas.

— Fais ce que tu voudras; seulement ne t'éloigne pas de moi, pour que je puisse te protéger.

— Sois tranquille. »

Nous quittâmes le village. On eût dit que les Kurdes allaient chasser la gazelle, tant ils étaient légèrement armés, tant leurs armes paraissaient peu solides. Nous chevauchâmes par monts et par vaux, — l'expression est juste, — nous traversâmes plusieurs gorges profondes, nous passâmes par d'épaisses forêts, enfin nous arrivâmes à un fourré où les arbres étaient jeunes et bas.

« C'est là que gîte la bête ? » demandai-je.

Le bey inclina la tête et me montra du doigt l'espace qui s'étendait devant nous, mais sans m'indiquer un lieu particulier.

« A-t-on trouvé la piste ?

— Oui, d'un autre côté.

— Tu fais cerner la place ?

— Oui. Les animaux vont être rabattus vers nous. Reste à ma droite; cet émir du couchant, qui n'a pas voulu non plus de javelot, va se mettre à ma gauche, de manière que je puisse vous protéger.

— Tous les ours sont-ils là ?

— Et où seraient-ils ? Les ours ne sortent que la nuit; pendant le jour, ils restent près de leur tanière. »

Nous nous avancions dans un ordre singulier, tous à cheval et formant un demi-cercle. Chacun de nous se tenait à une quarantaine de pas environ de son plus proche voisin.

« Pourrons-nous tirer quand nous verrons l'ours ? dis-je, un peu impatienté.

— Comme vous voudrez; mais vous ne tuerez rien, et les bêtes se sauveront.

— Alors que veux-tu faire?

— Quand l'ours viendra, le premier qui pourra l'atteindre lui lancera un javelot, puis s'enfuira de toute la vitesse de son cheval. L'ours se mettra aussitôt à le poursuivre. A ce moment, le chasseur le plus avancé lancera un second javelot et se sauvera aussi... L'ours se retournera, le premier chasseur reviendra sur ses pas, puis tous les chasseurs harcèleront la bête de leurs javelots, s'enfuyant, dès qu'ils les auront lancés, pour dérouter la poursuite de l'ours. Enfin l'animal tombera quand il aura perdu tout son sang. »

Je traduisis ce plan à Lindsay, qui s'écria :

« Sotte manière de chasser!... C'est perdre la peau.

— Faisons un marché, sir.

— Et lequel?

— Je vous achète la peau de l'ours.

— Avant qu'il soit tué?

— Oui.

— Cependant...

— Allons, je vous l'achète, si vous le tuez; si je le tue, promettez-moi de l'acheter.

— Et combien estimez-vous la fourrure?

— Cinquante livres sterling.

— Bah! je vous la donnerai...

— Non, pas du tout... Mais laissez d'abord ces gens s'escrimer avec leurs javelots, je suis curieux de les voir. Aussitôt qu'il y aura du danger, il faudra viser à l'œil ou au cœur. Les animaux de ce pays ne sont pas bien féroces; mais encore est-il nécessaire d'éviter leur fureur quand ils sont blessés. Prenez mon fusil, il est meilleur que le vôtre, et vous verrez!

— Volontiers, pourvu que vous ne laissiez pas le mien dans les pattes de l'ours.

— Non, je le garderai dans les miennes. »

La troupe des Kurdes s'ébranla. Les uns coururent avec les chiens, pour servir de rabatteurs; les autres formèrent une ligne d'attaque. Halef et les deux Arabes avaient pris des javelots; ils se mêlèrent aux chasseurs. L'Anglais et moi restâmes aux côtés du bey. Mon chien ne me quittait pas.

« Vos chiens ne vont pas harceler l'ours, ils le poussent seulement ? demandai-je au bey.

— Ils ne peuvent l'attaquer de front, car il fuit devant eux.

— Est-il si lâche ?

— Tu vas le voir. »

Nous attendîmes longtemps encore; puis un grand bruit d'aboiements retentit, mêlé à l'hallali kurde, enfin le hurlement de douleur d'un chien blessé. Quelques coups de fusil furent tirés dans le lointain, comme avertissement, et la meute revint vers nous avec un redoublement de vitesse et d'aboiements.

« Attention ! nous dit le bey. Émirs, voici l'ours... »

Il avait raison : les branches craquèrent sous bois, l'ours apparut. Ce n'était point un mastodonte; il m'impressionna peu. A la vue des chasseurs, l'animal s'arrêta; il semblait réfléchir sur le meilleur parti à prendre dans une si périlleuse occurrence. Un grondement sourd et un coup d'œil féroce annoncèrent la mauvaise humeur de la bête. Le bey se mit aussitôt en devoir d'attaquer son ennemi. A l'endroit où nous nous trouvions, les arbres étaient si clairsemés, qu'on pouvait faire mouvoir les chevaux. Notre hôte brandit son javelot et le lança : le trait resta enfoncé dans les flancs de l'animal. Alors le bey enleva son cheval tremblant et prit la fuite.

« Sauvez-vous, émirs ! » cria-t-il en passant entre l'Anglais et moi.

L'ours faisait entendre de terribles gémissements, cher-

chant à se débarrasser du javelot qui le transperçait; mais bientôt il tourna sa fureur contre le bey, qu'il se mit à poursuivre. Deux autres chasseurs s'empressèrent de harceler l'animal en lui lançant de nouveaux traits; puis le bey, revenant sur ses pas, recommença son attaque. L'ours, furieux et aiguillonné cruellement par ses blessures, se tournait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre de ses agresseurs, comme le taureau dans l'arène.

« Est-il temps ? murmura Lindsay.

— Oui, achevez cette malheureuse bête. »

Nous fîmes quelques pas de manière à éviter l'ours; après quoi, Lindsay, sautant à bas de son cheval, me remit la bride... Il allait viser, quand les branches du fourré craquèrent à notre gauche... Un second ours, la femelle, cette fois, s'avançait lentement derrière le feuillage, protégeant deux oursons qui marchaient à peine.

L'ourse était de plus forte taille que son compagnon et rugissait d'une façon bien autrement formidable. La situation devenait périlleuse : l'ours blessé à droite, la femelle furieuse à gauche, nous entre les deux. Mais l'Anglais ne perdait rien de son sang-froid.

« Est-ce l'ourse ? me demanda-t-il.

— Eh ! certes, oui.

— Bien, soyons galant... La préférence aux dames. »

Lindsay repoussa son turban en arrière et fit un mouvement pour se rapprocher de l'animal.

Celle-ci devina l'ennemi. Elle attira ses deux petits entre ses pattes de derrière, puis se redressa, se préparant à recevoir l'assaillant par un coup de ses puissantes griffes.

Lindsay avançait toujours, ajustant son arme d'un air aussi tranquille que s'il avait eu un but en papier. Il tira à la tête.

« Reculez-vous ! » criai-je effrayé.

L'Anglais, faisant un pas en arrière, ajustait de nouveau, mais inutilement, car le premier coup avait frappé juste : la bête expirait; ses pattes s'agitaient dans le vide. Elle fit un effort pour se redresser de toute sa hauteur, chancela et tomba inerte.

« Elle est morte, dit l'insulaire.

— Oui; mais n'approchez pas encore.

— *Well!* Où est l'autre?

— Là-bas.

— Restez, nous allons régler avec lui.

— Donnez-moi le fusil, pour que je le recharge. »

Il me tendit l'arme et se dirigea vers l'endroit où l'ours blessé luttait encore avec les chasseurs. Le bey, qui allait lancer un javelot, s'arrêta. Il crut Lindsay perdu, car la bête se tournait du côté de l'Anglais. Mais celui-ci ne sourcilla point. Il regarda l'animal étendre les pattes comme pour étreindre son ennemi dans un terrible embrassement, et visa... : l'ours était mort! Des cris de joie et de triomphe saluèrent les hauts faits de Lindsay. L'aboiement des chiens se mêlait aux vivats des chasseurs : c'était un véritable et bruyant triomphe. L'Anglais, impassible, remonta tranquillement à cheval et dit en me tendant mon fusil :

« Vous pouvez le reprendre, sir, *yes!* Ai-je bien tiré?

— Très bien, master.

— Tant mieux! Le Kurdistan est un beau pays, un admirable pays! »

Les chasseurs indigènes ne revenaient pas de leur étonnement. Jamais on n'avait entendu dire, parmi eux, qu'un homme à pied avec un fusil eût tué deux ours. Master Lindsay prenait les proportions d'un héros.

Je me demandais où se cachait la seconde famille d'ours annoncée. Les deux oursons, que les Kurdes voulaient emmener vivants, étaient déjà forts et se débattaient contre les hommes chargés de les lier. On finit

par découvrir la tanière des animaux dans un épais fourré; les traces nous démontrèrent qu'il n'y avait là qu'une seule famille, dont nous possédions les quatre individus. Un chien avait été tué près de la tanière; deux autres étaient blessés.

« Seigneur, me dit le bey en me montrant Lindsay, cet émir d'Occident est un vaillant chasseur.

— Oui, certes !

— Je ne m'étonne plus de ce que vous ayez si bien tenu tête aux gens de Berwari ! Mais explique-moi comment ton ami a pu parvenir à envoyer ses deux balles juste au coin de l'œil des ours.

— J'ai connu un chasseur qui visait toujours à l'œil et ne manquait jamais son coup. C'était certes un habile tireur; mais aussi possédait-il des armes excellentes.

— Est-ce aussi ton habitude de tirer de cette manière ?

— Non. Je ne vise à l'œil que dans les rencontres difficiles. Mais où crois-tu trouver maintenant la seconde famille d'ours ?

— Vers le midi, plus loin que Serarouh. Nous allons partir tout de suite. »

On laissa quelques hommes pour prendre soin du gibier; le reste de la troupe nous suivit. Nous quittâmes la forêt et descendîmes par une gorge fort étroite jusque sur la rive d'un cours d'eau, que nous suivîmes pendant quelque temps. Le bey avait pris la tête des chasseurs avec les deux Haddedîn. Halef se trouvait parmi les Kurdes et s'escrimait à leur parler, au moyen des gestes les plus expressifs. Je chevauchais près de Lindsay. Nous ne tardâmes point à nous absorber dans notre conversation, au point que nous restâmes fort en arrière, perdant de vue nos compagnons. Un coup de fusil, tiré assez près, nous réveilla comme en sursaut.

« Qu'est-ce ? s'écria l'Anglais. Sont-ils arrivés déjà près des ours ?

— Cela n'est guère possible.

— Qui donc a tiré, alors?

— Allons voir. »

Je parlais encore, lorsqu'une vive fusillade éclata. Le premier coup tiré n'était sans doute qu'un signal.

Mon coursier noir partit comme une flèche; mais bientôt un de ses pieds s'embarrassa dans les longues lianes traînantes qui couvraient le sol. J'essayai de le maintenir, ce fut en vain : brusquement démonté, j'allai rouler à quelques pas... Ma tête donna contre un tronc d'arbre, et je reçus un coup violent à la tempe.

En revenant à moi, je sentis une douleur assez vive dans tout le corps. J'ouvris les yeux et me vis suspendu entre deux chevaux. On avait attaché des perches sur les deux selles, et j'étais lié à cette espèce de brancard. Tout autour de moi marchaient des guerriers d'un aspect peu rassurant. Ils étaient au moins une trentaine; plusieurs semblaient blessés. Master Lindsay était gardé, lié, au milieu de la troupe. Le chef des ennemis montait mon beau cheval et portait mes armes. On ne nous avait laissé que la chemise avec le pantalon; Lindsay conservait, de plus, son gigantesque turban.

Un des hommes qui marchait près de moi, me voyant ouvrir les paupières, cria en langue kurde :

« Halte! il vit. »

Toute la troupe se massa autour de moi, et le chef, avançant avec mon cheval, le scélérat! me dit aussitôt :

« Peux-tu parler? »

Le silence ne m'eût point servi. Je fis un signe affirmatif.

« Tu es le bey de Goumri? continua mon interrogateur.

— Non.

— Ne mens pas!

— Je dis la vérité.

— Tu es le bey !
— Non.
— Qui es-tu donc ?
— Un étranger.
— De quel pays ?
— De l'Occident. »

Il sourit ironiquement.

« Vous entendez ! cria-t-il à ses gens, celui-ci prétend venir de l'Occident, et il accompagnait le bey à la chasse à l'ours, et il parle la langue du pays !

— J'étais l'hôte du bey. Quant à votre langue, vous pouvez juger facilement si je l'écorche. Vous êtes des nestoriens ?

— Les musulmans nous appellent ainsi.

— Moi aussi, je suis chrétien...

— Toi ! » Il se prit à rire. « Tu es un hadji, tu portes le Coran au cou, tu as les vêtements d'un mahométan, tu voudrais en vain nous tromper !

— Non, mes paroles sont sincères... Où nous conduis-tu ?

— Vous le verrez quand il sera temps.

— Délivrez-moi de cette situation incommode ; mettez-moi en selle.

— Nous le voulons bien ; mais tu seras lié, de peur que tu n'essayes de prendre la fuite.

— Liez-moi, si bon vous semble.

— Qui est ton compagnon ? Il a blessé deux de nos hommes ; il nous a mis un cheval hors de service ; il parle une langue que nous ne comprenons pas.

— C'est un Anglais.

— Un Anglais ! Il porte les vêtements d'un Kurde !

— Ces vêtements sont plus commodes à porter que les siens dans votre pays.

— Cet Anglais est un missionnaire, sans doute ?

— Non.

— Que fait-il ici ?

— Nous voyageons, lui et moi, dans le Kurdistan pour connaître les hommes, les animaux, les plantes, les cités de votre contrée.

— Alors vous êtes des espions. Pourquoi vous inquiétez-vous de ce qui se passe chez nous ? Nous n'allons pas dans votre pays examiner les gens ni les villes... Qu'on le mette sur un cheval, et l'homme qui se dit Anglais sur un autre ; vous ferez approcher les deux montures, puis vous lierez ces espions solidement l'un à l'autre. »

L'ordre fut ponctuellement exécuté, et les cordes enchevêtrées d'une façon que ces gens crurent très habile. Lindsay, pendant cette opération, avait l'air si furieux, si désolé en même temps, que je ne pus m'empêcher de sourire. Sa bouche ouverte, son pauvre grand nez tout blanc, ses yeux effarés, étaient vraiment curieux à voir.

« Eh bien, sir ? » lui dis-je en manière de consolation.

Il inclina deux ou trois fois la tête en murmurant :

« *Yes,... yes...* »

Inutile d'en dire davantage ; il y avait tout un discours dans le ton de ces *yes*.

« Nous sommes prisonniers, continuai-je.

— *Yes.*

— Et à moitié nus.

— *Yes.*

— Comment cela est-il arrivé ?

— *Yes.*

— Que le diable emporte vos *yes !* Je vous demande comment il se fait que nous soyons pris ?

— Comment dit-on drôle ou brigand en Kurde ?

— *Heilebaz* et *herambaz*.

— Eh bien, demandez à ces heilebaz et herambaz comment ils ont fait pour nous surprendre. »

A ce moment, le rude chef de notre escorte me cria :

« Qu'avez-vous à conférer ensemble ?

— Je demande à mon compagnon comment il se fait que vous nous ayez pris.

— Parlez kurde, afin qu'on vous entende.

— L'Anglais ne comprend pas cette langue.

— Alors ne parlez que de choses que nous puissions vous permettre de dire. »

La recommandation me parut prodigieusement naïve; des Kurdes eussent été plus méfiants.

Nos liens non plus ne me semblèrent pas accuser beaucoup d'art. Je me persuadai qu'à la longue je parviendrais à m'en débarrasser, malgré leurs tours compliqués; en tout cas, ils ne nous gênaient pas trop. Nos pieds étaient entourés d'une corde passant sous le ventre du cheval et s'attachant à nos cuisses; de plus, la jambe gauche de Lindsay se trouvait nouée à ma jambe droite et mon bras droit à son bras gauche, tandis que nos deux montures restaient attachées l'une à l'autre par la tête; mais nos mains, libres, pouvaient diriger le cheval. Décidément les Indiens des savanes sont plus forts sur la manière de garrotter un prisonnier.

« Racontez-moi notre aventure, demandai-je à Lindsay.

— *Well!* Vous étiez tombé contre un arbre; je m'élançai à votre secours. Mon cheval trébucha comme le vôtre (que monte pour l'instant ce vaillant gentleman), et je... *yes!*

— *Yes*... quoi? Vous êtes aussi tombé?

— *Well!* mais plus adroitement.

— Peut-être avez-vous une plus grande habitude de la chose.

— Sir, c'est à un gentleman que vous parlez.

— Je n'en disconviens point.

— Donc j'étais à terre, essayant de me relever : c'était difficile. Il fallait encore ramasser mes armes dispersées. Je ne pus retrouver d'abord qu'un couteau et un pistolet.

— Mais le bey et ses gens ?

— Je n'ai vu personne... J'ai entendu tirer à quelque distance, voilà tout.

— Ils ont dû tomber entre les mains d'une autre bande de nestoriens.

— C'est probable... Toujours est-il qu'ils m'ont surpris pendant ma chute... Les scélérats, c'étaient eux qui avaient visé mon cheval !... eux qui me dépouillaient de mes armes !... Je vous croyais mort, sir, voyant comme ils vous liaient entre les deux perches...

— Vous ont-ils interrogé ?

— *Yes*. J'ai toujours répondu : *yes*.

— Il faut bien examiner le chemin par où ils nous mènent. Savez-vous dans quelle direction se trouve la gorge où nous avons eu tant de malechance ?

— Droit derrière nous.

— Au levant ? Nous allons vers le sud-ouest, c'est évident... Le Kurdistan vous semble-t-il encore un pays charmant ?

— Point du tout. C'est la plus misérable contrée de la terre ! Mais ces gens, vous les connaissez ?

— Ce sont des nestoriens.

— Une excellente secte chrétienne, n'est-ce pas, sir ?

— Ces gens ont été traités par les Kurdes avec tant de cruauté, qu'ils sont bien un peu excusables quand ils leur rendent la pareille. Ils sont devenus passablement féroces à force de vexations.

— Nous avons mal pris notre temps en venant nous mêler à ces querelles... Que faire, sir ?

— Rien pour le moment.

— Si nous essayions de fuir ?

— Comment voulez-vous que nous y réussissions, dans l'état où nous sommes ?

— Oui, nous voilà beaux ! Mais qu'importe ! on nous donnera des habits à Goumri.

— C'est la moindre des choses. Sans mon cheval, sans mes armes, je n'entreprendrai point une fuite. Et votre argent, Lindsay ?

— Pris. Et le vôtre ?

— Le mien n'était pas considérable; mais ils l'ont pris tout de même...

— Nous voilà bien ! Que vont-ils faire de nous ?

— Je ne crois pas qu'ils en veuillent à notre vie. Ils nous rendront la liberté un jour ou l'autre ; quant aux armes, aux chevaux, à l'argent, ils essayeront de les garder.

— Et vous comptez abandonner vos armes ?

— Non, par exemple ! devrais-je faire tout le tour du Kurdistan pour obtenir qu'on me les rende.

— Je vous accompagnerai, sir, *well !* »

Nous chevauchions dans une large vallée, entre deux chaînes de montagnes courant du nord-est au sud-ouest... Bientôt nous prîmes à gauche, pour nous engager dans la montagne. Nous gravîmes une hauteur assez escarpée, et nous parvînmes à un plateau arrosé par une rivière qui redescendait ensuite dans le val du bas, se divisant trois ou quatre fois en ruisseaux profonds. Quelques villages apparaissaient sur le bord de la rivière, vers le midi. Nous ne devions pas être loin des bourgs de Mourghi et de Lizan. D'après mes calculs, Serarouh se trouvait maintenant à une assez grande distance et beaucoup plus bas.

Nous fîmes halte sous un bouquet de grands chênes. Les cavaliers mirent pied à terre; nous dûmes les imiter. On nous attacha au tronc d'un arbre. Nos conducteurs étalèrent leurs provisions et se mirent à manger. Nous eûmes la permission de... les regarder.

Lindsay toussait et murmurait avec humeur :

« Savez-vous, sir, de quoi je me réjouissais ?

— Non.

— De manger un bon jambon d'ours et une patte accommodée à ma façon, après la chasse...

— Eh bien, sir, il faut vous en passer. Avez-vous bien faim ?

— Non, je suis rassasié par la colère. Regardez-moi un peu ces drôles. Pourvu qu'ils ne trouvent pas la manière de se servir du revolver ! »

Les nestoriens étaient tranquillement occupés à examiner la prise... Nous voyions nos armes et nos effets passer de main en main...; puis notre argent fut compté avec soin... Les armes surtout paraissaient intéresser beaucoup ces guerriers. Le chef tenait mes deux revolvers; il les tournait, retournait, essayait de s'en servir, et avait l'air fort embarrassé. Enfin il me demanda :

« Ces objets sont-ils des armes ?

— Oui.

— Pour tirer ?

— Oui.

— Comment fait-on ?

— Je ne puis l'expliquer, il faudrait le démontrer.

— Montre. »

Le pauvre homme ne soupçonnait pas sans doute qu'il y eût à cela le moindre danger pour lui : le revolver lui paraissait si petit !

« Tu ne comprendrais point, repris-je.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il faudrait auparavant que tu connusses la construction et le maniement de l'autre arme.

— De laquelle ?

— De celle que tu tiens dans la main droite. »

Je désignais le fusil Henry-Martini, lequel, comme le revolver, était pourvu d'un mécanisme de sûreté dont le nestorien n'avait aucune idée.

« Explique-moi comment on s'en sert.

— Je t'ai dit qu'il fallait montrer à s'en servir et non l'expliquer.

— Eh bien, tiens, voilà l'arme. »

Une fois ma carabine en main, je me crus sauvé.

« Donne-moi un couteau pour faire mouvoir le chien. »

Il me tendit une sorte de poignard. Je feignis quelques efforts, avec la pointe, où un mouvement du doigt eût suffi.

« Où dois-je viser ?

— Es-tu bon tireur ?

— Oui.

— Vise cette noix de galle.

— Regarde. Je vais tirer trois fois sans recharger.

— C'est impossible.

— Tu verras ; mais rends-moi ma blague que tu as à la ceinture, il faut au moins charger une fois. »

L'arme était chargée ; je voulais seulement lui faire lâcher mes munitions.

« Qu'est-ce donc que les petits objets dont tu te sers ? s'écria le chef étonné.

— Je vais te le montrer. Avec ces petits objets-là, on n'a besoin ni de poudre ni de balles pour tirer.

— Je vois bien maintenant que tu n'es pas un Kurde : les Kurdes ne connaissent point de telles armes. Es-tu vraiment un chrétien ?

— Oui, un bon chrétien.

— Dis : *Notre Père*.

— Je parle difficilement le kurde, tu m'excuseras... »

La récitation commença. Le chef dut m'aider deux fois seulement, parce que j'ignorais les mots kurdes *tentation* et *Amen*. Dès que j'eus terminé, le nestorien s'écria :

« Non, tu n'es pas musulman, car un disciple de Mahomet ne saurait ni ne voudrait jamais réciter cette

prière chrétienne. Je puis te rendre ce qui sert à charger ton arme, tu n'en feras pas usage contre nous. »

Les autres guerriers ne parurent nullement désapprouver leur chef. Ces hommes appartenaient à une race depuis longtemps opprimée et affaiblie : sauvages, mais peu entreprenants, ils ne soupçonnaient point ce dont un homme résolu et bien armé peut être capable. Du reste, tous attendaient avec curiosité l'épreuve du revolver.

Je feignis de charger mon arme ; puis, visant l'arbre désigné, j'abattis rapidement cinq noix de galle. L'étonnement de mes gens était à son comble. Le chef me demanda :

« Combien peux-tu tirer de coups sans t'arrêter ?

— Autant que je veux.

— Et avec l'arme la plus petite ?

— Je puis tirer aussi un grand nombre de fois.

— Essaye devant nous.

— Donne-moi ces armes. »

Je plaçai le fusil près de moi. On me rendit encore les deux revolvers. Lindsay suivait tous ces mouvements avec une attention inquiète. Je tins alors ce discours à la petite troupe :

« Je vous l'ai dit, je suis un chrétien d'Occident. Nous ne tuons jamais un homme sans nécessité absolue, et seulement quand il nous attaque ; mais, dans un pressant danger, nous sommes invincibles, car nous avons des armes d'une précision et d'une puissance dont vous ne pouvez vous faire idée. Comptez-vous : vous êtes plus de trente braves guerriers. Eh bien, si nous n'étions pas liés à cet arbre, à nous deux, avec ces revolvers et cette carabine, nous serions dans le cas de vous tuer tous en trois minutes. Tu peux m'en croire.

— Nous avons aussi des armes, reprit l'indigène, non sans une nuance de menace.

— Vous ne pourriez vous en servir ; vous n'auriez pas le temps d'y porter la main, que vous tomberiez frappés. Écoute, ne vaudrait-il pas mieux agir amicalement les uns envers les autres ?

— Que feriez-vous contre nous ? Vous êtes liés.

— Si nous voulions, nous serions bientôt libres... Cette corde qui nous entoure le corps ? mais je n'aurais qu'à passer ces deux petits objets à mon compagnon,... comme ceci,... puis je couperais la corde comme cela... Tiens, vois. »

Ainsi dit, ainsi fait : Lindsay et moi redevenions libres et armés. L'Anglais n'avait rien compris aux paroles, mais la chose semblait fort de son goût : il me faisait signe de la tête et riait.

« Tu es un homme avisé, murmura le chef. Malgré tout, tu ne saurais nous échapper. Assieds-toi, dis-nous comment on tire ces petits objets.

— Impossible, je te le répète ; il faut une leçon telle que l'œil comprenne... Cette leçon, je vous la donnerai si vous m'accordez ce que je désire. »

Je m'exprimais nettement et d'un ton décidé. Les nestoriens se levèrent ; tous mirent la main sur leur fusil. Le chef me demanda avec irritation :

« Que désires-tu ?

— Écoute-moi avec calme... Nous ne sommes pas des guerriers ordinaires, mais des émirs auxquels on doit certains égards, même quand ils sont prisonniers... Vous nous avez surpris et enchaînés, comme si nous étions des brigands. Nous vous demandons de nous rendre tout ce que vous nous avez pris.

— Pour cela, n'y compte pas.

— Eh bien, je serai plus généreux que toi : je te montrerai le maniement de nos armes... Remarque seulement que le premier d'entre vous qui tenterait de nous attaquer tomberait mort aussitôt... Je te le dis encore : trai-

tons en amis, cela vaudra mieux que de nous nuire les uns aux autres.

— Prenez garde vous-mêmes, vous ne nous échapperiez pas...

— Je te répète que nous saurions nous défendre.

— Nous allons vous lier de nouveau, car nous voulons vous conduire à notre melek.

— Si vous voulez nous lier, nous nous défendrons; mais, si vous nous rendez ce qui nous appartient, nous vous suivrons volontiers. Nous exigeons nos armes, parce que des émirs doivent paraître armés devant un roi. »

Au fond, ces bonnes gens n'étaient point des foudres de guerre : nos armes leur faisaient très peur. Ils se regardèrent, parlementèrent entre eux à voix basse; puis le chef me dit :

« Et que demandes-tu encore ?

— Nos habits.

— Pour les habits, nous allons vous les rendre.

— Et notre argent ?

— Le melek en décidera.

— Mais nos armes ?

— Vos armes, nous les gardons; vous pourriez vous en servir contre nous. Vous êtes des hommes hardis.

— Rends-nous au moins nos chevaux.

— Tu demandes l'impossible.

— Alors tu seras l'unique cause de ce qui va arriver... C'est à toi que je m'en prends, puisque tu commandes aux autres. C'est toi qui gardes nos effets, nos armes et nos chevaux : c'est sur toi que je tirerai. »

Je soulevai ma carabine; Lindsay fit mine d'ajuster ses pistolets.

« Ne tirez pas! s'écria le chef. Répondez-moi. Promettez-vous de nous suivre paisiblement, si nous vous rendons ce que vous réclamez ?

— Oui.

— Jure-le.

— Ma parole vaut un serment.

— Tu nous assures que vous ne ferez pas usage de vos armes.

— Je te le promets, à moins que vous ne nous y contraigniez.

— Eh bien, on va vous satisfaire. »

De nouveau il parla bas à ses hommes. Je crus qu'il leur faisait entendre que nos personnes et leur butin n'en restaient pas moins entre leurs mains. On nous remit fidèlement tout ce dont on nous avait dépouillés. Nous nous rhabillâmes en échangeant quelques mots.

Lindsay, à qui j'expliquai toute la scène, ne se montra point enchanté du tout.

« Qu'avez-vous fait, sir! murmura-t-il avec humeur. Nous allions être libres.

— Le croyez-vous? Il eût fallu combattre, et...

— Nous aurions tout tué.

— Bah! cinq hommes, dix peut-être; mais ils sont trop nombreux pour ne pas venir à bout de deux combattants. Ne vous plaignez pas, nous avons obtenu beaucoup déjà; nous obtiendrons encore le reste, avec l'aide de Dieu.

— Mais où nous conduisent-ils?

— Quant à cela, je ne saurais vous le dire. Ne vous inquiétez point outre mesure, nos amis ne nous abandonneront jamais. Je connais assez mon petit Halef pour savoir qu'il remuera ciel et terre jusqu'à ce qu'il me retrouve.

— *Yes*, je le crois aussi. Brave petit homme! »

Nous remontâmes tranquillement à cheval et suivîmes notre escorte... Avec mon joli coursier noir, j'aurais pu disparaître en quelques secondes; mais ma parole était donnée, il fallait la tenir. Je chevauchais aux côtés du

chef, qui ne nous quittait pas des yeux. Après un moment de silence, je lui adressai quelques questions :

« Où allons-nous ?

— Je ne sais où vous irez, le melek décidera.

— Où est le melek ?

— Nous l'attendrons là-bas, sur le versant de la montagne.

— Comment se nomme la province dont il est le chef ?

— Lizan.

— Alors il habite la ville de Lizan ?

— En ce moment il poursuit le bey de Goumri. Il est sur sa trace et ne le lâchera pas.

— Pourquoi avez-vous quitté votre chef ?

— Il n'avait plus besoin de nous. L'escorte du bey paraît très faible ; nous aurions gêné la marche. Le melek nous renvoyait chez nous quand nous vous avons rencontrés. »

Je comprenais : le bey devait être entouré, pris peut-être ; il lui avait été impossible de nous secourir.

Nous arrivions sur la pente de la montagne ; la vallée qu'arrose le Zab s'étendait à perte de vue devant nous. Après deux heures de marche, on s'arrêta dans un lieu sauvage, où s'élevaient quatre bâtiments sans aucune symétrie dans leur construction. Trois de ces maisons avaient des murs en terre ; la quatrième était en pierre, et à un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, avec un grand jardin verdoyant à droite du corps de logis.

« Nous restons ici, déclara le chef de notre escorte.

— A qui appartient cette maison ?

— Au frère du melek. Je vais vous conduire près de lui. »

Nous descendions de cheval, quand de formidables aboiements me firent tressaillir. Je tournai la tête et vis accourir mon Doyan, qui faisait des bonds incroyables pour me rejoindre.

Je l'avais confié à Halef après la chasse; mais le fidèle animal, ayant réussi à s'échapper, venait à travers monts et vallées retrouver son maître. Peut-être aussi Halef l'envoyait-il sur ma trace... Ce fut avec beaucoup de peine que je calmai ses joyeux transports. Dès qu'il fut un peu plus tranquille, je plaçai les rênes de mon cheval entre ses dents : désormais je pouvais être sûr qu'on n'emmènerait pas mon coursier sans que j'en fusse averti.

Enfin nous entrâmes dans la maison. On nous fit gravir un petit escalier, et nous dûmes attendre, dans une sorte de cabinet fort exigu, qu'on nous annonçât. Le chef, qui nous avait introduits, revint assez promptement.

« Vous allez être reçus, nous dit-il; mais déposez vos armes.

— Pourquoi cette défiance ?

— Le frère du roi est un prêtre.

— Tu es entré chez lui tout armé pourtant.

— Je suis son ami.

— Nous craint-il ?

— Oui.

— Rassure-le. S'il nous traite convenablement, nous nous montrerons respectueux envers lui. »

Notre conducteur se décida, en hésitant un peu, à nous précéder dans une salle plus vaste, où se tenait le maître de la maison. C'était un vieillard faible et cassé, dont le visage, profondément marqué de petite vérole, ne me parut point sympathique. Il nous fit un signe de politesse. Notre introducteur s'éloigna.

« Qui êtes-vous? nous demanda le vieillard d'un ton hautain.

— Qui es-tu toi-même? repartis-je.

— Je suis le frère du roi de Lizan, reprit-il en fronçant les sourcils.

— Et nous, nous sommes les prisonniers du roi de Lizan.

— Tu ne te comportes pas en prisonnier.

— Je suis prisonnier volontaire, et je compte bien ne pas l'être longtemps.

— Volontaire !... Nos gens ne vous ont-ils pas pris?

— Nous n'avons pas tardé à nous délivrer de leurs liens. Nous aurions pu combattre et fuir. Nous ne l'avons pas voulu, pour éviter de faire couler le sang... Nous les avons suivis volontairement; ne te l'ont-ils pas raconté?

— Je ne pouvais pas les croire.

— Ils t'ont dit l'exacte vérité.

— Tu te trouvais avec le bey de Goumri. Comment cela se fait-il?

— Je m'étais présenté chez lui pour le saluer de la part de ses parents de Spandareh.

— Tu n'es point son vassal?

— Non, je suis étranger dans ce pays.

— Tu es chrétien, m'a-t-on assuré?

— Oui, je suis chrétien.

— Un chrétien dont la croyance est entachée d'erreurs.

— A ton point de vue. Moi, je me crois dans la vérité.

— Es-tu missionnaire?

— Non. Et toi, es-tu prêtre?

— Je voulais le devenir autrefois...

— Quand pourrons-nous voir le roi?

— Aujourd'hui, je ne sais pas à quel moment.

— En attendant, nous resterons chez toi?

— Oui.

— Mais pour quel motif?

— Vous êtes prisonniers.

— Qui nous retient ici?

— Ta parole et mes gens.

— Tes gens ne sauraient me retenir. Quant à ma

parole, je l'ai gardée fidèlement. J'ai promis de suivre les guerriers jusqu'à leur arrivée, je ne me suis pas autrement engagé.

— Tu as raison. Soyez donc mes hôtes. »

Il frappa dans ses mains ; une vieille femme apparut. Il lui ordonna d'apporter des pipes, du café et des nattes.

Nous prîmes place aux côtés de ce respectable personnage, qui s'appelait prêtre parce qu'il s'était senti quelque velléité de l'être. Le bonhomme semblait s'humaniser ; il poussa la condescendance jusqu'à préparer lui-même nos pipes avant de nous les offrir. Je m'informai près de lui de la situation des Chaldéens. J'appris des choses tristes et effrayantes.

Notre escorte campait dans la cour. C'était, à ce que me dit mon hôte, une troupe de pauvres paysans, contraints par les invasions des nomades et la cruauté des Kurdes de prendre les armes pour se défendre... Ces renseignements achevèrent de me convaincre du peu de vaillance de nos gens. Leurs armes ne tiraient point, tant elles étaient usées ; cinq ou six de leurs fusils à peine pouvaient servir. Nous serions venus à bout de toute la troupe, l'Anglais et moi, sans grande peine.

« Vous êtes fatigués, remarqua le frère du melek. Venez, je vais vous montrer une chambre où vous pourrez vous reposer. »

Il se leva, ouvrit une porte, s'effaça pour nous laisser passer ; mais à peine étions-nous entrés, qu'il referma vivement cette porte et tira les verrous en dehors.

« Eh bien ? soupira Lindsay.

— Eh bien, voilà un petit tour assez proprement joué.

— Vous vous êtes laissé prendre.

— Bah ! je m'attendais à quelque chose de ce genre.

— Alors il ne fallait pas entrer.

— Vous êtes bon, je voulais me reposer... Je n'en peux plus, ma chute m'a brisé.

— Enfin nous voilà prisonniers.

— Point du tout. Un coup de pied enfoncerait cette porte.

— Enfonçons-la.

— Nous ne sommes pas mal ici pour l'instant.

— Voulez-vous attendre le retour du chef? Nous pourrions bousculer cette petite troupe, au lieu que plus tard il ne sera plus temps.

— Je ne me déplais point ici. Nous aurons une excellente occasion pour étudier cette secte chrétienne.

— Elle n'excite nullement ma curiosité. J'aimerais mieux être libre, sir,... *yes.* »

Au même moment j'entendis le grondement de mon chien irrité. Il devait se trouver aux prises avec quelque ennemi... Les petites ouvertures qui éclairaient la salle étaient trop étroites pour y passer la tête, et d'ailleurs elles ne donnaient pas du côté où j'avais laissé Doyan. Je ne pouvais rien voir.

Un nouvel aboiement très bref, puis un cri de douleur, parvinrent à nos oreilles. Je n'hésitai plus.

« Venez, sir! » m'écriai-je.

Je donnai un grand coup d'épaule contre la porte.

« Prenons la crosse de nos fusils, » opina Lindsay.

Après quelques efforts, la porte volait en éclats. Dans la pièce où notre hôte nous avait reçus se tenaient quatre hommes chargés sans doute de veiller sur nous. Ils accoururent avec leurs armes; mais leur mine n'avait rien de féroce.

« Arrêtez! » dit l'un d'eux fort poliment.

Je le repoussai de la main et descendis à toutes jambes. J'eus bientôt retrouvé la place où étaient nos chevaux. Un groupe d'hommes les entourait. Notre hôte, le vénérable vieillard, gisait à terre, sous les pattes de mon chien.

« Sauvons-nous, murmura l'Anglais.

— Oui, sir. »

En une seconde nous étions à cheval.

« Arrêtez! crièrent quelques assistants, nous tirerons sur vous. »

Ils tirèrent, en effet. Nous ne nous en inquiétâmes guère. J'appelai mon bon chien.

« Doyan! *guerri!* »

Le chien se leva et vint à nous. Je fis le moulinet avec mon fusil, l'Anglais m'imita. Le cercle s'ouvrit, nos chevaux s'élancèrent au galop. Deux coups de feu furent encore tirés, mais ne nous atteignirent point. Nous vîmes de loin les nestoriens monter à cheval pour nous courir sus. Ils poussaient des cris effrayants. En somme, notre aventure parmi eux me paraissait plus comique que tragique. Elle me donnait une idée de ce que peut une longue tyrannie pour l'énervement d'un peuple. Que serions-nous devenus, seuls au milieu de cette population, ennemie de nos alliés, si ces malheureux avaient eu encore un peu de sang dans les veines!

Nous gravissions aussi hâtivement que possible le sentier de la montagne. Les cris parvenaient toujours jusqu'à nous. Enfin nous cessâmes de les entendre. Quand, arrivés au sommet, nous nous retournâmes, nous vîmes les poursuivants bien loin derrière nous.

« Nous n'avons plus à craindre ceux-là, dit Lindsay avec satisfaction.

— Non, mais les autres!

— Eh bien, les autres?

— Nous pouvons rencontrer une troupe nouvelle.

— Bah! nous l'éviterons.

— Cela n'est guère facile.

— Nous passerons à travers, frappant d'estoc et de taille. *Well!*

— Sir, l'entreprise serait rude... Je m'imagine que les gens qui viennent de nous laisser échapper n'avaient été

renvoyés de l'armée du melek qu'à cause de leur mauvais équipement et de leur peu de bravoure. Nous pouvons tomber en des mains moins débiles.

— Je ne me laisserai plus prendre, *no!*

— Je n'en ai pas la moindre envie non plus ; mais qui peut répondre des événements ? »

Nous redescendîmes dans cette large plaine que nous avions traversée avec notre escorte. Lorsque nous fûmes au bas de la pente, je pris ma longue-vue dans les fontes de ma selle, et j'interrogeai les alentours : rien d'inquiétant ne paraissait à l'horizon. Nous poursuivîmes notre marche à travers la prairie. Enfin nous retrouvâmes la place où nous avions été faits prisonniers. Nous nous mîmes au pas, pour éviter les lianes traînantes et les racines. Lindsay voulait incliner vers la droite, pour aller du côté de Mia. Ce n'était pas mon avis ; cependant j'hésitai un peu en lui disant :

« Allons plutôt à gauche, sir ; c'est là que les nôtres ont été arrêtés sans doute. Il faut examiner le lieu du combat et savoir par où ils se sont dirigés.

— Nous les retrouverons tous à Mia ou à Goumri, objecta l'Anglais.

— Goumri est situé à notre gauche. Venez.

— Vous allez nous jeter dans de nouveaux dangers, sir. »

Je ne répondis point. Nous avancions toujours vers la gauche, et Lindsay ne fit plus d'objection... Je remarquai, en passant, la racine dans laquelle mon cheval s'était engagé et qui l'avait fait trébucher. A cinq ou six cents pas plus loin, un cheval mort restait gisant ; on lui avait enlevé sa selle et son harnais. En continuant notre route, nous trouvâmes l'herbe piétinée, les branches des jeunes buissons froissées, les cailloux et les roches tachés de sang. La trace du combat était évidente ; le sabot des chevaux indiquait une fuite vers le bas du val. Les Kurdes

avaient dû être poursuivis par les nestoriens. L'Anglais parut fort ému à cette découverte; il mit son cheval au trot, me criant, sans songer davantage au péril :

« Allons, sir, il faut savoir ce qui est arrivé.

— Prenons garde, répondis-je, le terrain est ouvert de tous côtés. Si l'ennemi revient sur ses pas, il nous verra aussitôt, et nous serons perdus.

— Que m'importe! il faut aider les nôtres.

— Je ne crois pas que nous puissions leur être fort utiles. »

Lindsay n'entendait rien; il était lancé à travers la plaine. J'aurais voulu au moins suivre les arbres; mais je ne pouvais le laisser courir seul.

Un peu plus bas la vallée faisait des courbes, dont un des coudes descendait jusqu'à la rivière, ce qui nous empêchait de voir au delà. Tout à coup nous aperçûmes le cadavre d'un Kurde, entièrement dépouillé de ses vêtements; ce cadavre gisait dans un buisson touffu. Nous dépassâmes le coude et longeâmes la rivière. A peine avions-nous fait cent pas, qu'un léger mouvement agita le feuillage des bosquets environnants. En un clin d'œil nous étions enveloppés par une troupe d'hommes armés. Deux d'entre eux prirent la bride de mon cheval; plusieurs autres me saisirent bras et jambes, de sorte que je ne pus bouger. Lindsay subissait le même sort. Il était littéralement assiégé. Dans l'impossibilité de se faire comprendre, il me montrait du geste comme il pouvait, car ses mouvements n'étaient pas aisés non plus.

« Qui êtes-vous? me demanda l'un des assaillants.

— Nous sommes amis des nestoriens! criai-je de toutes mes forces. Que nous voulez-vous?

— Nous ne sommes point nestoriens, reprirent ces gens; ce sont nos ennemis qui nous appellent ainsi. Nous, nous sommes Chaldéens. Et vous, êtes-vous Kurdes?

— Nous ne sommes ni Kurdes, ni Turcs, ni Arabes. Nous portons le costume de cette contrée, mais nous sommes *feringhis* (étrangers).

— D'où venez-vous ?

— Je suis un Nematz, mon compagnon un Anglais.

— Les Nematz, je ne les connais pas ; mais les Inglis sont de mauvaises gens. Nous allons vous conduire au melek, il saura ce qu'il faut faire de vous.

— Où est-il ?

— En bas, plus loin. Nous formions l'avant-garde. Nous nous sommes cachés ici pour vous surprendre, car nous vous voyions venir.

— Nous vous suivrons. Laissez-moi les mains libres.

— Descends de cheval.

— Permettez que je demeure ; j'ai fait une chute, et je ne puis marcher.

— Eh bien, restez à cheval, nous conduirons vos montures ; mais, au moindre mouvement que vous tenteriez pour vous échapper ou pour faire usage de vos armes, on tirera sur vous. »

Cela était dit d'un ton décidé et martial. Nous n'avions plus pour escorte de timides paysans ; il fallait se soumettre et attendre. On nous entraîna au bas de la vallée. Mon chien marchait à mes côtés, les yeux fixés sur moi, toujours prêt à me défendre.

Il n'avait pas sauté sur les ennemis, parce que je m'étais abstenu de lui donner le moindre signe pour l'exciter ; nos conducteurs ne le croyaient nullement dangereux.

Un petit cours d'eau, arrivant par la droite, se jetait dans la rivière à l'endroit que nous venions d'atteindre. Dans l'angle formé par ces deux courants se trouvait un vallon très boisé, au milieu duquel campaient au moins six cents guerriers, partagés en différents groupes, tandis que les chevaux paissaient tranquillement l'herbe touffue.

Nous passâmes un gué, et on nous conduisit vers le groupe le plus important. Tout le monde nous regardait avec étonnement; personne ne nous insulta, ni même ne nous adressa la parole.

Parmi ces guerriers, il s'en trouvait un de haute stature, bien bâti, à l'air martial, et mieux équipé que tous les autres. Nos conducteurs nous présentèrent à ce chef en s'inclinant devant lui.

« Bien, dit simplement le melek. Retournez à votre poste. »

Il ne témoigna aucune surprise à notre vue; nous lui étions signalés sans doute, depuis le moment où Lindsay m'avait entraîné avec tant d'imprudence dans la gueule du loup. Ce chef chaldéen ressemblait à son frère aîné, mais il me plaisait davantage. Du reste, mon attention fut bientôt attirée ailleurs. Non loin de nous, je reconnus le bey de Goumri, Amad el Ghandour, plusieurs Kurdes et mon Halef, assis sur le gazon. Ils n'étaient pas liés; seulement on les surveillait à peu de distance. Nos gens avaient eu la présence d'esprit d'éviter tout mouvement qui les pût trahir quand nous étions passés près d'eux.

Le melek nous fit signe de descendre de cheval. J'obéis, mais pour aller m'asseoir sans façon à ses côtés; Lindsay m'imita. Tous les assistants se regardèrent stupéfaits.

« Vous êtes-vous défendus quand on vous a pris? demanda le melek.

— Non.

— On vous a laissé vos armes.

— Pourquoi nous les eût-on enlevées? Nous ne voulons point nous en servir contre les Chaldéens, qui sont chrétiens comme nous. »

Le chef devint plus attentif. Il poursuivit :

« Vous êtes chrétiens? de quelle ville?

— Tu ne connais pas les villes où nous sommes nés. Elles sont situées bien loin d'ici, dans un pays occidental, où aucun Kurde n'est encore allé.

— Vous êtes des Franks de l'Inglistan, peut-être ?

— Mon compagnon est de l'Inglistan ; moi, je suis un Nematz.

— Je ne connais point ce peuple. Habite-t-il dans le même pays que les Inglis ?

— Non, la mer les sépare.

— Tu racontes ce que tu as entendu dire, mais tu n'es pas un Nematz.

— A quoi juges-tu cela ?

— Ne portes-tu pas un Coran, comme un hadji ?

— J'ai acheté ce Coran pour étudier la croyance et les lois des mahométans.

— Tu as mal agi. Un chrétien ne doit pas lire d'autre loi que la sienne. Mais enfin, si vous êtes des Franks, pourquoi venez-vous chez nous ?

— Nous voudrions savoir si on peut faire du commerce avec vous.

— Quelles marchandises avez-vous apportées ?

— Nous n'avons rien sur nous. Nous comptons nous informer de ce qui vous manque, pour le dire à nos marchands.

— Pourquoi avez-vous tant d'armes, si vous ne vous occupez que de commerce ?

— Un homme libre a le droit d'être armé ; celui qui voyage sans armes passe pour un valet.

— Eh bien, vous direz à vos négociants qu'ils nous envoient des armes ; car ici beaucoup d'hommes voudraient être libres. Vous êtes sans doute des gens de cœur, vous qui entreprenez un si long voyage pour venir dans notre pays. Avez-vous chez nous quelqu'un dont vous puissiez vous recommander ?

— J'ai sur moi un bouyouroultou du Grand Seigneur.

— Montre-le-moi. »

Je lui tendis le parchemin ; il le parcourut. Ce melek savait lire ; c'était un homme relativement instruit. Il me rendit l'écrit et me dit avec gravité :

« Tu as là une protection qui ne sert à rien dans notre pays ; mais je vois que vous n'êtes point des guerriers ordinaires, et cela est heureux pour vous. Pourquoi parles-tu toujours, tandis que ton compagnon se tait ?

— Il ne connaît pas la langue de ta patrie.

— Que faisiez-vous aujourd'hui, quand on vous a rencontrés ?

— Nous avons remarqué les traces d'un combat, nous les suivions.

— Où avez-vous passé la nuit dernière ?

— A Goumri, » répondis-je sans hésiter.

Il releva la tête et me regarda fixement en disant :

« Tu oses l'avouer ?

— Oui, je dis la vérité.

— Tu es donc l'ami du bey ? Pourquoi ne te tenais-tu point à ses côtés ?

— Nous nous trouvions par hasard en arrière, quand tes gens nous ont arrêtés.

— Avez-vous tiré contre eux ?

— Non, ou du moins fort peu. Nous venions de tomber de cheval. Lorsque tes hommes se sont précipités sur nous, je gisais encore à terre. Mon compagnon avait perdu presque toutes ses armes ; il a tué seulement un cheval et blessé légèrement deux hommes.

— Et après?

— Après on nous dépouilla de nos vêtements, on nous lia sur des chevaux et on nous conduisit chez ton frère.

— Comment vous êtes-vous échappés ? Que vous est-il arrivé ensuite ? »

Je lui racontai toute notre aventure. Il me regardait avec attention ; enfin il s'écria :

« *Katera Aïssa* (Jésus me soit en aide)! Comment dis-tu de pareilles choses! Ou tu es un héros, ou un homme bien léger,... ou encore tu veux mourir.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre. Je ne cherche point la mort. Je dis la vérité, parce qu'un chrétien ne peut pas mentir; je te parle avec confiance, parce que ton visage me plait. Tu n'es ni un brigand ni un despote devant lesquels on tremble: tu es un prince juste et vaillant, auquel on doit la vérité.

— Khoudi, tu as raison, et il est heureux pour toi que je veuille te traiter comme tu traites toi-même tes adversaires. Si tu m'avais menti, tu aurais été perdu avec ceux-ci, que tu connais. »

Le melek me montrait le groupe des prisonniers.

« Comment eusses-tu pu savoir si je te trompais?

— Je te connais. Tu es l'homme qui a aidé les Haddedin à triompher de leurs ennemis.

— C'est vrai.

— Tu es l'homme qui a combattu avec les Yésidi contre le moutessarif de Mossoul.

— C'est encore vrai.

— Tu es l'homme qui a délivré de prison Amad el Ghandour, retenu dans Amadiah.

— C'est toujours vrai.

— C'est toi qui as obtenu l'élargissement de deux Kurdes de Goumri, que le moutesselim tenait sous les verrous.

— Tu ne te trompes pas. »

Mon étonnement croissait de minute en minute. Comment ce chef nestorien pouvait-il être si exactement informé de mes faits et gestes?

« Comment as-tu su tout cela, melek? lui demandai-je.

— N'as-tu pas guéri une jeune fille à Amadiah?

— Tu sais cela aussi?

— Son aïeule s'appelle Marah Dourimée ?

— Oui, tel est son nom. Tu la connais ?

— Elle est venue ici dernièrement. Elle m'a beaucoup parlé de toi et de tes compagnons, qui sont maintenant mes prisonniers. Elle prévoyait que tu passerais dans notre pays et m'a prié de te traiter en ami.

— Mais comment devines-tu que je suis l'homme dont elle t'a parlé ?

— N'as-tu pas raconté tes aventures hier, à Goumri ? Nos amis de là-bas nous ont tout fait savoir. Nous connaissions le projet de chasse à l'ours, nous n'ignorions pas que tu en serais. Crois-tu que nous ne t'avons pas épié ? J'ai profité d'un moment où tu restais en arrière pour envoyer une partie de mes gens t'arrêter, afin qu'il ne t'arrive aucun mal dans le combat. Je savais qu'ils te rencontreraient. »

Tout cela me semblait si extraordinaire et si romanesque, que j'en pouvais à peine croire mes oreilles. En y réfléchissant mieux, la conduite des hommes qui nous servait d'escorte s'expliquait ; cependant je crois qu'en nous enlevant nos habits ils avaient dépassé leurs instructions.

« Mais que vas-tu faire de nous, melek ? demandai-je.

— Je t'emmènerai avec moi à Lizan ; tu seras mon hôte.

— Et de mes amis ?

— Ton serviteur et Amad el Ghandour seront libres.

— Mais le bey ?

— Le bey reste mon prisonnier. L'assemblée décidera de son sort.

— Sera-t-il mis à mort ?

— Peut-être.

— Alors je ne puis te suivre.

— Pourquoi ?

— Je suis l'hôte du bey, son sort doit être le mien. Je

devais combattre avec lui et succomber comme lui, si les armes ne nous étaient pas favorables.

— Marah Dourimée m'a dit que tu es un émir; tu dois donc être brave. Mais, songes-y, la bravoure téméraire conduit à une perte certaine. Ton compagnon n'a pu comprendre ce que nous avons dit : explique-le-lui, afin qu'il t'aide à prendre un parti. »

Je fus enchanté de cette pensée généreuse, qui me donnait le moyen de conférer avec l'Anglais. Je me tournai vers mon compagnon :

« Sir, lui dis-je, nous voici dans une aventure comme jamais vous n'en avez rêvé de plus singulière.

— Ah ! en vérité ! mauvaise ?

— Non, pas trop. Le melek nous connaît. La vieille chrétienne dont j'ai soigné la petite-fille à Amadiah lui a raconté des merveilles de notre courage et de nos talents. Il veut nous emmener avec lui à Lizan, comme ses hôtes.

— *Well !* très bien ! parfait !

— Il y a un petit inconvénient : nous ne pouvons, sans nous montrer ingrats, abandonner le bey, qui reste prisonnier et qu'on va fusiller ou étrangler, peut-être.

— Ah ! très désagréable ! Ce bey,... un brave garçon...

— Peut-être y aurait-il moyen de le tirer d'affaire.

— Et comment ?

— Les prisonniers ne sont pas liés. Il leur faudrait un cheval... S'ils réussissaient à monter chacun sur un de ces bidets qui paissent là autour, je parviendrais, je crois, à couvrir leur fuite. J'ai des raisons de supposer que ces nestoriens ne tireraient pas sur moi.

— Hum ! un beau coup !... un coup de maître !

— Oui; mais il faut faire vite. En êtes-vous ?

— *Yes*, très intéressant !

— Nous ne tirerons pas, sir.

— Pourquoi ?

— Ce serait mal reconnaître le procédé du melek.

— Et s'ils nous rattrapent ?

— Je ne le pense pas. Mon cheval est bon, le vôtre aussi. Si les autres laissent à désirer, nos gens se cacheront dans les buissons. Voyons, êtes-vous prêt ?

— Oh ! *yes !*

— Eh bien, allons ! »

Je me retournai vers le melek.

« Qu'avez-vous décidé ? me demanda celui-ci.

— Nous devons rester fidèles au bey.

— Alors vous refusez mon amitié ?

— Non ; mais permets-nous de remplir notre devoir. Il nous faut partir tout de suite. Nous te le disons franchement, nous ferons ce que nous pourrons pour délivrer notre ami.

— Quand même tu pourrais réunir tous les guerriers de Goumri, il serait trop tard ! s'écria le melek. Nous serons loin d'ici dans quelques heures. Du reste, je ne vous laisserai pas partir. »

Je m'étais levé, et Lindsay se trouvait déjà près de son cheval.

« Tu veux nous retenir ? demandai-je pour gagner du temps, car j'avais fait signe à Halef, lui montrant les chevaux du camp et le lointain. Tu nous traites comme des prisonniers ?

— Tu m'y contrains, khoudi, quoique je sache bien que tous tes efforts seraient vains. »

Je voyais que Halef m'avait compris. Il parlait bas à ses compagnons, dont les signes d'assentiment me parurent évidents. Je repris aussitôt :

« Melek, laisse-moi te dire quelque chose. »

Et, m'avançant vers le chef, je mis ma main sur son épaule :

« Regarde là-bas, dans la vallée. »

Il fit un pas, en tournant le dos aux prisonniers.

« Que veux-tu me montrer ?

— Melek, pendant que tu regardes de ce côté, ce que tu estimais impossible s'accomplit.

— Que dis-tu ? »

Au même moment les prisonniers s'élançaient sur les chevaux à leur portée, l'Anglais sautait sur sa monture, et tous fuyaient au milieu de la confusion, des cris et de la surprise générale. Le melek, qui d'abord regardait l'événement avec stupeur, se remit bientôt et courut à son cheval. Ce cheval me parut excellent : jolie bête de race kurde, au pelage fauve, à l'œil plein de feu, il eût rejoint mes fugitifs en quelques bonds. Je résolus de l'en empêcher à tout prix. Aussi prompt que le melek, je tirai mon poignard, et, avant qu'il eût saisi la bride de sa monture, j'enfonçai la lame dans le haut de la cuisse. L'animal s'abattit en hennissant.

« Traître ! » s'écria le melek en se précipitant sur moi.

Je reculai. Mon coursier noir se trouvait à quelques pas. Sauter en selle et m'échapper avec la vitesse du vent fut l'affaire d'une seconde.

Les fugitifs savaient que, vers le haut de la vallée, ils rencontreraient les avant-postes du camp ; ils avaient dû prendre en bas, du côté droit. Je me dirigeai de façon à rester au milieu. Lorsque je fus arrivé à une certaine distance, je m'arrêtai, me tournai du côté de ceux qui me poursuivaient de plus près, et leur criai, les mettant en joue :

« Halte-là !... Je fais feu ! »

Ils continuèrent leur poursuite. Je tirai sur un cheval, qui tomba. Quelques cavaliers s'arrêtèrent indécis ; les autres parurent encore plus ardents. Je tirai trois nouveaux coups, donnant ainsi le temps à mes gens de disparaître dans le lointain.

Bientôt le melek accourut lui-même. Son cheval était

plein de sang. Il jeta un coup d'œil sur la scène, puis cria de toutes ses forces :

« Tuez-le ! tirez ! ne le manquez pas ! »

Il se dirigeait vers moi à bride abattue... Mon salut dépendait de mon cheval... Je plaçai ma main sur le front de la noble bête et murmurai :

« Rih[1] ! »

L'animal s'allongea merveilleusement et partit comme une flèche. Sa belle crinière flottait au vent et couvrait mon genou. Au bout de quelques minutes j'étais hors de portée.

J'atteignis promptement une des courbes du val, et j'aperçus mes amis s'enfuyant dans le second repli du terrain. Alors je me fis le plus léger possible sur ma selle. Mon cheval poursuivit sa course d'une façon vraiment vertigineuse ; il dépassa même le lévrier. En trois minutes j'avais rejoint mes fugitifs.

« Plus vite ! plus vite ! leur criai-je. Encore quelques efforts ! Je dépisterai le melek.

— Et comment ? demanda le bey.

— Ne t'inquiète pas ! Ce soir, nous nous retrouverons à Goumri. »

Je retins mon cheval, tandis que les autres, reprenant le galop, se perdirent derrière les bouquets d'arbres ; puis je revins sur mes pas.

Les Chaldéens approchaient, le melek en tête. Je calculai le temps qu'il leur faudrait pour me rejoindre à l'endroit où je me trouvais ; après quoi je tournai bride, d'abord au trot, ensuite au galop. Le melek ni ses gens n'avaient pas dû s'apercevoir de ma rencontre avec mes

[1] Les nomades ont un mot mystérieux qu'ils ne confient à personne et que leur cheval est dressé à comprendre ; ils ne le prononcent que dans un danger pressant. Le vieux cheik Mohammed, de qui M. May tenait son magnifique cheval noir, avait dressé l'animal à la manière arabe.

compagnons... Je les voyais distinctement : ils me menaçaient du geste ; mais tout à coup la route se rétrécit en se courbant de nouveau, et mon horizon changea.

Bientôt je me trouvai devant un cours d'eau sortant d'une petite vallée latérale ; je me décidai à le remonter.

La vallée était pierreuse et presque sans végétation. Je pouvais laisser reposer mon coursier en attendant le melek. S'il se dirigeait de ce côté, mes gens étaient sauvés.

En effet, les nestoriens se montrèrent bientôt... Devant moi se dressait un énorme rocher qu'il fallait gravir... Mes ennemis me suivaient, les pas dans les pas, et je m'aperçus promptement que le cheval du chef était un excellent grimpeur. Le mien, malgré tous ses efforts, allait se laisser atteindre. Nous longions le lit escarpé d'un torrent. Les rampes étroites de la route étaient semées de pierres aiguës qui, à chaque instant, faisaient glisser le sabot de mon cheval. Je caressais, j'encourageais le fidèle animal ; mais il n'en pouvait plus : haletant, couvert d'écume, à bout de forces, il s'épuisait dans sa lutte ardente avec les difficultés. Enfin, nous atteignîmes la hauteur... Tout à coup une balle siffla près de mon oreille. Elle m'était adressée par le melek.

Inquiet, j'examinai les lieux... Je me trouvais sur un plateau stérile et chauve, qu'environnaient des rochers effrayants. Pas un chemin tracé, pas un bouquet d'arbres. Je dus suivre une sorte de balcon construit par la nature aux flancs de la montagne la plus proche ; mais, pour y atteindre, mon cheval eut à accomplir les sauts les plus périlleux. Une fois parvenu sur ce chemin étroit, mais assez uni, je fis prendre le galop à ma bête...

Je courais ainsi, comme un insensé, lorsque j'entendis un cri rauque poussé par le melek... Était-ce un avertissement ou une exclamation de rage, en me voyant lui échapper ?

Je me retournai : le chef nestorien me suivait avec précaution. Puis la route devint de plus en plus malaisée... A droite, le rocher se dressait comme une gigantesque muraille ; à gauche s'ouvrait l'abime, et le sentier allait se rétrécissant toujours.

Mon cheval avait été élevé dans les montagnes, son pied n'hésitait pas ; mais il ne pouvait plus courir : il s'avançait prudemment. Je me demandais ce que je deviendrais si, au tournant, le chemin cessait.

Arrivé là, je vis une roche dont le sommet, très plat, pouvait offrir un asile ; mais là aussi s'arrêtait la possibilité de la marche.

Pour atteindre ce refuge momentané, il fallait un vaillant effort. Mon excellent cheval le fit de lui-même, puis resta immobile. Il avait épuisé tout son courage, toute sa puissance.

Le melek demeurait au bas de la roche, étonné, hésitant, à une centaine de pieds au-dessous de moi.

Ma situation était périlleuse : je ne pouvais guère avancer ni me retourner, et je voyais le melek appuyé contre le rocher. Connaissant cette contrée, peut-être avait-il un moyen de me rejoindre à pied. Il était descendu de cheval ; ses gens arrivaient également sans leurs montures. Qu'allaient-ils faire ?

Il me semblait qu'en me glissant derrière mon cheval, je parviendrais à descendre le long de la crête ;... mais le noble coursier eût été perdu.

Je me résolus à tout risquer. Je parlai doucement au fidèle compagnon de mes dangers ; j'essayai de le faire reculer. Il obéit, en éprouvant le terrain avec une étonnante prudence. La pauvre bête écumait et tremblait de tous ses membres... Le moindre vertige nous eût précipités tous deux au fond de l'abime. Mes caresses, le son de ma voix, semblèrent redoubler le courage et l'instinct de mon excellent coursier. Avançant de roche en roche,



Me dressant sur mes étriers, je criai au melek : « Si tu ne te retires pas, c'est moi qui viserai ! »

lentement mais sûrement, il atteignit une place beaucoup plus large que la première. Je le laissai alors reprendre haleine. Le melek me mettait en joue et criait :

« Si tu restes ici, tu es mort! »

Que faire? S'il tirait, mon cheval, effrayé, s'élancerait dans le vide ou peut-être briserait une partie du rocher avec ses sabots. Je crus qu'il valait mieux commencer; le coup n'épouvanterait pas mon cheval, s'il partait de ma main. D'ailleurs, l'espace entre moi et le chef rendait ses balles impuissantes.

Il ne voulait tirer sans doute que dans le but d'épouvanter ma monture et de lui faire faire le saut périlleux. Me dressant sur mes étriers, je criai au melek :

« Si tu ne te retires pas, c'est moi qui viserai! »

Il se mit à rire.

« De là-haut, dit-il, tu n'es guère dangereux.

— Je saurai bien trouer ton turban, » répliquai-je.

Là-dessus j'agitai mon fusil en l'air, je fis claquer le chien, afin d'avertir mon brave coursier. Je tirai et me retournai aussitôt. Cette dernière précaution était inutile : le cheval restait immobile. Tout à coup j'entendis un grand cri. Reprenant ma première position, je ne vis plus le melek. L'avais-je atteint? Je commençais à le craindre, mais je l'aperçus bientôt un peu plus loin.

Rechargeant mon fusil, je fis encore reculer le cheval. Doyan, qui m'avait suivi, se tenait extraordinairement tranquille et n'approchait point du cheval; il semblait comprendre qu'il ne fallait pas nous troubler dans ces évolutions périlleuses.

Après un moment de repos, je me lançai de nouveau dans les roches, et j'atteignis un bloc dont la croupe pouvait mesurer cinq mètres de long sur quatre de large. Nous fîmes là une nouvelle halte; mais à quoi servait-il de prolonger mes heures de torture? Je préférai bientôt en finir. Je parvins à pousser mon cheval jusqu'à l'extré-

mité de la roche, de manière qu'il eût une surface plate et assez large devant les yeux... Alors,... à la garde de Dieu ! J'ouvris les jambes pour donner plus d'aisance au cheval, je tirai la bride et encourageai l'animal de la voix.

Pendant une seconde, les pieds de devant de la pauvre bête s'étendirent dans le vide ; enfin ils se posèrent sur le sol : le but était atteint. Le cheval tremblait convulsivement. Je dus le laisser se calmer avant de songer à de nouveaux efforts.

Du reste, quand je pus me rendre compte du lieu où je me trouvais, je vis que la divine Providence m'était venue en aide : j'avais regagné le sentier au tournant ; ma situation n'empirait point... Il fallait pourtant se décider à se rendre au melek, qui me guettait avec ses hommes, mais dont le geste n'avait rien de féroce quand il me cria :

« Halte ! ne bouge plus, ou je te tue. »

La résistance eût été vaine et même coupable.

« Que veux-tu ? demandai-je.

— Descends. »

Je sautai à bas de mon cheval.

« Rends tes armes.

— Jamais.

— Je fais feu !

— Fais.

— Émir, s'écria le melek, tu as épargné ma vie, je ne puis te tuer. Veux-tu nous suivre volontairement ?

— Où ?

— A Lizan.

— Oui ; mais tu me laisseras tout ce que je possède.

— Tu garderas tout.

— Tu me le promets ?

— Je te le jure. »

Je me rapprochai des nestoriens, mon revolver à la

main, car je craignais une trahison; mais le melek me fit un signe amical et me dit :

« Émir, n'était-ce pas affreux ?

— Oui, en vérité.

— Et tu n'as pas perdu courage ?

— Je me suis confié en Dieu.

— Émir, je suis ton ami.

— Et moi, le tien.

— Je devrais pourtant te traiter comme un prisonnier, car tu as agi comme un ennemi envers moi.

— Du moins l'ai-je fait bien ouvertement... Quand nous serons à Lizan, m'enfermeras-tu ?

— Oui; seulement, si tu me promets de ne pas t'enfuir, tu resteras dans ma maison, et je te regarderai comme mon hôte.

— Je ne puis encore rien te promettre. Donne-moi le temps de réfléchir.

— Tu as du temps devant toi... Je ne te contraindrai en rien, car tu aurais pu atteindre ma tête aussi bien que mon turban.

— Où sont tes guerriers ? »

Le melek sourit.

« Khoudi, les pensées de ton esprit me semblent prudentes, et cependant je les devines toutes.

— Quelles pensées ?

— Crois-tu que je puisse croire à la fuite du bey de Goumri ? Il connait ces montagnes comme je les connais moi-même; il savait bien qu'il ne m'échapperait pas. Pourquoi a-t-il suivi ton conseil ? Bravade inutile !

— Mais je...

— Écoute : tu voulais me tromper... Et moi je ne t'ai suivi que parce que j'étais sûr du bey. Pour te prendre, ce peu d'hommes me suffisaient. Les autres se sont partagé les chemins; ils vont ramener nos fugitifs.

— Ils se défendront.

— Ils n'ont pas d'armes.

— Ils mettront pied à terre pour se cacher dans les bois.

— Le bey est trop fier, jamais il ne se sauverait à pied. Tu le vois, c'est bien vainement que tu t'es mis en péril pour le sauver et que tu as tué nos chevaux. Allons, viens avec nous. »

On me reconduisit par le même chemin. Nous étions obligés de marcher l'un derrière l'autre. Arrivés dans la petite vallée où je m'étais si maladroitement engagé, quelques cavaliers, accourant en sens contraire, nous rejoignirent.

Tout le monde s'arrêta.

« Eh bien ? demanda le melek.

— Nous ne les avons pas tous.

— Lesquels avez-vous ?

— Le bey, le Haddedin, le serviteur de ce khoudi et deux Kurdes.

— C'est assez. Se sont-ils défendus ?

— Non, ils ne le pouvaient pas. Nous les avions étroitement cernés, mais quelques Kurdes se sont enfuis dans les fourrés.

— Nous avons le chef, cela suffit. »

On se remit en marche. Nous parvînmes bientôt à l'endroit où j'avais rencontré les fugitifs. J'étais inquiet pour Lindsay... Comment avait-il pu éviter ces gens ? Où se cachait-il ? Qu'allait-il devenir, avec sa complète ignorance de la langue ?

Lorsque nous rentrâmes au camp, j'aperçus les prisonniers assis à leur ancienne place. Cette fois, ils étaient liés.

« Veux-tu rester avec moi ou aller avec eux ? me demanda le melek.

— Je dois aller avec eux.

— En ce cas, donne-moi tes armes.

— Je t'en prie, prends les prisonniers près de toi, melek, ce sont des gens de distinction. Je te promets de te suivre avec eux, sans faire usage de mes armes, sans essayer de fuir.

— Tu aiderais les autres dans leur fuite.

— Non. Je m'engage aussi pour eux, à condition que tu les traiteras noblement et que tu leur rendras leurs armes.

— S'ils me donnent leur parole, j'y consens. »

Tout le monde prit place autour du melek. Nous étions un peu embarrassés et confus de nous être laissés prendre. Le silence se rompait difficilement, lorsque la surprise nous fit pousser une exclamation unanime. A l'entrée du camp venait d'apparaître un cavalier fort inattendu : master Lindsay!... Il marcha droit à nous et s'écria en me reconnaissant :

« Ah! sir, vous voilà aussi!

— *Yes, good day,* master Lindsay.

— Mais comment êtes-vous revenu? Je vous cherchais partout.

— Je suis revenu moins librement que vous, sir.

— Librement? Oh! pas librement du tout, moi!

— Pourquoi alors?

— Eh! situation terrible,... déplorable! Je sais seulement un mot kurde, le nom de l'âne... J'étais tout seul, chevauchant par monts et par vaux. Voyant qu'on avait repris ceux-ci, je les ai suivis à petits pas... Me voilà.

— Mais où vous cachiez-vous, pendant qu'on les faisait prisonniers?

— Je me trouvais en avant, parce que mon cheval est meilleur... Vous, où donc couriez-vous?

— Sir, j'ai passé aujourd'hui le plus périlleux quart d'heure de ma vie, vous pouvez m'en croire... Descendez, venez ici, je vous raconterai mon aventure. »

Lindsay se plaça près de moi, et, quand j'eus fini le récit de ma fuite, il reprit avec un grand soupir :

« Master, nous sommes dans un mauvais jour, oui, très mauvais, *well!* Je n'ai plus nulle envie de chasser l'ours. »

Je dus aussi faire part de ce qui m'était arrivé à mon Halef et à Amad el Ghandour, lesquels, de leur côté, m'apprirent comment Mohammed avait réussi à se sauver. Ils espéraient que le vieux chef pourrait donner l'alarme à Goumri et désiraient vivement que les nestoriens ne levassent pas le camp avant l'arrivée des Kurdes. Il ne devait point en être ainsi. Après un frugal repas, auquel nous fîmes honneur avec grand appétit, nos gens se mirent en marche dans la direction de Lizan. On nous plaça au milieu de la troupe, et nous reprimes la route que nous avions parcourue déjà avec Lindsay.

Nous descendîmes bientôt la pente de la montagne pour arriver dans la large vallée du Zab.

Le terrain de cette contrée est très fertile ; cependant je ne vis aucune trace de culture : à peine, par-ci par-là, un bout de champ où poussait encore un peu d'orge. Les guerres continuelles, l'incertitude des récoltes, enlèvent toute énergie aux indigènes. Ils n'osent ni labourer, ni ensemencer. Sur ces terres incultes s'élèvent des chênes magnifiques, des noyers sauvages dont les branches ont une vigueur, une étendue, un feuillage étonnants.

Nous marchions entre l'avant-garde et l'arrière-garde, au milieu d'une haie assez épaisse de guerriers. Le bey chevauchait près du melek. Celui-ci parlait peu; il paraissait tout occupé de garder un prisonnier qui, pour lui, valait une victoire décisive.

A une demi-lieue environ de Lizan, nous vimes arriver un cavalier de taille gigantesque, montant un des plus forts chevaux kurdes que j'aie jamais rencontrés. Cet homme portait de larges pantalons en toile peinte,

une jaquette de même étoffe, un mouchoir rabattu sur le front au lieu de turban ; ses armes consistaient en un vieux fusil de provenance européenne. Derrière lui, à une distance respectueuse, se tenaient deux guerriers armés, ses serviteurs sans doute.

Ce personnage s'avança, fit halte en même temps que nous, et salua le melek avec une formidable voix de basse-taille :

« Bon matin, dit-il.

— Bon matin, répéta le chef chaldéen.

— Tes gens m'ont dit que tu avais remporté une grande victoire.

— Dieu soit loué ! il en est ainsi.

— Où sont tes prisonniers ?

— Les voilà. »

Le melek nous désigna de la main. L'homme géant jeta sur nous un sinistre regard et demanda :

« Lequel est le bey de Goumri ?

— Celui-là.

— Ah ! voici donc le fils de l'égorgeur de notre race, du cruel Abd el Soummit-bey ! Enfin, le voici, Dieu soit loué ! il payera pour les crimes de son père. »

Le bey garda un dédaigneux silence. Quant à moi, je crus devoir protester : le melek oubliait-il déjà ses promesses ? Je me tournai vers le chef et lui dis :

« Melek, quel est ce cavalier ?

— C'est le reïs de Khoûrd.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Nedjir-bey. »

Nedjir, en kurde, signifie *brave chasseur*. Le titre de bey, peu usité chez les Chaldéens, la prestance et la morgue du personnage, disaient assez qu'il occupait un haut rang dans sa tribu et qu'il devait y avoir une grande influence. Je me rapprochai donc du gigantesque guerrier, commençant ainsi mon discours :

« Nedjir-bey, le melek ne s'explique pas exactement. Nous sommes...

— Chien ! interrompit Nedjir, qui te parle ? Tais-toi, tu répondras si on t'interroge. »

Je tirai assez tranquillement mon poignard et repris :

« Qui t'a permis d'appeler chien l'hôte du melek ?

— L'hôte ! mais le melek lui-même m'a dit que vous étiez ses prisonniers...

— Si tu m'avais écouté, je t'aurais appris qu'il ne disait pas toute la vérité. Demande-lui si nous ne sommes point ses hôtes.

— Soyez ce que vous voudrez, peu m'importe ! Seulement remets ton poignard dans ta ceinture, ou je te jette à bas de ton cheval.

— Nedjir-bey, tu sembles aimer à rire ; moi, je suis sérieux. Montre-toi désormais plus poli, ou nous verrons qui descendra de cheval.

— Chien, fils de chien ! Tiens !... »

Il brandissait son formidable poing en avançant sa monture vers la mienne ; mais le melek lui retint le bras.

« Par saint Yésouyabos, ne badine pas, ou malheur à toi ! s'écria le chef.

— A moi ? murmura le géant d'un air étonné.

— Oui, à toi.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ce guerrier étranger n'est point un Kurde, mais un émir de l'Occident. Il est fort comme un ours et porte des armes auxquelles personne ne peut échapper. Il est mon hôte, montre-toi poli envers lui et les siens. »

Le reïs remua la tête en disant :

« Je ne crains ni les Kurdes, ni les Occidentaux. Je lui pardonne uniquement parce qu'il est ton hôte ; mais qu'il fasse attention à lui, ou il sentira lequel de nous deux

est le plus fort. Maintenant viens un peu en avant, car j'ai à te parler et à te féliciter. »

Il était inutile de répondre aux bravades du Goliath ; elles ne m'effrayaient nullement, je l'avoue. La force de cet homme était celle d'une brute, par conséquent peu à craindre. Nous nous remîmes tous en marche. Après une chevauchée assez rapide, nous atteignîmes Lizan.

Les misérables huttes qui constituent cette capitale se groupent sur les deux rives du Zab, dont le cours est vraiment très pittoresque en cet endroit. D'énormes rochers émergeant au milieu du fleuve rendent la navigation fort périlleuse. Les ponts qui traversent le Zab sont faits grossièrement de joncs tressés et maintenus sur des perches à l'aide de pierres. Une telle construction n'offre aucune solidité ; mon cheval tremblait en passant. Nous parvînmes cependant tous sans accident sur la rive opposée.

A peine avions-nous traversé l'eau, que de longs cris de joie saluèrent le melek. Les femmes, les enfants, se précipitaient sur notre passage. La foule était si grande, et le nombre des maisons si restreint, que je supposai la présence de toute la population du voisinage.

La maison du melek, devant laquelle nous nous arrêtâmes, est située sur la rive gauche et, suivant l'usage des Kurdes, bâtie en partie sur pilotis avançant assez dans le fleuve pour qu'on y puisse jouir de la fraîcheur et établir un courant d'air capable d'éloigner les mouches, si importunes dans ce pays.

Le second étage de la maison n'a point de murs. Il consiste en une simple plate-forme, aux quatre angles de laquelle s'élèvent des piliers de briques soutenant un toit. Ce compartiment, aéré et aérien, figure la salle des états. C'est là que le melek nous conduisit tout d'abord ; mais j'eus soin, avant de m'y rendre, de laisser Halef à la garde de mon cheval. Le lieu de réunion était garni

d'une quantité de petites nattes élégamment travaillées, sur lesquelles nous nous reposâmes commodément.

Le melek, appelé ailleurs, nous laissa bientôt seuls; puis une femme apparut, soutenant un large plateau tressé en écorce, sur lequel se trouvaient toutes sortes de fruits. Deux jeunes filles de douze à treize ans, portant des plateaux moins grands et chargés de pâtisseries, suivaient. Toutes les trois saluèrent humblement et déposèrent leurs plateaux devant nous. Les deux enfants s'éloignèrent; mais la femme resta immobile, nous regardant d'un air embarrassé.

« Tu désires quelque chose? lui demandai-je.

— Oui, seigneur.

— Dis-le.

— Lequel de vous est l'émir du couchant?

— Il y a ici deux émirs de cette contrée: moi et lui. »

Je désignai Lindsay.

« Je demande celui qui est non seulement un guerrier, mais un médecin.

— Je suis médecin à l'occasion.

— N'est-ce pas toi qui as guéri à Amadiah une jeune fille empoisonnée?

— Oui, c'est moi.

— Seigneur, la mère de mon mari désire passionnément voir ton visage et te parler.

— Où est-elle? J'irai tout de suite la trouver.

— Oh! non, khoudi. Tu es un grand émir, nous ne sommes que des femmes. Permets-lui de venir.

— Je le lui permets.

— Elle est âgée et faible, elle ne pourra se tenir longtemps debout.

— Elle s'assiéra.

— Ne sais-tu pas que, dans notre pays, les femmes ne doivent pas s'asseoir devant des hommes de ton rang?

— Je le sais; mais je lui permettrai de s'asseoir. »

Elle sortit et ne tarda pas à revenir, soutenant par la main une femme courbée par la vieillesse, dont le visage était sillonné de rides, mais l'œil vif et brillant encore.

« Que votre entrée dans la maison de mon fils soit bénie ! murmura la vieille femme. Où est l'émir que je cherche ?

— C'est moi, répondis-je. Viens, assieds-toi. »

La vénérable aïeule fit un signe d'étonnement et presque d'effroi, lorsque je lui désignai une natte proche de la mienne.

« Non, non, khoudi, il ne convient point que je sois assise près de toi. Laisse-moi me mettre dans un coin.

— Je ne le souffrirai pas... Tu es chrétienne ?

— Oui, seigneur.

— Moi aussi je suis chrétien. Ma religion m'apprend que nous sommes tous égaux devant Dieu, riches et pauvres, princes et mendiants, vieux et jeunes, hommes et femmes... Je suis ton frère, tu es ma sœur ; ton âge dépasse de beaucoup le mien, et je dois l'honorer. Prends donc place à ma droite.

— Je ne le ferai que si tu l'ordonnes.

— Je l'ordonne.

— J'obéis, seigneur. »

La vieille femme me laissa l'aider à s'asseoir sur la natte. Elle me regarda longtemps ; puis, quand sa belle-fille se fut retirée, elle me dit :

« Khoudi, tu es exactement comme on t'a dépeint. Connais-tu des gens qui semblent apporter l'ombre partout où ils vont ?

— Oui, j'en connais de tels.

— En connais-tu d'autres qui font entrer avec eux les rayons du soleil, même pendant la nuit ? Partout où ils sont, il fait clair et chaud. Dieu leur a fait deux grandes grâces : il leur a donné un cœur aimable et un aimable visage.

— Oui, je connais des hommes qui possèdent ces dons; ils sont rares.

— C'est vrai. Eh bien, tu es un de ces hommes.

— Tu me combles de politesses.

— Non, seigneur. Une pauvre vieille comme moi ne voudrait pas dire un mensonge si près de la tombe... On m'a raconté que tu es un vaillant guerrier; mais le rayon de tes yeux doit t'aider à vaincre. On aimerait ton visage, quand même il serait laid, à cause de ton regard. Tous ceux que tu rencontres t'aiment certainement.

— Ne crois pas cela. J'ai trouvé bien des ennemis sur ma route.

— Ce sont des gens méchants. Je ne t'avais point encore vu; mais je pensais beaucoup à toi, et mon affection se portait vers toi avant que je n'aie vu la flamme de tes yeux.

— Comment cela se fait-il? demandai-je, modestement embarrassé.

— Mon amie m'a tant parlé de toi!

— Comment s'appelle cette amie?

— Marah Dourimée.

— Marah Dourimée! Où est-elle?... Où pourrais-je la rencontrer?

— Je n'en sais rien.

— Mais, puisqu'elle est ton amie, tu dois connaître sa demeure.

— Elle est tantôt ici et tantôt là. Elle ressemble à l'oiseau, qui demeure aujourd'hui sur un arbre, demain sur un autre.

— Vient-elle souvent chez toi?

— Elle ne vient pas comme le soleil, qui nous mesure exactement les heures, mais comme la pluie bienfaisante, qui rafraîchit la campagne un peu plus tôt, un peu plus tard, sans qu'on puisse dire le moment où elle tombera.

— Quand penses-tu à peu près la revoir?

— Qui sait ! Elle peut être aujourd'hui à Lizan ; elle peut n'y revenir qu'après la première lune ; elle n'y reparaîtra peut-être jamais. Beaucoup d'années pèsent sur ses épaules comme sur les miennes. »

Tout cela me parut si singulier, si mystérieux, que je songeai involontairement au *Rouhi Koulyan* (l'Esprit de la caverne), dont Marah Dourimée m'avait parlé avec tant de précaution. Je repris :

« Elle t'a donc vue depuis son dernier séjour à Amadiah ?

— Oui. Elle m'a raconté tout ce que tu as fait pour son enfant. Elle m'a dit que tu viendrais sans doute à Lizan, et elle m'a recommandé d'avoir soin de toi comme si tu étais mon fils... Me le permettras-tu, émir ?

— Volontiers... Et mes compagnons, peuvent-ils aussi compter sur ta bienveillance ?

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Je suis la mère du melek ; son oreille écoute ma prière, mais il en est un parmi vous que je ne saurais guère aider.

— De qui parles-tu ?

— Du bey de Goumri. Montre-le-moi.

— C'est l'homme assis sur la quatrième natte. Il comprend ce que tu dis ; mes autres compagnons n'entendent pas ta langue.

— Il peut comprendre ce que je dis, je ne m'en inquiète pas. Sais-tu ce que les siens ont fait souffrir à notre pays ?

— J'en ai entendu parler.

— Tu vois, assis dans la maison du melek de Lizan, le fils d'un de ces monstres ! Crois-tu que nous puissions lui faire grâce ? »

Le bey de Goumri restait impassible, sans un geste, sans un frémissement, fier, résigné, calme, comme le sont souvent ceux de sa race. Je n'osai intervenir et repris simplement :

« Le fils n'est pas responsable des crimes de son père. Sa grâce, je la demanderai... Le melek lui a promis, comme à nous, de le traiter en hôte... J'ai été accueilli chez le bey de la façon la plus généreuse : l'honneur et la reconnaissance m'obligent à ne pas l'abandonner.

— Cet homme est ton ami ?

— Il a été mon hôte.

— J'en suis fâchée pour toi.

— Penses-tu donc que le melek ne soit point fidèle à sa parole ?

— Mon fils n'oublie jamais ses serments ! s'écria la vieille femme avec orgueil ; mais le bey restera ici jusqu'à sa mort, et, si tu ne veux pas l'abandonner, tu risques de ne jamais revoir ta patrie.

— L'avenir est entre les mains de Dieu. Sais-tu ce que le melek a décidé à notre sujet ? Nous est-il permis de sortir de la maison ?

— Oui. Excepté le bey, vous jouissez tous de la liberté des hôtes.

— Je voudrais parler au melek ; me permets-tu de t'accompagner près de lui ?

— O seigneur ! ton âme est pleine de bonté. Oui, conduis-moi, afin que je puisse me vanter, avant de mourir, d'un honneur tel que je n'en ai jamais reçu. »

Elle se leva et s'appuya sur mon bras. Nous descendîmes lentement au rez-de-chaussée. Là, mon hôtesse me quitta en me montrant une porte. Je trouvai bientôt Nedjir-bey devant la maison, entouré d'un grand nombre de nestoriens ; il me regarda avec surprise et me demanda d'une voix rude :

« Que viens-tu faire ici ? Qui cherches-tu ?

— Le melek.

— Il n'a pas le temps de s'occuper de toi. Remonte.

— Je suis habitué à faire ce qui me plaît. Tu peux

donner des ordres à tes serviteurs, et non à un homme libre. »

Le géant se rapprocha de moi, secouant ses bras puissants. Son œil brillait comme celui d'un fauve; il avait bonne envie de m'assommer. Je compris qu'il fallait lui en imposer tout de suite, pour m'en débarrasser une bonne fois.

« M'obéiras-tu? criait ce forcené.

— Non! »

Il brandit son poing au-dessus de ma tête; je parai le coup du bras gauche, et lui appliquai mon propre poing droit sur la tempe avec tant de vigueur, que mes doigts demeurèrent longtemps engourdis. Nedjir-bey chancela, étourdi, puis tomba comme une masse inerte.

Tous les assistants s'écartèrent en murmurant :

« Il l'a tué!

— Non. Jetez-lui un peu d'eau, et il reviendra à lui. »

Le melek arrivait en ce moment.

« Cet homme m'avait menacé, lui dis-je. Je sais me défendre : qu'il ne recommence pas!

— Tu l'as tué?

— Non; mais, s'il recommençait, les siens pourraient prendre le deuil. C'est à toi de l'avertir.

— Seigneur, tu es terrible à tes ennemis; mais tu donnes bien du souci à tes amis. Comment pourrai-je te protéger si tu ne respires que le combat, si tu as sans cesse des querelles?

— Eh quoi! tu ne serais pas assez puissant pour protéger ton hôte contre ce reïs? C'est lui qui m'a offensé, et c'est moi que tu blâmes!

— Seigneur, retire-toi, le voilà qui revient à lui.

— Je ne le crains pas.

— Il te tuera.

— Sois tranquille, il n'en viendra pas là. »

Mes compagnons avaient été témoins de toute la scène

du haut de leur plate-forme. Je leur fis signe des yeux : ils me comprirent.

On venait d'asperger fortement d'eau le front de l'hercule ; il se relevait avec lenteur. Ses yeux injectés de sang me cherchaient ; ils se fixèrent sur moi avec une indicible expression de rage. Je n'avais nulle envie de recommencer le pugilat : ma main enflait, mon bras me faisait mal. Cependant Nedjir-bey voulut m'empoigner. Les efforts du melek et de deux autres chefs ne pouvaient le retenir. Je me tournai bravement en face de lui, et lui dis en montrant l'étage supérieur :

« Regarde, bey ! »

Il leva les yeux : les fusils de mes compagnons étaient braqués sur lui. Le géant possédait une dose d'intelligence assez forte pour comprendre ce langage. Il s'arrêta :

« Homme, nous nous reverrons, grommela-t-il.

— Khoudi, murmura le melek, défie-toi de lui. Cet ennemi est dangereux.

— Je suis ton hôte, je m'en remets à toi pour ma sûreté.

— Tu me cherchais, m'a-t-on dit ?

— Je voulais te demander s'il m'est permis de parcourir librement Lizan.

— Oui.

— Seul ou accompagné ?

— Je te donnerai quelqu'un pour te conduire et te protéger.

— Je comprends. Appelle ce surveillant.

— Ce ne sera point un surveillant, mais un guide ; car je choisirai un *karoüya* (prêtre, savant).

— Où est-il ? demandai-je.

— Il habite la maison. Tu vas le voir. »

Le melek rentra à l'intérieur du logis et m'envoya bientôt un homme dans la force de l'âge, portant le costume ordinaire du pays, mais offrant dans tout son

ensemble quelque chose d'ecclésiastique. Ce personnage me salua courtoisement et s'informa de ce que je désirais.

« Le melek t'a fait mon guide, répondis-je.

— Seigneur, je suis à tes ordres.

— Je voudrais visiter la ville et ses environs.

— Ce n'est peut-être guère prudent, khoudi. On vient d'apporter à l'instant la nouvelle de l'approche des Kurdes-Berwari, qui viennent pour délivrer leur bey... Ne voudrais-tu pas faire une promenade dans les jardins ?

— J'ai donné ma parole au melek ; je ne quitterai pas Lizan sans son assentiment. Cela ne te suffit-il point ?

— Viens donc, khoudi. Je me fie à toi, quoique je sois responsable de ta personne tout le temps que tu resteras ici. Que veux-tu voir d'abord ?

— Les roches du haut desquelles Beder Khan-bey a fait précipiter les Kaldani.

— Elles sont difficiles à gravir... Sais-tu grimper, seigneur ?

— Sois sans crainte. »

Nous marchions depuis une demi-heure, lorsque nous fîmes la rencontre de deux cavaliers arrivant au galop.

« Qu'y a-t-il ? leur cria le karoûya.

— Les Kurdes s'avancent.

— Où sont-ils ?

— Ils ont gravi la montagne et pénètrent dans la vallée d'en bas.

— Combien sont-ils ?

— Plusieurs centaines. »

Les cavaliers disparurent. Mon compagnon s'arrêta en branlant la tête et me dit :

« Khoudi, retournons.

— Pourquoi ?

— J'ai promis de te ramener dès que les Kurdes

seraient en vue. Tu ne voudrais pas me faire manquer à ma parole ?

— Non, certes. Retournons. »

Lorsque nous revînmes sur la place, devant la maison du melek, je remarquai une grande agitation. Les gens ne semblaient avoir trouvé aucun plan pour la défense. Ils se groupaient assez confusément, sous la conduite de quelques chefs. Le melek et le reïs tenaient conseil avec les plus influents de la nation... Je voulus passer outre et gagner l'escalier, pour remonter sur la plate-forme ; mais le melek m'appela.

« Khoudi, viens avec nous.

— Pourquoi l'appelles-tu ? s'écria le reïs en colère. C'est un étranger, un ennemi : nos affaires ne le regardent pas.

— Tais-toi ! » ordonna le melek.

Se tournant vers moi, il me dit :

« Seigneur, je sais de quel secours tu as été aux Haddedin et aux Yésidi pendant leurs guerres. Veux-tu me donner un conseil ?

— Il est bien tard pour cela, melek, répondis-je.

— Le crois-tu ?

— Le danger est plus facile à prévenir qu'à vaincre. Écoute cependant : savais-tu que les Kurdes seraient ici aujourd'hui ?

— Oui, nous le savions tous.

— Pourquoi n'as-tu pas fait garder le passage de ce côté ? Il y avait des endroits très faciles à fortifier, et dont on n'eût pu te déloger. A présent les Kurdes ont passé les montagnes ; rien ne les empêche d'arriver jusqu'à toi.

— Nous combattrons.

— Ici ?

— Non, dans la plaine de Lizan.

— Tu iras donc au-devant d'eux ?

— Oui.

— Et tu es encore ici avec tes gens !

— Il faut mettre en sûreté nos biens et nos familles, puis nous irons combattre.

— O melek ! vous vous y prenez seulement maintenant ! Quelle imprudence ! Avant que vous soyez prêts, les ennemis entreront à Lizan. Si dès hier vous aviez pris vos dispositions, votre victoire eût été certaine ; aujourd'hui vous êtes perdus.

— Khoudi, ne prononce pas cette parole, conseille-nous plutôt.

— Comment vous conseiller contre des gens qui viennent me délivrer, moi et mes compagnons ?

— Vous n'êtes pas prisonniers. Je vous ai reçus comme des hôtes.

— Même le bey de Goumri ?

— Seigneur, ne me contrains pas à te répondre sur cette question.

— Vous êtes chrétiens, votre cause m'intéresse ; cependant ces hommes de Goumri se sont montrés hospitaliers envers nous... Je voudrais épargner le sang des deux côtés... Votre situation me paraît difficile. A mon avis, une seule chose vous reste à faire : hâtez-vous de marcher au-devant de l'ennemi ; prenez une forte position où vous puissiez leur barrer le passage. Ils vous enverront probablement des messagers pour traiter de la délivrance du bey. Vous verrez alors ce qu'il y aura à décider.

— Viens avec nous, khoudi.

— Volontiers, si tu me permets d'emmener mon serviteur Halef, qui est là, derrière le mur, à la garde des chevaux.

— Je te le permets.

— Moi, je ne le lui permets pas, » interrompit le reïs.

Là-dessus s'éleva une querelle violente. Tous les chefs

prirent parti pour le melek. Nedjir-bey, furieux, sauta sur son cheval et fit mine de s'éloigner.

« Où vas-tu ? cria le melek.

— Je ne vais pas avec toi.

— Je te défends de partir. Vous autres, maintenez-le! » ordonna le chef nestorien.

Tandis qu'il s'occupait de réduire le mutin et de mettre en ordre son armée, j'appelai Halef, lui recommandant de préparer son cheval et le mien ; puis je montai rapidement près de mes compagnons.

« Qu'y a-t-il ? demanda l'Anglais.

— Les Kurdes de Goumri arrivent pour délivrer leur bey.

— Très bien ! braves gens ! Mon fusil !... Il faut les aider, *yes, well !*

— Un peu moins d'ardeur, sir David. Pour le moment, restez en repos, attendez mon retour.

— Où allez-vous ?

— J'accompagne le melek ; nous verrons ce qui va se passer entre les deux troupes...

— *Pshaw !* ils vont vous exploiter, vous tuer peut-être, *yes !*

— Cela n'est guère probable.

— Si je vous accompagnais ?

— Non, je ne puis emmener que Halef.

— Allez donc ; mais, si vous ne revenez pas, je détruis Lizan de fond en comble, *well !*

— Khoudi, me dit le bey de Goumri, auquel j'exposai mes projets, tu ne concluras rien sans mon consentement ?

— Non, certes ! Je reviendrai te consulter, ou je t'enverrai chercher. »

Je me munis de mes armes, descendis et sautai en selle. Tous les guerriers avaient pris les devants ; le melek seul m'attendait. Quelques hommes restaient dans

la maison pour veiller sur les otages; ils étaient bien armés.

Nous repassâmes le pont mouvant. De l'autre côté du fleuve régnait une extrême confusion; les guerriers à pied et à cheval couraient en tous sens, mêlés les uns aux autres, sans la moindre discipline.

La plupart portaient de mauvais fusils; beaucoup n'avaient que des massues. Tout le monde semblait commander, personne n'obéissait. Le terrain, sans cesse coupé et masqué par des rochers, des buissons, des groupes d'arbres, nous dérobait entièrement les mouvements de l'ennemi. Les nouvelles qu'on recueillait à chaque pas sur la marche des Kurdes étaient contradictoires. Bientôt accourut un officier, disant que le reïs de Khoûrd se retirait avec ses hommes, parce que le melek l'avait offensé; aucun effort ne parvenait à le retenir.

« Que faire? murmura le melek, profondément inquiet.

— Avant tout, assure-toi de la position des Kurdes! m'écriai-je.

— J'ai envoyé des éclaireurs; mais les uns rapportent une chose, les autres une autre... D'ailleurs, regarde mes gens... Est-ce là une troupe avec laquelle on puisse combattre? »

Cet homme excitait vraiment ma pitié. Il n'était point secondé; son peuple avait trop souffert, l'énervement semblait complet.

La veille, quelques-uns des guerriers avaient bien pu réussir dans une embuscade dont on ne calculait ni les suites ni les conséquences; aujourd'hui personne ne savait tirer profit de l'avantage ou parer aux inconvénients de ce coup de main. Aucune trace de science militaire chez ces malheureuses troupes ni chez leurs chefs. Ils s'en allaient tous comme un troupeau de moutons au-devant d'une bande de loups.

Le melek lui-même me faisait l'effet d'un homme irré-

solu, sans initiative et sans grande énergie... L'éloignement du reïs lui ôtait une partie de sa force, même morale. Il était clair que les nestoriens auraient encore le dessous dans cette rencontre avec leurs féroces adversaires.

« Veux-tu écouter mon avis? dis-je au melek.

— Parle.

— Les Kurdes sont supérieurs en forces. Il ne te reste que deux voies à tenter : retire-toi rapidement sur l'autre rive et défends le passage. Tu gagneras ainsi du temps; les renforts te viendront peut-être. Alors tu pourras mieux organiser tes gens.

— Il faudrait sacrifier tout ce qui est sur cette rive.

— Je ne vois rien à y prendre.

— Quel est l'autre moyen?

— Traite avec eux.

— Qui enverrai-je?

— Moi, si tu veux.

— Toi! tu t'enfuirais!...

— Je t'ai donné ma parole. D'ailleurs, tu as mes compagnons comme otages; crois-tu que je les abandonnerais?

— Les Kurdes ne voudront rien écouter, à cause de la surprise d'hier.

— Tu as leur chef en ton pouvoir, c'est une grande garantie.

— Khoudi, tu as été l'hôte des Kurdes, tu ferais le traité en leur faveur.

— Je suis ton hôte aussi, je te promets d'être impartial.

— Tu ne pourras revenir, ils te retiendront.

— Non. Sois tranquille, je ne me laisserai pas retenir. Tu vois mon cheval : il vaut dix fois plus que le tien.

— Cinquante fois, seigneur, cent fois peut-être.

— Crois-tu qu'un guerrier se prive volontiers d'un tel cheval ?

— Jamais, khoudi.

— Eh bien, changeons : donne-moi ta monture, prends la mienne pour gage.

— Sérieusement, khoudi ?

— Oui, sérieusement. Seras-tu rassuré après cela ?

— Je me fie à toi, seigneur. Emmènes-tu ton domestique ?

— Non, tu ne connais pas assez mon cheval. Hale. restera pour le calmer, car aucun de tes gens ne pourrait, non plus que toi, dompter cette bête.

— A-t-il un secret, seigneur ?

— Oui.

— Khoudi, je ne monterai pas ce noble animal ; laisse-le à ton serviteur, qui me prêtera son cheval pendant ton absence.

— A ton choix. Maintenant hâtons-nous.

— Sauras-tu trouver les Kurdes ?

— Melek, ils ne sont que trop près d'ici. Veux-tu m'en croire ? Pendant que je vais essayer de traiter, retourne au delà du fleuve ; car, si tes gens commençaient l'attaque, toute négociation deviendrait impossible.

— Nous reculerions, nous semblerions tout abandonner ?

— Non. Vous gagnerez du temps et vous préparerez la défense de la ville. Tant que vous serez maitres du pont, ils ne pourront entrer.

— Tu as raison, je vais donner des ordres. »

Tandis que je confiais mon cheval à Halef, le melek, avant de me donner son cheval, porta à ses lèvres une conque marine qui pendait ordinairement à sa ceinture. Sa voix s'échappa alors, avec une intonation sombre ; mais puissante, résonnant fort loin dans la plaine ; car je

vis aussitôt tous les Chaldéens s'arrêter, puis reculer. Ce second mouvement me parut leur être plus agréable et s'exécuter avec plus d'ensemble que celui d'avant. Les Kurdes évidemment les effrayaient. Je m'élançai sur la monture du melek et m'éloignai, en la seule compagnie de Doyan.

Ma mission ne me semblait pas malaisée. Je n'avais rien à craindre des Kurdes, le désir de délivrer leur bey devant les rendre traitables; d'ailleurs, ils me connaissaient.

Je m'avançai lentement, épiant tous les bruits, examinant tous les replis du terrain. Arrivé au sommet d'une petite colline couverte de taillis assez clairsemés, j'aperçus une nuée de corneilles qui s'élevaient dans les airs. Bientôt elles tentèrent de s'abattre sur les branches, puis reprirent de suite leur vol.

Ces oiseaux effarouchés m'indiquaient la présence de l'ennemi.

Je descendis les flancs de la colline et n'étais pas encore loin, quand une balle passa en sifflant au-dessus de ma tête. Je sautai à bas du cheval pour me faire un rempart de l'animal. J'avais aperçu la lumière du fusil, je savais où se tenait le maladroit tireur. Je lui criai :

« Bas les armes!

— Sauve-toi, ou tu es mort! me répondit-on.

— Eh quoi! on tue donc ses amis dans ton pays?

— Tu n'es pas un ami, tu es un Nazarah.

— Toi, tu appartiens aux avant-postes des Kurdes.

— Qui te l'a dit?

— Je le sais. Conduis-moi à ton chef.

— Que lui veux-tu?

— Il faut que je lui parle au nom du bey de Goumri, dont j'ai été l'hôte.

— Où est le bey?

— Prisonnier à Lizan. »

Pendant cette conversation, je remarquai que plusieurs autres guerriers s'étaient rapprochés; ils épiaient derrière les branches. Le Kurde reprit :

« Qui es-tu, toi qui te nommes l'hôte de notre bey ?

— Un émir ne répond qu'à son égal. Conduis-moi à ton chef, ou amène-le ici. J'ai à lui parler d'affaires graves.

— Seigneur, tu es donc un de ces émirs étrangers qu'on a faits prisonniers avec notre bey ?

— Oui.

— Tu n'es point un *haïn* (traître)? Réponds-moi.

— Comment, grenouille! cria une autre voix, tu ne reconnais pas l'émir qui peut tirer sans cesse! Allons, fais-moi place, ver de terre! je vais m'entendre avec lui. »

Au même moment un jeune Kurde sortit d'un fourré et s'avança vers moi dans une attitude très respectueuse.

« *Allah! Mach'Allah!* dit-il, Dieu soit loué! Te voilà, seigneur! nous étions inquiets pour toi. »

Je le reconnus aussitôt comme un des hommes qui, la veille, avaient échappé au melek, et je repris :

« Nous sommes tous captifs, mais nous nous portons bien. Qui est ton chef?

— Le reïs de Dalacha. Près de lui se trouve le vaillant émir des Haddedîn, de la race des Chammar. »

Cette réponse me fit grand plaisir; elle me prouvait que Mohammed avait regagné heureusement Goumri. Je répétai :

« Conduis-moi au reïs.

— Seigneur, le reïs de Dalacha est un grand guerrier. Il était venu hier soir à Goumri pour visiter le bey; on lui a appris que notre chef se trouvait aux mains des Chaldéens. Il a juré de le délivrer, de raser Lizan et d'envoyer tous ses habitants en enfer. Il est en marche à présent, et nous allons aller au-devant de lui. Mais, seigneur, on t'a donc volé ton beau cheval ?

— Non, je l'ai laissé comme otage. Allons, conduis-moi.»

Je descendis de ma bête, pris la bride à la main et suivis mon guide. Nous n'avions pas fait cent pas, que nous vîmes venir un groupe de cavaliers, parmi lesquels je reconnus Mohammed Emin. Il m'aperçut en même temps, et se mit à crier joyeusement :

« *Hamdoulillah!* Dieu soit loué, lui qui me fait la grâce de te revoir ! Il a éclairé tes pas, il t'a délivré de tes ennemis... Mais... tu t'es sauvé sans ton cheval !... »

L'Arabe semblait consterné ; cette idée renversait toute son intelligence. Je le tranquillisai à l'instant.

« Je ne me suis point sauvé, interrompis-je, et mon cheval est en bonnes mains. Halef me le garde, personne ne le lui prendra.

— Tu ne t'es pas sauvé? demanda le cheikh avec étonnement.

— Non. Je viens en qualité d'ambassadeur du bey de Goumri et du melek de Lizan. Quel est le chef suprême auquel je dois m'adresser ?

— C'est moi, » répondit une voix sonore.

Je regardai l'homme qui parlait. Il était monté sur un vigoureux cheval aux crins abondants, dont le harnachement consistait en une bride faite d'écorce de palmier. Ce cavalier me parut extraordinairement long et maigre. Un turban monstrueux couvrait sa tête ; sa physionomie disparaissait entre ce turban et une barbe en broussaille. A peine apercevait-on le bout de son nez, avec deux yeux brillant d'un feu sauvage.

« Tu es le reïs de Dalacha ? lui dis-je.

— Oui. Et toi, qui es-tu ? »

Mohammed Emin prit la parole pour moi.

« C'est, dit-il, l'émir Kara ben Nematz, dont je t'ai raconté les prouesses. »

Le Kurde me regarda avec persistance, sembla réfléchir, puis murmura d'un ton rogue :

« On parlera plus tard ; pour le moment il faut combattre. Marchons.

— Arrête-toi ! suppliai-je, j'ai à traiter d'une trêve qui...

— Tais-toi ! Je suis le chef de cette armée, personne ne doit me résister. Les femmes bavardent, les hommes agissent. Ce n'est pas ici le lieu de discourir. »

Je n'étais point accoutumé à souffrir un pareil ton. Mohammed, du reste, m'encourageait par des signes. Je rejoignis le reïs, qui avait fait quelques pas, et je saisis la bride de son cheval en criant :

« Halte-là ! je suis l'envoyé du bey.

— Qu'as-tu à me dire ? grommela le Kurde.

— Réunis tous les chefs, arrête le mouvement de l'armée. Vous ne pouvez combattre avant de m'avoir entendu.

— Ne sais-tu pas que nous voulons surprendre Lizan ?

— Je le sais... Vous verrez tout à l'heure ce qu'il convient de faire à cet égard.

— Si nous tardons, les Nazarah se précipiteront sur nous. Ils nous ont aperçus, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Voilà justement pourquoi votre bey m'envoie. Vous ne pouvez surprendre les Chaldéens, car ils se sont retirés au delà du fleuve, qu'ils sont prêts à défendre, et...

— En es-tu sûr ?

— Parfaitement sûr. C'est moi qui le leur ai conseillé. »

Le reïs me jeta un regard haineux et reprit :

« Seigneur, je veux bien me rendre à tes désirs ; mais sache que nous n'accepterons les conseils d'un étranger qu'autant qu'ils nous paraîtront bons.

— Vous aurez raison. Fais chercher un espace assez grand pour que toute l'armée soit témoin de nos négociations. Appelle autour de nous les principaux *assiretah* (guerriers choisis), tout en laissant des capitaines pour

veiller sur les postes avancés : je m'acquitterai ensuite publiquement de mon message. »

Tandis que le reïs s'éloignait afin de donner des ordres, Mohammed se rapprocha de moi. Je lui racontai à la hâte nos aventures. Il allait me faire part des siennes, quand on m'avertit qne j'étais attendu. Je fus conduit dans une clairière.

Les chevaux avaient été attachés aux arbres; les simples cavaliers se tenaient respectueusement à pied, près de leurs montures. Une vingtaine de guerriers à la mine fort martiale étaient assis en cercle autour du chef. Des sentinelles veillaient à la sûreté de l'assemblée. Tout cet ensemble formait un curieux tableau ; mais je n'avais pas le temps de m'arrêter au pittoresque.

« Seigneur, me dit le reïs dès que j'eus mis pied à terre, nous sommes ici pour t'entendre. Seulement, réponds-moi : le guerrier arabe qui t'accompagne appartient-il aux assiretah ? »

Je compris la malveillance de cette question, et dis avec fermeté :

« Mohammed Emin est l'émir renommé des Haddedin ; c'est un prince sage, un guerrier invincible, dont les ennemis eux-mêmes respectent la barbe blanche. Je ne puis souffrir qu'on manque d'égards à ce valeureux compagnon de mon voyage, et, si tu ne veux pas le traiter comme son âge et son rang le méritent, je reprends le chemin de Lizan.

— Seigneur, restons en paix et négocions.

— Oui, s'écria un des chefs kurdes, qui prit Mohammed par la main et le fit asseoir au milieu du cercle, celui qui offenserait cet émir deviendrait mon ennemi, je le jure par la tête de mon père ! »

Les guerriers approuvèrent du geste et de la voix. Le chef me demanda de nouveau avec une certaine impatience :

« Émir, dis-nous ton message.

— Vous savez que le bey de Goumri est prisonnier du melek et...

— Nous le savons. Si tu n'as que cela à nous apprendre, tu pouvais rester à Lizan.

— Si tu ne veux pas te montrer plus poli, je t'envoie dans la djehenna. Là, si tu rencontres ton *khoudja* (maître d'école), tu pourras lui dire qu'il mérite les verges, car il t'a fort mal élevé. »

Le vieux guerrier qui avait déjà pris mon parti venait de se lever de nouveau. Montrant son pistolet, il s'écria :

« Faudra-t-il faire parler la poudre pour qu'on écoute en paix le message ? Continue, khoudi ! »

Je continuai donc :

« Le melek de Lizan demande la tête du bey.

— Il la demande ! et de quel droit ? interrompirent les guerriers.

— Pour payer le meurtre de tant de Chaldéens tombés sous le fer des Kurdes. »

Un murmure général accueillit cette déclaration. Je laissai se calmer un peu les colères, puis je poursuivis :

« J'ai consenti à servir de messager au bey, mais je viens aussi en qualité d'envoyé du melek... Le chef de Lizan m'a demandé d'être son ami : je ne dois ni le tromper, ni vous tromper. Je suis étranger dans ce pays ; je n'ai de haine ni contre vous, ni contre les Nazarah, et je me souviens de la parole écrite par votre prophète : « Que ta langue protège ton ami. » Je dois vous parler comme si le melek et le bey étaient là et pouvaient discuter devant vous. Qu'Allah éclaire votre cœur, afin qu'aucune mauvaise pensée n'obscurcisse votre volonté. »

Le vieux Kurde approuvait du geste. Il me dit :

« Parle sans crainte, seigneur, parle pour le bey et aussi pour le melek, puisqu'ils t'en ont donné la com-

mission. Ne dis que la vérité; nous t'écouterons sans nous mettre en colère.

— Écoutez-moi, mes frères! Il n'y a pas encore beaucoup d'années qu'un grand cri s'est élevé sur les montagnes, que des gémissements de douleur ont rempli les vallées. Les hommes ont pleuré sur les hauteurs, et les fils des hommes se sont plaints dans les champs; le glaive a tranché de jeunes vies à peine commencées, le couteau a fait cesser des milliers de vies anciennes ou nouvelles. Dites-moi dans quelles mains se trouvaient ce glaive et ce couteau meurtriers?

— Dans les nôtres! crièrent vingt voix avec un accent de sauvage triomphe.

— Et qui avez-vous tué ainsi?

— Les Nazarah, que Dieu anéantisse!

— Que vous avaient-ils fait?

— Ce qu'ils nous avaient fait? s'exclama le vieux Kurde avec étonnement. Ne sont-ils pas des giaours? Ne croient-ils pas en trois dieux? Ne prient-ils pas des hommes morts depuis longtemps? Nos ulémas ne nous prêchent-ils pas sans cesse la guerre d'extermination contre eux? »

Il eût été tout à fait inutile et dangereux d'essayer en ce moment une conférence théologique pour éclairer les idées de ces pauvres gens; je me bornai à leur dire en toute simplicité :

« Donc vous les avez tués à cause de leur foi? Vous avouez en avoir tué des centaines, des milliers?

— Plusieurs milliers! reprit fièrement l'orateur.

— Donc, encore, vous reconnaissez qu'il y a entre vous et les Chaldéens la dette du sang? Comment alors vous étonner s'ils demandent la tête de votre chef pour venger leurs parents égorgés?

— Seigneur, ils n'ont aucun droit sur notre sang : ce sont des giaours!

— Tu te trompes, le sang humain est toujours le sang

humain. Le sang d'Abel n'était pas celui d'un musulman, et pourtant Dieu dit à Caïn : « Le sang de ton frère s'élève « de la terre et crie vers moi ! »

« Je suis un messager impartial, je ne puis reconnaître pour vous seuls le droit de la vengeance. Vos adversaires tiennent, comme vous, leur vie de Dieu même ; ils peuvent la défendre contre ceux qui l'attaquent. Autrement vous seriez de lâches meurtriers, vous assassineriez vos ennemis désarmés, comme font les brigands du désert. Votre bey, le fils de celui qui, de votre aveu, a fait égorger tant de victimes, est tombé dans les mains des Chaldéens, et vous croyez que ceux-ci renonceront à leur avantage ?... Vous voulez qu'ils vous rendent votre chef sans se venger, ou sans que vous composiez avec eux ? »

Mon discours parut émouvoir assez peu l'assistance.

« Les giaours n'ont qu'à venir traiter eux-mêmes ! murmura le reïs d'un air féroce.

— Ils viendront, si vous consentez à leur tendre la main pour la réconciliation..

— La réconciliation ! Tu es fou !

— Je ne suis pas fou... Réfléchissez ! Que pouvez-vous entreprendre maintenant ? Le Zab vous sépare de l'ennemi. Il vous serait difficile de vous emparer d'un pont ou d'un gué, car la rive est fortement gardée... Du reste, avant que vous vous en soyez rendus maîtres, des auxiliaires arriveraient aux Chaldéens de toutes les villes voisines : vous seriez écrasés... »

Là-dessus, le reïs se leva en agitant son manteau avec furie.

« A qui la faute ? me demanda-t-il d'une voix vibrante, le sais-tu ?

— Dis-le-moi.

— A toi, à toi seul !

— Et comment ?

— N'as-tu point avoué que le conseil venait de toi ?

C'est toi qui les as fait retirer au delà du fleuve. Ne voyez-vous pas, vous autres, que cet homme est un traître ?

— Non, je ne suis pas un traître ; j'ai agi dans votre intérêt en vous donnant cet avis. Si le combat s'était engagé, si vous aviez tué un seul Chaldéen, la tête de votre bey eût été jetée dans vos rangs... Entendez-vous ? Faut-il retourner près du bey de Goumri et lui dire que vous ne vous souciez point de sa vie ?

— Tu crois donc que nous ne pouvons attaquer ceux de Lizan ?

— Oui, je le crois.

— Tu nous prends pour des lâches ! Nous ne vengerions pas l'homme tué hier ?

— Je sais que vous êtes de braves guerriers ; mais, si brave qu'on soit, court-on imprudemment à la mort ? Vous connaissez le Zab. Comment voulez-vous essayer de le franchir sous les balles de l'ennemi ?

— Cette situation, c'est toi qui l'as causée !

— Eh quoi ! n'ai-je pas sauvé la vie de votre bey ?

— Pour sauver la tienne.

— Tu te trompes, la mienne n'était point menacée. Le melek nous a reçus, moi et mes compagnons, comme des hôtes ; il n'en veut qu'au bey de Goumri : celui-là doit mourir au premier coup tiré contre les Chaldéens.

— Comment nous prouves-tu que tu es vraiment l'hôte du melek de Lizan ?

— Serais-je ici, si on me regardait comme un prisonnier ?

— Il peut t'avoir laissé libre sur parole. Quel motif aurait le melek de te protéger ? qui a pu te recommander à lui ? »

J'hésitais un peu à nommer la vieille d'Amadiah ; il fallait pourtant dire la vérité. Je répliquai :

« J'avoue que je n'ai été protégé près de lui que par une femme ; mais il doit sans doute beaucoup à cette

femme, car son nom m'a fait bien accueillir dès que je l'eus prononcé.

— Quel est son nom ?

— Marah Dourimée. »

Je m'imaginais que ces hommes allaient répondre par un éclat de rire ; aussi ma surprise fut grande en m'apercevant de l'effet produit par ce nom mystérieux. Le reïs murmura d'un air embarrassé :

« Marah Dourimée !... Où l'as-tu rencontrée ?

— A Amadiah.

— Quand ?

— Il y a quelques jours.

— Comment cela s'est-il fait ?

— La petite-fille de Marah Dourimée avait mangé du poison. On est venu me chercher comme un hekim, et j'ai trouvé l'aïeule au chevet de l'enfant malade.

— As-tu dit à Marah que tu venais vers Goumri ?

— Oui.

— Ne t'a-t-elle point averti de la guerre ?

— Si.

— Quand elle t'a vu persister dans ton dessein, que t'a-t-elle dit ?

— Elle m'a recommandé de prononcer les mots de *Rouhi Koulyan*, si je me trouvais dans un pressant danger. »

A peine avais-je achevé ma phrase, que celui qui jusque-là s'était montré si hostile vis-à-vis de moi me tendit la main et fléchit le genou en s'écriant :

« Émir, je ne savais pas : pardonne ! Si Marah Dourimée t'a confié ce mot, c'est qu'elle est sûre de toi... Tu n'as plus rien à craindre parmi nous, et tes discours trouveront le chemin de notre oreille. Combien les Nazarah ont-ils d'hommes ?

— Je ne saurais les trahir, je suis leur ami comme le vôtre. Je ne leur dirai pas quelles sont vos forces.

— Tu es plus prudent qu'il ne convient. Réponds au moins sur cette question : est-il certain que le bey serait mis à mort, si nous commencions le combat?

— J'en suis convaincu.

— Nous le rendra-t-on, si nous nous retirons?

— Je n'en sais rien, mais je l'espère.

— Nous avons plusieurs morts à venger; quelle compensation nous fournira-t-on ?

— N'avez-vous pas tué des milliers de Nazarah !

— Dix Kurdes valent mieux que mille Nazarah.

— Les Nazarah assurent que dix des leurs valent mille des vôtres : comment pourrez-vous vous entendre ?

— Nous payeront-ils le prix du sang?

— Je l'ignore. A leur place, je n'y consentirais pas.

— Tu leur donneras ce conseil contre nous?

— Non. Je ne désire que la paix et ne ferai rien pour l'entraver. Seulement laissez-moi-vous dire que vous avez massacré trop de ces gens pour leur réclamer le sang de quelques-uns des vôtres. Songez-y : votre chef est entre leurs mains. Cette circonstance doit vous rendre accommodants.

— Sont-ils bien préparés pour la guerre ? »

J'aurais pu répondre que non; mais je voulais essayer de ramener un peu de calme dans ce malheureux pays. Je pris un biais.

« Les avez-vous trouvés faibles ou lâches hier? m'écriai-je. Mesurez les pintes de sang mêlées au Zab, comptez les ossements blanchis sur les montagnes ou dans les vallées; mais ne croyez pas que tant de meurtres aient affaibli ce peuple quand se lèvera le jour de la revanche. Le désespoir triple les forces, la colère peut rendre les malheureux invincibles.

— Ont-ils de bonnes armes?

— Vous répondre, dans le cas où ils en manqueraient, serait les trahir.

— Leurs effets sont-ils transportés de l'autre côté du fleuve ?

— Un insensé seul est capable de laisser son bien derrière lui en prenant la fuite... Du reste, les Chaldéens sont si pauvres, que leur déménagement ne demande guère de temps.

— Retire-toi un peu à l'écart. Nous allons délibérer, puis nous t'appellerons. »

Nous nous plaçâmes à une petite distance, Mohammed et moi. Les Kurdes n'avaient encore rien conclu, quand quelques sentinelles amenèrent au chef un homme sans armes.

« Quel est celui-ci ? demanda le reïs.

— Cet homme s'est glissé jusqu'à nos postes avancés, répondit un des gardes, et, quand nous avons mis la main sur lui, il s'est dit envoyé du melek pour parler à l'émir étranger. »

Je m'avançai, afin de m'informer.

« Que me veux-tu ? » dis-je au Chaldéen.

Ce messager me semblait douteux ; du moins fallait-il une forte dose de bravoure pour s'avancer ainsi jusqu'au milieu des ennemis.

« Seigneur, répliqua l'envoyé, le melek trouve que tu tardes beaucoup. Si tu ne rentres pas tout de suite avec des propositions, il fera mettre à mort le bey de Goumri.

— Ne vous disais-je pas la vérité ? demandai-je aux Kurdes. Renvoyez cet homme, il rapportera au bey ce qu'il sait. Il m'a vu en vie, il pourra assurer que je vais retourner très promptement.

— Qu'il parte ! » ordonna le reïs.

On reprit aussitôt la délibération.

Certes, la démarche de cet envoyé ne pouvait que m'être utile et peser sur les conclusions des Kurdes ; mais, malgré tout, le messager ne me paraissait point authentique. Le melek ne devait pas être si pressé. Pourquoi

m'enverrait-il chercher parmi des gens chez lesquels il me savait en sûreté?

Enfin, le conseil termina sa délibération; on me fit appeler. Le chef me dit :

« Seigneur, promets-nous que tu ne communiqueras à nos ennemis rien de ce qui pourrait nous nuire.

— Je vous le promets.

— Tu vas retourner seul vers eux?

— Non, j'emmène mon ami Mohammed.

— Pourquoi ne le laisses-tu point avec nous?

— Est-il votre prisonnier?

— Non.

— Il peut donc aller où il lui plaît. Je sais qu'il désire m'accompagner. Que répondrai-je au melek?

— Tu lui diras que nous demandons la liberté de notre bey.

— Et puis quoi encore?

— Le bey fera lui-même les conditions. »

Cette réponse pouvait cacher un piège; je voulus tenter de l'éclaircir. Je demandai :

« Quand réclamez-vous le bey?

— Tout de suite, lui et ses compagnons.

— Où vous sera-t-il remis?

— Ici.

— Vous n'exigez rien de plus?

— Non, pour le moment.

— Écoutez ce que j'ai à vous dire. J'ai agi loyalement avec vous; je veux agir de même avec le melek. Je ne lui proposerai rien qui puisse lui être dommageable. Du reste, remarquez-le bien, le bey risque d'être égorgé si vous quittez ce lieu sans avoir conclu la paix.

— Vas-tu donner au melek le conseil de tuer notre bey?

— Qu'Allah m'en garde! mais je crains que vous nourrissiez en secret le dessein d'attaquer Lizan dès que le bey vous aura été rendu.

— Seigneur, tes paroles sont franches et hardies.

— Vous voyez comment je traite avec mes amis ; je ne trompe personne. Attendez mon retour, je vais porter votre réponse. »

Mohammed et moi, nous montâmes à cheval et nous nous dirigeâmes en toute hâte du côté de la ville.

« Quel message leur portes-tu ? » me demanda le Haddedîn.

Je lui fis part de ma commission et de mes soupçons. Nous allions comme le vent. Déjà nous croyions atteindre le Zab, quand deux coups de feu partirent à notre gauche. Le cheval du cheikh s'emporta et précipita encore sa course. Le mien était frappé, il tomba. Mon pied restait engagé dans l'étrier. Je roulai sous ma monture. En même temps huit hommes se jetèrent sur moi, m'arrachèrent mes armes, puis me lièrent. Parmi eux, je reconnus le soi-disant envoyé du melek, duquel je ne m'étais point défié sans raison.

Ce mauvais tour devait m'être joué par le reïs de Khoûrd, dont la malice avait pleinement réussi. Ma jambe, prise sous le cheval et retirée à grand'peine, me faisait un mal affreux... Les coups de poing que je distribuais libéralement ne pouvaient me défendre. Que faire contre huit ?

On me releva, et je sentis bientôt que, cette fois, les liens dont on me chargeait étaient solides. Une courroie, attachée aux poignets, me forçait à tenir le bras gauche contre l'épaule droite et le bras droit contre l'épaule gauche ; une autre courroie, étroitement serrée autour du cou et de la poitrine, m'empêchait presque de respirer. Mes genoux se trouvaient si rapprochés par les liens, que je ne parvenais à marcher que par sauts. Les brigands allèrent chercher leurs montures cachées derrière les arbres, et je fus garrotté à la selle d'un des chevaux.

J'espérais que Mohammed viendrait à mon secours :

cet espoir fut déçu. Je n'osais appeler, de peur de fournir à ces hommes un prétexte à des violences plus grandes encore. J'essayai de parlementer :

« Que me voulez-vous ? demandai-je.

— Rien. Nous voulions ton cheval, tu ne l'as pas.

— Qui êtes-vous ?

— Et toi, qui es-tu ? Une femme, sans doute, car tu sembles fort curieux.

— Je ne suis point une femme ; et vous, vous êtes des chiens au service de Nedjir-bey. Il a lancé sa meute contre moi, n'osant m'attaquer lui-même.

— Tais-toi ! tu apprendras plus tard pourquoi tu es prisonnier. Reste tranquille en attendant, ou bien on saura t'empêcher de bouger. »

Les cavaliers se mirent en route vers le fleuve ; il fallait les suivre malgré moi. Nous arrivâmes bientôt à un gué ; on m'entraîna dans l'eau.

De l'autre côté du Zab se tenait une troupe d'hommes armés, qui disparurent à notre approche. Je supposai que Nedjir-bey était posté là pour me voir passer... Il devait se trouver satisfait de ma situation et de sa vengeance.

Le lit du fleuve était semé en cet endroit de cailloux aigus et glissants ; l'eau me montait jusqu'à la poitrine. Serré contre le cheval de mon conducteur, je respirais à peine. J'arrivai sur l'autre rive à demi évanoui. Deux cavaliers se détachèrent de la troupe pour me faire continuer la route ; les autres repassèrent le fleuve.

J'avançais péniblement entre mes féroces conducteurs. Nous remontions le cours d'un petit torrent qui se jette avec une sauvage impétuosité dans le Zab. Cette marche était épuisante ; mais les deux Kurdes ne faisaient pas la moindre attention à mes souffrances.

Aucun être vivant ne se montrait aux environs. Nous passions à travers des buissons épineux, par-dessus des roches affreuses. J'entrevis dans le lointain un assemblage

de pauvres huttes et de maisons ruinées pour la plupart : ce devait être le village de Khoûrd, que mes hommes voulaient me faire éviter en prenant par ce chemin détourné. Un peu plus loin, nous décrivîmes un arc de cercle vers la droite pour arriver dans une gorge sauvage et désolée qui conduit à la vallée de Naola. Il fallut grimper, puis descendre, contourner quelques roches. Enfin nous nous arrêtâmes devant une sorte de construction cubique, haute de quatre à cinq mètres, et faite de grosses pierres amoncelées sans ciment. Une très basse ouverture servait à la fois de porte et de fenêtre à cette primitive habitation.

Un de mes gardes, se penchant par l'ouverture susdite, cria plusieurs fois :

« Madana ! Madana ! »

Un grognement sourd répondit de l'intérieur ; bientôt une vieille femme sortit du trou. *Madana* signifie, en kurde, persil. Pourquoi cette vieille femme avait-elle mérité un tel nom ? C'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il que la brave créature, en s'approchant de moi, ne me rappela nullement l'odeur du persil, mais plutôt celle de l'ail, du poisson pourri ou du rat mort. Si je n'avais pas été retenu par mes liens, j'eusse reculé d'horreur.

Cette indigène de la vallée du Zab était revêtue d'un costume très sommaire et très court, plus sale que le plus sale torchon dont se sert une ménagère d'Europe. La paire de gros pieds nus qui servaient de base à la mégère n'avait jamais dû être lavée de sa vie.

« Tout est-il prêt ? demanda l'un des cavaliers à Madana.

— Oui, » reprit la femme.

Puis une série de questions suivit ; ma future hôtesse y répondit par des oui imperturbables.

Alors on me délia, et j'entrai, en me baissant, dans le palais de Madana. Grâce à quelques rayons de jour péné-

trant dans l'intérieur par les lézardes du mur, je me rendis compte des lieux. Les murailles formaient un carré nu, au fond duquel se dressait un fort poteau fiché dans le sol et entouré d'un lit de paille, de feuilles sèches, de menu bois, etc. Dans le voisinage, on avait eu l'attention de déposer une cruche remplie d'eau, et le fond d'une autre cruche cassée, destiné à servir de plateau et de soupière. Ce vase d'un nouveau genre me parut rempli d'une colle noirâtre, dans laquelle s'étiraient des vers de terre et des espèces de sangsues.

On m'attacha solidement au poteau, de manière à me laisser la liberté de m'asseoir sur la paille, mais non de mouvoir les bras.

La vieille était restée devant la porte. Mes conducteurs, après m'avoir lié, jugèrent à propos de m'adresser quelques mots bien sentis sur ma situation :

« Tu es prisonnier, » dit l'un d'eux.

Je me tus.

« Tu ne saurais t'enfuir. »

Même silence.

« Nous te quittons, mais cette femme veillera sévèrement à tes côtés.

— Recommandez-lui au moins de se tenir toujours devant la porte ! m'écriai-je avec dégoût.

— Non. Il faut qu'elle soit près de toi ; elle ne doit pas te perdre de vue. Elle est chargée aussi de te donner à manger, puisque tes mains resteront liées.

— Où est ma nourriture ?

— La voilà. »

Il me montrait le rebutant mélange.

« Qu'est-ce que cela ?

— Je n'en sais rien ; mais Madana se connaît mieux en cuisine qu'aucune femme du village.

— Pourquoi m'avez-vous amené ici ?

— Ce n'est pas mon affaire, un autre te l'expliquera.

N'essaye pas de t'évader, ou bien Madana donnerait le signal, et on te traiterait encore plus durement. »

Ils s'éloignèrent. Madana rentra : elle s'assit juste en face de moi.

Je n'étais pas sur un lit de roses. Mes pensées m'accablaient : que devenaient Mohammed, Lindsay, Halef? Que pouvait penser le melek, au moment où il m'attendait pour conclure la trêve?

Et j'étais là, attaché comme un dogue! Il me restait un peu d'espoir pourtant... Mohammed avait dû regagner Lizan... On me chercherait, on trouverait le cheval tué, les traces du combat; Halef ne m'abandonnerait pas... Oh! comme il allait se remuer, mon petit Halef!

Combien de temps ces idées m'absorbèrent-elles? je ne sais. Un plan de fuite leur succéda dans mon imagination. Mais je ne m'arrêtais à rien... Je souffrais beaucoup moralement et physiquement, lorsque la voix de mon hôtesse me fit tressaillir. Une vieille femme ne saurait se taire longtemps... Pour entrer en conversation, elle me demanda :

« Veux-tu manger?

— Non.

— Boire?

— Non. »

L'entretien menaçait de rester en si beau chemin. Pour m'encourager, sans doute, la vieille se leva, prit le pot qui contenait les vers et les sangsues, y plongea les doigts, et sembla goûter sa cuisine avec délices; puis, se rapprochant, elle me regarda non sans quelque compassion. Cette vieille figure édentée n'avait rien de féroce; elle trahissait plutôt une certaine pitié mêlée de curiosité.

« Qui es-tu? murmura enfin la vieille.

— Tu le sais.

— Non. Es-tu musulman?

— Je suis chrétien.

— Tu es chrétien, et ils t'ont lié de la sorte ! Tu n'es donc point un Kurde-Berwari ?

— Non, je suis un chrétien de l'Occident.

— De l'Occident ! Là-bas où les hommes dansent avec les femmes, où l'on mange avec des pelles ?

— Oui. »

Ainsi la renommée de notre civilisation était venue jusqu'en ce lieu ; Madana connaissait quelque chose de nos polkas et de nos cuillers.

« Mais pourquoi es-tu chez nous ?

— J'ai voulu voir si les femmes de ton pays sont aussi belles que celles du mien.

— Eh bien, qu'en penses-tu ?

— Elles sont très belles partout.

— Oui, elles sont belles ici, plus belles que partout ailleurs... As-tu une femme, toi ?

— Non.

— Ah ! je te plains. Ta vie ressemble à une marmite où l'on ne mettrait ni ail ni limaçons. »

Hélas ! tels étaient donc les meilleurs assaisonnements de ma cuisinière, et il faudrait avaler tout cela sans autre instrument que les doigts de Madana ! Brrou !

« Ne veux-tu point prendre de femme ? dit mon hôtesse après un silence.

— Peut-être que si... Pour le moment, tu le vois, je ne puis rien faire ni rien projeter.

— Tu es lié, mais ce ne sera pas pour toujours.

— Me rendra-t-on ma liberté ?

— Nous autres, Chaldéens, nous ne tuons jamais nos prisonniers. Qu'as-tu fait ? Pourquoi es-tu si durement traité ?

— Écoute-moi : je vais te raconter mon histoire. Je suis venu de Mossoul à Amadiah, puis d'Amadiah dans cette contrée pour...

— Tu viens d'Amadiah ? interrompit la vieille.

— Oui.
— Y a-t-il longtemps que tu t'y trouvais ?
— Quelques jours seulement.
— N'y as-tu pas rencontré un homme qui est un émir et un hekim de l'Occident comme toi ?
— Peut-être. Comment se nomme-t-il ?
— Je ne sais. Il a guéri une jeune fille empoisonnée.
— J'ai rencontré cet homme.
— Est-il resté à la ville ?
— Non.
— Où va-t-il maintenant ?
— Pourquoi demandes-tu cela ?
— Parce que j'ai entendu dire qu'il viendrait dans nos pays.
— On ne s'est pas trompé ; il y est déjà.
— Où ? Dis-le-moi !... dis-le-moi vite !
— Ici.
— Ici, à Khoûrd ? Tu te trompes, personne ne l'a vu.
— Il n'est pas seulement à Khoûrd, il est dans cette maison.
— Dans cette maison !... *Katera Aïssa !* c'est toi ?
— Oui, c'est moi.
— Seigneur, prouve-le.
— Je le puis.
— Dis-moi, khoudi, qui as-tu rencontré près de la jeune fille empoisonnée ?
— Son aïeule, Marah Dourimée.
— T'a-t-elle donné un talisman ?
— Non, mais elle m'a recommandé de prononcer les mots de *Rouhi Koulyan* quand je serais en danger.
— Ah ! c'est toi ! c'est bien toi ! criait la vieille toute joyeuse. Tu es l'étranger que protège Marah Dourimée ! Je t'aiderai..., je te sauverai ! Raconte-moi comment il se fait que tu sois lié ainsi. »

Pour la troisième fois, ce nom magique de Marah Dou-

rimée opérait de singuliers changements. Quelle puissance devait donc posséder cette femme parmi ces sauvages populations! Je demandai vivement à mon hôtesse :

« Qui est-ce, Marah Dourimée? D'où vient-elle?

— C'est une vieille princesse de la race du Messie... Sa famille s'est tournée vers Mahomet, et elle fait pénitence pour les siens. Elle va sans cesse deci, delà; elle ne reste jamais en repos.

— Et le Rouhi Koulyan, qu'est-ce donc?

— C'est un bon esprit. Les uns disent que c'est l'ange Gabriel; d'autres, que c'est l'archange Michel, le protecteur des chrétiens. Il y a ici un lieu où il se manifeste en certain temps. Mais raconte-moi pourquoi ils t'ont fait prisonnier. »

Surmontant la fatigue que me causaient mes liens et ma position forcée, je crus devoir entreprendre tout le récit de mon voyage depuis Amadiah, de manière à intéresser cette femme, dont les bonnes dispositions semblaient n'avoir besoin que d'être encouragées.

Elle m'écouta très attentivement. Quand j'eus fini, elle saisit, presque avec une maternelle tendresse, une de mes pauvres mains attachées :

« Seigneur, s'écria la brave créature, tu as deviné, c'est Nedjir-bey qui t'a fait saisir. Je ne sais pourquoi; mais c'est un homme puissant et terrible. Je te sauverai de sa fureur.

— Tu m'ôterais mes liens?

— Je n'ose, car le chef viendra bientôt, et il me punirait.

— Que peux-tu faire pour moi, alors?

— Émir, c'est ce soir à minuit que le Rouhi Koulyan viendra. L'esprit te secourra.

— Tu iras le prier pour moi?

— Je ne puis y aller : je suis trop vieille, la route est trop raide... Mais... »

Elle sembla réfléchir et me regarda avec une singulière insistance, puis me dit :

« Seigneur, tu ne voudrais pas mentir ?

— Non, certes !

— Quand tu as juré une chose, tu sais la tenir ?

— Oui, dût-il m'en coûter la vie.

— Si tu me donnais ta parole de ne pas fuir, la garderais-tu ?

— Je te le promets.

— Si je te débarrasse de tes liens, voudrais-tu les reprendre ?

— Oui.

— Jure-le.

— Il est écrit : « Que votre parole soit oui quand c'est « oui, non quand c'est non ; ce qu'on dit de plus est un « péché. » Je ne jure jamais. Je donne ma parole, et je la tiens.

— Eh bien, je me fie à toi. »

La compatissante vieille se mit alors à me débarrasser de mes liens. Eût-elle exhalé tous les parfums de l'Arabie, que je ne l'aurais pas trouvée plus aimable.

Lorsque Madana eut achevé sa difficile besogne, j'étendis les bras avec délices et respirai à pleins poumons. La bonne femme me quitta pour aller s'asseoir devant la porte, afin de surveiller les arrivants. Notre conversation continua sur un ton plus élevé et par phrases entrecoupées. Madana, se tournant sans cesse vers moi, m'interpellait par l'ouverture de la case :

« Seigneur,... si quelqu'un approchait, je te remettrais tes liens, n'est-ce pas ? disait-elle. Seigneur, si je te laisse sortir, tu reviendras, tu le promets ?

— Oui. Mais où veux-tu que j'aille ?

— Là-haut, sur la montagne de l'Esprit. »

Cette idée me ravit. Ne serais-je venu que pour cette

mystérieuse visite, que je n'aurais plus regretté mon pénible trajet.

« Écoute, khoudi, reprenait la vieille : tu iras trouver le Rouhi Koulyan.

— Volontiers. Quel est le chemin ?

— Indja te conduira. »

Indja, c'est-à-dire perle ou marguerite. Ce nom promettait. Je demandai :

« Quelle est cette Indja ?

— Une fille de Nedjir-bey.

— De mon bourreau ?

— La fille ne ressemble pas au père.

— Si le père apprend qu'elle m'a servi de guide..., si elle-même devine qui je suis, ne...

— Sois tranquille, khoudi, Indja connaît Marah Dourimée. Elle a entendu parler de l'émir étranger qui guérit les jeunes filles et dont les armes sont enchantées.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Marah Dourimée est venue, elle a beaucoup parlé de toi. La fille du bey désire extrêmement voir un émir du Frankistan. Veux-tu que je l'appelle ?

— Oui, si tu es sûre de ne pas me compromettre.

— Je vais te lier jusqu'à ce que je revienne.

— Tu as raison. »

La vieille fut bientôt de retour; elle m'annonça la prochaine visite d'Indja et délia mes mains. Je lui demandai si elle ne craignait pas d'être accusée de négligence par les gens du village, qui sans doute l'avaient vue passer.

« On sait que tu dois me garder, et tu sors? lui dis-je.

— Bah! les hommes n'y sont pas; les femmes ne s'occupent guère de ces affaires-là.

— Où sont les hommes ?

— A Lizan.

— Pour quoi faire ?



Elle me dit d'une voix tremblante : « *Salam*, émir ! »

— Je n'en sais rien. Que m'importe ce que font nos guerriers?... Indja pourra peut-être te l'apprendre. »

La vieille alla de nouveau s'asseoir près du seuil. Quelques minutes après, je la vis se lever et se diriger vers une personne dont je n'apercevais que l'ombre. Un léger murmure de mots échangés suivit, puis l'entrée de la porte s'obscurcit : la perle de Khoûrd pénétrait en rampant jusqu'à moi.

Indja me parut âgée de dix-huit à dix-neuf ans, solide, bien bâtie, d'une taille imposante ; elle eût pu, je crois, rivaliser avec les anciens soldats géants de la garde prussienne, et pourtant ses traits avaient quelque chose d'extrêmement doux et féminin. Elle montra une enfantine timidité en abordant un étranger, et me dit d'une voix tremblante :

« *Salam*, émir !

— *Salam !* répétai-je. Tu es Indja, la fille du reïs de Khoûrd ?

— Oui, seigneur.

— Pardonne si je ne me lève pas pour te saluer. Je suis attaché fort étroitement, comme tu le vois.

— Madana eût dû te délier.

— Elle m'a délié les mains.

— Les mains seulement, émir ? Oh ! laisse-moi faire. »

La jeune fille s'agenouilla pour délier mes cordes. J'arrêtai son bon mouvement.

« Je te remercie, m'écriai-je. Tu es douce et secourable, mais il serait imprudent de délier toutes ces entraves : nous n'aurions pas le temps de les replacer, si quelqu'un approchait.

— Seigneur, Madana m'a tout raconté ; je ne souffrirai point que tu restes sur la paille. N'es-tu pas cet émir renommé qui parcourt le monde pour faire des prouesses ? »

Je passais sûrement à ses yeux pour Haroun al Raschid

en personne. Je m'empressai de répondre courtoisement :

« Je dois être prudent, à cause de toi surtout, Indja. Il y aurait danger à paraître libre. Assieds-toi, je voudrais t'adresser quelques questions.

— Seigneur, ta bonté est trop grande. Je suis une humble fille dont le père vient de t'offenser mortellement.

— En ta faveur, je lui pardonne. Indja, tu es sa fille, je ne le haïrai pas.

— Khoudi, je ne suis point sa fille : ma mère l'a épousé en second mariage.

— Pauvre enfant ! tu n'as plus de père. Ce chef est-il bon pour toi ?

— Non, balbutia la jeune fille, dont les yeux se remplirent de larmes. Il nous méprise, ma mère et moi. Il semble ne pas s'apercevoir de notre présence chez lui ; il ne nous aime ni l'une ni l'autre. Je ne pèche donc pas en te conduisant malgré lui à la montagne. »

Cette naïve conclusion me fit sourire. Je demandai :

« A quelle heure se montre l'Esprit ?

— A minuit.

— Et où se manifeste-t-il ? dans une caverne ?

— Oui, à minuit, le premier jour après chaque quinzaine.

— Comment indique-t-il sa présence ?

— On prend un cierge, et on l'allume à l'entrée de la caverne. Quand la lumière s'éteint, on sait que le Rouhi Koulyan est arrivé. On entre alors dans la caverne ; mais on ne fait que trois pas en avant, et, se tenant debout, on demande tout ce qu'on veut.

— Que demande-t-on, par exemple ?

— Mais je te le dis, seigneur, ce qu'on veut : on prie pour la santé d'un malade, pour la réussite d'une entreprise, pour l'accomplissement d'un désir ; on se plaint d'un ennemi, on interroge l'avenir...

— Je pense que l'Esprit ne parle pas ; comment se fait-il comprendre ?

— Quand on a dit ce qu'on désire, on recule jusqu'à la statue, puis on attend quelques minutes. Si le cierge brûle de nouveau, c'est que la prière est exaucée. Souvent en rentrant, ou le matin suivant, on reçoit la nouvelle qu'on attendait ; on se sent soulagé, on voit les difficultés s'aplanir.

— De quelle statue parlais-tu tout à l'heure ?

— D'une statue de la sainte Mère de Dieu, qui est placée sur un grand arbre dont on a coupé les branches. »

Cette circonstance me surprit, les Chaldéens ne reconnaissant point la sainte Vierge comme mère de Dieu, mais seulement comme mère du Sauveur en tant qu'homme, et ne pratiquant point son culte. L'Esprit me parut être animé des sentiments les plus catholiques. Je demandai encore :

« Depuis combien de temps cette statue se trouve-t-elle en ce lieu ?

— Je ne sais. Elle y était avant ma naissance.

— Les Kurdes et les Chaldéens ne réclament point sa destruction ?

— Oh ! non, l'Esprit s'enfuirait si on y touchait.

— Tout le monde tient à ce que cet esprit reste dans le pays ?

— Oui, tout le monde. On l'aime, car il fait le bien en tout lieu ; il console les pauvres et conseille les riches ; il protège les faibles et punit les méchants. Vois : si je demandais à mon père de te rendre la liberté, il me frapperait sans doute ou rirait de ma prière ; l'Esprit m'écoutera et te délivrera.

— L'as-tu prié déjà ?

— Oh ! oui, pour ma mère, pour mes jeunes sœurs...

— Ta prière a-t-elle été exaucée ?

— Oui.

— Que demandais-tu ?

— Des remèdes dans les maladies.

— Comment te répondait-on ?

— La première fois, la lumière a disparu ; la seconde, Marah Dourimée est venue afin de m'instruire de la part de l'Esprit.

— Tu connais Marah Dourimée ?

— Depuis que je suis au monde.

— La vois-tu souvent ?

— Oui, seigneur. Elle m'emmène avec elle sur les montagnes pour cueillir des herbes mystérieuses. Nous allons aussi visiter les malades, et elle les soigne.

— Où demeure-t-elle ?

— Personne ne le sait. Peut-être n'a-t-elle point de demeure ; mais chaque maison la reçoit.

— De quelle famille est-elle ?

— On prétend qu'elle descend de l'ancienne race des rois de Lizan. C'était une race puissante : tout le Tyari et le Tkoma leur obéissaient. Ils mangeaient et buvaient dans des vases d'or, et ceux de leur cour dans des vases d'argent ; mais ils se tournèrent du côté du prophète de Médine, et le Seigneur amoncela sur leurs têtes les nuées de sa colère : ils furent dispersés en tout lieu. Marah Dourimée, seule, a été fidèle à Dieu. Dieu lui a donné une longue vieillesse, un cœur rempli de sagesse et beaucoup de richesses.

— Où sont donc ses richesses, puisqu'elle n'a point de demeure ?

— Personne n'en sait rien. On prétend qu'elle les a cachées dans la terre ; d'autres croient qu'elle a un pouvoir magique sur les esprits, et qu'ils lui apportent de l'argent ou de l'or à volonté.

— Et Marah Dourimée t'a parlé de moi ?

— Oui. Elle m'a tout raconté ; car ton serviteur lui avait appris bien des choses à Amadiah. Elle m'a recom-

mandé de monter à la caverne aussitôt que je saurais ton arrivée, et de prier l'Esprit pour qu'il te garde contre tout danger; mais il vaut mieux que tu le fasses toi-même. Je t'accompagnerai seulement jusqu'à ce que tu puisses trouver ton chemin... N'as-tu pas faim, seigneur? Madana m'a dit que tu ne voulais point manger.

— Qui a préparé ce mets ?

— C'est Madana. Mon père l'a voulu.

— Pourquoi n'est-ce pas vous, toi et ta mère ?

— Mon père désirait que nous ne voyions point son prisonnier. Le mari de Madana est son plus fidèle compagnon ; c'est pourquoi on t'a remis aux mains de cette femme, qui doit veiller sévèrement sur toi.

— Où sont les hommes de votre village ?

— Du côté de Lizan.

— Que font-ils là-bas ?

— Je n'en sais rien.

— Ne pourrais-tu t'en informer ?

— Peut-être. Seigneur, ne veux-tu donc pas manger ?

— Cette nourriture ne me plaît point. Dans mon pays, on ne mange pas de vers.

— O émir, je t'apporterai autre chose. Dans une heure il fera nuit. Je vais bien vite chercher tout ce que nous avons de meilleur. »

Elle se leva pour sortir. J'insistai en la priant de s'informer de ce que faisaient les guerriers.

La jeune fille n'avait pas quitté la grotte depuis dix minutes, que Madana se précipitait vers moi pour me remettre tous mes liens.

« Vite, vite ! murmurait-elle, très émue. Voici mon mari, ne me trahis point ! »

Après m'avoir soigneusement garrotté, elle retourna devant la porte, affectant l'air le plus renfrogné.

Un cavalier s'arrêta bientôt près d'elle. Je l'entendis

sauter de cheval, puis il vint à moi avec une démarche grossière et insolente.

C'était un homme maigre, très grand, bien apparié, quant à l'extérieur, avec sa moitié.

Il ne m'adressa aucun salut, examina mes cordes, qu'il parut trouver dans un état satisfaisant, et dit avec rudesse à sa femme :

« Dehors, et n'écoute pas ! »

Là-dessus, il s'assit vis-à-vis de moi, sur ses talons. Ses vêtements étaient bien plus odorants encore que ceux de ma gardienne. Je crus suffoquer.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda cet homme.

Je ne répondis point.

« Es-tu sourd ? »

Silence complet.

« Misérable ! tu répondras ! »

Persilio me donna un vigoureux coup de poing dans le côté. Je ne pouvais me défendre avec les mains ; mais je parvins à sortir mon genou et à heurter violemment mon interlocuteur, qui perdit presque l'équilibre.

« Ne recommence pas ! me cria-t-il en se relevant.

— Parle poliment, et je te répondrai de même.

— Qui es-tu ?

— Pourquoi demander ce que tu sais ?

— Que faisais-tu à Lizan ?

— Cela ne te regarde pas.

— Où est ton joli cheval noir ?

— Il est en bonnes mains.

— Où sont tes effets précieux ?

— Là où tu ne peux les prendre.

— Es-tu riche ? as-tu de quoi payer une bonne rançon ?

— Homme, je te conseille de te souvenir que je suis un émir, et toi un simple guerrier, soumis aux ordres de ton reïs. C'est à moi de te questionner, je ne te laisserai pas le faire.

Le grossier personnage parut hésiter; évidemment je lui en imposais.

« Eh bien, questionne, reprit-il.

— Où est Nedjir-bey ?

— Pourquoi demandes-tu cela ? Que t'importe Nedjir-bey ?

— C'est lui qui m'a fait prisonnier.

— Tu te trompes.

— Ne mens pas.

— C'est toi qui te trompes; tu ne sais pas seulement où tu te trouves.

— Tu t'imagines qu'un émir du Frankistan peut être trompé !... Quand je suis venu ici, j'ai examiné la route, je sais que je suis à Khoûrd. Lizan se trouve sur la droite, Naola sur la gauche. En face se dresse la montagne où apparaît le Rouhi Koulyan. »

Le Chaldéen fit un mouvement de surprise.

« Tu connais l'Esprit de la montagne, étranger? murmura-t-il.

— Oui, je le connais, et mieux que pas un de vous. »

Cet homme parut embarrassé; il reprit :

« Dis-moi ce que tu en sais.

— Tu n'es pas digne d'entendre parler de l'Esprit de la caverne. Mais avoue le motif qui vous a poussés, toi et tes chefs, à me prendre ainsi traîtreusement. Que voulez-vous de moi ?

— De toi, rien. Nous voulions ton cheval, tes armes, ta bourse et tout ce que tu possèdes.

— Vous êtes modérés dans vos prétentions !

— Quand tu nous auras donné tout cela, tu seras libre.

— Je ne le crois pas : vous voulez encore autre chose.

— Oui, nous voulons que tu ordonnes au melek de ne pas laisser aller le beÿ de Goumri.

— Es-tu fou ? Est-ce que je commande au roi de Lizan ? Ose m'insulter encore, ver de terre, et...

— Seigneur, c'est toi qui m'injuries.

— Non, je dis la vérité. N'avez-vous pas honte, vous, chrétiens, d'agir comme des brigands? Moi aussi, je suis chrétien, et j'irai dire partout que les Chaldéens sont pires que les Kurdes, que les Berwari m'ont mieux reçu, qu'ils m'ont accueilli avec joie, tandis que les Nazarah de Khoûrd m'ont lié et emprisonné pour me voler!

— Tu ne diras rien du tout; car, si tu ne nous donnes point ce que nous désirons, tu resteras toujours ici.

— Le melek de Lizan viendra me réclamer.

— Nous ne le craignons pas; il n'a aucune autorité sur nous... Voyons, consens-tu à ce que je te demande?

— Non, jamais!

— Réfléchis, je reviendrai demain. D'ici là tu ne verras personne que ta gardienne, à laquelle je vais défendre de te donner à manger. La faim te rendra plus docile. Tu m'as poussé avec ton genou, il faut que tu sois puni. »

Sur ce, notre homme renversa d'un coup de pied la cruche d'eau, me menaça du geste et sortit. Je l'entendis pendant quelques minutes parler à sa femme avec rudesse, puis il monta à cheval et partit au galop.

Je comprenais maintenant les motifs de l'agression dont j'avais été victime. Le reïs voulait une guerre à mort avec les Kurdes; mes efforts pour la réconciliation lui déplaisaient. De plus, il n'aurait point été fâché de s'approprier mon bien. Le prétendu messager du melek n'était certainement qu'un homme de confiance de cet astucieux reïs.

En ce moment Madana rentra, en me demandant :

« Est-ce qu'il t'a injurié, khoudi?

— Ne t'inquiète pas de cela, Madana.

— Khoudi, ce n'est pas lui qui en est cause, il obéit au reïs. Quand il est sorti, je l'ai trouvé en colère contre toi. Il m'a défendu de te parler et de te donner à manger.

— Quand reviendra-t-il ?

— Demain matin. Il est obligé d'aller cette nuit à Mourghi.

— Et les autres guerriers, quand rentreront-ils ?

— Je crois qu'ils ne reviendront pas aujourd'hui. D'ailleurs, peu d'entre eux savent que tu es ici. Mais il a renversé ton eau ; je cours à la fontaine remplir ta cruche. »

Ma serviable hôtesse revint avec de l'eau et un petit fagot de branches résineuses pour éclairer la pièce, car la nuit s'épaississait. Elle plaça une de ces branches dans un trou pratiqué dans la muraille, et l'alluma. A peine achevait-elle, que des pas se firent entendre. Heureusement j'étais encore lié. Quel était ce nouveau venu ? Tout à coup j'entendis l'aboiement d'un chien... Devais-je en croire mes oreilles ? L'aboiement redoubla ;... je le reconnaissais parfaitement.

« Doyan ! » m'écriai-je tout joyeux.

A ce cri succéda une voix d'homme. Le chien se précipitait dans la maison. On cherchait à le retenir ; mais Doyan, renversant tout, culbutant presque la brave Madana, se jetait sur moi, hurlant de tendresse. En même temps le canon d'un fusil se montrait par l'ouverture, et une voix bien connue criait :

« Sidi, es-tu là ?

— Oui, Halef.

— Y a-t-il du danger ?

— Non. Entre sans crainte. »

Le petit hadji se présenta le fusil en avant, puis on vit sa barbe hérissée, enfin toute sa personne.

« *Hamdoulillah !* Sidi, je t'ai ! criait-il. Te voilà ! Comment ces gens t'ont-ils pris ?... *Mach'Allah !* tu es prisonnier, tu es enchaîné ! par cette femme, par ce dragon ! Va-t'en, détestable mégère ! va dans la djehenna, faisceau de toutes les laideurs !

— Tais-toi, Halef. Cette femme a été excellente pour moi ; elle veut me sauver.

— Elle, te sauver, sidi ?

— Oui, tout est déjà convenu...

— Et j'allais la frapper ! »

Puis, se tournant vers Madana, il lui dit avec une volubilité sans pareille :

« Qu'Allah soit loué de t'avoir créée, ô la plus belle des femmes du Kurdistan ! Tes cheveux ressemblent à la soie, ton visage à la clarté de l'aurore, tes yeux brillent comme les étoiles du ciel ! Sache, ô gracieuse dame, que que je suis hadji Halef Omar ben hadji Aboul Abbas ibn hadji Daoud al Gossarah ! Tu as rafraîchi mon ami et maître par la bonté de ton âme, tu...

— Halef, cette femme n'entend pas un mot d'arabe. Arrête-toi, je t'en supplie ! » criai-je au milieu de ce flux de paroles.

Halef chercha bravement à réunir sa petite provision de phrases kurdes, pour faire comprendre à la bonne vieille qu'il la considérait comme la plus belle, la plus digne femme du monde, et qu'elle pouvait compter éternellement sur sa reconnaissance.

J'aidai mon petit homme à parachever ses déclarations ; puis je présentai mon dévoué serviteur à Madana, en le louant comme il le méritait, du reste. Halef me demanda ensuite :

« Seigneur, que faisons-nous ? Veux-tu fuir ?

— Sois tranquille, nous allons discuter nos plans. Assieds-toi. »

Halef m'enleva mes cordes. Nous nous assîmes l'un près de l'autre : je ne craignais plus rien.

« Sidi, raconte ! » supplia mon petit Arabe.

Je m'empressai de le mettre au courant de ce qui m'était arrivé. Il va sans dire que je fus interrompu plus d'une fois par ses bruyantes exclamations.

« Sidi, disait-il, si j'étais pacha, je récompenserais magnifiquement Madana et j'épouserais Indja. Je ne suis point pacha, et ma Hanneh me suffit ; mais je te conseille de prendre cette perle... Elle est grande et forte comme toi, dis-tu ? Voilà ce qu'il te faut ! »

Je me mis à rire, promettant d'y songer; puis je demandai à l'Arabe comment il avait retrouvé ma trace.

« O sidi ! tu m'as donné bien de l'angoisse; j'ai fait beaucoup de pas pour toi. Les choses sont arrivées comme tu l'as deviné. Nedjir en est la cause !... Suivant ton conseil, les Nazarah s'étaient retirés au delà du fleuve. On t'attendait, et tu ne venais pas...

— Mohammed n'est-il point rentré ?

— Si... Lorsqu'il voulut passer le pont, on faillit tirer sur lui; heureusement je le reconnus. Il nous raconta qu'on vous avait attaqués... Il n'avait pu arrêter son cheval affolé. Lorsqu'il s'en fut rendu maître, il retourna vers toi et vit la bête que tu montais étendue morte : tu avais disparu.

— Pourquoi ne demanda-t-il pas du secours aux Kurdes ?

— Sidi, il croyait à une trahison de leur part. Il se défiait du reïs, parce que tu lui avais tenu tête. C'est pour cela qu'il revint à Lizan chercher du renfort et supplier les chefs de ne pas t'abandonner.

— Vous étiez bien embarrassés ?

— Oui, sidi, les autres; mais, moi, je savais ce que je voulais faire, et je les laissais dire; je savais bien comment te retrouver. Ils tinrent un grand conseil, et il fut conclu qu'on enverrait sommer les Kurdes de te rendre, toi ou ton cadavre.

— Dieu les bénisse ! mon cadavre vit encore.

— Seigneur, s'ils t'avaient tué, par Allah ! je n'aurais pas quitté le pays avant d'exterminer petit à petit tous les Berwari. Tu sais combien je t'aime !

— Je le sais, mon brave Halef. Continue ton récit.

— Les envoyés furent mal reçus des Kurdes.

— Mais quels étaient ces envoyés ?

— Mohammed Emin, deux Kurdes que les Nazarah avaient faits prisonniers avec nous, le secrétaire du melek, un Nazarah sachant l'arabe pour servir d'interprète au Haddedîn. Les Kurdes ne voulaient pas croire que tu fusses tué. Ils prétendaient qu'il y avait là une ruse du melek ; mais, quand ils virent le cheval mort, ils finirent par se rendre ; seulement ils soutenaient que les Nazarah te cachaient parce que tu essayais d'empêcher la guerre. Ils envoyèrent de droite et de gauche aux informations. Enfin Nedjir-bey se présenta. Il soutint que tu avais été tué par les Berwari, qu'il avait vu le coup de l'autre côté de la rivière.

— Le menteur !

— Oui, sidi, c'est un menteur; mais il recevra son châtiment ! Le combat allait recommencer lorsque je me rendis chez le melek. Il était justement avec le bey de Goumri, et tous deux, après bien des paroles, se décidèrent à convenir d'un armistice. J'offris de partir à ta recherche pendant ce temps. Les deux chefs disaient que je ne te retrouverais jamais ; moi, je comptais sur notre chien, et je promis de te ramener. On envoya une seconde embassade aux Berwari ; j'en faisais partie. On s'entendit mieux : les combattants doivent rester jusqu'à demain matin sans prendre les armes. Si tu n'es pas revenu quand le soleil sera à son midi, tout recommencera.

— Comment as-tu fait pour me rejoindre ?

— J'allai d'abord, avec Doyan, à la place où le cheval était tombé. Le chien trouva tout de suite la trace ; il me conduisit jusqu'au fleuve. Je compris qu'on avait dû te faire passer l'eau. Les autres voulaient que je retournasse jusqu'au pont ; je n'en avais pas le temps, car la nuit descendait. Je retirai mes habits, j'en fis un paquet

que je mis sur ma tête; le chien me suivit. Nous passâmes à la nage.

— Et, de l'autre côté, Doyan put retrouver la piste?

— Oui, sidi, il l'a retrouvée pendant que je me rhabillais. Je l'ai suivi de nouveau, et nous voilà.

— Que disait l'Anglais de tout cela?

— On ne comprend pas ce qu'il dit; mais il allait, il venait, il faisait une figure comme une panthère dans une cage.

— Nedjir-bey sait-il que tu me cherches?

— Non, il n'était pas là.

— Tu n'as rencontré personne?

— Personne. Le chien m'a conduit par un chemin tout à fait désert. Je crois que les hommes n'y passent pas souvent.

— C'est bien le chemin qu'ils m'ont fait prendre pour me cacher à tous les yeux. Où est mon cheval?

— Dans l'écurie du melek. Le cheikh veillera sur lui.

— Oh! il a un bon gardien. »

Des pas se firent entendre au dehors. Halef saisit ses armes, Doyan voulut s'élancer : je les calmai tous deux. Indja entra.

La jeune fille, étonnée, s'arrêta près du seuil.

« Ne crains rien, lui dis-je, cet homme est mon ami, et le chien ne te fera pas de mal.

— Comment sont-ils ici?

— Ils me cherchaient pour me délivrer. Tu le vois, mon fidèle serviteur a pu me retrouver.

— Et tu vas partir?

— Pas encore.

— Tu n'as plus besoin de prier l'Esprit?

— Je tiens beaucoup à le rencontrer, au contraire. Es-tu décidée à me conduire sur la montagne?

— Oui, émir. Mais tu n'as point mangé : je t'apporte

de quoi réparer tes forces. Si j'avais su que vous étiez deux, j'en aurais apporté davantage, et aussi pour le chien. »

Indja tenait une large corbeille de jonc, qu'elle déposa devant moi. Elle en tira assez de vivres pour nourrir au moins cinq hommes.

« Sois tranquille, excellente enfant, nous pourrons nous rassasier largement. Asseyez-vous toutes les deux près de nous, Madana et toi ; nous allons dîner ensemble ! m'écriai-je dans ma reconnaissance.

— Seigneur, nous sommes des femmes !

— Dans mon pays, les femmes sont l'ornement et la gloire de la maison ; elles tiennent à table la place d'honneur.

— O émir, combien vos femmes sont heureuses !

— Oui ; mais il faut qu'elles mangent avec des pelles ! soupira Madana.

— Nous ne nous servons pas de pelles. Ce sont de petits instruments très commodes, en métal précieux, dans lesquels nous mangeons. Cette manière de porter à sa bouche est beaucoup plus appétissante que les doigts. Chez nous, celui qui se servirait de sa main pour manger passerait pour un malappris. Voulez-vous voir comment sont faites nos cuillers ? »

J'échangeai quelques mots avec Halef, qui m'aida à couper un peu de bois au pieu contre lequel j'avais été attaché. Je sculptai rapidement une cuiller dans cet éclat, et m'en servis pour puiser de l'eau, que je portai à mes lèvres. Cet exercice remplit mes hôtesses d'une profonde admiration.

« Voyons, demandai-je, que te semble de ce petit instrument, Madana ? Te plaît-il ?

— Oh ! oui, khoudi ! Vous n'avez pas besoin d'une bien grande bouche pour vous en servir, et vos femmes peuvent être plus jolies que je ne le croyais.

— Seigneur, demanda d'une voix un peu tremblante la fille du reïs, que feras-tu de cet objet?

— Je le jetterai quand le repas sera terminé.

— O émir, donne-le-moi.

— Il n'est pas digne d'être offert à la perle de Khoûrd... S'il était en or ou en argent, à la bonne heure!

— Khoudi, murmura la jeune fille, qui rougit beaucoup, ce que tu as façonné vaut mieux que l'or. Donne-moi ce souvenir.

— Indja, je te remercie de tenir à ma pauvre cuiller; mais promets-moi de venir me visiter à Lizan avec Madana. Je vous témoignerai ma reconnaissance par des trésors plus précieux.

— Quand quitteras-tu Lizan, seigneur?

— Le Rouhi Koulyan en décidera. Mangeons en attendant, asseyez-vous. »

Halef me dit en arabe, avec un grand soupir :

« Sidi, tu as raison.

— En quoi donc, Halef?

— Je serais un pacha, que je n'oserais prendre cette jeune fille pour femme! Elle te revient, sidi. Je n'en ai jamais vu d'aussi belle.

— Bah! je suis sûr qu'elle est déjà fiancée avec quelque Chaldéen.

— Demande-le-lui, sidi.

— Hadji Halef, ce ne serait pas du tout convenable. »

Indja remarqua sans doute qu'il était question d'elle, car elle regarda mon petit Arabe et rougit encore.

« Tu connais cet homme? lui dis-je.

— Comment le connaîtrais-je, émir?

— C'est mon serviteur Halef, dont Marah Dourimée t'a parlé. Là-bas, à Lizan, tous les guerriers me croyaient mort; lui seul a persisté à chercher ma trace.

— Il est petit, mais brave et fidèle, murmura la jeune fille en regardant de nouveau Halef.

— Que dit-elle de moi ? demanda celui-ci.

— Elle dit que tu es brave et fidèle.

— Réponds-lui, sidi, que je la trouve belle et bonne, et que je regrette bien de n'être point pacha. »

Je souris. Indja, éclairée par la lueur rougeâtre de la torche de résine, me parut vraiment jolie. Un instant l'idée que je pourrais me fixer dans ce pays, y vivre tranquillement et m'y rendre utile, traversa ma pensée. C'était un rêve, qui s'évanouit comme s'évanouissent les rêves.

Je demandai à la jeune fille, après un court silence, si, pour lui prouver ma gratitude, je pouvais faire quelque chose qui lui fût agréable. Elle me répondit simplement et naïvement :

« Seigneur, la lune luit-elle dans ton pays comme dans le nôtre ?

— Oui, certes !

— Eh bien ! quand tu la verras dans son plein, semblable à un visage d'argent, souviens-toi d'Indja.

— Je te le promets ! » m'écriai-je en lui prenant la main.

Notre conversation tournait à l'élégie, je m'en aperçus et m'empressai d'entamer le dîner, dont je fis compliment à Indja. Celle-ci reprit tout à coup :

« Seigneur, veux-tu emmener ton serviteur sur la montagne ?

— Non. Il va retourner à Lizan, pour rassurer mes amis.

— Oui. Qu'il retourne à Lizan, car un danger menace les tiens.

— Quel danger ?

— Deux hommes sont revenus tout à l'heure, envoyés par mon père. Tu as vu l'un d'eux, le mari de Madana. L'autre s'est arrêté au village : je lui ai parlé. Il m'a dit un secret que je vais te confier. Tu crois que les combattants resteront en paix jusqu'à demain midi ?

— Je l'espère.

— Il y a beaucoup de Chaldéens auxquels la trêve déplaît; mon père est à la tête de ces mécontents. Il dépêche partout des courriers, pour appeler tous les hommes en état de porter des armes. Ils se rassembleront pendant la nuit, et demain, dès le matin, ils tomberont sur les Berwari.

— Quelle imprudence ! Ton pére sera cause de la ruine du pays tout entier.

— Crois-tu donc que les Kurdes nous soient supérieurs ?

— En tactique militaire, oui ; en nombre, je l'ignore. Mais je sais qu'ils peuvent réunir promptement les guerriers de tous leurs villages, plus nombreux que les vôtres... Vous vous trouveriez alors complètement cernés.

— Oh ! si tu avais raison, seigneur !

— J'ai raison, tu peux m'en croire. Si la paix n'est pas conclue demain, votre situation deviendra aussi terrible que du temps de Beder Khan et de Kour Oullah-bey... Les Chaldéens, leurs femmes, leurs enfants, seront passés au fil de l'épée.

— Hélas ! Jésus ! que faire ?

— Connais-tu le lieu où ton père doit rassembler ses gens ?

— Non.

— Sais-tu où le reïs se trouve maintenant ?

— Non. Il va d'un endroit à un autre, pour exciter les hommes au combat.

— L'Esprit de la caverne nous conseillera peut-être... Je voudrais de toute mon âme établir la paix dans ce pays.

— O seigneur, si tu pouvais y arriver, tous te béniraient longtemps encore après ton départ. »

Le repas touchait à sa fin. Je demandai à Halef :

« Retrouverais-tu le chemin désert par lequel tu es venu, afin de retourner à Lizan ?

— Oui, sidi.

— Hâte-toi donc d'aller avertir le melek et le bey de ce qui est arrivé.

— Lui dirai-je que c'est Nedjir-bey qui a fait le coup ?

— Tu lui diras que Nedjir-bey s'est emparé de moi pour empêcher la conclusion de la paix et pour me voler mon cheval, mes armes, ma bourse.

— Que le Cheïtan les lui donne !

— Il a déjà mes armes... Laisse-moi un pistolet et un couteau. Je garde aussi Doyan.

— Prends encore le fusil, sidi : je n'ai pas besoin d'armes.

— Non, le fusil me gênerait. Tu diras, de plus, au bey et au melek que le reïs de Khoûrd envoie des gens de tous côtés pour réunir les Chaldéens. Il veut rompre la trêve. Cette nuit, les hommes que Nedjir-bey a fait appeler se trouveront en un lieu convenu et marcheront sous les ordres du reïs afin de surprendre les Berwari, avec lesquels ils ne veulent aucun accommodement... Tu insisteras près du melek sur la nécessité de faire arrêter immédiatement le fauteur de cette funeste insubordination.

— Sidi, que ne puis-je rencontrer cet homme, je l'empêcherais de mal faire !

— Tu n'es pas aussi fort que lui, mon petit Halef.

— O sidi, à quoi penses-tu ! Où donc est ta sagesse ?... N'ai-je pas tué Abou-Seïf ? n'ai-je pas accompli maintes prouesses à tes côtés ? Qu'est-ce que ce Nedjir-bey auprès du fameux hadji Halef Omar ! Une grenouille aveugle, un crapaud boiteux ! Tu es l'émir Kara ben Nemsi, le héros du Frankistan ; moi je suis ton ami et ton soutien, et je tremblerais devant un Chaldéen en haillons ! O sidi ! tu me surprends !

— Étonne-toi si tu veux, Halef; mais sois prudent. Il importe par-dessus tout que ton retour s'effectue au plus vite à Lizan.

— Et, quand le melek me questionnera sur ton retour, sidi, que lui dirai-je ?

— Dis-lui que je rentrerai demain matin.

— Tiens, sidi, voilà le pistolet, le couteau, le sac à balles. Qu'Allah te garde ! »

Puis le galant petit Halef se tourna vers Indja et prit congé d'elle à la façon d'un paladin de la Table ronde :

« Adieu, ô la plus belle entre les belles ! »

Il n'oublia pas non plus ma vieille hôtesse :

« Adieu, ô aimable mère des Khaldani ! Les instants que je viens de passer près de toi ont été doux ; et, si tu désires une cuiller de bois, je pourrai t'en tailler une comme souvenir de ton ami fidèle. Adieu, ô prudente, ô loyale Madana ! *Salam !* »

Madana, cela va sans dire, ne comprit pas un mot de toutes ces gracieusetés; mais le ton lui en plut sans doute, car elle alla reconduire Halef pendant quelques instants et me déclara, en rentrant, que mon serviteur était un homme intelligent et poli.

« Tu t'en es aperçue, Madana? demandai-je.

— Oui, il m'a baisé la main. »

J'eus grand'peine à ne pas rire. Baiser la main noire de Persilia me parut la plus grande preuve de dévouement que pût me donner Halef. Je lui en fus très reconnaissant.

« Oui, oui, répétait la vieille d'un air satisfait, ton serviteur peut se vanter d'être un homme poli et connaissant les usages. »

En regardant les étoiles par l'ouverture de notre case, je mesurai à peu près le temps : il devait être 10 heures environ.

« Quand partirons-nous? demandai-je à la fille du reïs.

— Dans une heure.

— Je suis pressé. Ne pourrait-on s'entretenir auparavant avec l'Esprit de la caverne ?

— Oh ! non ; il se fâche quand on arrive avant minuit.

— Il ne se fâchera point avec moi, je suis un étranger.

— En es-tu sûr ?

— Oui, très sûr. As-tu de la lumière ? »

Indja me montra quelques brins de bois trempés dans de la graisse de mouton ; puis elle me dit :

« Seigneur, si je t'accompagne, tu ne repousseras pas ma prière ?

— Que désires-tu, Indja ?

— Tu ne garderas pas de rancune contre mon père ?

— Non, à cause de toi.

— Si le melek voulait le punir, tu parlerais pour lui ?

— Je te le promets. Sais-tu où ton père a mis mes armes ?

— Non. Peut-être les a-t-il sur lui ; je ne les lui ai pas vu rapporter à la maison. »

Je m'adressai alors à Madana :

« Écoute, lui dis-je : plus tard je récompenserai ton dévouement ; mais je te conseille de te cacher jusqu'à demain, de peur qu'on vienne t'interroger sur ma fuite.

— Tu as raison, seigneur ; je sais où j'irai. Pour toi, que Dieu t'accompagne ! »

Je pris mon pistolet et mis mon chien en laisse ; Indja marchait devant moi. Bientôt nous commençâmes la rude ascension de la montagne.

Le chemin, malaisé, s'enfonçait sous un épais hallier ; de grandes lianes embarrassaient nos pas. Nous avancions à tâtons, au milieu de l'obscurité ; heureusement la fille du reïs eût retrouvé ce chemin les yeux fermés. Enfin nous arrivâmes devant une roche énorme, aux environs de laquelle le fourré s'éclaircissait un peu. Nous tournâmes à droite, et la jeune fille murmura :

« Prends garde; la montée va être plus difficile encore.

— Les vieillards ne vont pas souvent consulter l'Esprit, remarquai-je en riant.

— Au contraire, seigneur, les vieillards et les malades y vont plus que les autres; mais il leur faut faire un long détour. Nous ne serions pas arrivés avant l'aurore, si nous l'avions suivi. »

Indja me tendit la main. Nous sautions sur des blocs de rochers, nous nous enfoncions au milieu d'un effrayant chaos. Après une demi-heure d'efforts, nous atteignîmes l'entrée d'une sorte d'allée formée par de grandes pierres bizarrement découpées. Au bout de cette allée, j'aperçus la masse sombre d'un rocher.

« C'est là, murmura plus bas encore ma jeune compagne. Va : tu trouveras au pied de la roche, droit en face de toi, une ouverture dans laquelle tu placeras le cierge que je vais te donner; puis tu reviendras. Je t'attends.

— Verrons-nous la lumière de cette place?

— Oui; mais je crains que tu n'obtiennes aucune réponse : il n'est pas minuit.

— Laisse-moi essayer, Indja. Prends la corde du chien, caresse un peu mon brave Doyan sur la tête. Il ne bougera pas en mon absence et te gardera. »

Le cierge à la main, je m'avançai, non sans émotion, vers le lieu indiqué. Le profond silence qui m'environnait, les circonstances de cette visite nocturne, l'incertitude où je me trouvais sur l'être mystérieux qui hantait la caverne, tout contribuait à m'impressionner.

L'ouverture dont Indja m'avait parlé était assez haute pour qu'un homme y pût entrer sans se courber.

J'écoutai... Aucun bruit intérieur ne parvint à mon oreille. J'allumai alors mon bâton enduit de graisse et l'appuyai contre la roche, dans l'ouverture, de manière qu'on pût l'apercevoir du dehors; après quoi je retournai à l'endroit où m'attendait Indja.

« Tu vois, me dit celle-ci, le cierge brûle toujours, il n'y a pas un souffle dans l'air. S'il s'éteint, c'est que l'Esprit sera là.... Mais y est-il déjà ? »

Un instant se passa. Nous nous taisions tous deux. Tout à coup la jeune fille me saisit le bras.

« Regarde, s'écria-t-elle, le cierge est éteint !

— Je vais interroger l'Esprit.

— Oui, va, je t'attends. »

Arrivé à l'entrée de la caverne, je cherchai le cierge avec la main : il n'y était plus. L'Esprit devait se tenir tout près, dans une anfractuosité de rocher peut-être. Je fis deux pas en avant et prononçai à demi-voix :

« Rouhi Koulyan ! »

Point de réponse.

« Marah Dourimée ! »

Rien.

« Marah Dourimée ! répétai-je plus haut, montre-toi. Je jure de ne pas trahir ton secret. Je suis le hekim du Frankistan qui a guéri ta fille... Montre-toi, j'implore ton secours. »

Un mouvement léger indiqua la présence d'un être vivant. On eût dit que quelqu'un se soulevait lentement ; puis cinq ou six minutes s'écoulèrent encore sans réponse. Enfin une voix s'éleva :

« Es-tu vraiment l'émir du Frankistan ?

— Oui, fie-toi à ma parole. Il y a longtemps que j'ai deviné le nom de l'Esprit, et je ne t'ai point trahie.

— Je reconnais ta voix, mais je ne puis te voir. Fais-toi reconnaître, réponds. Que contenait l'amulette donnée par le vieux hekim à l'enfant afin de chasser le démon ?

— Des mouches mortes.

— Émir, c'est toi, c'est bien toi !... Qui t'a montré le chemin ?

— Indja, la fille du reïs. Elle m'attend là-bas.

— Entre, ne fais que quatre pas en avant. »

Je sentis une main saisir la mienne. On m'attirait du côté droit, dans un renfoncement du rocher.

« Je vais allumer une torche, » dit Marah Dourimée.

Une lueur terne et rougeâtre éclaira bientôt la caverne. Marah Dourimée, enveloppée d'un manteau, ses longs cheveux blancs descendant jusqu'à terre, apparut devant moi. Son maigre visage grimaçait à la façon d'une tête de mort : j'eus presque peur. Elle me dit d'un ton bas et sourd :

« C'est donc toi, émir ? Merci d'être venu ! Seulement promets-moi encore de ne révéler mon secret à aucune créature humaine.

— Je me tairai, sois tranquille.

— Désires-tu quelque chose de moi ?

— Oui. Ce que je désire ne me concerne pas. Il s'agit de détourner un grand malheur de cette contrée. As-tu le temps de m'entendre ?

— Viens, assieds-toi. »

Je pris place sur une large pierre formant un siège assez commode pour deux interlocuteurs. La vieille femme planta sa torche dans la roche et vint se mettre près de moi. Elle paraissait soucieuse.

« Parle, seigneur, dit-elle.

— Sais-tu que le melek de Lizan a surpris le bey de Goumri et l'a fait prisonnier ?

— Sainte Mère de Dieu, est-ce possible ?

— Oui. Moi-même j'ai été fait prisonnier, car j'étais l'hôte du bey.

— Je n'ai rien su. Dans ces derniers jours, j'étais là-bas, à Haïchad et à Biridchaï. Je ne suis revenue qu'aujourd'hui sur la montagne.

— Les Kurdes-Berwari sont rassemblés devant Lizan. Le combat recommencera demain.

— Oh ! les insensés ! ils ne se plaisent que dans la

haine et le sang ! Veulent-ils donc encore rougir les eaux du Zab, éclairer nos campagnes des flammes de l'incendie, tout égorger, tout désoler ? Parle, seigneur, dis-moi tout. Mon pouvoir est plus grand que tu ne le penses. Peut-être aurai-je le temps d'empêcher ce nouveau malheur. »

Je m'empressai de satisfaire au désir de cette singulière créature. Tout en parlant, j'attachai mon regard sur cette femme, véritable image de la mort. Aucun mouvement n'agitait les plis de son manteau. Ses mains osseuses restaient croisées l'une sur l'autre ; ses yeux brillaient au fond de l'orbite, comme brille d'un dernier éclat le flambeau qui va s'éteindre. Lorsque j'eus fini, Dourimée se leva brusquement et s'écria :

« Émir, il est temps. Veux-tu m'aider ?

— Oui.

— Il faudrait aussi parler de toi, mais ce sera pour plus tard. Aujourd'hui, occupons-nous de ce pauvre peuple. Jusqu'ici l'Esprit de la caverne a été muet, jamais on n'a entendu sa voix : on va l'entendre tout à l'heure. Hâte-toi de descendre, khoudi. Cours à Lizan, envoie ici le melek, le bey et le reïs : l'Esprit les demande.

— Obéiront-ils ?

— Il le faut !... Oui, oui, ils obéiront, crois-moi. Mais où est le reïs ?

— Je n'en sais rien.

— Qu'on le cherche. Il faut qu'il vienne avec les autres ou plus tard, n'importe. Si on te demande qui t'a donné ces ordres, tu répondras un seul mot : le Rouhi Koulyan.

— Me permets-tu de revenir avec le melek et le bey ?

— Viens avec eux, si tu veux ; mais alors tu resteras au bas du rocher. Personne ne doit entendre ce que je leur dirai. Quant à eux, avertis-les de ne pas approcher plus près que l'endroit où ils verront des cierges allumés.

— Encore un mot, Marah Dourimée : parviendras-tu à me faire rendre mes armes ?

— Ne t'inquiète pas. A présent, va. Nous nous reverrons demain. Tu pourras t'entretenir tant que bon te semblera avec la vieille Marah Dourimée. »

Je rejoignis Indja. Debout à la place où je l'avais laissée, elle épiait mon retour non sans inquiétude.

« Que tu as tardé, seigneur ! soupira-t-elle.

— C'est vrai. Aussi hâtons-nous, le temps presse.

— Il faut attendre pour voir si le cierge se rallumera ; autrement, tu ne saurais pas si ta prière a été exaucée.

— Elle l'est.

— Comment le sais-tu ?

— L'Esprit me l'a dit.

— Khoudi, tu as entendu sa voix ?

— Oui. Je lui ai parlé, il m'a répondu.

— Ah ! jamais pareille chose n'est arrivée ! Tu es un bien grand émir !

— Les esprits ne jugent pas les hommes selon leur rang.

— Est-ce que tu l'as vu aussi ?

— Oui, face à face.

— Seigneur, tu m'épouvantes ! Comment est-il ?

— De semblables visions ne se racontent pas. Viens, conduis-moi sur la route de Lizan. Je dois retourner tout de suite près du melek.

— Et Madana ?... et...

— Montre-moi seulement la route ; puis tu retourneras trouver Madana dans sa cachette. Tu lui diras de ne rien craindre. Ton père ne la punira pas, ni toi non plus, sois tranquille. Ne vous montrez pas avant demain matin. Tout s'expliquera. Vous viendrez le soir à Lizan.

— Je puis rentrer chez mon père, il ne soupçonne rien. Madana restera cachée.

— Si tu vois le reïs, dis-lui que l'Esprit de la caverne le demande. Il y va de son plus pressant intérêt.

— Seigneur, tu me remplis d'effroi. Hâtons-nous ! »

Je repris la laisse de Doyan. Nous descendîmes plus vite que nous n'étions montés ; Indja me fit suivre un sentier qui, en un quart d'heure, me mit sur la route de Lizan. Là, nous nous arrêtâmes. Je remerciai mon guide en lui baisant les mains.

« Je saurai me retrouver, lui dis-je. Adieu ; nous nous reverrons demain.

— Adieu ! » balbutia la jeune fille, qui s'enfuit comme une biche à travers les arbres.

Je pris rapidement la route de Lizan. La moitié du chemin était à peine derrière moi, lorsque j'entendis le sabot d'un cheval arrivant au trot. Je me dissimulai derrière un buisson. Le cavalier passa. Je le reconnus aux premières lueurs de la lune : c'était le reïs, seul, courant sans doute d'un lieu à l'autre pour donner ses ordres avant le rendez-vous.

« Nedjir-bey ! » criai-je.

Et je m'élançai à la bride de son cheval.

« Qui es-tu ? » demanda le reïs effrayé.

Il se penchait pour me regarder. Je saisis son bras, lui disant avec calme :

« Je suis ton prisonnier. L'Esprit de la caverne m'envoie vers toi ; il t'attend. Ne tarde pas !

— Imposteur ! Qui a osé te délivrer ? »

Nedjir mettait la main à sa ceinture pour prendre ses armes : je le prévins, et, le tirant de toutes mes forces, je lui fis quitter les étriers ; puis j'appelai mon chien. Doyan se jeta sur l'homme, tandis que je calmais le cheval. Lorsque la bête fut maîtrisée, je vis le reïs à terre. Doyan le tenait en arrêt, prêt à lui enfoncer ses crocs dans la gorge.

« Écoute, Nedjir-bey ! m'écriai-je : le moindre mouvement te coûterait la vie ; ce chien est plus fort qu'une panthère. Si tu te soumets à ton sort, je me contenterai



« Oh ! les insensés ! ils ne se plaisent que dans la haine et le sang ! »

de te lier pour te ramener à Lizan; sinon je te laisserai déchirer par mon chien. »

Le colosse n'osa résister. Il écumait de rage, mais le chien lui faisait peur. Je lui arrachai ses armes, et je le liai à la selle de son propre cheval.

« A mon tour, Nedjir-bey! m'écriai-je; moi à cheval, toi à pied. Marchons! »

Bientôt je me sentis quelque remords d'avoir insulté à la situation de cet homme; je ralentis le trot du cheval. Le reïs prit la parole :

« Qui t'a délivré? demanda-t-il sourdement.

— Tu l'apprendras plus tard.

— Où me conduis-tu?

— Tu le verras.

— Je ferai fouetter Madana!

— Attends à demain... Qui sait ce que tu feras? Où as-tu mis mes armes et mes effets?

— Je ne les ai pas.

— On les retrouvera. As-tu un meilleur cheval que celui-ci?

— J'ai beaucoup de chevaux.

— Tant mieux! tu m'en donneras un pour celui que tu m'as tué.

— Que le Cheïtan te le donne! Demain tu seras prisonnier.

— Nous verrons! »

Un silence assez long suivit cet échange de politesses.

Nedjir-bey avançait péniblement, avec Doyan sur les talons. Enfin nous aperçûmes Lizan.

Un véritable camp s'était établi autour de la ville. De nombreux groupes de guerriers bivouaquaient devant les feux, et un feu plus grand que les autres indiquait la maison du melek. Lorsque j'arrivai sur cette place, ce furent des cris d'étonnement à n'en plus finir :

« L'étranger ! l'étranger ! s'exclamait-on de toutes parts, et Nedjir-bey attaché ! Qu'est-ce que cela ? »

Une foule considérable s'amassa. On me suivit jusque chez le chef. Une quinzaine d'hommes étaient assis devant la porte ; tous me parurent armés. Sir David Lindsay se trouvait au milieu d'eux, debout et appuyé contre le mur ; il m'aperçut l'un des premiers. Il ne fit qu'un bond et vint à moi, les bras tendus, la bouche large ouverte.

« Master ! vous voilà ? *High day !* hourra ! *welcome ! Hail ! hail ! hail !*

— Ne m'étouffez pas, sir David ! »

Tous criaient à la fois pour me demander des explications.

« Eh ! oh ! ah ! continuait l'Anglais plus haut que les autres. Où vous cachiez-vous ? D'où venez-vous ? Comment avez-vous été délivré ? par vous-même ? *Wonderful !* vous ramenez un prisonnier ! Merveilleux ! incompréhensible ! *yes !* »

Mohammed, Amad el Ghandour, mon brave Halef, tous enfin étaient accourus, remerciant Allah avec des exclamations bruyantes. Halef était celui qui parlait le moins, mais je vis qu'il pleurait de joie. Je lui dis en lui serrant la main :

« Merci, Halef, merci. C'est bien à toi que je dois ma délivrance.

— Ne parle pas ainsi, sidi. Que suis-je près de toi ? un rat pelé, un affreux hérisson, un chien qui ne se sent heureux que quand le regard de son maître tombe sur lui !

— Allons, mon bon Halef, tu ne m'empêcheras pas d'être reconnaissant. Où est le melek ?

— Dans sa maison.

— Et le bey ?

— Dans un appartement retiré, où on le garde comme otage. »

Je fis délivrer le reïs; il me suivit en grommelant. J'entrai dans la maison sans m'inquiéter des clameurs de la foule, qui demandait des explications sur mon retour avec Nedjir-bey ainsi traité.

Le melek et son conseil étaient assis dans la cour intérieure, où je fus reçu au milieu de l'étonnement général. Je racontai succinctement ce qui m'était arrivé; la trahison du reïs, ma visite à l'Esprit de la caverne, et je terminai en disant que le Rouhi Koulyan convoquait les chefs des deux partis pour leur faire entendre sa voix.

« Tu lui as parlé, émir? s'écria le melek stupéfait. Aucun mortel n'a eu jusqu'ici cette faveur!

— Tu es un favori de Dieu, dit un vieux chef. Nous t'écouterons.

— Écoutez surtout l'appel de l'Esprit: il vous demande. Il veut te parler à toi, melek, et au bey. Je te l'affirme, tel est l'ordre que je dois vous transmettre de sa part.

— Mais il est dangereux d'emmener le bey.

— Fais-lui donner sa parole de ne point s'enfuir, il la tiendra.

— Qu'on l'amène ici! »

Le bey de Goumri entra au bout de quelques instants; il parut heureux de me revoir.

« Allah soit béni! Te voilà, émir! dit-il. On accusait mes gens de ta mort, et cependant j'espérais toujours en toi.

— Allah m'a délivré de mes ennemis et des tiens.

— Mon ennemi le plus dangereux, c'est celui-ci. »

Et le bey montrait le reïs de Khoûrd.

« Oui, tu as raison.

— Qu'Allah le maudisse, lui et ses enfants, et les enfants de ses enfants! Tu t'es fait l'ami de ces hommes, émir. Tu as voulu travailler dans leur intérêt. Tu vois ce qu'on peut attendre de l'amitié de ces Nazarah!

— Il y a des bons partout. Ne confonds pas tous les Nazarah dans la même rancune.

— Seigneur, tu voulais traiter de la paix entre ces gens et nous, mon cœur t'en sait gré. Eh bien, ils t'ont fait prisonnier. Les armes seules doivent parler maintenant.

— Songe que tu es en leur pouvoir, bey de Goumri !

— Mes Berwari me délivreront.

— Avant qu'ils puissent venir jusqu'à toi, tu ne seras plus qu'un cadavre.

— Je saurai mourir. Allah a tout écrit dans son livre : personne ne peut changer la *kismet* (destinée) !

— Pourquoi ne point essayer encore de traiter avec le melek ? Il s'est noblement conduit envers nous tous ; ce n'est pas lui, mais le reïs qui m'a fait prisonnier... Peut-être valait-il mieux d'ailleurs qu'il en fût ainsi, car sans cela je n'aurais pas reçu les ordres du Rouhi Koulyan.

— L'Esprit de la caverne ! Il t'a parlé ?

— Oui. Il te demande, il t'attend.

— Moi ?... Quand et où ?

— Tout de suite.

— Seigneur, tu plaisantes. Le Rouhi Koulyan est un puissant esprit ; moi, un simple mortel qui tremble devant cet être invisible.

— Il n'est point invisible.

— Tu l'as vu ?

— Oui, et je vis encore.

— Ah ! les hommes du Frankistan savent tout ; ils parlent aux esprits sans mourir !

— Je ne te dis pas que tu verras aussi l'Esprit, seulement tu entendras sa voix. Il veut que le melek et toi vous vous rendiez à l'instant même à la caverne. Nedjir-bey vous y accompagnera.

— M'engages-tu ta parole de ne point chercher à fuir ? demanda le melek.

— Par Allah, je le jure!

— Bey, donne-moi ta main, je me fie à toi. Puisque l'Esprit l'ordonne, nous irons ensemble, et tu ne seras pas lié sur ton cheval. Ma confiance est grande. Si tu t'enfuyais, je perdrais tous mes avantages sur vous. Ne me trahis pas.

— Comment pourrez-vous gravir la montagne à cheval? objectai-je.

— Il y a un chemin tournant. Tu nous accompagneras, khoudi?

— Oui; mais l'Esprit m'a défendu de m'approcher avec vous de la caverne.

— Pour moi, je reste, grommela Nedjir-bey.

— Tu as entendu l'invitation du Rouhi Koulyan?

— Je ne crois pas aux paroles de l'étranger.

— Tu refuses d'obéir à l'Esprit?

— Je lui obéirai quand il enverra d'autres messagers que ce Frank pour m'avertir.

— Mais je te commande, moi, de nous suivre.

— Melek, je suis Nedjir-bey, le reïs de Khoûrd. Tu n'as pas le droit de me commander!

— Qu'on le lie! ordonna le melek. En temps de guerre, tout rebelle est un traître! Qu'on l'attache sur un cheval, et qu'il marche devant nous! »

Nedjir-bey se débattit comme un furieux; mais le nombre eut raison de sa colère.

Pendant ce temps j'allai chercher Lindsay.

« Voulez-vous venir à la caverne de l'Esprit? lui dis-je.

— La caverne de l'Esprit! *Thunder storm!* je ne demande pas mieux. Et où est-elle, cette caverne?

— Là-haut, sur une montagne, au milieu de rochers et de précipices.

— Des rochers, des cavernes, des ruines peut-être aussi?

— Non, je ne le pense pas. D'ailleurs, vous ne verrez

point l'Esprit ; il ne se montre jamais aux faibles mortels.

— Désagréable, incivil, cet esprit ! Moi qui ai toujours désiré rencontrer un fantôme ! Enfin n'importe, je vous suis. Je m'ennuie trop ici, personne ne m'entend. »

Quand nous sortîmes de la maison du melek, toute la population de Lizan était rassemblée sur la place. On nous regarda passer dans le plus profond silence. Quelques mouvements de surprise accueillirent l'apparition du reïs lié sur son cheval. Des hommes portant de grandes torches nous éclairaient. Le melek fit un petit discours au peuple. Il annonça la volonté de l'Esprit et promit de se conformer à ses oracles ; puis il recommanda l'ordre et la paix jusqu'à son retour. La foule applaudit, mais gravement et sans exclamations. Tous se rangèrent pour nous faire place.

Le melek et le bey chevauchaient côte à côte, en tête de notre caravane. Le reïs, entouré de quelques hommes pour le maintenir, venait ensuite. Lindsay, Halef et moi, fermions la marche.

Nos porteurs de flambeaux nous quittèrent à la sortie de la ville. Lindsay et Halef seuls prirent chacun une torche.

Notre marche devenait vraiment fantastique. Souvent le sentier se resserrait entre les roches, ne nous permettant d'avancer qu'un à un ; d'autres fois nous gravissions des pentes qui eussent épouvanté un piéton d'Europe. A nos pieds courait le Zab, dans sa profonde vallée. La lune s'était cachée, et dans l'obscurité des alentours on ne distinguait que le faisceau des lumières rougeâtres de Lizan, se montrant tantôt à droite, tantôt à gauche, derrière nous.

De l'autre côté du fleuve, sur les montagnes, brillaient les feux des campements kurdes. Aux dernières limites de l'horizon se dessinait vaguement la masse des rochers vers laquelle nous nous dirigions.

Je me demandais intérieurement quelle était cette mystérieuse puissance acquise par Marah Dourimée. Comment cette femme avait-elle pu imposer son prestige chez deux nations ennemies? D'où lui venait une telle influence ?

Nous tournâmes enfin l'angle d'une énorme roche : la vallée disparut derrière nous. Il fallait s'enfoncer au cœur de la forêt. Le sol humide s'amollissait sous le pas des chevaux; les torches éclairaient les arbres d'une façon sinistre. A chaque pas, des spectres semblaient se dresser devant nos yeux. Le bruit de notre marche, l'haleine ronflante de nos montures, le cliquetis de nos armes, réveillaient les échos endormis de cette nuit silencieuse. Je songeais aux ballades de mon pays... N'allions-nous pas comme une troupe de fantômes, comme des morts se hâtant de regagner leur tombe avant l'aube?

« Je frissonne, *yes*, murmura Lindsay. Comment! vous avez osé pénétrer seul dans cet antre ?

— Seul, pas précisément.

— Qui vous accompagnait?

— Une jeune fille.

— Ah! *maid, for good?* belle?

— Très belle.

— Oh! intéressant.

— N'est-ce pas, master?

— *Heaven!* vous êtes chanceux!

— Vous la verrez demain. »

Bientôt nous gardâmes involontairement le silence. La forêt devenait de plus en plus sombre. Il y avait quelque chose de mystérieux et de sacré sous ces voûtes naturelles : on eût cru entrer dans un sanctuaire. Le sentier montait toujours. Arrivé à un endroit où cette route étroite se divise en deux, le melek s'arrêta.

« Voici le but, dit-il. Encore vingt pas, et nous trouverons les grandes roches qui abritent la caverne. Laissons les chevaux. Éteignez les torches, faites descendre

le reïs et forcez-le à marcher. Émir, viens avec nous jusqu'aux rochers. »

Lindsay resta, avec Halef, à la garde de nos montures. J'assurai le melek que Doyan suffirait pour faire avancer Nedjir. Les Kurdes qui le surveillaient s'assirent sur une pierre en nous attendant. Mon brave chien ne quittait pas le reïs du regard. Je remarquai dans les yeux de la bête une phosphorescence pareille à celle de l'œil du *tintorera*[1], quand il brille la nuit au milieu des mers.

Nedjir-bey marchait en avant sans dire un mot. Au bout de quelques minutes, je reconnus l'allée à l'entrée de laquelle Indja m'avait attendu.

« Maintenant, Nedjir-bey, dit le melek, tu vas nous suivre sans résistance : l'Esprit est là. Émir, ne crains pas qu'il recule en ce lieu terrible. Attends-nous, et rappelle ton chien. »

Je m'appuyai contre un pan du rocher. Doyan vint se coucher à mes pieds; posant son museau sur mes genoux, il sembla me demander une caresse.

J'attendais depuis une heure, perdu dans mes réflexions, et je commençais à m'inquiéter, me demandant s'il ne faudrait point aller à la rencontre de mes compagnons, lorsque j'entendis leurs pas. Le reïs marchait près du melek et lui parlait fort amicalement.

« Nous avons beaucoup tardé, me dit le chef nestorien en s'excusant; mais nous avons pu entretenir l'Esprit, nous l'avons même vu.

— Vous l'avez vu?

— Oui, c'est... Devine.

— Marah Dourimée... Je le savais. Que vous a-t-elle dit?

— Ces choses doivent rester secrètes, émir. Marah Dourimée est une *meleka* (reine), une grande meleka!...

[1] Sorte de requin commun en Amérique.

Ce qu'elle nous a dit nous réjouit le cœur. Le bey devient mon hôte ; lui et les siens quitteront Lizan en amis. La paix est conclue.

— Oui, elle est conclue, ajouta le bey, et nous devons te remercier, émir, car tu y as largement contribué. La vieille reine nous recommande de te traiter comme un frère : nous le ferons volontiers. Reste dans ce pays, sois notre hôte et notre ami, sois l'un des nôtres.

— Je te remercie, bey. Je resterai aussi longtemps que possible parmi vous; mais j'aime ma patrie, et je veux y retourner pour me reposer enfin après tous mes voyages. Marah Dourimée vous permet-elle de dire son secret au peuple ?

— Oh ! non, seigneur; pour tous elle doit rester l'Esprit de la caverne. Tu nous promets de ne pas trahir ce secret ?

— Je vous le promets.

— Elle viendra demain matin chez moi, reprit le melek. Elle veut te parler, car elle t'aime comme si tu étais son fils. Maintenant descendons.

— Et les hommes que Nedjir-bey a soulevés ? demandai-je avec curiosité.

— Tout s'arrangera, » reprit le melek.

Nedjir vint vers moi, me tendit la main et me dit brusquement :

« Pardonne-moi, émir ; je te pardonne aussi. L'Esprit de la caverne veut que nous soyons amis.

— Sais-tu qui m'a délivré ?

— Oui, Madana et ma fille Indja.

— Leur pardonneras-tu ?

— Je les aurais sévèrement châtiées à mon retour ; mais la vieille meleka a parlé, elle m'a fait connaître des choses qui changent ma pensée... Je ne leur adresserai aucun reproche. »

Nous descendîmes la montagne et retrouvâmes bientôt Halef et l'Anglais.

« Vous voilà donc ! cria Lindsay dès qu'il m'aperçut. Je vous croyais occis dans cet antre. »

Halef, me prenant le bras, murmura à mon oreille :

« Sidi, pourquoi ont-ils délié ce prisonnier ?

— L'Esprit de la caverne l'ordonne. Nous avons fait la paix avec le reïs, mon brave Halef.

— Ah ! ce Rouhi Koulyan est un esprit sans sagesse, et toi, sidi, tu n'es pas plus prévoyant. Moi, je suis le hadji Halef Omar, je ne pardonne pas.

— Il ne t'a point offensé.

— Celui qui offense mon ami et sidi m'offense doublement. Si jamais je lui pardonne, à ce Nedjir, du moins faudra-t-il qu'il m'en prie. Je ne suis pas un Turc, moi, ni un Kurde, ni un Nazarah, mais un Radjoul el Arab, qui ne laisse point impunément insulter son sidi !... Dis-le-lui.

— J'en trouverai peut-être l'occasion. En attendant, montons à cheval. Vois, les autres sont déjà prêts. »

On ralluma les flambeaux. La descente s'opéra sans incident.

Je me demandais toujours d'où venait et en quoi consistait cette mystérieuse influence de Marah Dourimée. Comment, en quelques minutes, avait-elle pu réconcilier ces deux chefs ennemis ? De ce qu'elle avait été reine dans ces contrées, il ne s'ensuivait pas qu'elle dût se faire ainsi obéir de deux peuples si différents, si divisés par la race et par la religion. Comment se faisait-il que Nedjir-bey fût tout d'un coup transformé en sortant de la caverne ? Quel pouvoir agissait donc sur des natures si sauvages ? Cette Marah Dourimée n'avait pourtant rien de supérieur ; son esprit ne s'élevait guère plus haut que le niveau de ses compatriotes... Comment expliquer tout cela ? Ma curiosité serait-elle satisfaite ?... N'y avait-il pas là le sujet d'une véritable étude ?

J'en étais au plus intéressant de mes réflexions, lorsque nous aperçûmes les lumières de Lizan.

« Je vais vous quitter pour rejoindre mes gens, dit Nedjir-bey en s'adressant au melek. Il faut maintenant les apaiser et leur faire accepter la paix.

— Va. »

Il prit vers la gauche. Dix minutes après nous rentrâmes dans la ville, où la foule nous entoura avec empressement. Le melek, debout sur sa selle, annonça d'une voix retentissante que le Rouhi Koulyan ordonnait la paix.

Le peuple approuva; très peu murmurèrent. Puis le bey partit pour annoncer cette nouvelle à ses guerriers. Il m'invita à l'accompagner. J'y consentis, mais je priai le melek d'envoyer à Khoùrd un messager afin de rassurer mes deux libératrices et leur promettre une prochaine entrevue.

Nous n'avions pas fait la moitié du chemin, que le cri d'une sentinelle nous arrêta :

« Qui va là?

— Ami, repartit le bey.

— Quel nom?

— Tu ne me reconnais pas, Talaf?

— Seigneur, c'est toi! Allah soit béni! Tu as pu t'enfuir?

— Je ne me suis pas enfui. Où campez-vous?

— Là, tout près. Tu vois le feu.

— Conduis-nous.

— Je n'ose, seigneur, je garde le poste.

— Qui commande chez vous?

— Le reïs de Dalacha.

— Vous avez choisi un bon général, en vérité! Allons, viens, je te relève de ta garde. Elle n'est plus nécessaire : c'est moi qui commande maintenant. »

Nous atteignîmes bientôt le bivouac. Un grand cri salua notre apparition.

« Le bey! » dirent toutes les voix.

Tout le monde se leva. La joie était générale. Seul le reïs resta appuyé contre un arbre, sombre et mécontent. Il finit cependant par suivre la foule, puis vint tendre la main au chef.

« Sois le bienvenu, murmura-t-il. Tu as pu t'évader.

— Non. Le melek m'a rendu ma liberté.

— Bey, on n'a jamais ouï une telle merveille !

— Ce n'est point une merveille : la paix est conclue.

— Conclue ! si vite ? Et nous allions écraser les Nazarah !

— Qu'en sais-tu ? Ils sont nombreux et braves.

— Mais qu'ont-ils exigé pour cette paix ?

— Rien.

— Rien ! Et que leur as-tu demandé ?

— Rien.

— Comment ! après le sang versé, après le meurtre de nos hommes ! Imprudent !

— Es-tu le reïs de Dalacha ?

— Tu ne l'ignores pas.

— Me reconnais-tu ?

— Quelle singulière question !

— Qui suis-je donc ?

— Le bey de Goumri.

— Je voulais savoir si je me trompais, ou si la mémoire t'avait abandonné. Que crois-tu que doive faire le bey de Goumri à l'homme qui le traite d'imprudent au milieu de son peuple ?

— Tu devrais le remercier, car il te rend service.

— Ver de terre ! tonna le bey. Tu voudrais me traiter comme tu as osé traiter cet étranger, dont la main t'a châtié ! Qui donc t'a permis d'ordonner en mon absence ? L'Esprit de la caverne veut la paix : nous lui avons obéi. Soumets-toi comme nous... Va sans tarder avertir les habitants de Goumri ; autrement je t'assiège dès demain dans Dalacha. On verra alors comment le fils d'Abd el

Soummit-bey sait châtier ceux qui lui résistent ! Allons, hâte-toi, esclave des Turcs ! »

Le reïs baissa la tête et s'éloigna ; je le vis bientôt monter à cheval. Je restai jusqu'au matin avec le bey, qui était fort occupé à donner des ordres et à tenir conseil ; puis nous retournâmes ensemble à Lizan, où devaient se terminer les arrangements entre les deux partis. Plusieurs chefs inférieurs accompagnaient le bey.

Pour moi, je pouvais me reposer. Je dormis jusque dans l'après-midi. Quand je redescendis sur la place, devant la maison du melek, j'aperçus Nedjir-bey. Il me cherchait pour me rendre ce qu'il m'avait enlevé. Il le fit intégralement et d'assez bonne grâce.

Peu après arrivèrent deux femmes que je n'eus pas de peine à reconnaître sous leur nouveau costume : c'étaient Madana et Indja. La vieille nestorienne portait un chapeau avec des bords immenses et un bouquet de plumes de coq. Ses pieds, chaussés de sandales, n'étaient guère moins noirs que la veille, quoique le reste de sa toilette fût plus propre. Deux morceaux de tapis, retenus autour des reins par une large ceinture, formaient la jupe. Le haut du corps se dissimulait sous une sorte d'étoffe assez indéfinissable. Cela ressemblait à un sac, à un morceau de voile de navire, à tout ce qu'on voudra. Entre ce corsage et la ceinture sortait une chemise. Le Zab est bien large ; mais je crois que les gens de ce pays craignent de le tarir, car ils ne se servent guère de son eau. Madana avait encore fort à faire pour arriver à une propreté même relative.

Indja se tenait modestement un peu en arrière de sa compagne. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules en deux nattes épaisses ; un mouchoir turc enveloppait le chignon et flottait coquettement autour de la tête. Elle portait des pantalons blancs serrés aux chevilles par des bottines de Smyrne, et une veste bleue brodée

de fils jaunes. Une *zaoub* ou mantille carrée, en étoffe légère et également bleue, dsscendait des épaules jusqu'au bas des jambes. Je remarquai avec quel soin la jeune fille s'était peint les joues et les sourcils.

Madana s'avança à grands pas vers moi ; puis, s'arrêtant brusquement, elle croisa les bras sur sa poitrine et fit une révérence dans laquelle les hanches jouaient un très grand rôle, ce qui me parut fort disgracieux.

« Bon matin, seigneur, me dit-elle. Tu as voulu nous voir, nous sommes venues. »

Je souris de la rustique présentation. Saluant de mon mieux mes visiteuses, je les fis entrer chez le melek ; je voulais les présenter à Lindsay. Indja me remercia, en rougissant, du message que j'avais envoyé la veille pour la tranquilliser.

Comme nous entrions dans la maison, la jeune fille rencontra son père, qui la regarda avec étonnement.

« Tu es venue me chercher ? demanda-t-il.

— Père, depuis hier tu n'es pas rentré, et...

— Sois tranquille, la paix est faite. Ta mère ne le sait-elle pas ? Va voir la femme du melek, puis retourne à Khoûrd. Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi. »

Il monta à cheval, tandis que j'introduisais les deux femmes dans la salle où se trouvaient mes compagnons.

« *High day !* qui m'amenez-vous ? s'écria l'Anglais.

— Les deux ladies auxquelles je dois la liberté, sir. Voici Indja, la Perle, et Madana, autrement dit Persil, Persilia, si vous voulez.

— Persilia, hum ! mais cette perle est magnifique ! Braves toutes les deux, du reste, ces excellentes créatures. Faites-leur un beau cadeau, sir, faites-leur-en un de ma part, *yes !* »

La femme du melek donna un repas aux visiteuses, qui passèrent quelques heures à Lizan ; après quoi je les reconduisis jusqu'à moitié de leur route.

« Seigneur, me demanda la fille du petit chef de Khoûrd, tu t'es véritablement réconcilié avec mon père ?

— Oui, et sans arrière-pensée, je t'assure.

— Il ne se fâchera pas contre moi ?

— Non, je puis te le promettre.

— Ne viendras-tu pas nous visiter, seigneur ?

— J'irai, Indja, bientôt : aujourd'hui, dans la soirée, ou demain peut-être. Adieu, en attendant. »

Madana, laissant sa compagne la dépasser de quelques pas, se rapprocha de moi.

« Seigneur, dit-elle, ne te souviens-tu pas de ce que tu m'avais promis ?

— Quoi donc, Madana ?

— Un présent.

— Je m'en souviens ; mais dans mon pays nous honorons trop les femmes pour les charger d'aucun fardeau : mon présent te sera porté chez toi, sois tranquille, Madana.

— Oh ! comme les femmes de ta patrie sont heureuses, émir ! Est-elle bien loin, ta patrie ?

— Oh ! très loin.

— A combien de journées de marche ?

— A plus de cent.

— Quel dommage ! »

Je crois qu'un peu plus Persilia m'eût suivi pour voir combien en Europe « les femmes sont heureuses ». Pauvre Persilia !

Je retournais lentement vers Lizan, lorsque je vis une forme bizarre descendre de la montagne : c'était Marah Dourimée. Elle me reconnut de loin et me fit signe de la rejoindre. Je grimpai pendant quelques minutes et la trouvai appuyée contre un tronc d'arbre.

« La paix soit avec toi, mon fils ! me dit-elle. J'allais à Lizan pour te voir ; mais, chez le melek, nous ne pour-

rions parler facilement. Je suis heureuse de te rencontrer ici : viens donc. »

Elle prit ma main. Nous fîmes une centaine de pas. Arrivés près d'une roche couverte de mousse, ombragée d'un grand chêne, et de laquelle on dominait toute la contrée, la vieille femme s'assit en m'indiquant une pierre à ses côtés. Écartant alors son manteau, elle m'apparut, dans sa vénérable vieillesse, pareille aux prophétesses d'Israël.

« Khoudi, commença-t-elle, regarde là, entre le sud et l'ouest, ce soleil qui préside aux saisons... Il y a plus de cent ans qu'il roule sur ma tête. Vois cette tête, comme elle est blanche et comme elle branle. Je te l'ai dit à Amadiah, il ne me reste plus guère de temps à vivre... Je suis déjà un fantôme, le Rouhi Koulyan ! »

Ses yeux brillaient d'un feu étrange sous ses sourcils blancs comme la neige des montagnes; sa voix semblait sortir d'une tombe. Je l'écoutais avec un intérêt croissant.

« J'ai beaucoup vu dans ma vie, poursuivit-elle. J'ai vu les grands tomber et s'élever les petits. J'ai vu souvent le triomphe des méchants. J'ai vu les forts trembler et les timides se réveiller soudain... J'ai ri et pleuré comme les autres humains. J'ai connu le malheur et la joie, et, quand je pense à tous ces événements, je trouve que Dieu gouverne le monde d'une main puissante autant que paternelle. Ceux qui le bravent n'évitent pas son appel suprême, et les enfants de ceux qui habitent maintenant la djehenna méritent parfois ses faveurs. La terre souffre parce que les hommes ne veulent point accepter les châtiments d'en haut. Un second déluge viendrait peut-être, s'il se trouvait un Noé digne d'être le père d'une race meilleure. Mon cœur saigne quand je pense aux péchés et au malheur de mon peuple. J'ai été riche; mais Dieu ne veut point qu'on s'attache aux biens de la

terre : il m'a tout enlevé pour m'apprendre à mieux le servir. Maintenant je vais errant en tous lieux, prêchant et consolant les malheureux. La vieille Marah Dourimée et l'Esprit de la caverne ont été des énigmes pour toi. Les comprends-tu à présent? les comprends-tu mieux, mon fils? »

Je saisis sa main osseuse, et j'y portai mes lèvres. Cette femme étrange m'inspirait une singulière vénération...

Marah Dourimée me regarda longtemps en silence; puis, prenant mes mains dans les siennes, elle murmura :

« Je t'aime, ô mon fils! Bientôt mes yeux ne pourront plus te voir; mais Marah Dourimée te bénira et priera pour toi jusqu'à ce qu'elle descende dans la tombe. Veux-tu que je te dise le secret du Rouhi Koulyan? Ceux qui l'ont entendu cette nuit m'ont juré le silence. Me le promets-tu comme eux?

— Je te le promets.

— Tu sauras tout. Écoute. »

Ce qu'elle me raconta, je ne le divulguerai pas. C'est une histoire qui ferait la fortune de plus d'un romancier, une histoire du temps où les trois démons kurdes : Abd el Soummit-bey, Beder-khan et Kour Oullah-bey, désolèrent la vallée du Zab; une histoire qui me fit dresser les cheveux sur la tête et m'expliqua bien des choses inexpliquées... Lorsque ce long récit fut terminé, la vieille femme, succombant à l'émotion de tels souvenirs, cacha sa tête dans ses mains. Elle sanglota comme un enfant; puis, appuyant son bras décharné sur mon épaule, elle se releva soudain en me disant presque tout bas :

« Va, retourne à Lizan; j'irai plus tard. Je veux attendre que mon cœur batte avec moins de violence. J'irai ce soir. »

Respectant cette douleur, je m'éloignai. En rentrant dans la ville, je remarquai que tout avait repris son

calme. Le camp des Kurdes était levé de l'autre côté du Zab. Le bey de Goumri m'attendait pour rejoindre ses gens.

« Émir, s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, reviens-tu avec moi à Goumri ?

— Non, pas aujourd'hui ; mais tu nous reverras bientôt, car les Haddedin sont impatients de rentrer chez eux.

— Venez quand vous voudrez. Émir, je t'indiquerai la route la plus sûre pour atteindre le Tigre ; mais promets-moi que tu t'arrêteras quelques jours dans ma maison.

— Je ferai mon possible pour cela. Merci, bey, et au revoir ! »

Après des adieux au melek, qui me parurent sincèrement cordiaux, le bey repassa le fleuve et partit à toute bride.

Marah Dourimée tint parole : elle vint à la tombée de la nuit. Nous causâmes encore longtemps ; enfin elle me demanda :

« Seigneur, veux-tu m'accorder une grâce ?

— De tout cœur, si je le puis.

— Crois-tu au pouvoir des amulettes ?

— Non.

— Je t'en ai préparé une tout à l'heure. Refuseras-tu de la porter ?

— Je la porterai en souvenir de toi.

— Prends-la donc. Elle ne saurait t'être d'un grand secours tant qu'elle restera fermée. Si tu te vois en un péril suprême, ouvre-la... De près comme de loin, l'Esprit de la caverne te protégera !

— Je te remercie, Marah Dourimée. Jamais je n'oublierai ta maternelle bonté pour moi. »

L'amulette consistait en un sachet d'étoffe de coton formé par plusieurs plis cousus ensemble ; une bande

de même étoffe permettait de la porter au cou. Je fus longtemps sans savoir ce que contenait le mystérieux sachet.

Ainsi se termina mon séjour chez les nestoriens. Mes Arabes étaient en bonne voie de retour. Master Lindsay ne songeait presque plus à son *fowling-bull*, tant nos aventures l'intéressaient. Pour moi, je me sentais tout prêt à continuer mes voyages, afin, cher lecteur, d'avoir le plaisir de vous les raconter encore.

II

L'ARABIE

Nous nous étions décidés, en quittant Lizan, à suivre le Zab jusqu'à Ghirban et à traverser le Zibar kurde. Le melek de Lizan et le bey de Goumri nous ayant munis de recommandations près des chefs de cette province, nous espérions un bon accueil. En effet, les Ghirban nous reçurent amicalement ; mais, à partir de Zibari, on se montra fort hostile envers nous. Cependant je finis par conquérir la bienveillance de ces sauvages populations, et nous arrivâmes heureusement jusqu'aux rives de l'Akra.

Là nous rencontrâmes une telle animosité parmi les farouches habitants du pays, que nous fûmes obligés de nous diriger vers le sud-est, au milieu de mille dangers. Nous dépassâmes le Zab à l'est du Ghara-Surgh, en laissant Pir-Hassan sur notre gauche. Comme nous ne pouvions nous fier aux Kurdes de cette contrée, nous longeâmes le Djebel Pir-Mam, au sud-est, pour incliner ensuite un peu à droite, afin d'arriver sur le territoire qui s'étend entre Dialeh et le Zab inférieur.

Nous nous flattions d'être bien accueillis chez les Djerba-Arabes, et de pouvoir y louer des guides sûrs ; mais il se trouva, fort malheureusement pour nous, que cette tribu était alliée des Obeïd et des Beni-Lam. Les Chammar avaient bien quelques relations avec une *ferka*

(rameau d'une tribu) des Obeïd, dont le cheikh se nommait Eslah al Mahem ; mais cet homme pouvait changer de sentiments d'une minute à l'autre, et Mohammed connaissait trop la haine des différentes ferka de la tribu entière contre la sienne, pour ne pas craindre tous les dangers.

Dans ces circonstances, le meilleur parti était encore de nous acheminer vers Soulimania et de nous décider, seulement arrivés là, sur la direction à choisir. Nous étions trop heureux de la délivrance de notre prisonnier, pour exposer de nouveau Amad el Ghandour. Quelques lieues de plus ne nous coûtaient guère, en comparaison de ce que nous avions eu à endurer.

C'était le soir. Nous campions sur la lisière d'une forêt de platanes d'Orient. Notre situation périlleuse nous faisait préférer le campement en plein air à celui des villages ou hameaux. Dans le courant de la journée, nous avions acheté un mouton à un pâtre rencontré en chemin. Nous allumâmes du feu pour faire rôtir notre bête dans sa peau, après l'avoir éventrée et tondue de notre mieux.

Nos chevaux paissaient à l'entour. Ils avaient été extraordinairement surmenés depuis le départ de Lizan ; ils eussent eu besoin de plusieurs jours de repos, mais nous ne pouvions songer à les leur accorder, quoique nous fussions nous-mêmes très fatigués. Du reste, nous nous portions tous bien, à l'exception de Lindsay, qui paraissait beaucoup souffrir. Il avait ressenti, dès l'avant-veille, un accès de fièvre assez violent. Cette fièvre s'était dissipée, mais en laissant après elle un des plus redoutables présents du climat. Ce mal, les Latins l'appelaient *febris alepensis ;* les Français le nomment *mal d'Alep* ou *bouton d'Alep*. Il consiste en une sorte de tubercule qui ne se développe pas seulement sur l'homme, mais sur beaucoup d'espèces animales, telles que chiens,

chats, etc. Ce tubercule est toujours accompagné de fièvre au début ; la suppuration s'établit ensuite sur le bourbillon, et dure parfois une année entière. Quand l'enflure est guérie, il reste une cicatrice indélébile. Le visage, la poitrine, les bras, les jambes, sont les sièges ordinaires de cette désagréable maladie. Son nom est assez arbitrairement donné, car le mal n'est point particulier à Alep. Il s'étend au loin dans toutes les contrées voisines ; il est fréquent à Antioche, Mossoul, Diarbekir, Bagdad, etc.

J'avais vu souvent les ravages du terrible bouton, mais rarement une tumeur aussi bien conditionnée que celle qui se plantait alors sur le nez de notre bon master David, ce pauvre nez d'une dimension déjà si volumineuse.

Le mal était juché là, rouge, brillant, fort laid. Notre Anglais ne supportait pas la chose avec autant de stoïcisme qu'il eût convenu à un gentleman représentant la *very great and excellent nation.*

Lindsay témoignait même une mauvaise humeur, une irritation dont les manifestations excitaient notre compassion et parfois notre hilarité.

En ce moment, master Lindsay restait assis près du feu, protégeant avec ses deux mains son malheureux nez contre la flamme et aussi contre les regards indiscrets. Tout à coup, se tournant vers moi, il me dit :

« Master, regardez ici.

— Où donc ?

— Sotte question ! sur mon visage, naturellement, *yes.* Cela augmente-t-il ?

— Quoi ?

— *S'death !* cette bosse a-t-elle beaucoup augmenté,

— Oui, très fort. Vous ressemblez à une citrouille.

— *All devils !* épouvantable, horrible, *yes !*

— Peut-être qu'avec le temps vous tournerez bientôt en *fowling-bull*, sir.

— Voulez-vous avoir une paire de soufflets, master ? S'il ne tenait qu'à moi, vous sentiriez cette affreuse enflure sur votre propre nez !

— Souffrez-vous ?

— Non.

— Eh bien, soyez donc plus gai.

— Gai ? *Zounds !* Comment pourrais-je être gai, tandis que les gens doivent penser que mon nez colporte un *snuff-box* (tabatière) par le monde ? Combien durera la chose ?

— A peu près un an, sir. »

Il me fit une paire d'yeux qui me forcèrent à reculer. Sa bouche restait grande ouverte, et le malheureux nez, avec son snuff-box, ressemblait à une montagne au-dessus d'un abîme béant.

« Une année ! cria enfin Lindsay. Toute une année ! douze mois !

— Environ.

— Oh ! ah ! horrible ! abominable, abominable ! Et il n'y a point de remède, pas d'emplâtre, pas d'onguent, pas de pommade pour l'enlever ?

— Non, rien, rien du tout...

— Mais toutes les maladies ont leur remède.

— Pas celle-là, sir. Cette tumeur n'est pas dangereuse le moins du monde ; mais, si on cherchait à la faire passer, à la couper ou à l'arracher, le mal empirerait rapidement.

— Allons ! Mais au bout d'un an, quand le bouton est guéri, le voit-on encore ?

— Cela dépend. Plus le bouton est gros, plus le trou qu'il marque reste visible.

— *My sky !* un trou !

— Hélas !

— Oh ! malheur ! Terrible pays ! misérable contrée !... Si je pouvais rentrer dans l'*old England ! well !*

— Vous avez bien le temps.

— Pourquoi le temps ?

— Que dirait-on dans la vieille Angleterre en voyant sir David Lindsay avec un nez qui se permet de bourgeonner ?

— Hum ! vous avez raison, master. Les gamins des rues me poursuivraient partout. Il faut donc rester ici et me...

— Sidi, interrompit Halef en ce moment, ne bouge pas ! »

J'étais alors assis sur le bord du chemin, tournant le dos au passage. Je supposai naturellement que le petit hadji avait remarqué quelque objet dangereux derrière moi.

« Que vois-tu ? lui demandai-je.

— Des yeux. Juste derrière toi, il y a deux platanes et, entre les deux, un bosquet de poiriers sauvages. C'est là que se cache l'homme dont j'ai vu les yeux.

— Les vois-tu encore ?

— Attends. »

Il se mit à épier avec l'attention d'un chat guettant sa proie. J'instruisis les autres du danger. Ils étaient occupés à l'entour, sans le moindre soupçon.

« Attention ! » murmura enfin Halef.

Je me levai, affectant de chercher du bois mort pour notre feu. Je m'éloignai ainsi à une assez grande distance de notre campement, puis je fis volte-face, m'enfonçant dans le petit bosquet que Halef m'avait désigné. Je parvins à me glisser sans bruit jusqu'aux deux platanes. Là je pus, tout à mon aise, admirer les deux yeux brillants de notre espion, dont la forme accroupie se dessinait tout près de moi.

Cet homme examinait tous les mouvements de notre petite troupe autour du feu. Mais lui-même, qui pouvait-il être ? Nous nous trouvions dans une contrée absolu-

ment déserte. A plus d'un mille à la ronde, on n'eût pas rencontré le moindre village... Cet homme appartenait-il à quelque petite tribu kurde poursuivant l'ennemi dans ces cantons inhabités ? Faisait-il partie d'une bande de nomades persans qui traversent la frontière et s'associent pour le brigandage ?

Il pouvait bien être aussi tout simplement un Arabe errant, reste de malheureuses tribus décimées par la guerre, et dont les survivants cherchent à se rattacher aux tribus plus puissantes.

En tout cas, il était bon de prendre ses précautions. Je m'approchai en tapinois de notre homme, me précipitai sur lui et le saisis à la gorge avant qu'il eût le temps de se reconnaître. Paralysé par la surprise et la peur, l'étranger se laissa facilement traîner ou plutôt porter jusqu'à notre campement.

Arrivé devant le feu, je tirai mon poignard en criant :

« Ne bouge pas, ou tu es mort ! »

Mon intention était, certes, moins féroce que ma voix ; mais le prisonnier prit la menace au sérieux : il me demanda grâce.

« On te traitera comme tu l'auras mérité, répondis-je. Si tu mens, tu es perdu. Qui es-tu ?

— Un Turcoman de la race des Beyat.

— Un Turcoman ici ? »

Les vêtements de l'étranger confirmaient son dire. Je savais, du reste, que les Turcomans occupèrent longtemps le pays situé entre le Tigre et les frontières de la Perse ; le nom des Beyat ne m'était pas non plus inconnu.

Le désert de Luri et la plaine de Tapespi avaient été le théâtre des courses guerrières de cette tribu. Lorsque Nadir-shah fit irruption dans la province de Bagdad, les Beyat, attirés par lui, s'établirent sur le territoire du Khoraçan, que Nadir-shah appelait *le glaive de la Perse*,

à cause de sa configuration et de son importance stratégique, et qu'il voulait munir d'une population belliqueuse.

« Un Beyat ! répétai-je. Tu mens !

— Je dis la vérité, seigneur.

— Les Beyat n'habitent plus ici, mais dans le Khoraçan.

— Tu ne te trompes pas, seigneur ; seulement, lorsque les Beyat s'éloignèrent de ce pays, quelques-uns d'entre eux restèrent en arrière. Les descendants de ces derniers se sont multipliés. Nous pouvons maintenant réunir plus de mille guerriers. Nous avons établi notre camp d'été près des ruines de Kizil-Karaba, sur les rives du Kourou-Tchaï. »

Je me souvins d'avoir effectivement entendu parler de ces circonstances. Je repris :

« En ce moment, vous campez dans les environs ?

— Oui, seigneur.

— Combien avez-vous de tentes ?

— Nous n'en avons aucune. »

Cette réponse me surprit. Quand un nomade quitte le camp sans emporter sa tente, c'est ordinairement pour voler ou pour se joindre à quelque groupe de guerriers. Je continuai mon interrogatoire :

« Combien d'hommes êtes-vous ?

— Deux cents.

— Et de femmes ?

— Nous n'avons point emmené les femmes.

— Où passez-vous la nuit ?

— Tout près d'ici, au coin de ce petit bois.

— Vous aviez donc remarqué notre feu ?

— Oui. Notre khan m'envoyait pour savoir quels hommes vous êtes.

— Où allez-vous ?

— Vers le sud.

— Comment se nomme le but que vous voulez atteindre ?

— Nous marchons vers Sinna.

— En Perse ?

— Oui. Il se donne là une grande fête où nous sommes invités. »

Tout cela me semblait assez louche. Les Beyat campaient devant les ruines de Kizil-Karaba, sur les rives du Kourou-Tchaï, par conséquent proche de Kifri ; mais cette ville est située à l'ouest, fort loin du lieu où nous nous trouvions, tandis que Sinna était à une distance de deux tiers moins considérable, au sud-est. Pourquoi ces Beyat n'allaient-ils pas directement de Kifri à Sinna ? pourquoi faisaient-ils un pareil détour ?

« Que cherchez-vous ici ? demandai-je. Pourquoi doublez-vous ainsi votre route ?

— Pour ne point traverser le terrain du pacha de Soulimania, qui est notre ennemi.

— Et justement vous êtes ici même dans sa province !

— Ici, sur la hauteur, il ne nous cherchera pas. Il sait que nous avons quitté le camp, mais il nous croit partis du côté sud de sa résidence. »

L'explication devenait assez vraisemblable ; cependant je me défiais toujours. Je finis par me dire que la rencontre de ces Beyat pouvait tourner à notre avantage. En nous plaçant sous leur protection, nous arriverions sans danger à Sinna. Le Turcoman sembla deviner ma pensée et mes hésitations.

« Seigneur, s'écria-t-il, laisse-moi la liberté, je ne t'ai rien fait.

— Tu nous as épiés, mais pour obéir à tes chefs. Sois donc libre. »

Notre homme respira. Il reprit :

« Je te remercie, seigneur. De quel côté sont tournées les têtes de vos chevaux ?

— Du côté du sud.

— Vous venez du nord ?

— Oui. Nous venons du pays de Tyari, des Berwari et des Chaldéens.

— Vous êtes des hommes braves et vaillants. A quelle tribu appartenez-vous ?

— Cet homme et moi nous sommes des émirs du Frankistan ; les autres sont nos amis.

— Du Frankistan ! Seigneur, voulez-vous venir avec nous ?

— Ton khan nous tendrait-il la main ?

— Certainement. Nous savons que les Franks sont de grands guerriers. Faut-il aller annoncer votre arrivée ?

— Oui. Va, et demande si nous pouvons nous présenter. »

Le Turcoman s'éloigna à la hâte. Mes compagnons approuvèrent ce que j'avais fait ; Mohammed Emin surtout se montra enchanté.

« Effendi, dit-il, j'ai souvent entendu parler des Beyat. Ils vivent en querelles continuelles avec les Djerba, les Obeïd, les Beni-Lam : à cause de cela ils nous seront utiles. Cependant il vaut mieux ne pas nous faire connaitre pour des Haddedîn, du moins en ce moment.

— C'est mon avis. Soyons prudents. Nous ne savons pas comment ce chef va nous traiter. Allez chercher les chevaux et préparons nos armes. Il ne faut point nous laisser surprendre. »

Les pourparlers à notre sujet me semblèrent d'une longueur extrême. Nous eûmes le temps de faire cuire notre mouton et de le manger avant le retour du Turcoman. Celui-ci revint enfin, accompagné de trois guerriers. Il nous assura des bonnes dispositions du khan.

« Conduis-nous, » lui dis-je.

Nous montâmes à cheval et, la main sur nos armes, nous le suivîmes. Arrivés à l'angle du bois, nous n'aper-

çûmes aucune trace de campement. Il nous fallut traverser encore un épais fourré pour atteindre une place parfaitement choisie, garantie de tous côtés, et au milieu de laquelle brûlait un petit feu.

La cuisine des Turcomans rôtissait sur les charbons.

Deux cents guerriers étaient couchés sur l'herbe, le khan assis à part, plus près du feu. Il se leva lentement à notre approche. Nous poussâmes nos chevaux vers lui et sautâmes à terre.

« La paix soit avec toi ! dis-je en saluant le chef.

— Reçois mes compliments, » répondit le khan, s'inclinant avec courtoisie.

Tout cela sentait le persan. Peut-être le chef voulait-il me prouver qu'il était véritablement un Beyat, dont les aïeux sont originaires du Khoraçan.

Le Persan peut passer pour le Français de l'Orient. Sa langue harmonieuse et flexible sert dans toutes les cours des souverains asiatiques; mais sa politesse un peu affectée, ses manières trop flatteuses, m'ont rarement inspiré autant de confiance que la rudesse sans détour des Arabes nomades et à demi sauvages.

Tous les guerriers s'étaient levés; ils s'empressaient autour de nous. Les uns prenaient la bride de nos chevaux, les autres nous tendaient la main. Était-ce politesse ou ruse ?

« Laissez-leur vos montures, nous dit le khan, ils en auront soin. »

Je n'étais pas très rassuré. Je demandai en persan au chef :

« Veux-tu garantir notre sûreté parmi vous ?

— Je te le jure. Assieds-toi, causons. »

Les Beyat emmenèrent nos chevaux; mais Halef ne voulut pas quitter la bride du mien. Je lui en sus bon gré. Nous prîmes place autour du khan. Les flammes du foyer

donnaient en plein sur les visages ; nous nous voyions parfaitement les uns les autres.

Le khan était un homme dans la force de l'âge et d'un aspect belliqueux. Ses traits, l'expression de son regard, me plurent : ils inspiraient la confiance. Le respect que lui témoignaient ses compagnons prouvait en faveur de son caractère. Il savait en imposer. Lorsque nous fûmes assis, il me demanda :

« Connais-tu mon nom ?

— Je ne le connais point.

— Je suis Heider Mirlam (le lion Mirlam), neveu du célèbre Hassan Kerkoch-bey. En as-tu entendu parler ?

— Oui. Il demeurait près du village de Djenia, sur la grande route de Bagdad à Tank. C'était un vaillant homme de guerre ; mais il aimait la paix plus que les combats, et tous les opprimés trouvaient une protection près de lui. »

Le khan m'ayant dit son nom, la courtoisie exigeait que je me nommasse aussi. Je repris donc après une pause :

« Tes envoyés t'ont déjà fait connaître nos qualités. Nous sommes des Franks. Je m'appelle Kara ben Nemsi. »

Malgré l'empire que les Orientaux savent garder sur eux-mêmes, le khan ne put retenir un mouvement involontaire de surprise.

« *Aya !* s'écria-t-il. Oh ! Kara ben Nemsi ! Alors, cet homme au nez rouge, c'est l'émir de l'Inglistan, qui cherche des pierres écrites.

— On t'a parlé de lui ?

— Oui, seigneur. Tu viens seulement de me dire ton nom, et déjà je vous connais tous ! Ce petit homme qui tient la bride de ton cheval, c'est le hadji Halef Omar, devant lequel des hommes fort grands ont tremblé.

— Tu dis vrai.

— Et les deux autres ?

— Les deux autres sont mes amis; leurs noms restent écrits dans le Coran[1]. Qui donc t'a si bien instruit sur notre compte?

— Tu connais Ibn Zedar ben Houli, le cheikh des Abou-Hamed?

— Oui... Est-il ton ami?

— Il n'est ni mon ami ni mon ennemi. Ne crains rien, je n'ai pas à le venger sur toi.

— Je ne crains personne.

— Je le sais. J'ai rencontré Zedar ben Houli à Eski-Nifri, et il m'a raconté toute votre affaire. Tu es cause qu'il doit payer un fort tribut. Sois prudent, seigneur; car, si tu venais à tomber entre ses mains, il te tuerait.

— Je me suis déjà trouvé entre ses mains, il ne m'a pas tué. J'ai été son prisonnier, il n'a pu me garder.

— Il m'a appris tout cela. Tu as tué un lion pendant la nuit, et sans aucun aide; tu t'es enfui avec la peau de l'animal. Crois-tu que je te laisserais échapper, *moi*, si tu étais mon prisonnier? »

Cette question sonnait mal dans un pareil moment. Je répondis hardiment :

« Tu ne me garderais pas mieux que Zedar. D'ailleurs, comment t'y prendrais-tu pour me faire prisonnier?

— Seigneur, nous sommes deux cents, et vous êtes cinq!

— Khan, n'oublie pas que nous sommes des émirs du Frankistan; moi et l'homme au nez rouge, nous valons deux cents Beyat!

— Tu es fier!

— Et toi, tu nous fais des questions indignes d'un hôte. Dois-je douter de ta parole, Heider Mirlam?

— Vous êtes mes hôtes, quoique ces deux hommes

[1] Cette manière de parler indique que les gens ont de graves raisons pour garder l'incognito.

n'aient pas livré leurs noms. Vous allez manger avec moi le pain et la viande. »

Lorsque le khan avait parlé de nos deux compagnons arabes, un sourire glissait sur ses lèvres, et son regard m'en disait assez. D'ailleurs, Mohammed Emin, avec sa magnifique barbe plus blanche que la neige, ne pouvait guère rester inconnu.

Le chef fit un signe. On apporta devant nous quelques carrés de cuir, sur lesquels on servit du pain, de la viande et des dattes. Quand nous eûmes suffisamment goûté des mets, on remplit nos pipes de tabac, et chacun alluma la sienne à celle du khan.

Nous pouvions désormais nous regarder comme des hôtes. Je permis à Halef de remettre mon cheval aux soins des Beyat; il le fit, puis vint prendre place avec nous.

« Quel est le but de votre voyage? demanda le chef.

— Nous allons à Bagdad.

— Vous passerez par Sinna. Voulez-vous faire route avec nous?

— Nous le permets-tu?

— Volontiers. Donne-moi ta main, Kara ben Nemsi. Mes frères seront tes frères; mes ennemis, tes ennemis. »

Il me tendit la main; j'y plaçai la mienne. Les autres imitèrent la même cérémonie. Décidément, nous avions trouvé un ami et un protecteur. Tout mon monde paraissait content. Nous n'espérions pas une si heureuse rencontre.

Plus tard nous devions nous féliciter beaucoup moins de cette alliance.

Quant aux Beyat, ils croyaient faire une bonne affaire en nous admettant parmi eux. Ils comptaient bien spéculer avec nous d'une façon ou d'une autre.

« Quelles sont les tribus que nous rencontrerons sur notre route? demandai-je encore.

— Ce pays est libre ; les différentes tribus y font paître leurs troupeaux, tantôt ici, tantôt là. C'est la plus forte qui demeure maîtresse de la place.

— Comment se nomme la tribu à l'invitation de laquelle vous vous rendez ?

— La tribu des Djiaf.

— Reçois mon compliment sur tes amis, car les Djiaf sont puissants ; les Cheikh-Ismaël, les Zengeneh, les Kelogavani, les Kolhore, et même les Chenki et les Hollali, les redoutent.

— Émir, tu es déjà venu dans ce pays ?

— Non, jamais.

— Tu connais toutes les races.

— N'oublie pas que je suis un Frank.

— Oui, les Franks savent tout, même ce qu'ils n'ont jamais vu. Connais-tu aussi la tribu des Bebbeh ?

— C'est la plus riche des tribus de ce pays. Ses villages et ses tentes s'élèvent dans les environs de Soulimania.

— Tu es bien instruit. As-tu des amis ou des ennemis parmi eux ?

— Ni l'un ni l'autre. Je n'ai jamais rencontré personne de cette tribu, ni parlé à aucun Bebbeh.

— Peut-être feras-tu bientôt leur connaissance.

— Nous les rencontrerons ?

— Peut-être, quoique je fasse tous mes efforts pour les éviter.

— Connais-tu bien exactement la route de Sinna ?

— Très exactement.

— Sommes-nous encore bien loin de cette ville ?

— Avec un bon cheval, on peut y arriver en trois jours d'ici.

— Et, de Sinna à Soulimania, combien y a-t-il de journées ?

— Deux environ.

— Partirons-nous de grand matin ?

— Oui, dès le lever du soleil. Veux-tu te reposer ?

— Si tu le juges convenable.

— Les désirs de l'hôte sont la loi du camp. Vous êtes fatigués, car tu as laissé ta pipe, et l'*amasdar* (l'homme au bouton) ferme les yeux. Je voudrais vous voir dormir.

— Les Beyat sont d'agréables hôtes. Permets donc que nous étendions nos couvertures.

— Faites. Qu'Allah vous donne le sommeil ! »

Sur l'ordre du khan, on apporta les tapis qui lui servaient de couche. Nous nous arrangeâmes de notre mieux dans nos couvertures. Je m'étais placé un peu en dehors du campement, non sans avoir allongé la corde de mon cheval avec mon lasso, que je nouai à mon poignet. De cette manière, l'animal pouvait paître à l'entour, et j'étais d'autant plus tranquille que Doyan dormait à mes pieds.

Quelques instants s'écoulèrent dans un grand calme. Je n'avais pas encore fermé les yeux, lorsqu'une forme indécise s'approcha de moi : c'était l'Anglais. Il apportait ses deux couvertures et refaisait son lit près du mien.

« Qu'est-ce que tout cela ?... murmura-t-il. Où en sommes-nous avec ces gens ? Vous oubliez que je ne comprends pas un mot... Ils faisaient une poussière autour de moi ! Merci !... »

Je racontai à Lindsay ce que le khan m'avait dit. Il parut satisfait.

« C'est une bonne chose pour nous que cette rencontre, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, voyager en sûreté pendant trois jours ou voyager dans les transes, cela fait une différence.

— Vous leur avez parlé de Bagdad ? Pensez-vous donc réellement y aller, master ?

— Je le voudrais ; mais c'est difficile.

— Pourquoi ?

— Il faut que nous retournions chez les Haddedin, où vous reprendrez vos deux domestiques. D'ailleurs, je désire remettre Halef en bonne santé entre les mains de sa jeune femme. Il a fait trop de sacrifices pour moi, je dois le reconduire à son camp.

— C'est très juste, *yes!* Brave petit homme, il vaut mille fois son pesant d'or!... Et puis je ne vois pas pourquoi nous ne nous rendrions pas droit chez nos Haddedin plutôt que d'aller à Bagdad.

— Vous vous plaisez dans leur tente, sir?

— Oui, à cause des *fowling-bulls*.

— Oh! les environs de Bagdad sont riches en antiquités. Il y a près de Hilla des ruines très curieuses. C'est là qu'on retrouve l'emplacement de Babylone. Le champ d'exploration a plusieurs milles géographiques de circonférence, quoique Babylone ait été moins vaste que Ninive.

— Oh! ah! il faudra voir cela... Passons à Hilla, hein?

— Nous ne pouvons encore rien décider. Le principal est d'atteindre sans encombre les rives du Tigre, on verra après.

— Très bien, après nous irons là-bas... *Yes! well! Good night!*

— Bonne nuit! »

Le brave Lindsay ne soupçonnait guère alors quelles circonstances nous conduiraient dans cette contrée qui s'ouvrait à nos yeux. Il s'enveloppa dans sa couverture et ronfla bientôt. Je m'endormis aussi, mais non sans avoir remarqué que quatre guerriers beyat montaient à cheval, puis s'éloignaient du camp.

Lorsque je m'éveillai, le jour commençait à poindre. Plusieurs Turcomans préparaient déjà leur monture. Halef, toujours le premier en mouvement, accourait vers moi, me racontant qu'il avait vu aussi les quatre cavaliers partir, la veille au soir.

« Sidi, pourquoi auraient-ils détaché ces hommes, s'ils pensaient agir loyalement? disait le petit hadji avec inquiétude.

— Je ne crois pas, Halef, que ces courriers nous concernent. Nous sommes tellement au pouvoir du khan, qu'il n'a nul besoin de comploter contre nous. Ne te tourmente pas ainsi. »

J'imaginais que ces quatre Beyat avaient été envoyés en éclaireurs, à cause des périls de la route, et je ne me trompais pas, comme je pus m'en convaincre quand j'interrogeai le chef à ce sujet.

Après un frugal déjeuner, consistant en quelques dattes, nous nous levâmes. Le khan avait partagé ses gens en pelotons qui se suivraient à la distance d'un quart d'heure. C'était un homme prudent et très attentif à la sûreté des siens.

Nous chevauchâmes tout d'une traite jusqu'à midi. On fit halte alors, afin de laisser reposer les chevaux. Pendant notre marche, nous n'avions rencontré que quelques voyageurs isolés. Notre troupe se dirigeait d'après les signes et indications pratiqués sur les arbres ou les roches par les quatre éclaireurs.

Je ne me rendais pas bien compte de la route suivie. En partant du campement de la veille, Sinna devait se trouver au sud-est; mais, au lieu de suivre cette direction, nous marchions en plein vers le sud.

« Tu veux éviter les Bebbeh? demandai-je au khan.

— Oui.

— Cette tribu nomade se trouve donc à présent dans les environs de Sinna?

— Oui.

— Mais, si nous continuons à marcher de la sorte, au lieu d'arriver à Sinna, nous irons à Banna, ou même à Noueizgieh.

— Veux-tu voyager sûrement, seigneur?

— Certes, je le veux.

— Et nous aussi. Donc il est facile de comprendre que nous fassions un détour pour ne pas rencontrer les tribus ennemies. Il faut que nous chevauchions rudement jusqu'à ce soir, et puis nous nous reposerons, car nous devons attendre que la route de l'est soit libre. »

Cette explication ne me parut pas très claire; mais, comme je n'aurais pu en obtenir d'autre, je me tus.

Après une halte de deux heures, on se remit en selle. Nous allâmes grand train. Je remarquai les zigzags qu'on nous faisait faire. On eût dit que les éclaireurs s'étaient étudiés à allonger la route par leurs signaux.

Le soir, nous descendîmes dans une gorge profonde. Je me trouvais près du khan, qui avait pris le commandement du premier peloton. Comme nous allions remonter le bord opposé du vallon, nous rencontrâmes un cavalier dont le visage bouleversé prouvait qu'il s'attendait peu à se voir face à face avec des étrangers. Il se détourna, baissa sa lance et salua.

« *Salam !*

— *Salam !* répéta le chef. Où va ta voie?

— Dans la forêt. Je chasse le chevreuil.

— A quelle tribu appartiens-tu?

— Je suis un Bebbeh.

— Sédentaire ou nomade?

— Nous campons pendant l'hiver; l'été, nous conduisons nos troupeaux dans les pâturages.

— Où habitez-vous l'hiver?

— A Noucizgieh, à une lieue d'ici. Tu peux y être dans une heure. Les nôtres vous recevront avec plaisir.

— Combien d'hommes êtes-vous?

— Quarante. Il y en a plus encore avec chaque troupeau.

— Donne-moi ta lance.

— Pourquoi? demanda l'homme un peu étonné.

— Donne-moi ton fusil.

— Mais...

— Et ton couteau... Tu es prisonnier, *Mach'Allah !* »

Le Bebbeh avait ramassé ses rênes. Ses traits exprimaient la terreur. Il éperonna son cheval et prit la fuite dans une course folle, en criant :

« Attrapez-moi ! »

Le khan visa. J'eus à peine le temps de détourner le canon de son fusil. Le coup partit, mais la balle dévia. Le chef me regarda avec colère, s'apprêtant à tirer de nouveau.

« Que fais-tu ? me demanda-t-il furieux, voyant que je me disposais encore à détourner l'arme.

— Ne crois pas que je sois un traître ; je veux seulement t'empêcher de verser le sang...

— Il faut qu'il meure, ou nous sommes perdus.

— Si je te le ramène, me donneras-tu sa vie ?

— Oui ; mais comment le saisir à présent ?

— Attends ! »

Je lançai mon cheval sur les pas du fugitif. Il avait disparu un instant. Je l'aperçus de nouveau, dès que j'eus gravi l'autre côté du ravin. Devant nous s'étendait une prairie semée de crocus blancs et d'œillets sauvages ; la ligne noire d'une épaisse forêt la bordait à l'horizon. L'homme, une fois arrivé sur la lisière de ce bois, m'échappait inévitablement.

Je posai la main sur le front de mon cheval et murmurai :

« Rih ! »

Le vaillant animal était depuis longtemps épuisé par les fatigues de cette dernière route, et pourtant, à ce seul mot, il partit comme la flèche. En quelques minutes je me trouvai à vingt mètres du Bebbeh.

« Halte ! » lui criai-je.

Cet homme semblait courageux et fier. Au lieu de fuir,

il fit faire un demi-tour à son cheval, afin de me prendre en vis-à-vis. Nous bondîmes l'un vers l'autre. Sa lance était en arrêt ; je tenais mon fusil. Il écarta sa monture de quelques pouces, puis revint sur moi. Sa lance toucha presque ma poitrine. Je parai le coup et cherchai à me rapprocher, mais il s'échappa. Il ne se servait pas de son fusil, je me demandai pourquoi. Quant à moi, je ne pouvais guère tirer sur sa monture sans risquer de le blesser, à cause de la situation où nous nous trouvions tous deux. J'essayai de lancer mon lasso pour l'arrêter dans le nœud. Il me regardait faire ; ne connaissant pas cette arme, il en ignorait le danger.

Enfin il prit son fusil, qui tirait fort mal et me parut tout à fait mauvais. Je reculai en mesurant la distance. Au moment où l'homme prenait son élan afin de me poursuivre, le lasso tournoya dans les airs. A peine avais-je jeté mon cheval de côté, que je sentis l'arrêt. Le Bebbeh poussa un grand cri et tomba sur le sol, les bras liés au corps. Je courus à lui.

« Es-tu blessé ? » demandai-je.

Le guerrier crut que je l'insultais par une amère raillerie.

Il cherchait à dégager ses bras et criait avec rage :

« Brigand ! »

Ses dents grinçaient.

« Tu te trompes, lui dis-je, je ne suis pas un brigand. Je te demande seulement de me suivre.

— Où donc ?

— Près du khan des Beyat, auxquels tu voudrais échapper.

— Des Beyat ! Alors l'homme qui me parlait tout à l'heure appartient à cette tribu ? Comment se nomme-t-il ?

— Heider Mirlam.

— Ah ! maintenant je sais tout ! Qu'Allah vous maudisse ! Vous n'êtes que des voleurs et des scélérats !

— N'insulte personne. Je te promets, par Allah! qu'il ne t'arrivera aucun mal si tu consens à me suivre.

— Je suis en ton pouvoir, il faut bien que je te suive! »

Je désarmai mon captif, ramassai son fusil et sa lance, qui étaient tombés à quelques pas; puis je déliai l'homme. Je me hâtai alors de remonter à cheval avec ce que je lui avais pris; je ne le quittai pas des yeux. Le Bebbeh sembla hésiter; il regardait s'il pourrait fuir. Enfin il siffla son cheval et se remit en selle.

« Je compte sur ta parole, me dit-il. Allons! »

Nous partîmes au galop. Le chef des Beyat nous attendait avec impatience. Il avait tout vu, et son visage s'était rasséréné.

« Tu le ramènes! s'écria-t-il. Tu as tenu ta promesse!

— Oui; mais je lui ai donné ma parole qu'il ne lui serait fait aucun mal... Voici ses armes.

— On les lui rendra plus tard; en attendant, qu'on le lie. »

On s'empressa d'exécuter le commandement du khan. Le second détachement de la petite troupe nous avait rejoints. On remit le prisonnier sous la garde de ces hommes, leur recommandant de le ménager, mais de le surveiller étroitement; après quoi nous reprîmes notre marche.

« Seigneur, me dit le khan, tu parais mécontent. Nous ne pouvions cependant laisser courir cet homme, dont le rapport nous eût trahis.

— Quand le rendras-tu à la liberté?

— Dès que le danger n'existera plus.

— Songe qu'il m'appartient. J'espère qu'on remplira fidèlement mon engagement.

— Et que ferais-tu s'il en arrivait d'une autre façon?

— Je te...



Au moment où l'homme prenait son élan afin de me poursuivre, le lasso tournoya dans les airs.

— Tu me tuerais?

— Non!... Je suis un Frank, c'est-à-dire un chrétien. Je ne tue personne, à moins que le cas extrême de légitime défense ne m'y oblige absolument... Donc je ne te tuerais pas, mais je viserais la main parjure qui s'est levée pour me promettre l'hospitalité. L'émir des Beyat deviendrait comme un enfant, incapable de tenir un couteau!... Tout le monde apprendrait qu'il ressemble à une vieille femme sur la parole de laquelle on ne peut compter.

— Seigneur, si un autre me disait cela, il me ferait rire, car l'entreprise me paraît malaisée pour un homme seul au milieu de mes guerriers.

— Je l'eusse tentée pourtant... Aucun de nous ne tremble devant les Beyat.

— Pas même Mohammed Emin? » me demanda le khan avec un sourire.

Notre secret était percé à jour. J'affectai de répondre tranquillement:

« Pas plus lui que les autres.

— Et Amad el Ghandour, son fils?

— Le prends-tu pour un lâche?

— Non!... Si je ne vous avais pas connus tous pour des hommes de cœur, je n'eusse jamais consenti à vous admettre parmi nous, car nous parcourons une route pleine de périls. Je souhaite qu'elle se termine heureusement. »

Le soir descendait autour de nous. Le temps du campement était arrivé. Nous atteignions un torrent, qui s'échappait d'un vrai labyrinthe de rochers entassés. Là se reposaient les quatre éclaireurs. Le khan descendit de cheval et eut une longue conférence avec eux.

Pourquoi leur parlait-il bas? Avait-il quelque chose à nous cacher? Enfin il commanda à tous ses gens de faire halte. Un des quatre éclaireurs nous servit de guide au

milieu des roches. Nous tenions la bride de nos chevaux ; l'ascension fut longue. Après quelques détours, nous trouvâmes une place assez vaste, circulaire et protégée par d'énormes blocs de rochers. Ce lieu était une merveilleuse cachette ; seulement deux cents hommes avec leurs chevaux s'y trouvaient un peu à l'étroit.

« Nous resterons ici ? demandai-je à Heider Mirlam.

— Oui.

— Tous ?

— Non, quarante seulement. Les autres iront camper un peu plus loin. »

Je respirai... Cependant j'étais étonné de ne voir allumer aucun feu, malgré la sûreté du lieu... Mes compagnons remarquèrent aussi cette circonstance.

« Belle place,... murmura Lindsay. Petite arène, n'est-ce pas ?

— Oui, certes !

— Brou ! il fait humide et froid près de cette eau. Pourquoi n'allume-t-on point de feu ?

— Je n'en sais rien. Peut-être craint-on d'être découvert.

— Qui pourrait voir la fumée derrière ces hautes roches ? Hum !... cela ne me va guère ! »

Il jetait un regard défiant sur le khan, lequel, fort occupé avec ses gens, ne faisait point attention à nous pour le moment. Je m'assis près de Mohammed Emin. Le cheikh parut heureux de pouvoir me parler. Il me demanda :

« Émir, combien de temps veux-tu rester avec ces Beyat ?

— Le temps qui te semblera bon.

— Eh bien! partons demain matin, séparons-nous d'eux.

— Pourquoi ?

— Un homme qui tait la vérité n'est point un loyal ami.

— Tu crois que le khan nous a menti ?

— Non; mais c'est un homme qui ne dit pas tout ce qu'il pense.

— Il t'a reconnu.

— Je le sais : je l'ai deviné dans ses yeux.

— Il a reconnu aussi Amad el Ghandour.

— Ce n'est pas difficile, le fils porte la ressemblance du père.

— Cela te contrarie-t-il?

— Non. Nous sommes devenus les hôtes des Beyat, ils ne me trahiront point. Mais pourquoi ont-ils pris ce Bebbeh?

— Afin, disent-ils, que leur présence ne soit pas divulguée.

— Que leur importe, émir? Ils sont deux cents bien armés; ils n'ont avec eux ni femmes, ni enfants, ni malades, ni tentes, ni troupeaux... Que peuvent-ils craindre?... Dans quelle contrée sommes-nous?

— Au milieu des pâturages des Bebbeh.

— Et ils veulent se rendre à Djiaf? J'ai bien remarqué que nous marchions toujours vers le midi. Pourquoi divise-t-il son campement en deux? Effendi, ce Heider Mirlam a une langue double. Si nous le quittons demain, quelle route prendrons-nous?

— Les monts Zagros sont à notre gauche; la ville capitale de Banna se trouve dans les environs, du moins je le crois... Ensuite nous passerons par Ahmedabad, Bia, Sourène, Bayendereh. Derrière Ahmedabad s'ouvre une gorge qui conduit, par une suite d'étroits défilés, au Kizzelzieh. Il vaudrait peut-être mieux choisir cette route. Nous aurions les collines de Girzeh et de Sesfir à droite, et tout près les montages stériles de Kourri-Kazhaf; puis nous arriverions aux rivières de Bistan et de Karadjolan, lesquelles s'unissent au Kizzelzieh pour se jeter dans le lac Kioupri. Une fois là, nous serions sauvés; mais le chemin est dangereux.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai connu à Bagdad un Boulbassi-Kurde très expérimenté sur ces chemins. Il me les a si bien décrits, que j'ai pu en tracer une petite carte. Je l'ai encore dans mon portefeuille.

— Et tu crois pouvoir t'y reconnaître ?

— Oui. J'ai pris aussi le croquis d'une autre voie ; celle-ci me paraît moins compliquée. Cependant nous pouvons passer par Soulimania ou Mik et Doveiza pour aller à Sinna... Mais savons-nous quel accueil nous serait fait là-bas ?

— Eh bien, convenons que nous nous séparerons demain des Beyat, et que nous irons par les montagnes vers le lac Kioupri. Ta carte ne nous trompera pas ?

— A moins que mon Boulbassi ne m'ait trompé ; mais je ne le crois point.

— Dormons donc en paix ; que ces Beyat deviennent ce qu'ils voudront ! »

Quand on a voyagé à cheval depuis le matin jusqu'au soir, quelque habitué qu'on soit à cet exercice, il en résulte une telle fatigue, que le sommeil ne se fait guère attendre. Je dormis lourdement une partie de la nuit et ne me serais probablement pas réveillé avant le lever du soleil, sans le grondement sourd et répété que fit entendre Doyan. J'ouvris les yeux. La nuit était assez noire. Dans l'ombre des hautes roches qui nous abritaient, je distinguai cependant une forme humaine s'approchant à pas de loup.

Je saisis mon couteau et criai de toutes mes forces :

« Qui es-tu ? »

Cette interpellation réveilla mes compagnons, qui prirent leurs armes. L'importun visiteur répondit assez tranquillement :

« Ne me reconnais-tu point ? Je suis un des Beyat...

— Que veux-tu ?

— Seigneur, aide-nous : le Bebbeh s'est sauvé ! »

Je me relevai.

« Le Bebbeh s'est sauvé ! Et quand ?

— Je n'en sais rien. Nous dormions.

— Vous êtes cent soixante pour le garder, et vous le laissez partir ?

— Nous ne sommes plus tant...

— Comment ! Où sont tes compagnons ?

— Ils vont revenir.

— Mais où sont-ils ?

— Je n'en sais rien.

— Où est le khan ?

— Il est avec eux. »

Je pris cet homme à bras-le-corps en lui disant :

« Drôle ! vous avez machiné quelque mauvais tour contre nous... Vous me le payerez !

— Laisse-moi, seigneur ! criait le Beyat, nous n'avons aucun mauvais dessein contre vous, car vous êtes nos hôtes.

— Halef, va voir combien il reste de guerriers...

— Ils ne sont que quatre, reprit aussitôt le Beyat. L'un d'eux se tient à l'entrée des roches pour faire la garde... Dans l'autre campement, nous étions dix avec le prisonnier : il en reste neuf maintenant.

— Votre captif est parti à pied ?

— Non. Il a pris son cheval ; il nous a même volé des armes.

— Vous faisiez bonne garde, en vérité ! Enfin, que me veux-tu ?

— Seigneur, reprends-le ! c'est toi qui l'as déjà pris la première fois. »

J'eus de la peine à ne pas rire ; mais il fallait être digne.

Halef revenait au même moment, m'annonçant qu'il

n'avait trouvé, en effet, que trois Beyat. Je continuai mon interrogatoire :

« Pourquoi le khan est-il parti ?

— Pour surprendre les Bebbeh,... murmura le Beyat en hésitant.

— Alors il m'a menti. Il me disait que vous alliez à une fête.

— Seigneur, khan Heider Mirlam ne ment jamais. Quand la surprise aura réussi, il nous conduira réellement à cette fête. »

Je me souvins alors que Mirlam m'avait demandé si nous étions amis ou ennemis des Bebbeh. Il ne nous avait offert sa protection que pour mieux nous garder et nous empêcher de rencontrer ces gens avant lui. Je poursuivis :

« Vous êtes donc en guerre avec cette tribu ?

— Elle est très mauvaise pour nous, seigneur; mais nous allons nous venger aujourd'hui. Nous enlèverons aux Bebbeh leurs troupeaux, leurs tapis, leurs armes. Cent cinquante des nôtres rapporteront le butin chez nous ; les cinquante autres iront avec le chef à Djiaf.

— Si les Bebbeh vous laissent faire. »

Le Beyat releva fièrement la tête.

« Eux ! répliqua-t-il, ce sont des lâches ! Ne vois-tu pas comme ils savent fuir ?

— Un homme seul pouvait-il tenir tête à deux cents ?

— Ne s'était-il pas laissé prendre par toi seul ?

— Bah ! j'en aurais bien pris dix des vôtres de la même façon ! Je vais vous faire tous prisonniers, en comptant les neuf de là-bas. Halef, cours garder le défilé. Si quelqu'un passe sans mon ordre, tire ! »

Le vaillant petit Arabe s'élança dans la direction indiquée. Le Beyat me dit, avec une certaine inquiétude :

« Tu plaisantes, seigneur !

— Non, point du tout. Le khan nous a caché ses des-

seins ; toi-même tu n'as parlé que sous les menaces. Je dois pourvoir à notre sûreté. Vous autres, venez ici ! »

Les gardes du camp s'approchèrent. Je leur ordonnai de déposer leurs armes. Ils refusèrent d'abord ; mais l'Anglais, les deux Arabes, Halef et moi, armés jusqu'aux dents, pouvions leur en imposer ; ils finirent par s'exécuter. Je les laissai sous la surveillance de mes compagnons, et, suivant le cours du torrent, je me rendis à la place du second campement que m'avait indiqué le Beyat.

Je rencontrai la sentinelle, assise sur une roche.

« Qui t'a placé là ? demandai-je.

— Le khan.

— Pour quoi faire ?

— Pour épier son retour.

— Bien. Va là-bas dire à mes compagnons que je ne tarderai pas à revenir.

— Je ne puis quitter mon poste.

— Obéis. Je suis l'hôte du khan, je prends tout sur moi. »

L'homme se leva sans répliquer. Après avoir erré quelques instants, j'entendis le bruit des sabots des chevaux. Je pénétrai alors dans un endroit fort bien abrité, où se reposaient les neuf Beyat.

— Qui va là ? s'écria l'un d'eux.

— L'émir étranger, reprit un autre aussitôt.

— Oui, c'est moi-même, ajoutai-je.

— Oh ! émir, si tu pouvais nous aider !... Notre prisonnier s'est enfui.

— Vous ne l'aviez donc point lié ?

— Il a su user et dénouer ses liens. Il s'est sauvé pendant que nous dormions, et il a emmené son cheval.

— Prenez les vôtres, et suivez-moi. »

Ces gens obéirent sans défiance. Je les conduisis à notre camp. Mohammed avait fait un petit feu. Tout le

monde était assis autour. Nos Beyat, désarmés, semblaient fort calmes. Nous menaçâmes les nouveaux venus de nos armes terribles. Ils se décidèrent à déposer leurs lances; d'ailleurs, nous leur déclarâmes que nous n'avions aucune mauvaise intention contre eux. Nous voulions seulement nous assurer des otages, au cas où le khan aurait agi déloyalement contre nous.

Lindsay, qui avait compris à demi ce qui s'était passé, et qui en quelques mots fut au courant, me demanda :

« Sir, que voulez-vous faire de ces drôles?

— Nous verrons quand le khan reviendra.

— S'ils se révoltent?

— Ils ne le pourraient, nous sommes trop bien armés... Halef garde la seule issue.

— Là-bas?

— Oui.

— Il y a encore un autre passage, *yes!* »

Je suivis l'indication du doigt de Lindsay.

Une roche énorme se dessinait sur le ciel étoilé.

« Vous riez, sir. Comment grimperaient-ils sur cette muraille? La roche a plus de cinq mètres de haut. »

Lindsay sourit, montrant toutes ses grandes dents. Il murmura :

« Hum! Vous êtes habile quelquefois, mais David Lindsay vous en apprend encore.

— Expliquez-vous, sir.

— Allez voir de près la roche et le petit bois.

— Attendez un peu, master. Il faut éviter de montrer le chemin aux Beyat, s'il existe et si ces hommes ne le connaissent pas.

— Il existe, master. Cette roche, voyez-vous, est fendue; dans l'étroite fissure poussent de grands arbres.

— Ah! je comprends. La découverte peut nous servir,... à moins que les Beyat ne connaissent le passage.

— Je ne le crois pas. Quand je suis allé jusque-là hier,

je n'ai vu ni planton ni sentinelle, et personne ne m'a suivi.

— Cette fente est-elle bien étroite?

— Elle permettrait de passer à cheval.

— Et derrière la roche, que trouve-t-on?

— Je ne sais. La nuit tombait, je n'ai pas traversé le fourré. »

La chose me parut assez importante pour l'examiner. Je me levai, m'éloignant d'un air indifférent; puis je me mis à tourner autour de l'amphithéâtre, comme disait l'Anglais, me dissimulant de mon mieux.

Je parvins bientôt à entrer dans la crevasse boisée. Le fourré dépassait la roche et formait par derrière un petit bois, où les troncs noueux, les fragments de roches, les lianes, rendaient la marche très difficile. Je mesurai la fissure : elle avait environ deux mètres de large.

Je fis, avec la pointe de mon couteau, quelques marques dans la roche, je coupai plusieurs branches embarrassantes, puis je revins en prenant mille précautions. Je vis Halef toujours à son poste d'observation. Il me promit de donner le signal à la première approche.

« Eh bien? me demanda Mohammed Emin, avec lequel j'échangeais sans crainte une conversation en arabe chaque fois qu'un incident nouveau se produisait. Qu'as-tu trouvé?

— Une magnifique porte de sortie au cas où nous voudrions décamper sans *salam*, là-bas, au milieu de cette roche, qui semble d'un seul bloc. J'ai fait des marques, j'ai coupé des branches pour faciliter le passage.

— Mais n'y a-t-il pas beaucoup de pierres?

— Oui, des pierres, des troncs d'arbres, des herbes folles... On s'en pourrait tirer tout de même.

— Crois-tu donc que nous ayons besoin de fuir de la sorte?

— Je n'en sais rien, je le crains. Ne souris pas, Moham-

med Emin, si je t'assure que dès mon enfance j'ai senti comme un avertissement au fond du cœur toutes les fois qu'un événement fâcheux devait m'arriver.

— Je te crois... Allah est grand!

— Quand ce qui m'arrive, est quelque chose d'heureux, je ne le pressens jamais... C'est le danger ou la peine qui s'annoncent ainsi par un serrement de cœur, et, quand plus tard je calcule le temps où le malheur a dû commencer, c'est toujours au même moment que mon angoisse...

— Eh bien, nous suivrons les avertissements qu'Allah t'envoie. »

On se tut. Nous étions tous inquiets et préoccupés. Nous attendions avec impatience le lever du jour.

Les premiers rayons de l'aurore éclairaient à peine la cime des rochers, lorsque Halef accourut tout essoufflé. Il nous annonçait l'arrivée d'une forte troupe de cavaliers.

Je montai à cheval et suivis le petit hadji. Il ne me fut pas difficile, même à l'œil nu, de distinguer au milieu de la plaine un grand nombre de cavaliers, dont l'avant-garde chevauchait très vite. Je les reconnus avec ma lunette.

« Qui sont-ils? demanda Halef.

— Ce sont les Beyat.

— Mais, sidi, ils étaient à peine la moitié de cette troupe!

— Ils reviennent avec leur prise. Ils chassent des bestiaux devant eux; ils ont des prisonniers. Tiens, regarde comme le khan prend les devants avec quelques hommes. Il sera bientôt ici.

— Que ferons-nous?

— Je ne sais trop. »

Je retournai près de mes compagnons pour leur raconter ce qui se passait. Comme moi, ils parurent convaincus que nous n'avions rien à craindre du khan. Nous ne pouvions d'ailleurs lui reprocher qu'un manque de con-

fiance envers nous. S'il nous eût fait part de ses projets, nous ne nous serions pas joints à sa troupe, car cette alliance avec une bande de voleurs, outre qu'elle nous plaisait peu, pouvait amener une foule de périls; mais enfin il était trop tard... Nous fûmes tous d'avis d'user de prudence et de ménagements. Cela convenu, je retournai, bien armé, près de Halef.

Le khan avançait toujours au galop. Il nous rejoignit au bout de cinq minutes avec sa petite troupe, et arrêta brusquement son cheval devant moi en s'écriant :

« *Salam*, émir! Tu as été étonné de ne pas nous voir à ton réveil. J'ai dû prendre des précautions contre un danger qui nous menaçait. J'ai réussi : regarde dans la plaine. »

Je regardai le chef en face.

« Tu as été voler et piller, khan Heider Mirlam! lui répondis-je.

— Voler! répéta le chef d'un air plus surpris que blessé. Est-ce voler que de prendre à un ennemi le plus qu'on peut?

— Les chrétiens appellent cela un vol, et je suis chrétien. Mais pourquoi te cachais-tu ainsi de nous?

— Parce que je craignais quelque opposition de ta part. M'aurais-tu quitté, si tu avais su mon dessein?

— Certainement.

— Tu serais allé avertir les Bebbeh?

— Je n'aurais pas cherché à les rencontrer, et je n'aurais pu, du reste, leur être d'un grand secours; mais, si les circonstances me l'avaient permis, je les aurais avertis qu'un danger les menaçait.

— Tu le vois, émir, j'ai bien fait de me taire. Je ne pouvais prendre que deux partis : ou vous cacher mon projet, ou vous retenir prisonniers jusqu'à ce que nous revenions de l'expédition. J'ai voulu agir en ami, et j'ai choisi le premier parti.

— Quant à moi, j'ai fait prisonniers ceux des tiens que tu laissais près de nous.

— Allah ! et pourquoi ?

— Parce que tu nous abandonnais. Je ne savais pas ce qui allait advenir, il me fallait une caution pour notre sûreté.

— Seigneur, tu es un homme de précaution ; mais il fallait te fier à moi davantage. Qu'est devenu le Bebbeh ?

— Il n'était plus avec tes hommes. Il s'est enfui peu après ton départ. »

Le khan pâlit et s'écria :

« C'est impossible ! Cela détruit tous nos avantages. Laisse-moi. Je vais parler à ces chiens, qui dormaient sans doute au lieu de veiller. »

Heider Mirlam se précipita à bas de son cheval, puis courut comme un furieux vers le campement. Nous le suivîmes.

Il se passa alors entre le khan et ses gens une scène difficile à décrire. Le chef tombait à bras raccourcis sur les malheureux Beyat, frappait des pieds et des poings, hurlait comme un sanglier sauvage. Il ne s'arrêta que quand il fut à bout de forces. Je n'avais jamais vu la colère d'un homme arriver à ce paroxysme.

Lorsqu'il revint vers nous, j'essayai de le calmer en disant :

« Pourquoi te fâcher ainsi ? Ne m'avais-tu pas promis la liberté du prisonnier ?

— J'aurais tenu ma parole, mais seulement quand il lui aurait été impossible de me trahir.

— Quel est donc ton plan ?

— Nous avons emporté tout ce qui se trouvait au camp des Bebbeh. Il va falloir faire le triage. Ce qui en vaudra la peine, je l'enverrai aux nôtres sous bonne garde et par des chemins détournés. Les choses sans valeur seront emportées avec nous à Djiaf. Chemin fai-

sant, nous laisserons quelques traces du butin pour attirer les Bebbeh, qui croiront avoir affaire aux Djiaf. Pendant ce temps, nos gens s'en retourneront en paix avec les meilleures dépouilles.

— Ce plan est fort bien conçu.

— Oui, mais il va échouer. Le prisonnier sait qui nous sommes. Il a sûrement épié ici, il dira tout. Son cheval était excellent. Peut-être a-t-il déjà donné l'alarme dans tous les camps alliés.

— Ce serait fâcheux pour vous et pour nous, car nous partagerons votre sort : le prisonnier nous a pris pour quelques-uns des vôtres.

— Il connaît notre campement, il en a trouvé le défilé. Nous sommes perdus! »

En ce moment un cri d'effroi retentit à l'entrée du camp. D'autres cris répondirent :

« Allah! Allah! disait une voix, ce sont eux! »

Nous nous retournâmes et nous reconnûmes le fugitif. Une troupe nombreuse l'accompagnait. Ces hommes rentraient un à un par l'étroite passe. L'ex-prisonnier s'élança sur moi avec des yeux étincelants. Nous avions oublié, dans le trouble du retour, de faire suffisamment garder le défilé. Les ennemis, du reste, étaient nombreux, bien armés : quelques sentinelles ne les eussent point arrêtés.

Le Bebbeh que j'avais fait prisonnier la veille devait être un khan ou un cheikh. Il tenait une lance et un fusil comme les autres, et en outre un magnifique poignard de l'Afghanistan, avec un manche tout brillant de pierreries.

Je saisis ce furieux par le poignet gauche, qui lâcha son arme sous la pression de mes doigts, et je lui serrai la gorge de l'autre main.

« Brigand, tu mourras! cria-t-il en râlant.

— Je ne suis pas un Beyat, repris-je. Je ne vous ai ni attaqués ni pillés.

— Tu es un voleur, un chien ! Tu m'as fait prisonnier ! Tu auras ton tour. Je suis le cheikh Gazal Gaboya. Nul ennemi ne me résiste ! »

Ce nom, je l'avais entendu prononcer comme celui de l'un des chefs les plus vaillants de ces contrées. Je ne me déconcertai point cependant. Je connaissais un certain jeu qui allait surprendre notre fanfaron.

« Fais-moi prisonnier si tu peux, » dis-je avec calme.

Lui lâchant la main et la gorge, je reculai. Il crut que j'avais peur. Il poussa un cri de triomphe et voulut s'élancer sur moi ; mais je le reçus avec un tel coup de poing dans le creux de la poitrine, qu'il perdit l'équilibre. Je me précipitai sur lui et lui administrai de grands coups de poing sur la tempe.

« Maintenant à cheval ! » criai-je en me relevant.

Tout cela se passa en moins d'une seconde. Les Bebbeh et les Beyat en venaient aux mains à l'entour. Master Lindsay s'était bravement mis de la partie : il avait renversé un ennemi en le frappant avec la crosse de son fusil, et tenait tête à un second. Les deux Haddedîn, appuyés contre une roche, ne laissaient approcher personne. Pour le petit Halef, il serrait un Bebbeh sous son genou et lui travaillait consciencieusement la tête, à l'aide du manche de son pistolet.

« Sidi, criait-il, ne fuyons pas, battons-nous !

— Nous ne le pouvons ni ne le devons, Halef ! Ils sont en nombre. Laissons-les s'arranger avec les Beyat. Vite, à cheval ! »

J'avais ramassé le précieux poignard de Gazal Gaboya : il me devait bien ce souvenir. Je sautai sur mon coursier noir. Celui-ci comprit qu'il s'agissait d'une course folle. Il huma l'air, et j'eus de la peine à le retenir pendant que mes compagnons se préparaient. Enfin je le dirigeai parmi les branchages, entre les deux roches. Les branches craquaient sous ses sabots. Bientôt mes compagnons me

rejoignirent. Dès que je les eus vus entrer dans le défilé, je me hâtai de faire franchir à mon cheval les rochers, les broussailles, pour le lancer dans la plaine. Les autres suivaient.

Un coup d'œil jeté autour de moi me convainquit de l'habileté du cheikh Gazal. Au lieu d'aller avertir sa ferka, trop faible pour se défendre contre les Beyat, il l'avait laissé attaquer, pour courir d'un trait à tous les pâturages. Il ramenait les hommes de sa tribu en grosse troupe, entourait avec eux le camp de ses ennemis par trois côtés, et faisait en même temps échec à ceux des pillards qui ramenaient le butin.

Nos amis les Beyat me semblaient dans une mauvaise passe. On allait leur faire promptement rendre gorge.

Nous entendions les cris et les coups d'un combat furieux. Les Bebbeh peut-être tombaient déjà sur les maraudeurs. Nous ne pouvions nous rendre compte du mouvement. A gauche, je voyais seulement une forte troupe de cavaliers, disposée en ligne et courant vers le camp. A droite, la plaine, qui s'étendait jusqu'au fond de l'horizon, était semée de groupes de combattants. Les uns allaient dans un sens, les autres dans un autre. Rien de tout cela ne me paraissait rassurant.

« Marchons, marchons! cria Mohammed. Ils vont tirer sur nous... Es-tu blessé, effendi?

— Non, et toi?

— Une petite égratignure. »

En effet, sa joue saignait; mais la plaie semblait insignifiante.

« Mettons-nous tous sur une même ligne, opinai-je, afin qu'on nous prenne de loin pour un seul cavalier. »

Cette ruse ne pouvait tromper les Bebbeh qui nous poursuivaient. Ils connaissaient notre nombre.

« Nous atteindront-ils, sidi? demanda Halef.

— Qui sait ? Cela dépend de la vitesse de nos chevaux. Mais, hadji Halef Omar, qu'as-tu donc à l'œil ? »

L'œil du petit Arabe enflait terriblement ; il était tout bleu et plein de sang.

« Ce n'est rien, sidi ; c'est ce Bebbeh. Il avait la taille trop longue. Il m'a porté un petit coup avant que j'aie eu le temps de l'abattre... *Hamdoulillah !* il ne recommencera plus de longtemps !

— Tu l'as tué, Halef ?

— Oh ! non, pas tout à fait, sidi. Je sais que tu ne le veux pas. »

Nous galopâmes pendant un quart d'heure environ. On nous poursuivait toujours, mais la troupe s'était un peu dispersée. Les meilleurs chevaux se trouvaient assez rapprochés de nous ; les autres restaient loin en arrière. Au bout de quelque temps, six Bebbeh prirent une forte avance et nous rejoignirent presque. Nous nous arrêtâmes et descendîmes de cheval.

« Tirons-nous ? demanda Lindsay.

— Oui, aux chevaux ! »

Les deux Haddedin se préparèrent. Je recommandai de bien viser, pour n'atteindre que les montures. Nos poursuivants, devinant notre dessein, s'étaient arrêtés un instant au lieu de se disperser.

« *Fire !* » commanda l'Anglais.

Tout le monde le comprit : nous tirâmes ensemble. Aussitôt chevaux et cavaliers formèrent une masse se débattant étrangement à terre. Nous n'avions pas le temps de les regarder se débrouiller. Il fallut remonter à cheval et presser le pas.

Quelques minutes plus tard, nous étions loin de toute poursuite, seuls au milieu d'une plaine assez vaste. Arrivés à l'extrémité de cette plaine, une montagne se dressait brusquement devant nous.

De tous les côtés, du reste, le sol se présentait rocail-

leux et escarpé. Nous arrêtâmes machinalement nos bêtes.

« Où aller ? demanda le vieux cheikh.

— Je ne sais, » répondis-je.

Jamais je ne m'étais trouvé plus perplexe en face d'une direction à choisir.

« Réfléchissons, reprit Amad, nous en avons le loisir, et il faut laisser souffler les chevaux.

— Réfléchir, c'est bientôt dit. Je ne sais pas même dans quelle contrée nous sommes. Vous ne connaissez pas davantage ce pays. Je crois, d'après ma petite carte et notre route d'hier, que vers le sud se trouvent Noueizgich, Merva-Beytoch et Deiras. De là nous atteindrions Soulimania.

— Ne prenons pas cette route, interrompit Mohammed.

— Faisons ce que je t'ai proposé hier : le chemin de Soulimania nous conduit jusqu'au fleuve Berozich. Nous suivrons ce cours d'eau pendant une journée de marche, pour arriver aux montagnes qui sont derrière Banna.

— J'y consens.

— Le fleuve a pour nous cet avantage qu'il forme la limite entre la Perse et l'Ejalet, de sorte que nous pourrons passer d'une rive à l'autre selon les circonstances. Je crois qu'en prenant par le sud nous finirons par nous reconnaître. »

Nous commençâmes à gravir la hauteur, derrière laquelle nous aperçûmes une vallée.

Les montées et les descentes se succédèrent ainsi pendant un assez long espace de terrain. Nous atteignîmes enfin la région des hautes montagnes.

A l'heure du soleil couchant, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un bois touffu couronnant un sommet. Sur la lisière s'élevait une hutte dont le toit laissait échapper une légère fumée.

« Il y a quelqu'un ici, remarqua Halef.

— Quelqu'un dont nous n'avons rien à craindre, j'espère, repris-je. Tenez-vous un peu en arrière, j'irai à la découverte. »

Je grimpai jusqu'à la maisonnette. Elle était bâtie avec des fragments de roche dont les interstices étaient bouchés avec de la mousse. Le toit, fait en simples branchages, et la porte, plus basse que la taille d'un homme, me parurent très primitifs.

Le bruit de mes pas fit sortir de l'étroite ouverture la tête d'un animal que je pris d'abord pour un ours; mais la voix de cette bête poilue me convainquit que j'avais affaire à un chien.

En ce moment, un coup de sifflet partit du fond de la hutte. Le chien se retira, et une seconde tête apparut au dehors. A quelle espèce d'animal appartenait celle-ci? Il eût été difficile de décider à première vue. Ce qui me frappa fut un mélange indescriptible de cheveux, de poils, de barbe, puis un large nez tout noir, et deux petits yeux flamboyants comme ceux d'un chacal; tout cela pourtant devait appartenir à un homme. Je me hasardai à crier :

« *Ivari'l ker!* Bonsoir! »

Un grognement sourd me répondit.

« Demeures-tu seul ici? » continuai-je.

Le grognement devint plus fort.

« Y a-t-il d'autres cabanes dans le voisinage? »

Cette fois, ce fut un mugissement terrible. La voix de l'étrange créature descendait au plus profond de la gamme des sons. Puis je vis une pique sortir de l'ouverture et s'avancer progressivement jusqu'à ma poitrine.

« Viens dehors, dis-je avec politesse, et entendons-nous en paix. »

Le grognement redoubla. La pique atteignit presque ma gorge. J'empoignai alors le manche de l'instrument

pour le tirer à moi. Le bizarre habitant de la hutte retint solidement son arme, de sorte que, moi tirant, lui se cramponnant, mon personnage finit par sortir d'abord sa tête chevelue, son nez noir, puis deux mains de la même couleur, pourvues de griffes effroyables, enfin un corps couvert d'une sorte de sac à charbon. Ce n'était pas tout : je vis apparaître deux espèces de gaines de cuir énormes, terminées par des objets dans lesquels la finesse de mon intelligence me fit deviner des bottes, qui eussent, je crois, chaussé le colosse de Rhodes.

Après cela, tout le personnage se redressa pour se camper devant moi... Le chien s'élança au côté de son maître. Il était tout aussi poilu, tout aussi noir, tout aussi sauvage : les deux faisaient la paire, et tous deux, malgré leur aspect ébouriffé, semblaient plus craintifs que redoutables.

« Qui es-tu? interrogeai-je en affectant alors une voix des plus rudes.

— Allo, » gronda mon interlocuteur.

Enfin, c'était quelque chose d'humain !

« Que fais-tu ?

— *Nourmdar* (charbonnier). »

C'était une explication plausible du nez et des mains couleur de suie. Cependant la profession ne me paraissait pas nécessiter de telles griffes ni de tels hurlements. A cela près, j'avais bien affaire à un homme.

Comme je remarquais que ma grosse voix avait produit bon effet, je continuai sur le même ton :

« Es-tu seul ? As-tu des compagnons avec toi ?

— Non, je n'ai personne.

— Combien faudrait-il marcher de temps pour rencontrer des hommes ?

— Plus d'un jour.

— Pour qui fais-tu du charbon ?

— Pour le seigneur qui fait du fer.

— Où demeure-t-il ?

— A Banna.

— Tu es un Kurde ?

— Oui.

— Un Djiaf ?

— Non.

— Un Bebbeh ?

— Non. »

Il toussa et cracha avec le plus profond mépris. Ces façons, je l'avoue, manquaient d'élégance ; cependant, vu les circonstances, elles gagnèrent toute ma sympathie pour ce charbonnier.

Je repris donc :

« A quelle tribu appartiens-tu ?

— Je suis un Banna.

— Regarde là-bas, Allo : vois-tu quatre cavaliers ? »

Le brave homme écarta légèrement les mèches de la luxuriante chevelure qui voilait ses yeux et jeta un regard dans la direction indiquée.

Malgré l'épaisse couche de charbon répandue sur ce visage barbu, je devinai l'expression de la frayeur s'étendant progressivement sur la physionomie de ce demi-sauvage.

« Ce sont des Kurdes ? » me demanda-t-il tout inquiet.

Enfin il parlait autrement que par monosyllabes, il s'enhardissait jusqu'à questionner lui-même.

« Non, répondis-je.

— Qui sont-ils donc ?

— Nous sommes cinq, deux chrétiens et trois Arabes.

— Chrétiens ! qu'est-ce que cela ?

— Je te l'apprendrai plus tard, car nous allons passer la nuit chez toi... »

Le Kurde tressaillit et s'écria presque en tremblant :

« Seigneur, ne fais pas cela !

— Pourquoi ?

— Les mauvais esprits habitent la montagne.

— Tant mieux ! Nous voudrions voir un esprit.

— Il pleut toujours ici.

— Nous ne craignons pas l'eau.

— Il tonne bien souvent.

— Qu'importe !

— Il y a des ours dans la forêt.

— Nous aimons beaucoup le jambon d'ours.

— Il vient des voleurs toutes les nuits.

— Nous les tuerons. »

Tous les arguments épuisés, le brave homme se décida soudain à m'avouer la vérité. Il me dit d'un ton suppliant :

« Seigneur, je vous crains.

— Tu as tort. Nous ne sommes ni des voleurs ni des assassins. Nous demandons seulement à dormir cette nuit sous ton toit ; demain nous partirons. Si tu nous reçois, nous te donnerons une piastre d'argent.

— D'argent ! une piastre entière ?

— Oui, et même deux si tu es complaisant.

— Oh ! seigneur, je serai très complaisant. »

Le pauvre charbonnier semblait tout transformé : il souriait, sautait, battait des mains. Je le considérais pendant ce temps avec curiosité.

Non, rien n'était plus étonnant que l'énorme crinière et la barbe touffue de ce sauvage Banna-Kurde. Jamais je n'avais rien vu de semblable.

Le chien semblait partager la joie de son maître. Il remuait doucement sa grosse queue laineuse, il tournait autour de nous ; il osa même tendre sa large patte du côté de Doyan, comme pour l'inviter à jouer. Mais Doyan dédaigna de pareilles avances.

« Connais-tu la montagne bien exactement ? demandai-je encore à mon hôte.

— Oh ! oui, les moindres détours.

— Connais-tu le Berozieh ?

— Le fleuve là-bas qui fait la frontière ? Oh ! oui.

— A combien de jours de marche se trouve-t-il ?

— A une demi-journée.

— Connais-tu Banna ?

— J'y vais deux fois par an.

— Connais-tu Ahmedabad et Bayendereh ?

— Oui.

— Sais-tu où est Bistan ?

— Oui, je le sais ; mon frère y demeure.

— Es-tu obligé de travailler tous les jours ?

— Je travaille quand il me plaît, répliqua le sauvage avec une fierté à laquelle je ne m'attendais point.

— Alors tu peux aller et venir comme tu veux, et quitter ce lieu si cela te convient ?

— Seigneur, pourquoi me fais-tu ces questions ? »

Cet homme à peine dégrossi se montrait prudent : cela me plut. Je lui dis aussitôt :

« Je vais t'expliquer pourquoi je te demande tout cela. Nous sommes étrangers dans ce pays ; nous ne connaissons pas la manière de nous diriger dans ces montagnes, et nous avons besoin d'un homme sûr pour nous guider. Si nous trouvons cet homme, nous lui donnerons deux piastres par jour.

— Oh ! est-ce vrai, seigneur ? Je ne gagne par an que dix piastres avec ma provision de farine et de sel. Voulez-vous que je vous conduise ?

— Nous verrons. Si nous sommes contents de toi et de ton hospitalité, cette nuit, nous te prendrons avec nous. Peut-être te ferons-nous gagner plus de dix piastres.

— Appelle tes compagnons. Je leur fournirai de la farine, du sel, un pot pour la cuisine. J'ai aussi de la venaison tant que vous en voudrez, et de l'herbe pour vos

chevaux plus qu'ils n'en pourront manger. Là-bas, il y a une fontaine. Je vais vous faire un lit aussi doux que celui d'une sultane validé ! »

Ce brave Allo se métamorphosait complètement : le seul mot de piastre avait opéré un tel prodige.

Je fis signe à mes compagnons, qui commençaient à trouver l'entretien assez long. Ils accoururent et ne se montrèrent pas moins étonnés que moi à l'aspect du sauvage charbonnier. L'Anglais surtout n'en revenait pas. De son côté, Allo admirait le nez et tout l'ensemble du visage de master Lindsay ; je crois qu'il le trouvait très drôle.

« Quelle horreur de diable ! murmura mon insulaire. Qu'est-ce que cela ? un gorille ?

— Point du tout, un Kurde de la race des Banna.

— Affreux ! va te laver ! » criait Lindsay en se tournant vers notre hôte.

Mais celui-ci, ne comprenant pas l'anglais, ne broncha nullement et resta noir comme devant.

Comme il eût été difficile de tenir tous dans la hutte, et que d'ailleurs la nuit paraissait belle, nous nous décidâmes à camper dehors. On attacha et on pansa les chevaux ; on étendit les couvertures sur la mousse. Je fis part à Mohammed des bonnes intentions du charbonnier pour nous guider. Cette rencontre nous parut fort heureuse ; cependant nous résolûmes de surveiller l'homme de fort près.

Notre hôte, pendant ce temps, traînait hors de son trou un sac de grossière farine, puis nous apportait un vase d'argile plein de sel. Il mit aussi à notre disposition le fameux pot, dont l'aspect crasseux fit bondir sir David. Enfin il nous conduisit derrière la hutte, souleva une grosse pierre, et nous montra son magasin de viande déposé dans une fente du rocher. La provision consistait en deux lièvres et un chevreuil des plus faisandés. Le

brave homme s'occupa ensuite à tirer de l'eau, que Halef portait à nos bêtes. Les deux Haddedîn coupaient de l'herbe avec leurs couteaux. J'étais chargé de surveiller le rôti sur le feu que nous venions d'allumer. Cette cuisine me donna beaucoup de peine, mais elle réussit à merveille.

« Sale drôle ! grommelait l'Anglais. Il se remue bien pourtant... C'est dommage...

— Et quoi donc, sir Lindsay ?

— Ce misérable pot, *yes !* S'il avait été plus propre, *yes !* on eût pu s'en servir.

— Pour quoi faire ?...

— Un pudding.

— Un pudding ! Où allez-vous penser à un pudding, sir ?

— Ne suis-je point un Englishman ?

— Si vraiment ; mais, pour l'amour de Dieu, dites-moi comment vous feriez un pudding ici ?

— J'en pourrais faire partout.

— Je connais vingt sortes de pudding, et pas une seule praticable en un pareil lieu.

— Oh ! oh ! pourquoi ?

— Parce que tout manque.

— Tout, oh ! non. Nous avons du chevreuil, de la farine, du sel, tout au contraire.

— Du chevreuil, de la farine, du sel, tout ! Apprenez-moi cette recette précieuse : faire un pudding avec ces trois éléments, tandis qu'il faut du lard, des œufs, des oignons, du poivre, du citron, du persil, de la moutarde, etc.

— C'est vrai ! il faudrait encore cela ! » soupira Lindsay ; puis il se tut mélancoliquement.

Je servis au pauvre Anglais un magnifique gigot de chevreuil, dont il ne laissa que l'os, ce qui le consola un peu.

Tout en découpant notre festin, je m'aperçus que le Kurde, appuyé contre sa maisonnette, suivait d'un œil avide le mouvement de mes doigts.

« Viens ici, Allo ! lui criai-je. Mange avec nous. »

A l'instant même, Allo était à mes côtés. Je vis que je m'en faisais un ami solide. Pour l'éprouver, je lui demandai :

« Combien nous vends-tu ton chevreuil ?

— Oh ! rien, seigneur, je vous le donne ; j'en prendrai un autre pour moi.

— Je te remercie ; mais laisse-moi le plaisir de te payer notre succulent dîner. Tiens. »

Et, tirant deux piastres de ma ceinture, je les lui mis dans la main.

« Oh ! seigneur, ton âme est miséricordieuse ! Veux-tu aussi les deux lièvres ?

— Nous les emporterons demain avec nous. »

Après le repas, Allo apporta une grande quantité de branchages, qui, sous nos couvertures, formèrent un excellent coucher. Nous dormîmes jusqu'au jour. Il y avait longtemps que je ne m'étais si bien reposé.

En nous levant, nous mangeâmes chacun un peu de la viande froide qui restait. Lindsay se rassérénait. Il me dit :

« Vous avez payé le chevreuil, sir ; je vous rendrai l'argent.

— Laissez donc !

— J'y tiens. Combien demande ce bon gorille pour nous conduire ?

— Je lui ai promis deux piastres par jour.

— Bien, je m'en charge, vous m'entendez, sir ! »

Nous appelâmes notre Kurde, afin de lui faire subir un examen en présence des Haddedîn.

Je lui dis :

« As-tu jamais entendu parler du lac Kioupri ?

— Je suis allé sur ses bords.

— Est-il loin d'ici ?

— Voulez-vous traverser beaucoup de villages ou peu ?

— Le moins possible.

— Alors il vous faut six jours.

— Dis-nous quelle route tu nous feras prendre.

— On va d'ici à Berozieh, puis on remonte le fleuve jusqu'à Ahmedabad. Là il y a un défilé vers la droite qui conduit au Kizzelzieh. Arrivé sur la rive, on voit l'eau se jeter dans le lac Kioupri. »

A ma grande satisfaction, le charbonnier kurde nous traçait absolument la même voie que celle dessinée sur ma carte. Je poursuivis :

« Tu te charges de nous conduire ?

— Seigneur, je puis te conduire jusqu'à la plaine où l'on aperçoit Bagdad.

— Comment connais-tu si bien ce chemin ?

— J'ai accompagné des marchands qui venaient chargés dans la montagne et retournaient à vide. Je ne faisais pas de charbon alors. »

Cet homme était une vraie perle cachée. On n'eût pu certainement l'appeler un génie ; mais il avait une nature droite et s'attachait aisément. Je me hâtai de le prendre à notre service.

« Eh bien, lui dis-je, tu nous conduiras jusqu'à la plaine. Chaque jour nous te donnerons deux piastres. Si tu te montres fidèle, nous t'achèterons un cheval, que tu garderas pour toi. Cela te va-t-il ? »

Un cheval, c'était pour lui un véritable trésor. Il saisit ma main et la porta à la place où, sous la broussaille de sa barbe, suivant les lois de l'anatomie, devait se trouver la bouche.

« O seigneur ! s'écria le pauvre homme, ta bonté est plus haute que la montagne. Puis-je emmener mon chien ? lui donneriez-vous à manger ?

— Oui. Nous chasserons sur la route, et il aura sa part. »

Cet homme possédait du sel. Je le priai d'en emporter une provision. On comprend combien cet assaisonnement est précieux, quand pendant plusieurs mois on s'en est vu privé. La plupart des Bédouins et beaucoup de peuplades kurdes ne font point usage de sel, de sorte que nous étions souvent obligés de nous en passer.

Allo eut promptement terminé ses préparatifs. Il cacha sa farine et le reste de son sel dans des trous, prit son couteau et son terrible pieu, pique ou lance, passa une corde d'écorce au cou de son chien et la noua à sa ceinture. Il ne parut point s'inquiéter d'un couvre-chef.

Nous nous mîmes en route, un peu réconfortés et d'assez bonne humeur. Notre guide nous dirigea si bien, que nous atteignîmes dans l'après-midi le Berozich. Nous fîmes halte, et nous nous baignâmes dans le fleuve. Allo heureusement se laissa persuader par l'exemple; il se servit de sable fin en guise de savon, et parut un autre homme après cette bienfaisante opération.

Il nous sembla utile alors de faire un détour assez long vers le midi, afin d'éviter la rencontre des riverains ou des tribus nomades qui se rapprochent du fleuve. Nous campâmes pendant la nuit près d'un petit torrent, affluent du Berozieh.

Le lendemain, je m'éveillais à peine, que notre Kurde accourut pour me rappeler ma promesse : il connaissait, assurait-il, un homme pouvant nous vendre un bon cheval.

« Demeure-t-il dans un grand village? demandai-je.

— Non; il n'y a que quatre maisons près de la sienne. »

Cela m'arrangeait fort. L'affaire fut vite traitée. J'obtins, pour cent vingt-cinq piastres, un cheval passable et son harnachement.

Dans le milieu de la journée, nous parvînmes sur les hauteurs de Banna. Après une rapide chevauchée, nous vîmes s'ouvrir devant nous le défilé qui conduit vers le sud. Nous avions dû forcer un peu nos chevaux dans ces montées abruptes et sans aucun chemin tracé, d'autant que nous désirions atteindre le sommet avant de nous arrêter pour le campement. Nous fîmes halte tout près du défilé, au fond d'une petite vallée boisée de chênes nains. Chemin faisant, nous avions abattu assez de gibier pour le repas du soir. Après nous être réconfortés, nous tirâmes au sort, afin de régler les heures de faction. Nous croyions devoir redoubler de précaution en un tel lieu : la nouvelle des courses des Beyat était sans doute connue déjà à Banna ; peut-être y étions-nous signalés aussi.

La nuit se passa sans alerte. Au petit jour, nous nous avançâmes dans le défilé, espérant bien n'y rencontrer personne à cette heure matinale.

Nous débouchâmes sur une plaine sauvage dont le mélancolique aspect me frappa : aridité complète, silence profond ; à peine un ruisseau, pas une seule habitation dans ce vaste et triste espace. Je me sentais singulièrement impressionné en foulant un sol sur lequel nul pied européen ne s'était sans doute encore posé.

Vers midi, nous traversâmes une vallée plus étroite et dessinée un peu de biais. Nous tournions ce pli de terrain, lorsque Doyan s'arrêta, fixant sur moi un œil inquiet.

Je connaissais l'excellente bête : elle pressentait quelque chose d'insolite et demandait la permission de chasser. J'arrêtai aussi ma monture, et j'examinai tous les environs avec la longue-vue. Rien, ni trace ni indice quelconque. Cependant, pour éprouver le chien, je murmurai :

« Va, Doyan ! »

Aussitôt l'animal s'élança dans un buisson. Nous



Doyan fit un bond sur l'homme et le renversa.

entendîmes un cri, suivi d'un aboiement court. Le chien, certainement, se trouvait en présence d'un être humain. J'appelai Halef; nous sautâmes à terre. Je jetai la bride de mon cheval au petit hadji et me dirigeai vers le fourré.

Au milieu des broussailles épineuses, je vis un homme renversé. Doyan le tenait à la gorge. Je fis relever le chien, disant :

« Doyan, ici ! »

L'homme se redressa promptement.

« Que fais-tu là ? » demandai-je à l'inconnu.

Celui-ci me regarda, comme s'il cherchait une réponse, puis soudain prit son élan et disparut. Sur un signe, Doyan bondit à sa poursuite. Un nouveau cri d'angoisse parvint à nos oreilles, accompagné des aboiements du chien. A la place que l'homme venait de quitter se trouvait son fusil, accroché aux branches brisées. Je dis à Halef, qui était venu me rejoindre, de prendre l'arme, et nous courûmes à la recherche de notre fugitif. Doyan avait de nouveau sauté à la gorge de l'homme. Celui-ci n'osait bouger pour prendre son couteau ; il restait comme pétrifié. Je fis lever le chien. L'inconnu se tint alors fort humblement devant nous. Je lui demandai :

« Qui es-tu ?

— Un habitant de Boota.

— Un Bebbeh ?

— Non, seigneur. Nous sommes ennemis des Bebbeh, car j'appartiens à la race des Djiaf.

— D'où viens-tu ?

— Je viens d'Achmed-Koulvan.

— C'est loin. Que faisais-tu là ?

— Je soignais les troupeaux du kiajah.

— Où vas-tu ?

— A Boota, pour voir mes frères. Les Djiaf célèbrent une grande fête, j'ai voulu retourner près d'eux.

— Les Djiaf ont-ils invité des étrangers à leur fête ?

— Oui. J'ai entendu dire que le khan Heider Mirlam doit y amener ses Beyat. »

Tout cela s'accordait fort bien avec ce que nous savions. Cet homme n'était donc point un fourbe. Je continuai cependant mon interrogatoire :

« Pourquoi te cachais-tu ainsi ?

— Seigneur, je voyage seul. Un homme seul ne se cache-t-il pas quand il voit venir six cavaliers ? Dans ces montagnes, qui sait si ceux qu'on rencontre sont amis ou ennemis ?

— Mais pourquoi cherchais-tu à nous fuir ?

— Je t'ai pris pour un ennemi, car tu avais envoyé ton chien contre moi.

— Es-tu vraiment seul ?

— Tout seul, je le jure par la barbe du Prophète !

— Je veux te croire. Viens là-bas. »

Nous retournâmes vers nos compagnons, auxquels je répétai les réponses de l'étranger. Tout le monde fut d'avis que cet homme ne paraissait pas dangereux. Nous lui rendîmes son fusil et lui permîmes de s'éloigner. Il nous remercia, en appelant sur notre tête toutes les bénédictions d'Allah. Nous reprîmes notre course au grand trot.

J'avais remarqué que le brave Allo donnait plus d'un signe de méfiance. Pendant que nous interrogions le Djiaf, il continuait à chevaucher d'un air songeur. Je m'approchai pour m'informer du sujet de ses graves méditations. Se tournant aussitôt de mon côté, le sauvage charbonnier me dit nettement :

« Khoudi, cet homme a menti !... Je le connais, mais je ne saurais plus dire qui il est. C'est à quoi je réfléchissais. Non, ce n'est point un Djiaf, c'est un Bebbeh. Il doit être le frère ou le parent du cheikh Gazal Gaboya... Je les ai vus tous les deux à Noueizgieh.

— Ah ! si tu disais vrai !... Mais ne te trompes-tu point ?

— Je ne sais... Je crois pourtant ce que je te dis. »

Je m'empressai de faire part aux autres de l'intéressante communication, et j'ajoutai :

« Si nous nous mettions à sa poursuite ? »

Mohammed Emin secoua la tête.

« Pourquoi ? dit-il. Veux-tu perdre du temps en retournant sur nos pas ? Si cet homme était un Bebbeh, comment saurait-il que les Djiaf ont invité Heider Mirlam ? Ces choses se tiennent secrètes vis-à-vis de l'ennemi.

— D'ailleurs, reprit Amad el Ghandour, comment cet homme pourrait-il nous suivre ? Il va vers le nord, nous vers le sud. Quand même il parlerait de nous là-bas, qu'importe ? »

Les deux Arabes avaient peut-être raison, mais l'incident ne laissait pas que de nous inquiéter. Lindsay surtout paraissait troublé et mécontent.

« Vous avez laissé courir ce drôle ! grommelait-il en colère ; moi, je l'eusse fusillé. Ce n'eût pas été dommage, *no !*... Voleurs et brigands, tous ces Kurdes, *yes !*

— Et le bey de Goumri ?

— Hum !... Peut-être.

— Sir, vous n'êtes pas reconnaissant.

— Bah ! ce bey ne nous a bien reçus que pour faire plaisir à Marah Dourimée. Bonne femme, femme singulière, que cette vieille *grandmother !* »

Ce nom me rappelait une foule de choses qui occupèrent longtemps ma pensée. Nous marchâmes en silence, jusqu'à ce que l'Anglais réclamât une pause pour le déjeuner.

Malgré les mauvais chemins, nous avions franchi beaucoup de terrain pendant cette chevauchée ; nos montures avaient besoin de répit. Nous campâmes pendant quelques heures, puis nous reprîmes notre route.

Les montagnes arides avaient disparu, nous arrivions

vers le sud, dans des endroits mieux boisés. Les cours d'eau se rencontraient plus nombreux, le paysage s'étendait moins désolé devant nos yeux. Mais aussi la marche devenait plus pénible : pas de voie tracée, nul sentier, rien qui ressemblât le moins du monde à un chemin. Tantôt nous devions grimper par d'étroites montées, tantôt redescendre dans des gorges profondes, tantôt nous diriger au milieu des roches amoncelées, tantôt patauger dans des marais bourbeux, ou traverser les torrents sur des troncs d'arbres à demi pourris. Dans le lointain se dressait la cime bleuâtre d'une haute montagne, dont les collines que nous rencontrions depuis le matin me semblaient constituer comme l'avant-garde, si je puis m'exprimer ainsi.

« Irons-nous jusqu'à cette montagne ? demandai-je à Allo.

— Oui. Nous prendrons à gauche sur ses flancs.

— Que dit cet homme ? interrompit Lindsay.

— Il dit que nous devrons prendre à gauche, sur le flanc de la montagne.

— Eh ! que m'importe ! » murmura l'Anglais d'un air grognon.

Il lui importait beaucoup, il s'en aperçut plus tard. J'allais lui répondre, quand des deux côtés retentirent de nombreux coups de fusil. Au même moment, une cinquantaine de cavaliers sortirent d'un bois voisin et nous enveloppèrent en un clin d'œil.

Ce fut une surprise terrible. Les chevaux de mes compagnons roulaient à terre ; le mien seul restait intact. Je ne devais point attribuer cette préservation au hasard, mais à la valeur de la bête... Nous n'avions pas eu le temps de saisir nos armes : nous étions cernés de toutes parts. Deux cavaliers s'élancèrent sur moi. Je les reconnus : c'étaient le cheikh Gazal et le Bebbeh avec lequel j'avais essayé de parlementer sur la route.

Ces hommes désiraient nous prendre vivants, puisqu'ils ne tiraient que sur nos montures... Cependant je parvenais à mettre la main sur mon fusil, lorsque le cheikh se précipita au-devant de moi, brandissant la crosse de son arme et criant :

« Ver de terre, je te tiens ! Tu ne m'échapperas plus ! »

Doyan, heureusement, se jeta sur la cuisse du Kurde, qu'il mordit à belles dents. La douleur fit chanceler le cheikh, et le coup qui m'était destiné tomba sur la tête de mon cheval. L'animal hennit de toutes ses forces. Il se dressa droit sur ses sabots de derrière, me laissant le temps de frapper le Bebbeh entre les épaules... Mais, une fois surexcité de la sorte, il était impossible de maîtriser le cheval, affolé par la douleur.

« Doyan ! » criai-je, tandis que Rih m'emportait à travers les lances des Kurdes.

J'écartai de mon mieux les piques avec mon fusil, et du reste je les eus bientôt dépassées.

Jamais je n'oublierai la course vertigineuse qui m'emporta... Ni les ravins n'étaient assez profonds, ni les roches assez hautes, ni les marais assez glissants, ni les ruisseaux assez larges pour arrêter la bête furieuse. Arbres, buissons, rochers, coteaux, vallées, tout fuyait, tout disparaissait devant mes yeux avec la rapidité de l'éclair.

Je ne pouvais calmer l'animal hors de lui. A peine me tenais-je encore en selle.

Enfin Rih s'arrêta, épuisé.

Je me trouvais au milieu d'un vallon sauvage, inconnu, désert... Heureusement je voyais toujours se dresser à l'horizon la montagne bleuâtre dont Allo nous avait parlé, et qui seule pouvait m'indiquer la direction de ma route.

Je conduisis mon cheval près d'un ruisseau. Je le fis entrer dans l'eau, je lavai son front et le soignai comme j'eusse soigné un enfant. J'étais fort occupé du panse-

ment, quand j'entendis un léger bruit, puis une sorte d'éternuement et un soupir semblable à la respiration d'une poitrine hors d'haleine. Enfin un hurlement de joie fut répété par tous les échos, et un bond violent de mon chien me renversa sur l'herbe.

« Doyan ! »

Le brave animal sautait, hurlait, gémissait, ne savait comment exprimer sa joie. Après avoir bondi autour de moi, il vint au cheval pour le caresser. Je laissai faire la bonne bête, heureux de la retrouver sans blessure. Bientôt le chien sembla comprendre que son ami souffrait.

Rih s'était couché dans l'herbe. Doyan se mit à lui lécher doucement la place malade, ce dont le cheval se montra très reconnaissant. Il se prêtait à cette caresse avec plaisir, reniflant de temps en temps comme pour manifester sa satisfaction.

Nous nous reposâmes ainsi tous les trois pendant plusieurs heures; après quoi je remontai à cheval, me dirigeant vers la montagne bleuâtre.

En approchant, je vis que les flancs de cette montagne étaient très boisés. Au bas se creusait une profonde vallée qu'il me fallait franchir. Arrivé de l'autre côté, sur le versant, je remarquai un petit bois fort touffu. Je pensai qu'il serait facile d'épier de là les passants.

Je m'enfonçai sous les grands arbres, pour cacher mon cheval un peu plus loin. A peine avais-je fait quelques pas, que Doyan donna des signes d'une vive agitation.

Avant de le laisser chercher la piste, je nouai à son collier la laisse que j'avais toujours dans mes poches. J'attachai mon cheval à un arbre, et, ma lourde carabine Martini à la main, je me laissai guider par le chien.

Il tirait si fort en avant, que j'avais les doigts engourdis de le retenir. Nous nous arrêtâmes pourtant au pied de deux pins énormes. Doyan aboya légèrement. Une grande quantité de fougères gigantesques croissaient en

ce lieu; je les écartai avec mon fusil, puis j'aperçus un trou de deux pieds au moins de large, qui s'enfonçait dans la terre en affectant une direction en zigzag. Était-ce le repaire de quelque animal? Je tâtai au moyen de mon fusil et sentis un corps mou, mais résistant. Doyan, au lieu de hurler, remuait la queue. Je lui fis signe de chercher : il n'obéit point. Assis sur les fougères brisées, il regardait dans le trou d'un air tendre. Je tâtai avec les mains et touchai quelque chose de laineux. Un sourd grognement me fit tressaillir, puis une grosse tête velue apparut.

« Le chien du charbonnier! »

La pauvre bête avait dû s'enfuir pendant le combat, elle était exténuée.

« Eïsa ! » criai-je, me souvenant d'avoir entendu Allo appeler ainsi son chien.

Le chien ne bougea point.

« Eïsa ! » repris-je plus fort.

L'animal commença un peu à remuer. Je couchai les fougères sous mes pieds et sous la crosse de mon fusil... Un grognement terrible se fit entendre sur le ton le plus grave. Puis je vis, devinez quoi ? Une grosse tête chevelue, une barbe énorme, un nez noir, deux petits yeux brillants : mon charbonnier sortait enfin tout entier de sa cachette. Je l'accueillis avec une joyeuse surprise. Sa présence me faisait déjà espérer que je retrouverais aussi mes autres compagnons.

« Allo! m'écriai-je, toi ici? »

— Oui, répondit le Kurde simplement et avec le plus grand calme.

— Et ton chien?

— A moitié écrasé, khoudi; il n'en reviendra pas, murmura cet homme d'un ton lamentable.

— Comment as-tu pu te sauver?

— Ils couraient tous après toi. J'ai sauté dans les buis-

sons et je suis venu par ici, puisqu'il avait été convenu que nous prendrions cette route. Je pensais t'y trouver si tu avais pu t'échapper.

— Les autres ont-ils été faits prisonniers?

— Je n'en sais rien.

— Attendons à cette place; peut-être viendront-ils nous rejoindre. Cherche une bonne cachette pour mon cheval.

— J'en connais une, seigneur. J'ai souvent brûlé du charbon dans cette contrée. »

Nous marchâmes ensemble pendant un petit quart d'heure, et nous nous arrêtâmes devant une haute muraille de rochers dont le pied était tout tapissé de buissons de ronces. Les rochers offraient des cavités assez profondes pour y cacher un cheval.

« J'ai demeuré ici, me dit le charbonnier. Attache ton cheval et sois sans crainte; je vais lui couper de l'herbe. »

Dans l'espèce de caverne où Allo m'avait fait entrer, je trouvai plusieurs morceaux de bois fichés en terre. Ils étaient fort courts et avaient dû servir de pieds à une table très basse comme on en voit en Orient. J'attachai mon cheval à l'un de ces piquets aussi solidement que possible, puis je sortis pour rejoindre le Kurde, qui coupait de l'herbe à l'entour.

« Descends plus bas, me dit-il, de là on pourrait t'apercevoir. Je te suis dans un moment. »

Je m'enfonçai sous bois pour choisir une place d'où je pouvais voir aux environs sans être vu.

Au bout de quelque temps, Allo vint me rejoindre.

« As-tu faim? » lui demandai-je.

Il me répondit par un grognement expressif.

« Moi aussi, repris-je; mais nous n'avons rien à nous mettre sous la dent. Patientons jusqu'à demain matin.

— Khoudi, recevrai-je les deux piastres pour aujourd'hui?

— Tu en recevras quatre. »

Notre homme me remercia par un nouveau grognement, cette fois des plus joyeux. Notre conversation en demeura là pour longtemps.

Comme la nuit était venue, je songeais à m'arranger un lit, lorsque je crus apercevoir vers la gauche, dans la demi-obscurité, une forme indécise se glissant entre les arbres. Je me levai, confiant mes armes au Kurde afin de marcher plus librement, et, prenant la laisse de mon chien, j'allai à la découverte.

Je me dirigeai vers la lisière du bois, où l'ombre avait paru s'agiter en se détachant sur le fond plus clair de l'horizon. Bientôt cette ombre se montra de nouveau. Je fis trois ou quatre bonds pour m'en rapprocher. J'allais l'atteindre et la saisir vigoureusement, quand les aboiements joyeux de Doyan m'arrêtèrent. L'ombre les entendit aussi : elle demeura immobile; puis un *Zounds !* bien articulé me révéla la présence de mon insulaire.

« Qui est là ? » criait Lindsay.

En même temps deux longs bras se tendirent vers moi.

« Lindsay ! sir David ! est-ce bien vous !

— Oh ! ah ! master ! *yes ! well !* c'est moi ! Et vous ! ah ! ah ! *well !* Vous voilà aussi, *yes !* »

Ces exclamations se croisèrent. L'Anglais, tout exalté, me prit dans ses bras, me serra contre son cœur, voulut même m'embrasser sur les deux joues, quoique son nez malade rendît l'opération assez difficile. Quand ses transports furent apaisés, je repris :

« Eh bien, sir David, je ne m'attendais guère au plaisir de vous rencontrer ici.

— Ah ! je suis venu parce que le gorille,... oh ! *no !...* le charbonnier, avait dit qu'il fallait prendre à gauche de la montagne.

— Vous le voyez, cette indication vous a servi. Mais racontez-moi votre évasion.

— Ce ne sera pas long. Mon cheval étant tué sous moi, je me dégageai comme je pus. Ces Kurdes couraient après vous comme des enragés; j'en profitai pour me jeter de côté.

— Comme Allo.

— Allo! Allo s'est aussi sauvé? Il est ici?

— Oui. Il m'attend assis là-bas. Venez. »

Je conduisis Lindsay à notre observatoire.

Le Kurde parut enchanté à la vue de notre compagnon retrouvé. Il laissa échapper des cris de joie ressemblant assez au ronflement interrompu par des sifflets que fait entendre une machine à vapeur mal graissée.

Je racontai à Lindsay ma fuite vertigineuse; il me demanda si mon cheval était blessé.

« Non, à l'exception d'une forte bosse sur la tête, répondis-je.

— Le mien est mort, brave bête! Je voudrais tuer tous ces Bebbeh,... oui, tous!

— Avez-vous pu garder vos armes?

— Mes armes! je ne les leur ai pas laissées, *no!* Voilà mon fusil. J'ai aussi mon couteau, mon revolver, mes cartouches dans leur enveloppe.

— Heureusement que vous n'avez pas l'habitude de les placer dans les fontes de votre selle. Savez-vous ce que sont devenus les Arabes?

— Non. Halef était tombé sous son cheval. Les Haddedîn me parurent entraînés par une troupe de Bebbeh.

— Ils sont perdus tous les trois.

— Qui pourrait le dire? *Allah akbar!* comme répètent les Turcs.

— Vous avez raison, Lindsay, espérons! Mais, quand même nous devrions nous tromper, il faut tout risquer pour secourir nos compagnons.

— C'est juste. Seulement je voudrais dormir un peu. Je suis fatigué,... j'ai dû courir longtemps. Dormir sans

couverture !... Oh ! ces monstres de Bebbeh !... Misérable pays, va ! »

Sir David et le Kurde ne tardèrent point à ronfler de tout leur cœur. Je me sentais inquiet. J'allai voir encore si mon cheval était toujours à sa place ; enfin j'essayai de prendre aussi quelque repos, me confiant à la garde de Doyan. Dès l'aube, une main fort rude me réveilla en me secouant le bras.

« Qu'est-ce ? » m'écriai-je tout épouvanté.

Notre charbonnier me montrait entre les arbres, tout au bord de la forêt, un chevreuil qui se rendait au ruisseau voisin. J'hésitai une seconde : un coup de fusil pouvait nous trahir. Mais il fallait manger. Je tirai. Au bruit, Lindsay se releva droit comme une perche.

« Quoi ! murmurait-il encore à moitié endormi. Où sont les ennemis ? où ?... *Yes !*...

— Ils sont blessés à mort, ou du moins il est blessé à mort. Regardez, master !

— Ah ! *roe buck !* (chevreuil). Très bien, fort utile. Bon coup ! Je n'ai pas mangé depuis quinze heures. »

Ramasser notre gibier, le dépouiller, trouver une place abritée pour allumer un petit feu, faire rôtir quelques tranches et les manger, tout cela ne dura guère.

En déjeunant, nous tînmes conseil. Il fut résolu qu'on attendrait jusqu'à midi, afin de voir si quelqu'un de nos amis ne réussirait point à nous rejoindre ; après quoi, nous nous mettrions en campagne et tâcherions de découvrir des indices propres à nous guider.

Pendant que nous discutions notre plan d'opérations, Doyan se leva tout à coup et se mit à regarder fixement vers un point de la forêt. Il semblait indécis ; puis il s'élança d'un bond énorme, sans même chercher à me demander congé. Nous saisîmes nos fusils ; mais les aboiements et les hurlements de folle joie que nous entendîmes aussitôt nous rassurèrent.

Nous vîmes vis-à-vis de nous, sortant du fourré, mon petit Halef à pied, mais armé jusqu'aux dents. Il criait en gesticulant :

« *Hamdoulillah !* Sidi, je te retrouve ! tu vis ! »

Et, se rapprochant, il me baisa la main avec transport.

« Mon âme était pleine de souci pour toi, disait-il ; mais te voilà. Ah ! ton bon cheval ne pouvait te laisser prendre.

— Le hadji ! s'écria Lindsay. Ah ! ah ! Pas du tout massacré ! Magnifique ! excellent ! Halef, venez manger tout de suite du rôti, *well !* »

Le bon Lindsay était pour les choses pratiques. Halef, malgré sa joie de nous revoir, ne dédaignait pas non plus une tranche de chevreuil. Il accepta sans cérémonie le morceau que l'Anglais lui tendait au bout d'une branche effilée, puis il nous raconta ses aventures.

« Mon cheval était tombé comme les autres, sous les balles des Bebbeh, nous expliqua-t-il, et ma jambe restait prise dans l'étrier. Heureusement ces gens s'occupaient surtout de toi à cause de ton cheval, qu'ils voulaient avoir à tout prix. D'ailleurs, Allah les avait frappés d'aveuglement ; ils ne me virent point prendre la fuite. »

Ainsi, dans leur avidité, les Bebbeh oubliaient les précautions les plus simples : nos armes, nos chevaux les avaient tentés ; mais ils mettaient tant de fureur à me poursuivre, qu'ils laissaient échapper les autres.

« Et les Haddedin ? demandai-je.

— Oh ! pour eux, ils ont été faits prisonniers.

— Il faudrait essayer de les rejoindre.

— Tout à l'heure, sidi ; laisse-moi finir de te raconter. Lorsque je me vis à quelque distance des ennemis, je crus qu'il valait mieux me cacher que d'essayer de courir. Je grimpai sur un arbre au feuillage épais, et j'y restai jusqu'au soir.

— As-tu pu suivre de loin la marche des Bebbeh ?

— Ils sont restés sur la place même, et ceux qui te poursuivaient ont rejoint les autres. Ils campent là. J'en ai compté quatre-vingts.

— Ils ont des tentes ?

— Non. Ils se sont fait des abris avec des branches. Les Haddedîn sont dans une de ces cabanes, bien gardés, avec les pieds et les mains attachés.

— As-tu bien vu ?

— Oui, sidi. Pendant la nuit je suis descendu de mon arbre pour rôder autour de leur camp. J'espérais pouvoir approcher de Mohammed. Je n'y ai point réussi.

— Quelques circonstances peuvent-elles te faire supposer que ces Bebbeh restent là pendant un certain temps ? Je ne comprends pas qu'ils aient choisi un tel lieu de campement.

— Ni moi non plus, sidi. Je ne sais combien de temps ils y resteront.

— Comment as-tu eu l'idée de venir nous chercher où nous sommes ?

— C'était le chemin indiqué, sidi. J'ai toujours espéré te revoir, quoique je fusse bien en peine de toi.

— Prends un peu de repos, Halef. Allo va faire boire mon cheval ; ensuite il lui donnera de l'herbe, car nous devrons partir bientôt. »

Pendant que le charbonnier se disposait à exécuter cet ordre, Doyan se montra de nouveau très attentif et puis fort agité. Nous regardâmes à tous les points de l'horizon ; mais, si loin que la vue pouvait porter, nous n'aperçûmes rien. Enfin nous vîmes poindre un cavalier qui s'avançait au galop.

« Ah ! oh ! gronda master Lindsay. Faut-il lui envoyer une dragée ?

— Non, pour l'amour de Dieu ! m'écriai-je.

— Mais c'est un Bebbeh !

— Qu'importe ! nous ne sommes pas des meurtriers.

— Nous prendrions son cheval.

— Pour le cheval, je vous l'abandonne.

— Vous voulez n'être que voleur, *yes!* qu'importe, ils nous le doivent bien ! »

Pouquoi ce Bebbeh s'approchait-il seul ainsi ? que nous voulait-il ? Nous attendions toujours ; mais l'homme fit un brusque détour et se perdit de nouveau dans le lointain. Il ne pouvait soupçonner que nous l'avions aperçu.

« Que cherchait donc ce drôle par ici ? demanda sir David.

— C'est sans doute un courrier.

— Un courrier de qui ?

— Du cheikh des Bebbeh.

— A qui croyez-vous qu'il soit envoyé ?

— Au reste de la bande, qui campe là-bas, bien sûr. Je suppose que Gazal Gaboya a su d'une façon ou de l'autre la route que nous tenions. Il aura divisé ses gens en deux bandes, afin de nous prendre plus aisément. Ceux qui échapperont à l'une tomberont dans les pièges de l'autre.

— Pas mal imaginé, sir. »

Nous tînmes de nouveau conseil. Il fut convenu que l'Anglais resterait avec Allo et mon cheval dans notre cachette, pendant que Halef et moi irions à la découverte.

Si nous n'étions pas revenus le lendemain à midi, sir David partirait sous la conduite du charbonnier et se rendrait à Bistan, chez un frère d'Allo, où il m'attendrait encore quinze jours.

« Si vous ne nous voyez pas revenir, ajoutai-je, c'est que je serai mort. Je vous institue mon légataire, sir Lindsay.

— Un testament ! brou !... vous me faites frissonner, master. Si vous ne revenez pas, tout le Kurdistan y passera !... Légataire, et de quoi ?

— De mon cheval.

— Non, non. Si vous mouriez là-bas, je ferais un grand coup : chevaux, bœufs, chèvres, Bebbeh, je tuerais tout, *well !* Vous m'entendez, sir ?

— Quel foudre de guerre ! En attendant, je vais donner de minutieuses instructions à notre charbonnier pour qu'il vous conduise en sûreté.

— Expliquez-lui tout bien clairement, sir. Je ne puis échanger un seul mot avec lui. Jolie compagnie, beau plaisir ! Ah ! que ne suis-je resté chez moi, dans la vieille Angleterre ! Avait-on besoin de *fowling-bull, yes !* »

Je ne pouvais prodiguer mes consolations au pauvre Lindsay : il fallait partir. Je pris mes armes et me confiai à la conduite de Halef.

Celui-ci me fit reprendre le chemin que j'avais fait la veille. Il avait remarqué avec beaucoup de sagacité les moindres plis de terrain, les plus petites traces de pas, les indices les plus légers. Il commençait à pratiquer merveilleusement la science que je lui avais enseignée, l'ayant apprise moi-même des Indiens.

Nous marchâmes entre les arbres, mais de manière à quitter facilement la lisière du bois et à pouvoir interroger souvent les environs.

Doyan nous accompagnait, cela va sans dire. Nous allions contre le vent. Nous aperçûmes enfin la place resserrée, au milieu du bois, où les Bebbeh nous avaient surpris. Halef voulait me suivre jusque-là, mais je ne le permis point.

« Si l'on me prend, lui dis-je, tu sais où tu retrouveras l'Anglais. Laisse-moi tenter seul l'aventure pour le moment. Toi, grimpe sur un de ces pins touffus. Tu prêteras l'oreille. Il te sera facile de distinguer le tir de mon fusil ou le rapide craquement de la carabine au milieu du bruit des autres armes. Je ne serai en danger que quand je cesserai de faire feu.

— En ce cas ?

— Tu ne bougeras que si je jette un cri d'appel. »

Je raccourcis la laisse de Doyan, pour le maintenir tout près de moi. Approcher en plein jour d'un campement ennemi est chose si périlleuse, que je devais prendre toutes mes précautions.

Au bout de quelques pas, j'aperçus des tentes de feuillages construites à la hâte pour abriter les Bebbeh ; elles étaient en forme de pyramides et assez distantes les unes des autres.

Je reculai afin de décrire un demi-cercle avant d'arriver près du camp, car je voulais voir si je ne rencontrerais pas quelques Kurdes dans le bois. Je craignais d'avoir ces gens par derrière et d'être ainsi à découvert. Je me glissai d'arbre en arbre, interrogeant avec anxiété le silence de la forêt et redoutant toujours de le troubler. Je pus me convaincre bientôt que mes précautions n'étaient pas inutiles, car j'entendis de loin un murmure de voix humaines. Doyan remuait la queue. La noble bête, dans son merveilleux instinct, comprenait qu'il ne fallait pas aboyer; il me regardait seulement avec ses yeux intelligents et expressifs.

Je me dirigeai à pas de loup dans le creux de terrain d'où partaient les voix. Trois hommes étaient assis sous un grand arbre environné de futaies. J'avançai doucement et m'accroupis sous les jeunes branches. Des mots kurdes parvinrent alors distinctement à mon oreille.

A ma grande surprise, je reconnus dans l'un de ces hommes celui qui nous avait trahis en nous disant qu'il appartenait aux Djiaf. Doyan le reconnut aussi, car ses yeux étincelèrent de fureur. Cependant il se tut. Ce traître de Bebbeh avait dû être envoyé sur nos traces ; c'était lui qui nous avait perdus. Pour mieux nous tromper, il avait sans doute caché son cheval dans les environs.

« Vous étiez tous des sots, disait ce Kurde; mais l'homme au cheval noir est encore plus sot. »

C'était peu flatteur.

« Oui, poursuivit-il, s'il n'avait point essayé de faire prisonniers les Beyat, ceux-ci ne se fussent pas vengés en nous confiant son plan de route. Il les a offensés inutilement. »

Je comprenais tout : les Beyat nous avaient vendus soit par ressentiment, soit pour s'assurer les bonnes grâces de leurs vainqueurs.

« Et puis l'homme au cheval noir s'est laissé tromper par ma ruse, donc il n'est pas si habile qu'on le croit.

— Notre chef n'aurait pas dû nous défendre de viser le cheval de cet étranger, reprit un autre, ou du moins il fallait nous permettre de tirer sur le cavalier. Voilà quatre hommes enfuis sur six. Ils n'ont plus de chevaux; ils peuvent se cacher longtemps dans la forêt. Encore eût-on mieux fait de leur laisser leurs montures, elles les auraient embarrassés. »

Les Bebbeh épluchaient des champignons qu'ils avaient ramassés et causaient tranquillement entre eux avant de retourner au camp. L'un des trois demanda :

« Sais-tu ce que le cheikh a décidé ?

— Il vient d'envoyer un courrier. Le reste de la tribu sera averti avant que le soleil ait atteint son midi. Si les fugitifs ne sont pas encore retrouvés à cette heure-là, c'est qu'ils auront réussi à se mettre hors d'atteinte, et nous pourrons retourner chez nous dès que nos gens nous auront rejoints.

— Que fera-t-on des deux prisonniers ?

— Ce sont des gens de distinction. Ils gardent le silence; on n'a pu leur faire ouvrir la bouche, mais on les forcera, je pense, à donner une bonne rançon, s'ils veulent ne pas être égorgés. »

J'en avais assez entendu. Je me retirai un peu à l'écart.

Lorsque les trois Bebbeh eurent achevé leur besogne, ils se levèrent et se mirent en marche. J'entendis mon faux Djiaf crier à ses compagnons :

« Allez ! moi je passerai visiter les chevaux. »

Que faire ? Il fallait délivrer nos Haddedîn, et cela autant que possible avant midi.

Je suivis de loin le Bebbeh. Il descendit dans un vallon encaissé, au fond duquel courait un petit ruisseau. Là j'aperçus une soixantaine de chevaux attachés à des arbres ou à des buissons. On les avait probablement amenés si loin du camp à cause de l'herbe abondante qui remplissait ce lieu.

L'endroit était peu boisé, mais bien abrité tout autour et très propre au pâturage. Du premier cheval au dernier, on comptait environ huit cents pas. Je me tenais sur la hauteur qui dominait cette gorge, et que couvrait un épais fourré.

Les chevaux me parurent fort bons. Je jetai mon dévolu sur six des meilleurs pour remplacer les nôtres. Un seul Kurde gardait le pâturage : c'était tentant.

Le faux Djiaf échangea quelques paroles avec la sentinelle, puis retourna vers le camp. Je l'observai de loin, me rapprochant insensiblement et usant d'une grande prudence pour me glisser sous les arbres.

Seize tentes s'élevaient au milieu de la forêt ; elles formaient un demi-cercle. La cabane du chef était au centre. Elle se distinguait par ses dimensions et par un vieux turban flottant au sommet, en guise d'étendard.

Je me faufilai le plus près possible de cette tente, aux environs de laquelle se trouvait, je le présumais du moins, celle des prisonniers.

Deux Kurdes accroupis, mais armés et veillant devant cette hutte, confirmèrent mes suppositions.

Lorsque je me fus rendu compte de la situation, je me hâtai d'aller rejoindre Halef. Celui-ci descendit de son

arbre. Nous conférâmes assez longuement sur le parti à prendre, puis nous cherchâmes la place d'un bon observatoire. Là, nous attendîmes le moment d'agir. On peut juger de mon impatience et de mon émotion : ce que j'allais entreprendre me semblait si périlleux !

Deux heures s'écoulèrent. Enfin un cavalier s'avança seul vers le camp.

« Il vient annoncer l'arrivée des autres, murmura Halef.

— C'est possible. As-tu remarqué les grands chênes qui bordent l'entrée du vallon où paissent les chevaux ?

— Oui, sidi.

— Glisse-toi donc sous les arbres et va m'y attendre. Prends Doyan et mes armes. Je tâcherai d'épier ce qui se passe au camp. »

Il s'éloigna. Pour moi, je rampai à plat ventre jusqu'à la tente du cheikh. J'arrivai presque en même temps que le cavalier et me tapis derrière un tronc d'arbre.

« Où est le chef? demandait le messager.

— Dans sa tente, » répondit un Bebbeh.

Puis Gazal Gaboya sortit lui-même, en disant :

« Quelles nouvelles apportes-tu ?

— Les guerriers me suivent.

— A-t-on retrouvé les fugitifs ?

— Non, pas un seul.

— Vous êtes donc aveugles ?

— Nous avons passé la nuit. On a battu toute la contrée : personne !

— Allons, venez tous ! » cria le cheikh d'une voix de stentor, en s'avançant au milieu du camp.

Tout le monde se mit en mouvement et s'élança dans une clairière voisine pour je ne sais quel exercice. Les gardes des Haddedîn suivirent le flot. Leurs prisonniers, solidement garrottés, ne leur inspiraient aucune défiance.

L'occasion était belle. D'un bond je fus dans la cabane des Haddedîn, dont je perçai le léger treillis avec mon couteau.

« Dépêchez-vous ! criai-je en coupant leurs liens.

— Sans armes ? murmura Mohammed.

— Où sont-elles ?

— Le cheikh les a prises. »

Je regardai au dehors : on ne voyait aucun être humain. J'entraînai mes compagnons dans la tente du chef. Des armes étaient entassées dans un coin. Les Haddedîn reprirent les leurs ; je m'emparai d'un fusil et de deux pistolets.

En quelques minutes nous avions rejoint Halef.

« *Mach'Allah !* » disait joyeusement ce dernier, qui nous saluait avec les gestes les plus pittoresques.

Je ne lui laissai pas le temps de s'exclamer.

« Aux chevaux ! aux chevaux ! vite ! » commandai-je.

Le gardien du pâturage nous tournait le dos. Je lançai Doyan ; il renversa cet homme et resta couché sur lui. Le Kurde n'osa pousser un cri.

« Vite ! vite ! répétai-je sans cesse. Amad, prends ces six chevaux. Tu les vois ? là ! Tiens-les ferme ! Halef et Mohammed, coupez les cordes des autres ; chassez-les dans le bois. »

Ce ne fut pas long. J'aidai à la besogne : vingt-sept cordes pour chacun, c'était peu de chose.

Les bêtes, jeunes et ardentes, se dispersèrent facilement dès que nous leur eûmes jeté quelques pierres.

Nous entendions dans le lointain de joyeux cris de bienvenue. Les deux troupes des Bebbeh se rencontraient sans doute.

Nous nous élançâmes enfin sur les chevaux que tenait Amad. Heureusement, on ne leur avait pas enlevé la selle. Chacun de nous garda un cheval en laisse, et nous galopâmes vers la forêt. Mais une forte montée nous

força bientôt à ralentir notre course. Puis nous nous engageâmes dans les fourrés, où nous ne pûmes marcher qu'au pas ; de plus, nous étions obligés à un long détour. Toutes ces circonstances étaient fort dangereuses. Cependant nous atteignîmes sans accident un terrain plus libre, où nous remîmes nos montures au grand trot.

En ce moment même, un cri retentit derrière nous. Impossible d'en chercher la cause. Nous avancions toujours. Nous avions décrit un arc assez vaste lorsque nous aperçûmes, au point où commençait cette courbe, deux cavaliers ennemis. Ils s'arrêtèrent un instant. L'un retourna en arrière ; l'autre s'élança sans hésiter à notre poursuite.

« Au galop ! au galop ! criai-je. Nous allons avoir tous les Bebbeh à dos. Au galop ! ventre à terre ! »

Nous n'avions pas mal choisi nos chevaux ; ils couraient à merveille. Bientôt je reconnus l'endroit du rendez-vous. Nous nous glissâmes sous les grands arbres, et je trouvai Allo.

« Où est l'émir ? demandai-je aussitôt.

— Là-bas, près de ton cheval.

— Tiens, voici un bon cheval pour toi et un fusil pris dans la tente du cheikh des Bebbeh. »

Là-dessus, je me hâtai de rejoindre Lindsay.

Il ne me fallut pas plus de cinq minutes, je crois, pour dévorer la distance.

« Déjà, master, déjà ! répétait l'Anglais. Oh ! ah ! comment ? Êtes-vous sain et sauf ?

— Oui, sir Lindsay ; mais je n'ai le temps de rien vous raconter. Courez en bas, vous trouverez un cheval pour vous. On nous poursuit.

— Poursuivis ! Oh ! très bien ! belle aventure ! Et un cheval, *well !* »

Il se précipita de toutes ses forces vers l'endroit indiqué. Je déliai mon cheval noir et l'amenai le plus vite

possible; mais tout cela demanda du temps. Les autres m'attendaient déjà sur leurs bêtes avec une certaine impatience. Halef tenait le sixième cheval par la bride, à côté du sien.

« Comme tu as tardé ! me dit Mohammed Emin. Vois, il va être trop tard ! »

Je jetai les yeux vers le point qu'il m'indiquait : le cavalier dont nous redoutions la poursuite se rapprochait sensiblement.

« Reconnaissez-vous cet homme ? demandai-je.

— Oui, sidi, c'est le faux Djiaf.

— C'est le Bebbeh qui nous a trompés ! Laissons-le venir. Nous voilà en nombre; faisons-le prisonnier.

— Et si pendant ce temps les autres arrivent?

— Oh ! ils ne peuvent être encore là, master ! Marchons en avant, enveloppons ce menteur. S'il cherche à se défendre, nous le désarmerons.

— Très bien, sir. Coup merveilleux, *yes !* »

Le Bebbeh se trouvait alors caché par un détour du chemin. Nous quittâmes notre poste et nous avançâmes à cinquante pas du cavalier.

En nous entendant, il se retourna avec un geste de stupéfaction; il croyait nous avoir devant, tandis que nous avions tourné par derrière. Il n'était pas revenu de sa surprise, que nous nous jetions sur lui.

Il voulut saisir son couteau. Je serrai son poignet si fortement, que l'arme tomba. Lindsay s'empara de sa lance; je coupai la lanière qui retenait le fusil : il demeurait sans armes. Nous mîmes son cheval au milieu des nôtres, pour l'entraîner dans notre course folle. Le Kurde parut se soumettre à son sort et ne murmura point.

Nous tendions toujours vers le sud. Après avoir couru assez longtemps, nous ralentîmes un peu le pas de nos chevaux; puis nous envoyâmes le charbonnier en éclaireur, afin de reconnaître notre route.

« Que ferons-nous de ce drôle? disait Lindsay.

— Nous le punirons.

— *Yes*, un fourbe, un Djiaf postiche! Quelle punition lui conviendrait, sir?

— Je ne sais pas. Nous tiendrons conseil.

— Ah! très bien, conseil de guerre. Mais racontez-moi comment vous avez délivré les Haddedîn. »

Je satisfis en peu de mots aux questions de mon Anglais.

Le prisonnier s'avançait, gardé par Halef. Nous marchâmes silencieusement, sauf quelques remarques ou indications indispensables à échanger sur le chemin qu'il fallait suivre.

Le paysage qui nous environnait n'était pas de nature à égayer ma pensée. Nous gravissions des croupes de montagnes arides, ou nous descendions par des pentes nues et glissantes dans de sombres gorges. La soirée amena un froid extrême. La nuit, que nous passâmes entre deux hautes roches arc-boutées, fut des plus désagréables et des plus tristes.

Aussitôt le lever du jour, je pris mon fusil pour chasser quelque gibier. Après avoir battu longtemps le terrain, je tuai un misérable blaireau. En revenant au campement, je trouvai tout le monde sur pied. Halef profita d'un moment où je me tenais un peu à l'écart pour me prévenir rapidement qu'il s'était passé quelque chose de grave en mon absence. Je ne fus pas longtemps sans comprendre de quoi il voulait parler, car Mohammed Emin vint à moi et me demanda :

« Emir, combien de jours traînerons-nous le Bebbeh avec nous?

— Si tu veux discuter cette affaire, éloignons-nous, » repris-je vivement.

Allo fut chargé de la garde du prisonnier, et nous nous réunîmes à quelque distance.

« Maintenant que nous pouvons parler sans crainte, commença le vieux chef, je répète ma question : combien de temps traînerons-nous ce Bebbeh ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— N'ai-je pas le droit de m'en informer?

— Personne ne te conteste ce droit. Il me semble que nous devons garder notre otage jusqu'à ce que notre sûreté soit certaine.

— Comment pouvons-nous être certains de notre sûreté ?

— Voyageons encore jusqu'à midi, puis choisissons une place de campement. Vous m'y attendrez. Je retournerai sur nos pas pour m'assurer que les Bebbeh ne nous poursuivent plus, et je vous rejoindrai demain dans la matinée.

— Un pareil ennemi vaut-il tant de peine ?

— C'est notre sûreté qui l'exige.

— Pourquoi ne veux-tu pas agir d'une façon plus commode?

— Comment l'entends-tu ?

— Tu sais ce qu'est notre ennemi ?

— Il est très mauvais.

— D'après la loi des Chammar, il a mérité la mort.

— Cette loi régit-elle ce pays?

— Cette loi domine partout où se trouve un Chammar.

— Ah !... Vous voulez juger le prisonnier? L'arrêt a déjà été prononcé entre vous, je pense. Quel est-il ?

— La mort.

— Pourquoi n'avez-vous point exécuté votre sentence?

— Nous ne voulions pas le faire sans toi.

— Vous ne pouviez tuer cet homme sans moi? Vous l'avez bien condamné sans moi ! O Mohammed Emin ! tu prends une mauvaise voie. La mort de cet homme eût causé la tienne.

— Explique-moi comment.

— Regarde ces deux hommes, mon ami David Lindsay-bey et mon brave hadji Halef Omar. Crois-tu qu'ils t'eussent permis de tuer le Bebbeh en mon absence ?

— Ils n'eussent pas été les plus forts.

— Peut-être, car vous êtes les plus braves héros de la race des Haddedîn. Cependant, crois-moi, ces deux hommes n'ont jamais reculé devant le danger ni le combat... D'ailleurs, à mon retour, aurais-je laissé un pareil acte sans vengeance ?

— Tu n'aurais rien pu contre nous, la chose eût été accomplie.

— J'aurais vengé cet homme, vous dis-je, fallût-il verser tout votre sang et le mien ! Allah sait lequel de nous eût été le vainqueur... Écoute : jusqu'ici vous m'avez abandonné la conduite de notre expédition, parce que vous aviez confiance en moi. Aujourd'hui cette confiance s'épuise. Je remets volontiers tous mes pouvoirs entre vos mains. Mohammed Emin, tu es le plus âgé parmi nous : à toi l'honneur et la responsabilité. Je te les rends sans regret. »

Les Haddedîn ne comptaient guère sur cette conclusion ; elle flatta le vieux cheikh, qui l'accepta sans trop de réflexion.

« Telle est ta ferme volonté, émir ? me demanda-t-il. Tu me crois capable de diriger l'expédition ?

— Oui. N'es-tu pas aussi sage que vaillant ?

— Je te remercie de tes paroles ;... mais je ne sais point le kurde.

— Je te servirai d'interprète. »

Le brave homme ne comprenait pas que la composition et la situation de notre petite troupe ne permettait guère d'en remettre la conduite aux mains d'un chef unique et absolu.

« Du reste, ajoutai-je, nous serons bientôt arrivés dans une contrée où l'on ne parle qu'arabe.

— Et les autres, seront-ils de ton avis? interrogea Mohammed.

— Hadji Halef Omar fera ce que je lui commanderai. Je vais m'informer des dispositions de Lindsay-bey. »

J'expliquai en peu de mots la situation à mon Anglais. L'insulaire répondit assez brusquement :

« Faites attention, master!... J'ai remarqué depuis quelque temps que ces Haddedin ont quelque chose sur le cœur. Nous autres chrétiens, nous sommes trop humains pour ces gens-là.

— Vous avez deviné juste peut-être, sir; mais je suis chargé de vous demander si vous consentez à reconnaître Mohammed comme conducteur de notre petite troupe?

— *Yes*, s'il connaît bien la route... Du reste, je me moque d'un directeur, ou conducteur, comme du coucou!... Je suis un Englishman, je fais ce que bon me semble.

— Que répondrai-je alors?

— Répondez cela, ou tout autre chose, si vous voulez. Si Allo prenait fantaisie de faire le maître ici, je le laisserais dire tout aussi volontiers que Mohammed. »

Je traduisis simplement par cette phrase :

« David Lindsay-bey consent à ce que je propose. Il assure que le conducteur lui est indifférent, toi ou Allo le charbonnier. Il se tient pour un émir de l'Inglistan et ne fait que ce qu'il veut. »

Les sourcils de l'Arabe se contractèrent légèrement : son autorité lui paraissait amoindrie, dès le début, par cette manière de voir.

« Celui qui se fie à moi ne s'en repentira pas, murmura-t-il avec dignité. Parlons maintenant du Bebbeh. Cet homme a mérité la mort : doit-il être pendu ou fusillé?

— Ni l'un ni l'autre. Ne t'ai-je pas répété déjà que je répondais de sa vie?

— Émir, ta parole n'a plus de valeur. Je suis maintenant votre chef : on doit m'obéir.

— On n'obéit qu'aux décisions justes et raisonnables !

— Effendi !

— Cheikh Mohammed Emin ! »

Là-dessus, le petit Halef intervint. Il brandissait son pistolet en criant :

« Sidi, si tu le commandes, je tirerai sur quelqu'un ici ! Par Allah ! je le ferai !

— Halef, laisse tes armes. Nous discutons entre amis, quoique les Haddedin paraissent l'oublier.

— Seigneur, nous n'oublions rien, reprit Mohammed ; mais il faut te souvenir de même que tu es un chrétien, qui voyage en compagnie de fidèles croyants ! La loi du Prophète règne dans ces contrées, et les chrétiens ne sauraient nous empêcher de la suivre. Pourquoi t'obstines-tu à commander de viser seulement les chevaux ? Sommes-nous des enfants pour jouer avec nos armes ? Et qui nous oblige à laisser vivre le traître ? La loi que tu suis te conduira certainement à ta perte. Nous sommes las d'obéir à un homme qui aime nos ennemis. Tu oublies ce que j'ai fait pour toi. Je t'ai reçu comme mon hôte, je t'ai protégé, je t'ai donné un cheval auquel je tenais comme à la moitié de ma vie. Tu es un ingrat ! »

Je sentais le sang me monter au cerveau, et ma main se porta involontairement sur le manche de mon poignard ; cependant je me contins. Je répondis avec le plus de calme possible :

« Retire ce mot, cheikh, ou nous verrons ! »

Je m'étais levé, faisant signe à Halef de me suivre. J'allai m'asseoir près du charbonnier, qui gardait toujours notre otage... L'Anglais vint bientôt me rejoindre, et, me regardant, s'écria :

« Qu'y a-t-il donc, master ? des larmes dans vos

yeux ! *Zounds !* faut-il étrangler quelqu'un ici ? faut-il tirer ?

— Oui, sur le premier qui osera toucher à notre prisonnier.

— Personne n'y touchera !

— Master, le cheikh Mohammed vient de me dire que je suis un ingrat ! Je lui rends son cheval noir.

— Êtes-vous fou, sir ? Une telle bête, et si bien gagnée ! Allons, allons, calmez-vous. »

Mais j'avais donné mes instructions à Halef. Nous le vîmes, presque au même moment, tourner l'angle de la roche. Il amenait deux chevaux, le sien et celui qui nous avait servi jusque-là à porter nos paquets ; ce dernier était sellé avec ma selle. Mon brave petit hadji pleurait aussi, et sa voix tremblait lorsqu'il me dit :

« Tu as bien fait, sidi ! Le Cheïtan est entré dans les Haddedîn. Si je prenais un fouet pour l'en chasser ?

— Non, Halef, je leur pardonne ; mais partons.

— Sidi, que ferons-nous s'ils veulent tuer le Bebbeh ?

— Nous le défendrons.

— A la bonne heure ! Qu'Allah lapide les méchants ! »

Nous fîmes monter de nouveau le prisonnier sur son cheval, où nous l'attachâmes solidement. Je m'élançai, non sans un serrement de cœur, sur le cheval bai qui restait ; puis nous passâmes devant les Haddedîn, encore assis sur l'herbe et causant entre eux. Ils avaient cru que ma menace n'avait rien de sérieux : notre résolution les alarma. Ils se levèrent vivement, et Mohammed Emin me cria :

« Émir, où vas-tu ?

— Nous partons.

— Sans nous ?

— Venez, si bon vous semble.

— Où est ton coursier noir ?

— Là-bas, où on l'avait attaché.

— Mais il t'appartient!

— Je te le rends. *Salam!* Qu'Allah vous garde en paix. »

Je donnai de l'éperon à ma monture, et nous partîmes au galop. A peine avions-fait un mille anglais, que nos deux Haddedin nous rejoignaient. Amad montait mon pauvre coursier noir et tenait le sien par la bride. La restitution était-elle donc admise et regardée comme définitive?

Mohammed Emin se mit à chevaucher près de moi, tandis que son fils restait un peu plus en arrière.

« Émir, dit-il, je croyais que vous m'aviez reconnu pour votre chef?

— Nous aurions volontiers accepté un chef, nous ne voulons point d'un tyran.

— Je réclame la punition du Bebbeh qui nous a offensés, moi et mon fils, et qui nous appartient. Que vous ai-je fait, à vous autres?

— Mohammed, tu as volé l'estime et le dévouement de trois hommes qui, pour ton fils et pour toi, ont tout risqué, qui jusqu'à cette heure ont toujours été prêts à donner leur vie pour t'aider.

— Pardonne, effendi.

— Je te pardonne sans arrière-pensée.

— Reprends ton coursier noir.

— Non, jamais.

— Veux-tu chagriner ma vieillesse et déshonorer ma barbe blanche?

— Ton âge et les flocons de neige de ta barbe eussent dû te dire qu'on n'arrive à rien de bon par la colère.

— Devra-t-on raconter parmi les enfants des Beni-Arab que le vieux cheikh des Haddedin a repris un présent parce qu'il n'était plus digne de l'offrir?

— Oui, on racontera cette histoire.

— O émir! tu es cruel, car tu veux faire tomber la honte sur ma tête!

— N'as-tu pas eu toi-même cette cruauté envers moi ? J'étais ton ami, je t'aimais, et tu m'as fait de sanglants reproches. Je te pardonne, et je comprends ta peine, car l'affront sera grand si tu entres chez toi avec le cheval donné ; mais je ne puis changer ce qui est fait.

— Pourquoi ? Reprends le cheval, tout s'effacera.

— Je voudrais t'accorder cela, pour ton honneur et parce que j'aime encore ta barbe blanche ; mais c'est impossible. Regarde. »

Mohammed jeta un coup d'œil autour de lui. Il secoua la tête en murmurant :

« Je ne vois rien. Que veux-tu dire, seigneur ?

— Tu ne vois pas que le cheval a un autre propriétaire ?

— Je ne comprends rien à tes paroles, effendi. Amad va te rendre ta monture.

— Non, je ne reprendrai pas le cheval. Amad el Ghandour a placé sa selle sur le dos du coursier. Il se l'est approprié par cela même. Si vous me l'aviez ramené sans harnais, j'aurais compris que vous ne vouliez pas le garder, et j'aurais pu, en l'acceptant de nouveau, vous éviter la honte de mon refus. Amad el Ghandour n'agit point en musulman, car il monte un cheval dont la croupe a porté un infidèle. Que diront les vrais croyants, s'ils viennent à connaître ce péché ?

— *Allah illa Allah !* qu'avons-nous fait ? » gémit le vieil Arabe.

Ce vieillard m'inspirait de la pitié ; mais je ne pouvais, en cette circonstance, me départir d'une fermeté absolument nécessaire. Il m'était difficile de comprendre quelles idées étranges avaient fermenté dans la tête de ces deux hommes intelligents et souvent supérieurs à ceux de leur race. Des considérations personnelles n'étaient certainement point entrées dans leur décision soudaine. Qui sait, du reste ? Cette animosité, ce mécontentement,

couvaient peut-être depuis longtemps chez ces Arabes, fatigués de vivre avec des hommes de mœurs si différentes des leurs. Ma résistance au sujet du prisonnier avait fait l'effet de la goutte d'eau par laquelle enfin la coupe déborde. Mais ni la perte de mon cheval, quoiqu'elle me fût très sensible, ni le désir de ménager un vieillard, n'auraient excusé ma faiblesse, si j'avais cédé dans une question où la vie d'un homme se trouvait en jeu.

Je me tus. Nous continuâmes à marcher. Enfin Mohammed me dit en hésitant :

« Pourquoi demeures-tu dans ta colère ?

— Je ne suis pas en colère, Mohammed Emin ; je suis triste, parce que je vois combien ton cœur est avide d'un sang que ton ami a juré d'épargner.

— Eh bien, je vais te satisfaire. »

Il détourna son cheval. L'Anglais et Halef venaient derrière moi ; Allo suivait avec le prisonnier. Je ne pris point garde aux mouvements du vieux cheikh, parce que je croyais qu'il allait échanger quelques mots avec son fils ; Halef ni Lindsay ne détournèrent pas non plus la tête en le voyant reculer. Tout à coup notre surprise fut grande quand nous entendîmes Mohammed s'écrier à haute voix :

« Retourne près des tiens, tu es libre. »

D'un coup d'œil je vis que les liens de notre otage étaient coupés. Le Bebbeh avait saisi fortement la bride de sa monture, il la lançait au galop et disparaissait.

« Cheikh Mohammed, qu'as-tu fait ? cria aussitôt Halef.

— *Thunder storm !* qu'est-ce qui lui prend ? grommelait l'Anglais.

— N'ai-je pas bien agi ? me demanda le cheikh.

— Trop promptement, Mohammed.

- J'ai accompli ta volonté.

— T'ai-je jamais dit que je voulais délivrer cet homme aux dépens de notre sûreté?

— *Allah istafer!* Dieu lui pardonne! disait Halef, il faut poursuivre le Bebbeh!

— Nous ne le rattraperons pas, son cheval est excellent. Seul le coursier noir eût pu l'atteindre.

— Amad, cours, ramène-le mort ou vif! » ordonna le vieux chef.

Amad el Ghandour excita son cheval. Il n'avait pas fait cinq cents pas, que Rih refusait de le porter plus loin. L'Arabe ne voulait pas céder; il força le cheval pendant quelques instants. Nous nous précipitâmes vers lui. Il avait tourné un pli de terrain, et, quand nous eûmes nous-mêmes effectué ce détour, nous aperçûmes le jeune Arabe luttant de toutes ses forces avec la noble bête. Il employait toutes les ressources d'un habile cavalier, mais en vain, car il ne tarda point à être désarçonné. Le cheval alors, se retournant, courut droit à moi avec un hennissement de joie et vint poser sa belle tête caressante sur ma cuisse.

« *Allah akbar!* murmurait Halef, Dieu est grand! Il donne aujourd'hui à un cheval plus de cœur que n'en montrent beaucoup d'hommes. Quel dommage, sidi, que ton honneur te défende de reprendre la bête! »

La chute d'Amad el Ghandour n'avait eu aucune conséquence grave. Il se releva, et je constatai qu'il n'était point blessé.

« Ce cheval est un diable!... disait le jeune Haddedin. Je le montais pourtant autrefois.

— Oui; mais il m'a appartenu depuis, et je sais dresser un cheval de façon qu'il ne se laisse plus monter que par moi ou par ceux que j'installe moi-même.

— Jamais je ne m'assiérai sur le dos de ce Cheïtan!

— Tu aurais bien fait de ne pas t'y asseoir du tout; sans cela le Bebbeh serait atteint déjà.

— Remonte sur le coursier noir, émir ! poursuis le Bebbeh ! s'écria Mohammed.

— Cheikh, pourquoi m'offenser encore ?

— Mais cet homme nous échappera !

— Ce n'est pas ma faute.

— Terrible, tout cela ! gémissait l'Anglais. Sotte histoire !... histoire tout à fait fâcheuse, désagréable au dernier point, *yes !*

— Que faire, sidi ? demanda Halef.

— Pour rattraper le fugitif ? Il n'y a rien à faire. Je ne veux pas envoyer le chien après lui, de peur de trop exposer cette bête. Elle est si précieuse ! Je ne vois qu'un parti à prendre. »

Et, me tournant vers les Haddedîn, je demandai :

« Ce matin, pendant que j'étais à la chasse du blaireau, avez-vous parlé en présence du Bebbeh de la route que nous devons tenir aujourd'hui ? »

Les deux hommes hésitaient à répondre. Halef prit la parole :

« Oui, sidi, il en a été question, dit-il.

— Nous parlions arabe, interrompit le cheikh pour s'excuser.

— Vous avez été imprudents. Enfin, qu'avez-vous dit ?

— Que nous irions à Bistan, et peut-être jusqu'à Achmed-Koulvau ; qu'en tous cas nous suivrions la route du Kizzelzieh pour atteindre le lac Kioupri.

— Quelle folie ! Il n'y a plus de doute, les Bebbeh vont nous donner la chasse. Prends-tu encore la responsabilité du commandement, Mohammed Emin ?

— Les Bebbeh ne nous rejoindront pas, émir. Le fugitif a une trop longue course à faire avant de retrouver ses gens.

— Tu crois, cheikh ? J'ai beaucoup voyagé, j'ai étudié le caractère de bien des peuples, j'ai acquis de l'expé-

rience, et je ne pense pas me tromper dans mon jugement. Je parierais ma tête que ces hommes nous ont suivis ou fait suivre en secret. Ils veulent se venger et reprendre leurs chevaux; ils sont tentés par nos armes, cela est certain.

— Pourquoi les craindre? répliqua Amad. Nous avons leurs meilleures bêtes, et puis nos armes valent dix fois les leurs.

— Ce sont de fières paroles, mais on doit réfléchir. Ces gens sont nombreux; d'ailleurs ils peuvent nous surprendre, soit par une embuscade, soit pendant la nuit.

— Nous ferons le guet.

— Nous ne sommes que six, et le guet, pour être sûr, demanderait le double d'hommes. Il faut trouver un autre moyen de nous garantir. »

Notre guide, le sauvage charbonnier, se tenait un peu à l'écart, craignant sans doute qu'on lui reprochât de ne s'être point opposé à la délivrance de l'otage. Je l'appelai pour lui demander :

« Jusqu'où les Bebbeh peuvent-ils aller en chevauchant toujours vers le sud?

— Jusqu'au bas du lac.

— Connais-tu exactement cette contrée?

— Oui, je la connais. Je connais toutes les montagnes, toutes les vallées entre Dergazin et Mik, entre Noueizgieh et Djenavera.

— Eh bien, je suis d'avis de changer immédiatement notre route. Combien de temps faudra-t-il, en passant par le levant, pour arriver à la chaîne des monts Zagros?

— Huit heures, si nous allions comme le vent.

— Quel genre de terrain rencontrerions-nous?

— Il y en a de plusieurs sortes. Je connais un passage peu éloigné d'ici. Si nous prenons au levant, nous pourrons camper pendant la nuit dans une épaisse forêt. Demain matin nous nous remettrons en route, et, quand

le soleil sera à son midi, nous atteindrons la principale chaine des Zagros.

— Nous serions alors, si je ne me trompe, sur les frontières de la Perse ?

— Oui. La province kurde qu'on appelle Teratul confine au district persan de Sakin, où se trouve Sinna.

— Y a-t-il là aussi des Kurdes-Djiaf ?

— Oui, et ils sont très guerriers.

— Peut-être nous ferons-nous recevoir d'eux amicalement, puisque nous ne sommes pas leurs ennemis. Le nom du khan Heider Mirlam nous recommandera sans doute près d'eux. Conduis-nous par le défilé dont tu parles, nous tirerons vers l'est. »

Je traduisis cette conversation à mes compagnons, qui approuvèrent l'itinéraire. Nous continuâmes notre marche. Amad el Ghandour avait remis sa selle sur son cheval kurde; il allait en avant. Mohammed Emin tenait en laisse mon pauvre coursier noir.

Ces discussions pénibles, ces délibérations sur le chemin à prendre, avaient fait perdre beaucoup de temps; il était environ midi lorsque nous arrivâmes au défilé. Nous nous trouvions au milieu des montagnes, et nous tournâmes à l'est, après avoir effacé avec précaution toutes les traces qui eussent pu indiquer notre nouvelle route.

Au bout d'une heure de marche, nous remarquâmes la pente rapide du terrain, qui allait toujours en se prolongeant. Allo me dit que nous rencontrerions bientôt une longue vallée située entre les montagnes d'où nous descendions et la chaine des Zagros.

Les Haddedîn nous avaient rejoints; mais la querelle du matin avait mis notre petite troupe, naguère si unie, en un profond désaccord. Tout le monde restait sombre et silencieux. Je n'osais jeter un regard sur mon cheval, de peur de l'attirer. Malgré moi, je songeais sans cesse à

mon coursier noir, qui du moins ne portait plus d'autre cavalier.

Le soir, nous nous arrêtâmes dans une forêt. Nous n'avions rencontré sur notre route aucun être humain. Quelques pièces de gibier étaient tombées sous nos balles; nous pouvions espérer une sécurité relative pour la nuit et un assez bon dîner. Nous mangeâmes silencieusement, puis chacun chercha de son côté à se caser pour dormir. La première heure de veille m'échut au sort.

Je m'appuyai contre un tronc d'arbre, à quelque distance des dormeurs. Je m'absorbais dans mes réflexions, quand Halef se glissa sans bruit jusqu'à moi.

« Sidi, me demanda-t-il tout bas, ton cœur est troublé. Est-ce que le cheval noir t'était plus cher que ton fidèle hadji Halef Omar?

— Non, Halef. Je donnerais pour toi tous les chevaux du monde.

— Console-toi donc, mon bon sidi, car je suis près de toi et j'y resterai, et tous les Haddedîn ensemble ne pourraient m'enlever de tes côtés. »

Le brave petit homme s'étendit près de moi, comme s'il eût voulu me garder même en dormant.

Je veillai longtemps sans demander qu'on me relevât de ma faction. Assis sous l'ombre épaisse de la forêt, dans cette calme nuit, je sentais mon cœur, qui s'était si fort serré, se dilater un peu à la pensée de l'affection si dévouée du pauvre Halef. Pouvoir compter sur l'attachement d'un homme, quel qu'il soit, n'est-ce pas quelque chose en ce triste monde?...

Le lendemain, nous poursuivîmes notre route. Allo ne nous avait point trompés : suivant ses prévisions, nous aperçûmes les hauteurs des Zagros avant midi. Il fallut faire une petite halte, à cause des chevaux. Nous campâmes dans une étroite vallée bordée de trois côtés par des roches à pic. Les chevaux trouvèrent là une herbe

abondante et savoureuse, car elle était entretenue par plusieurs cours d'eau.

Lindsay s'assit près de moi. Il grignotait un reste de son gigot commencé la veille, et grommelait une foule de mots inintelligibles. Il était de très mauvaise humeur. Soudain il se leva, me montrant du doigt la direction à laquelle je tournais justement le dos. Je me retournai aussitôt et vis trois hommes qui s'approchaient de nous à pas lents. Ils étaient vêtus d'étoffes légères et rayées; ils n'avaient ni chaussures ni turban, et portaient pour toute arme un couteau à la ceinture. Arrivés devant nous, ils s'arrêtèrent, puis saluèrent avec respect.

« Qui êtes-vous? demandai-je.

— Nous sommes des Kurdes, de la race des Mer-Mamalli.

— Que faites-vous ici?

— Nous avions une dette de sang. Nous nous sommes enfuis. Nous cherchons à nous joindre à une autre tribu, qui nous protégera si nous pouvons nous en faire adopter... Qui êtes-vous, seigneurs?

— Nous sommes des voyageurs étrangers.

— Que faites-vous ici?

— Nous nous reposons. »

Celui qui portait la parole ne parut point s'offenser de ce laconisme. Il reprit humblement:

« Il y a dans ce cours d'eau beaucoup de poissons. Permets-tu que nous pêchions?

— Vous n'avez ni filets ni hameçons.

— Nous pêchons avec les mains. »

J'avais aussi remarqué que l'endroit de la rivière près de laquelle nous nous étions arrêtés était fort poissonneux; on y voyait surtout des truites en grand nombre. J'étais curieux de savoir comment s'opérait cette pêche à la main. Je répondis donc:

« Vous m'avez entendu: nous sommes étrangers,

nous n'avons pas le droit de vous défendre la pêche. »

Aussitôt ces hommes se mirent à couper de l'herbe avec leurs couteaux. Ils l'amoncelèrent en grande quantité, la maintinrent avec des pierres, et formèrent une digue à l'un des coudes du ruisseau. La chose, malgré son simple intérêt, nous attira sur le bord de l'eau; et, comme cette pêche fut très abondante, nous primes plaisir à regarder les poissons se rassembler en foule devant l'endiguement. Nous étions plus occupés de ce spectacle que des pêcheurs eux-mêmes, lesquels allaient et venaient avec beaucoup de sérieux. Soudain Allo poussa un grand cri de frayeur :

« Seigneur, attention! ils nous volent! »

Je me tournai vers l'endroit où nous campions, et je vis nos trois Kurdes à cheval, l'un sur mon ancien coursier noir, l'autre sur la monture de Lindsay, le troisième sur mon propre cheval bai. Les voleurs avaient pris leur élan avant que nous fussions revenus de notre étonnement.

« *All devils!* mon cheval! cria enfin le pauvre Lindsay.

— *Allah kerim!* le coursier noir! exclama Mohammed Emin.

— Courons après! » hurlait Amad el Ghandour.

Je demeurais assez calme. Il me semblait que ces voleurs devaient être peu expérimentés, autrement ils se seraient emparés de tous les chevaux; puis j'avais mon idée.

« Attendez, dis-je à mes compagnons. Mohammed Emin, reconnais-tu que le cheval noir est redevenu ta propriété?

— Oui, émir.

— Veux-tu me le prêter un instant?

— Mais ils l'ont pris!

— Qu'importe! réponds vite. Me le prêtes-tu?



Je frappai le voleur à la tête avec le manche de mon arme.

— Oui.

— Suivez-moi. »

Je m'élançai sur le meilleur de nos chevaux, à la poursuite des brigands.

Ce que je prévoyais était arrivé : le Kurde qui montait mon brave Rih gisait à terre, sous le cheval. J'eus le temps de m'approcher avant qu'il eût pu se relever. Rih courut vers moi. Je sautai en selle et laissai l'autre cheval au milieu de la route.

Le Kurde, quoique étourdi par sa chute, essayait de s'échapper. Je saisis mon pistolet, l'élevant en l'air d'une façon menaçante. Mon cheval, lancé au galop, eut bientôt rejoint le voleur, que je frappai à la tête avec le manche de mon arme. Remettant alors le pistolet à ma ceinture, je pris mon lasso et me dirigeai du côté où s'enfuyaient les deux autres larrons.

« Rih ! » murmurai-je en me penchant sur mon brave coursier.

Et il s'envola comme un oiseau dans l'air. Au bout de trois minutes, j'étais à la portée des fuyards.

« Halte ! halte ! criai-je. Descendez de cheval ! »

Le Kurde le plus rapproché de moi me regarda avec terreur, mais se garda bien d'obéir. Je lançai mon lasso. En quelques mouvements combinés selon les règles indiennes, mon homme fut jeté bas. Étonné par la rapidité de la poursuite et la nouveauté de l'attaque, le Kurde avait eu une telle peur, qu'il restait sans connaissance. Je détachai la corde, fis un nouveau nœud, laissai mon drôle se pâmer sur le gazon, et courus après le troisième voleur. Le terrain était propice ; car, resserrée entre des montagnes, la route n'offrait aucune échappée. Mes injonctions et sommations n'ayant pas eu plus d'effet sur ce dernier larron que sur l'autre, le lasso fit son office. Les bras de l'homme, liés par la corde contre le corps, ne purent plus tenter le moindre mouvement.

Comme son compagnon, le malheureux fut jeté à terre sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Je descendis de cheval, je liai mon brigand avec la corde et le fis lever malgré lui.

« Voilà donc les poissons que vous cherchiez à prendre ? » lui demandai-je.

Il ne répondit pas.

« Allons, continuai-je, tu n'es pas muet : réponds, ou attends-toi à tous les châtiments. Comment t'appelles-tu ? »

Même silence.

« Eh bien ! attends un peu, mon gars ! »

Je lui donnai un coup violent qui le fit tomber, car ses bras liés ne pouvaient assurer son équilibre, et je m'assis près de lui pour le garder. Mes compagnons accouraient, ramenant les chevaux et les deux autres voleurs. Allo, qui n'avait pas perdu la tête, portait une dizaine de beaux poissons dans sa couverture. Dès qu'il fut arrivé, il se mit à creuser un trou pour allumer du feu et nous préparer une friture de sa façon.

Le bon Lindsay retrouvait à ce spectacle toute sa joyeuse humeur. Nos trois Kurdes seuls ne voulaient pas rire. L'aventure leur semblait fort désagréable ; ils se tenaient les yeux baissés, dans un morne silence.

Je recommençai l'interrogatoire.

« Pourquoi vouliez-vous prendre nos chevaux ?

— Parce que nous en avions besoin. Nous sommes des fugitifs, » répondit l'un des Kurdes.

C'était une excuse, et je me sentais d'autant plus disposé à admettre cette circonstance atténuante, que je savais que chez des Kurdes un vol de chevaux n'a rien de déshonorant.

« Tu es jeune encore. Tu as quitté tes parents ?

— Oui, et les deux autres aussi. Celui-ci a une femme et un enfant.

— Pourquoi tes compagnons ne parlent-ils pas ?

— Ils n'osent.

— Toi, tu oses bien.

— Ne faut-il pas que quelqu'un réponde ?

— Tu n'as pas l'air d'un mauvais sujet ; vous m'inspirez tous de la compassion. Nous allons délibérer si l'on peut vous pardonner. »

Le conseil fut tumultueux. Halef lui-même, malgré mes signes, opinait pour une correction vigoureuse ; Lindsay voulait la *schlague* séance tenante. Je lui fis remarquer que, chez les indigènes du pays où nous nous trouvions, l'enlèvement de chevaux est regardé comme une action chevaleresque dans tout le sens du mot.

« Allons, pas de schlague ! *well !* grommela l'Anglais ; mais à bas les moustaches ! Qu'on les roussisse ! Châtiment pittoresque, *yes !* »

Je ne pus m'empêcher de rire. En quelques minutes ce fut fait. Les trois hommes, fortement maintenus par les Haddedîn, sortirent de nos mains avec la barbe bien rognée. Nous les laissâmes libres ensuite. Ils ne s'étaient pas défendus, ils n'avaient pas prononcé une seule plainte ; mais le regard qu'ils nous jetèrent en partant me fit frémir.

Après nous être encore reposés et avoir mangé de bon appétit la friture d'Allo, nous nous remîmes en marche. Mohammed, au moment de lever le camp, s'approcha de moi et me dit :

« Émir, veux-tu me faire un plaisir ?

— Lequel ?

— Je te prêterai mon cheval noir pour aujourd'hui. »

La finesse m'amusa : il croyait avoir trouvé le moyen de se réconcilier avec moi et d'arriver, petit à petit, à me faire accepter le cheval.

« Mais j'ai un cheval, répliquai-je ; je n'en ai pas besoin de deux.

— Il peut arriver des occasions où il serait utile que tu te trouvasses sur le coursier noir ; il te connaît et n'obéit qu'à toi.

— Si ces occasions se présentent, tu me prêteras l'animal.

— Cela nous ferait perdre du temps, émir. Je t'en prie, monte tout de suite le coursier noir. Les autres ne peuvent se faire obéir.

— A condition qu'il demeure ta propriété.

— Oui, effendi. »

Je n'étais pas fâché au fond de l'insistance, tout en restant fort résolu à rendre le cheval. Je ne soupçonnais guère alors ce qui me forcerait à le garder.

Gravir les sommets des Zagros était une entreprise impraticable. Il semblait plus sûr de suivre la vallée que nous voyions à nos pieds, et dont la direction s'étendait vers le sud. Nous franchîmes seulement deux ou trois collines verdoyantes ; puis, au moment où le soleil commençait à s'incliner, nous nous arrêtâmes devant une roche isolée, à l'abri de laquelle nous décidâmes de passer la nuit.

Le jour suivant, nous atteignîmes le Djalah, dont le cours continue jusqu'au delà de Bagdad. Nous nous assîmes sur la rive pour le repos de midi.

La journée était magnifique, claire, ensoleillée, splendide, à ne jamais l'oublier. A notre droite roulaient en grondant les flots impétueux du fleuve ; à gauche s'élevait en pente douce une charmante colline, toute boisée de platanes, de châtaigniers, de cornouillers. Devant nous se dessinaient les sommets d'une petite chaîne de montagnes couronnées de rochers bizarres, pareils aux ruines de vieux donjons.

Vers la fin du repas, je voulus visiter les abords du bois pour chasser quelques pièces devant nous servir au repas du soir. Je marchai pendant une demi-heure envi-

ron, montant et descendant sur les flancs de la colline, sans rencontrer aucun gibier. Assez découragé, je m'apprêtais à revenir vers mes compagnons, lorsque j'entendis très distinctement à ma droite tirer un coup de fusil. Un second coup ne tarda pas à me faire tressaillir.

Qui pouvait tirer ainsi ? Je hâtai le pas. En atteignant le campement, je ne vis que l'Anglais, Halef et Allo.

« Où sont les Haddedin ? demandai-je.

— A la chasse, » reprit Lindsay.

Il avait aussi entendu les deux coups de fusil; mais il croyait que c'étaient les Arabes qui tiraient. A l'instant même plusieurs autres coups retentirent.

« Pour l'amour de Dieu, vite, à cheval ! » m'écriai-je.

Nous partîmes au galop. Allo suivait plus lentement, avec les chevaux des Haddedin.

Les coups de fusil continuaient, puis d'autres coups plus secs, moins prolongés : deux coups de pistolet.

« Un combat ! murmurait Lindsay, un vrai combat ! »

Nous étions arrivés à l'entrée d'une prairie bordant la rivière. Là, après avoir tourné le flanc d'une petite colline qui nous cachait une partie du terrain, nous aperçûmes le champ de bataille.

Près du fleuve se reposaient paisiblement quelques chameaux. Un certain nombre de chevaux paissaient à l'entour; mais, un peu en avant, et acculés contre une roche, six ou sept combattants se défendaient avec vigueur contre une troupe de Kurdes. Amad el Ghandour seul, à quelques pas de ce groupe, était aux prises avec une dizaine d'ennemis; plus loin gisait Mohammed Emin, qui ne donnait aucun signe de vie. Il n'y avait pas à hésiter : je me précipitai au milieu des Kurdes en déchargeant mon fusil.

« C'est lui ! c'est lui ! criait-on. Ne tirez pas sur le cheval ! »

Je me retournai et reconnus le cheikh Gazal Gaboya.

Il venait de prononcer sa dernière parole : Halef s'élança sur lui et l'atteignit presque à bout portant.

Alors commença un combat que je ne saurais décrire, et dont la confusion, l'acharnement, la fureur, m'enlevèrent toute mémoire. La vue du vieux Mohammed, tombé sanglant sous les balles, nous exaspérait; nous aurions défié mille lances dirigées contre nous. Tout ce que je sais, c'est que mon sang coula, que mon cheval fut blessé, que les coups retentirent sans interruption, que les éclairs et la poudre m'aveuglèrent, que je parai les coups avec ardeur et en portai avec rage, enfin qu'un vaillant auxiliaire, toujours à mes côtés, me couvrit parfois de son corps : c'était mon fidèle Halef. Puis mon cheval, frappé au col, se cabra. Le coup qu'il avait reçu m'était destiné. La bête se dressa toute droite, puis se renversa en arrière. Je ne vis, n'entendis, ne sentis plus rien.

Lorsque je revins à moi, j'aperçus Halef qui pleurait et riait en même temps.

« *Hamdoulillah !* Allah soit béni ! s'écriait l'excellent petit homme au comble de la joie. Il ouvre les yeux ! Sidi, as-tu mal ? »

J'essayai de répondre, mais je n'y parvins pas. J'étais si faible, que mes yeux se refermèrent involontairement.

« *Ya ! Allah ! ya yazik, ya vaï !* O douleur ! il va mourir ! » entendis-je encore, et je retombai dans mon évanouissement.

Je délirais... Je me souviendrai toujours de mon cauchemar : il me semblait combattre contre des dragons, des monstres, des géants ;... puis ces formes hideuses disparurent, un souffle rafraîchissant caressa mon front. Des voix douces comme celles des anges murmurèrent à mon oreille; des mains compatissantes me touchèrent avec précaution. Était-ce un rêve ou une réalité ?...

Je pus enfin rouvrir les yeux.

Les derniers rayons du soleil éclairaient encore le

sommet des montagnes; mais le crépuscule descendait autour de moi. Je distinguai pourtant, malgré l'ombre, deux visages charmants, deux têtes de femmes penchées à mes côtés.

« O malheur ! sauvons-nous ! » cria tout à coup une voix bien douce, mais bien effrayée, s'exprimant en langue persane.

Des voiles couvrirent les visages que je n'avais fait qu'entrevoir; les deux femmes s'enfuirent.

J'essayai de me mettre sur mon séant; j'y parvins avec un peu d'efforts. Je sentis alors que j'étais blessé à la jambe droite. Tout le reste du corps était aussi fort endolori. Je sus plus tard que la pointe d'une lance était entrée assez avant dans la chair. La plaie avait été bien soignée; le baume qu'on venait d'y verser me parut d'une odeur délicieuse. Halef accourait au même moment.

« *Allah kerim !* s'écria-t-il, Dieu est miséricordieux ! Il te rend la vie. Qu'il soit loué dans l'éternité !

— Et toi, Halef, comment vas-tu? demandai-je d'une voix faible.

— A merveille, sidi. J'ai reçu un coup de fusil dans la cuisse; la balle a fait un trou, puis s'en est allée : ce n'est rien.

— Et l'Anglais?

— Il a reçu un coup terrible sur la tête, et il a perdu deux doigts de la main gauche.

— Pauvre Lindsay! Et les autres?

— Allo a attrapé bien des horions, mais son sang n'a pas coulé.

— Amad el Ghandour?

— Il n'est pas blessé, mais il ne parle plus.

— Son père?

— Il est mort. Que Dieu le reçoive en paradis! »

Nous nous tûmes un moment. La mort du vieux Mohammed m'impressionnait vivement. Après une pose,

je demandai à mon petit Halef ce qu'était devenu le cheval noir.

« Ses plaies sont douloureuses, mais elles guériront bientôt. Tu n'as pas su comment tout cela est arrivé ; faut-il te le raconter ?

— Non, pas maintenant. Je voudrais me traîner jusque auprès de Lindsay. Pourquoi suis-je ici ?

— Parce que les femmes du Persan ont désiré te soigner. Ce doit être un homme riche et considérable que ce Persan. Viens. Nous avons allumé du feu ; tu trouveras les autres à l'entour. »

Je me levai péniblement. La marche me causait une certaine douleur ; mais, avec l'aide de Halef, je pus me rendre près du feu allumé à fort peu de distance du lieu où j'avais été déposé. L'Anglais, traînant son grand corps, vint au-devant de moi en me disant :

« *Behold !* vous voilà donc, master ? Vous avez fait un fameux saut ; mais la carcasse est solide, à ce qu'il paraît. Nous vous croyions mort.

— Et vous, comment allez-vous ? Vous avez la tête et la main bandées ?

— J'ai eu une entaille juste à l'endroit où les phrénologues placent l'entendement ; quelques cheveux, quelques fragments d'os de moins ; mais, pour ainsi dire, rien, *yes*. J'avoue qu'il y a aussi deux doigts de partis à gauche ; ce sont des doigts peu utiles, *well !* »

En même temps que l'Anglais, une autre ombre s'était levée pour venir à moi. Autant que j'en pouvais juger dans la demi-clarté du foyer, l'homme que j'apercevais pour la première fois avait une prestance imposante et une mine fière. Il portait un large pantalon de soie rouge, une sorte de chemise blanche, une veste étroite descendant jusqu'aux genoux ; de plus, un habit de couleur bleu foncé s'ouvrant du haut en bas, et un manteau de laine fine aussi bleu foncé. A la ceinture, en magni-

fique cachemire, qui entourait la taille du personnage, brillaient la riche garde d'un sabre, le manche doré de deux pistolets et celui d'un poignard damasquiné. En sus de cet attirail guerrier, je remarquai la lame large et recourbée d'un sabre persan, qu'on pourrait appeler *coupe-têtes*. Notre hôte était chaussé de bottes cavalières de Soffian; il avait sur la tête le bonnet d'astrakan bien connu, orné à la base d'un turban de laine bleue et blanche finement brodée, et d'un tissu admirable de souplesse.

Ce seigneur persan me salua avec une parfaite courtoisie :

« Je te fais mon compliment, me dit-il.

— Je te remercie, répondis-je en essayant, malgré ma souffrance, une inclination non moins gracieuse.

— Émir, tu excelles dans l'art du combat.

— Seigneur, tu es un héros.

— Je suis ton frère.

— Je suis ton ami. »

Nous nous serrâmes la main. Le Persan continua avec une politesse inépuisable :

« Ton nom est connu, il est venu jusqu'à moi. Je me nomme Hassan Ardjir-mirza. »

Mirza est le titre qu'on donne en Perse aux princes; cet inconnu devait être un grand personnage. Il poursuivit :

« Considère-moi comme ton serviteur.

— Donne-moi tes ordres, car je suis à toi, m'écriai-je pour ne pas demeurer en reste.

— Ces huit hommes m'appartiennent, je vais te les présenter, » reprit le prince.

Il me montrait huit ombres qui se tenaient à une distance respectueuse. Les ombres s'inclinèrent. Hassan continua :

« Tu es le maître de notre camp. Assieds-toi.

— J'obéirai ; mais permets que je voie d'abord mes compagnons blessés. »

Non loin du feu gisait le corps de Mohammed. Son fils se tenait là, assis, nous tournant le dos, ne faisant pas un mouvement.

Le vieil Arabe avait été frappé au front. Sa longue barbe blanche restait teinte de sang, et je vis une seconde plaie béante à la gorge.

Je m'agenouillai devant le cadavre, et je demeurai quelque temps silencieux et profondément ému. J'avais eu pour ce vieillard une véritable affection, que des torts récents n'avaient pu ébranler. Lorsque je fus un peu plus maître de moi, je plaçai ma main sur l'épaule du jeune Haddedîn :

« Amad el Ghandour, je souffre avec toi, » murmurai-je.

Le jeune chef ne répondit pas, ne bougea pas. Je me donnai mille peines pour le tirer de sa torpeur ; ce fut en vain ; on l'eût cru changé en statue. Je retournai près du feu et pris place aux côtés du Persan. En regagnant le campement, j'avais heurté le corps du pauvre Allo. Le charbonnier, étendu la face contre terre, se plaignait faiblement.

Je l'examinai : les coups qu'il avait reçus le faisaient souffrir, mais n'étaient point dangereux. Je lui adressai quelques paroles de consolation.

Hassan Ardjir-mirza n'avait aucune blessure. En revanche, ses gens paraissaient avoir été assez maltraités. Cependant aucun d'eux ne se plaignait, aucun ne donnait le moindre signe de douleur.

« Émir, me dit le Persan lorsque je me fus assis près de lui, tu nous as sauvés tous. Vous êtes arrivés au bon moment !

— Nous sommes heureux d'avoir pu vous rendre service ; mais les Kurdes se sont-ils échappés ?

— Oui. J'ai envoyé deux de mes serviteurs sur leurs traces, afin de savoir où ils se retireraient. Ils étaient quarante. Ils ont perdu beaucoup de monde, tandis qu'ils n'ont pu tuer qu'un seul guerrier, ton ami. Quelle route suivez-vous, émir ?

— Nous voudrions regagner les pâturages des Haddedîn, au delà du Tigre. Nous avons été contraints par les circonstances de faire un long détour.

— Je vais vers le sud. On m'a dit que tu connais Bagdad ?

— Je n'y ai passé que peu de temps.

— Connais-tu la route qui y conduit ?

— Non, mais elle est facile à trouver.

— Et celle de Bagdad à Kerbela ?

— Vas-tu à Kerbela ?

— Oui. Je fais un pèlerinage au tombeau de Husseïn [1]. »

Cette communication éveilla mon intérêt. L'étranger appartenait à la secte des chyites. Il me vint en tête de l'accompagner dans ce curieux voyage ; seulement je ne pouvais décider la chose tout de suite. Je repris :

« Comment se fait-il que tu aies choisi la route des montagnes ?

— Pour échapper aux Arabes pillards qui attaquent ordinairement les pèlerins.

— Et tu es tombé aux mains des Kurdes ! Viens-tu de Kermania ?

— Je viens de plus loin. Nous campions ici près depuis hier. Un de mes domestiques était allé dans le bois ; il aperçut de loin une troupe de Kurdes, qui le remarquèrent aussi : ils accoururent pour piller nos bagages. Le combat s'engagea. Nous succombions sous le nombre,

1 Fils d'Ali et de Fatima, reconnu comme le premier iman par les chyites.

quand nous vîmes arriver le valeureux vieillard qui gît là sans vie. Il tira sur deux Kurdes, les abattit, et se précipita au milieu de la mêlée. Son fils le suivait. C'est également un héros; mais le nombre nous écrasait toujours, lorsque vous vous êtes élancés pour les secourir et les venger. Émir, ma vie, mes biens vous appartiennent. Faisons route ensemble le plus longtemps possible.

— Je le souhaite autant que toi; mais nous avons un mort avec nous et nous sommes blessés. Il faut enterrer le cheikh. Il faut aussi que nous nous reposions quelques jours, à cause de la fièvre des blessures.

— Je me reposerai avec vous, car mes gens sont blessés. »

En ce moment je songeai à Doyan, que je ne voyais pas autour de moi. Je demandai à l'Anglais où était mon chien. Il ne put me répondre. Halef se souvenait d'avoir aperçu Doyan combattant contre nos ennemis; il n'en savait pas davantage.

Quelques serviteurs du Persan nous apportèrent bientôt d'abondantes provisions pour le repas du soir. Après avoir mangé et repris quelques forces, je m'en allai un peu clopin-clopant autour du camp, pour chercher le chien. Halef m'accompagnait. Nous visitâmes les chevaux en passant. Mon pauvre coursier noir était couché à terre. Il avait reçu plusieurs coups de lance; une balle lui avait effleuré les chairs. Il souffrait beaucoup, malgré le pansement pratiqué par Halef. Non loin de là, j'entrevis les formes de quelques chameaux ruminant ou dormant; leurs faix étaient déchargés près d'eux. J'aperçus aussi les espèces de paniers-tentes qui servaient de demeure aux femmes du prince.

Halef me racontait ses impressions pendant le combat :

« Je te croyais mort, sidi... J'étais fou de rage, disait-il. L'Anglais aussi voulait te venger; rien ne lui résistait. Le

Persan n'est pas moins brave, et ses gens se sont battus avec la même ardeur que nous.

— Avez-vous fait du butin?

— Quelques armes, quelques chevaux. Tu ne les vois pas d'ici, parce que la nuit est un peu sombre. Le Persan a fait jeter les morts à la rivière.

— Les ennemis ont-ils eu beaucoup de blessés?

— Je n'en sais rien. Après le combat, je te cherchai, je te trouvai, je sentis que ton cœur battait encore. Je voulais te panser, mais le Persan ne le permit point; il te fit transporter au lieu où tu t'es réveillé, et où les femmes ont soigné tes blessures.

— Quelles sont ces femmes?

— L'une est la femme du Persan; l'autre, sa sœur. Elles ont avec elles une vieille servante qui mâchonne toujours des dattes et reste accroupie dans la tente.

— Mais ce Persan lui-même, quel est-il?

— Je ne sais. Les domestiques ne disent rien; il leur est sans doute défendu de faire connaître la position de leur maître. Je pense que...

— Écoute, Halef! interrompis-je, écoute! »

Nous nous trouvions assez loin du campement pour n'en plus percevoir le bruit. Un silence profond régnait en ce lieu. Cependant, tandis que Halef parlait, j'avais entendu distinctement un son étrange. Nous prêtâmes l'oreille. Cette fois, le grognement bien connu du chien de chasse quand il tient sa proie devint plus distincte encore.

« Doyan! » m'écriai-je tout joyeux.

Une réponse, sur laquelle nous ne pouvions nous tromper, partit d'un fourré voisin. Afin de nous orienter parfaitement, j'appelai le chien, qui chaque fois donna de la voix. Nous nous dirigeâmes de son côté. Bientôt un petit sifflement de plaisir, comme Doyan savait en faire entendre, nous avertit que nous approchions.

Une forme humaine gisait à terre, sous les pattes du vaillant animal, prêt à l'achever du terrible coup de dent. Je me penchai pour reconnaître l'ennemi. Je ne pouvais voir ses traits; mais, quoiqu'il n'osât tenter un mouvement, la chaleur de son corps me prouva qu'il était bien en vie.

« Ici, Doyan! » ordonnai-je.

Le chien se leva; je fis aussi relever sa tremblante proie. On comprenait, à la respiration pénible du malheureux, qu'il venait d'éprouver une affreuse angoisse. Il répondit à mes questions dès qu'il fut un peu remis, et m'apprit qu'il était Kurde, mais de la race des Soran.

Comme je savais cette tribu ennemie mortelle des Bebbeh, je craignis que cet homme ne voulût me tromper en se faisant passer pour un Soran. Je lui demandai donc :

« Comment te trouves-tu ici, puisque tu prétends être un Soran?

— Tu sembles étranger au pays, reprit-il. Sache que les Soran étaient une tribu nombreuse et puissante. Ils habitaient au sud, et ils avaient pour capitale Harir, la plus belle cité du Kurdistan. Mais Allah étendit sa main contre eux, de sorte que leur puissance s'évanouit. Leurs derniers étendards ont été abattus dans les plaines du Keny-Sandia. Les Bebbeh les ont vaincus; ils leur ont enlevé leurs femmes et leurs troupeaux; ils ont égorgé les hommes. De toute la tribu, il n'est resté qu'un petit nombre de fugitifs dispersés çà et là ou se cachant dans les montagnes. Je suis un de ces proscrits. Je demeure près d'ici, là-haut, dans les rochers. Ma femme est morte; mes frères, mes enfants, ont été tués. Il ne me reste pas même un cheval; je ne possède qu'un couteau et un fusil. Aujourd'hui, en plein jour, j'ai entendu le bruit d'une fusillade. Je suis descendu pour voir le combat. J'ai reconnu nos ennemis les Bebbeh; je me suis caché

derrière les arbres. Plus d'un Bebbeh est tombé sous mes balles. Si leurs cadavres sont encore là, tu pourras reconnaître le plomb qui les a tués. Je les ai frappés parce que je les hais, parce que je voulais me venger, et aussi pour essayer de leur prendre un cheval. Ce chien me vit en embuscade ; il s'élança sur moi. Je le crus prêt à me déchirer. Les heures que j'ai passées sous ses griffes ont été terribles. »

Cet homme parlait avec un accent de vérité qui me prévenait en sa faveur. Il fallait être prudent néanmoins.

« Voudrais-tu nous conduire à ta demeure ? demandai-je.

— Oui. C'est une hutte bâtie de branches d'arbres et de mousse, avec un lit de feuilles sèches au fond ; voilà tout ce que vous verrez.

— Où sont tes armes ?

— Elles doivent être tombées là, tout près...

— Cherche-les. »

Le Kurde s'éloigna. Halef, un peu inquiet, me disait à l'oreille :

« Sidi, il va fuir.

— Oui, si c'est un Bebbeh. S'il appartient réellement à la tribu des Soran, il reviendra, et alors nous pourrons croire à sa parole. »

Nous n'attendîmes pas longtemps ; notre homme nous criait d'en bas :

« Descendez, seigneurs ! J'ai retrouvé mon fusil et mon couteau. »

Nous nous hâtâmes de le rejoindre en descendant vers le camp.

« Suis-nous près du feu, lui dis-je.

— Volontiers, seigneur. Mais je ne sais pas un mot de persan. L'homme qui campe ici n'est-il pas de la Perse ? Je ne parle que le kurde et le langage des Hagari (Arabes).

— Tu parles bien l'arabe?

— Oui. J'ai voyagé là-bas, jusqu'à la mer et jusqu'à l'Euphrate. Je connais toutes ces contrées, toutes leurs routes, toutes leurs tribus. »

Je me réjouis de cette rencontre : un tel homme pouvait nous être précieux.

Notre arrivée avec le nouveau venu occasionna quelque rumeur au camp; elle opéra même sur Amad el Ghandour un singulier changement. Le jeune homme parut revivre enfin : il se redressa soudain et tira son poignard avec une sombre fureur. Il prenait l'étranger pour un Bebbeh. Je lui mis doucement la main sur l'épaule :

« Calme-toi, lui dis-je. C'est un ennemi acharné de tes ennemis : c'est un Sozan !

— Un ennemi des Bebbeh ! » murmura sourdement Amad.

Se tournant vers l'homme, il lui demanda :

« Sais-tu où ils sont? Connais-tu leurs retraites?

— Oui, je les connais.

— Je te parlerai tout à l'heure. »

Le jeune cheikh se rassit alors près du cadavre de son père, pour s'enfoncer de nouveau dans un silence farouche. Je conduisis ma capture au Persan et lui racontai ce qui était arrivé. Il permit à notre homme de demeurer au camp jusqu'à nouvel ordre.

Pendant que nous nous entretenions de cette rencontre, les deux *kouker* (valets d'écurie) qu'on avait envoyés sur les pas des Bebbeh revinrent, annonçant que ceux-ci se dirigeaient vers le sud. Après avoir fait une longue chevauchée, les Bebbeh s'étaient détournés à droite, au bas de la colline de Merivan, puis avaient repris en arrière, afin sans doute de dérouter la poursuite.

Nous n'avions rien à craindre d'eux pendant plusieurs jours... Ils nous supposaient probablement plus nombreux.

Les Persans songèrent au repos, non sans s'être entendus avec nous sur les précautions nécessaires.

Je retournai près d'Amad el Ghandour, le suppliant de prendre aussi ce repos dont nous avions tous besoin.

« Repos?... murmura le jeune chef. Des deux qui sont ici, un seul se repose : c'est le mort! Hélas! il ne dormira pas dans la tombe des Haddedîn, dans la terre sur laquelle ses enfants l'eussent pleuré! Il va rester sur ce sol, que maudit Amad el Ghandour! Il ne reverra pas sa tente, lui qui en était sorti pour m'y ramener!... Crois-tu que je reviendrai parmi les miens avant d'avoir vengé sa mort? J'ai vu les deux hommes qui l'ont tué : celui qui l'a percé de sa lance, celui qui a frappé d'une balle ce noble front! Ils se sont enfuis, mais je les reconnaîtrais entre cent mille. Je les enverrai rejoindre le Cheïtan!...

— Je comprends ta douleur et ta colère, Amad; mais, je t'en supplie, écarte le nuage qui voile tes yeux. Tu veux poursuivre les Bebbeh pour venger ton père... As-tu réfléchi aux difficultés, à l'impossibilité de l'entreprise?

— Le *thar*, la dette du sang, commande : j'obéis. Je dois la faire solder par le sang. Allah lui-même m'ordonne de venger mon père. Je le comprends d'autant mieux qu'il vient de m'en fournir le moyen par toi-même!... Maintenant, je t'en prie, laisse-moi seul. »

Il se retourna du côté du cadavre. Je me disposai à m'éloigner en lui disant :

« Adieu! Je ne t'importunerai point; promets-moi seulement de ne rien faire sans m'avertir. »

Le cheikh ne répondit pas. Je sentais que sa résolution était inébranlable, et je cherchais dans ma pensée le moyen de l'empêcher de s'abandonner à une folie si téméraire.

Le lendemain, lorsque je me levai, je trouvai Amad el Ghandour à la même place; il s'entretenait avec le Kurde Soran. Leur conversation paraissait des plus intimes.

Tout le monde était sur pied dans le camp. J'aperçus de loin le Persan, causant devant la tente, avec deux femmes voilées.

Je me rapprochai d'Amad, qui me dit tout de suite :

« Émir, je veux enterrer mon père. Pourrait-on m'aider ?

— Oui. Où l'enterreras-tu ?

— Cet homme m'indique une place dans des rochers que le soleil baise en se levant et en se couchant. Je vais aller voir cet endroit.

— Je t'accompagne. »

Le Persan accourait pour me saluer. Dès qu'il connut l'intention du jeune chef, il se mit en marche avec nous. Il fallut gravir les hauteurs de la montagne. Arrivés au sommet, nous nous arrêtâmes devant une magnifique roche un peu isolée, au pied de laquelle on pouvait facilement dresser un tombeau.

Le Soran nous montra, non loin de là, sa misérable hutte. Il nous fit remarquer aussi une sorte de cirque tracé par la nature, bien protégé par les roches, d'autant plus propre enfin à servir de camp retranché, qu'on y trouvait une fort belle fontaine. Nous fûmes d'avis de nous établir en cet endroit et d'y amener les bêtes avec les bagages.

Cette installation présentait des difficultés ; on en vint à bout. Une partie des serviteurs du prince furent envoyés pour travailler à la tombe ; les autres bâtirent, à l'usage des femmes, une maisonnette en branchages, dont les murailles habilement tressées purent défier tout regard indiscret.

La tombe de Mohammed demanda quelque temps à construire. Elle consistait en gros blocs de pierre, mesurant tous à peu près huit pieds de haut et roulés à force de bras. On avait laissé, dans le carré formé par ces blocs, une place convenable pour un cadavre. Comme

on nous annonça que l'ouvrage serait terminé vers la fin de l'après-midi, Amad choisit, pour la cérémonie de l'ensevelissement, l'heure du *moghreb* (prière du soir). Il présidait lui-même à tous les détails, quoique, d'après les croyances mahométanes, il dût contracter, par ce fait, l'impureté légale.

Le soleil s'inclinait au bord de l'horizon, lorsque le convoi de l'Arabe se mit en marche. Allo et le Kurde Soran s'avançaient les premiers, portant le corps sur une civière de branchages; nous suivions deux à deux.

Amad nous attendait près de la fosse. Celle-ci avait été construite de façon que le mort fût tourné vers l'ouest-sud-ouest, du côté de la Mecque. Les mahométans veulent que leur visage regarde la contrée où leur prophète crut être visité par l'ange et où il reçut sa prétendue révélation.

Amad el Ghandour, le visage pâle et bouleversé, vint à moi.

« Émir, dit-il, prête ton Coran à Halef, pour qu'il lise la sourate sur le mort. »

Halef avait prévenu cette demande. Il tenait le livre et s'approcha de la tombe.

Le soleil était complètement descendu à l'horizon. Tous les mahométans s'agenouillèrent pour réciter en silence le moghreb. Lindsay et moi restâmes debout et recueillis. Après la prière, nous nous rangeâmes en demi-cercle devant la fosse; on y coucha doucement le vieux Mohammed. Les dernières lueurs du soleil coloraient d'une teinte empourprée les joues pâles de ce cadavre; le vent du soir agitait pour la dernière fois cette longue barbe blanche. Nous éprouvions tous une impression dont on ne saurait guère se défendre devant la majesté de la mort.

Amad el Ghandour, se tournant dans la direction de

la Mecque, joignit les mains, les éleva à la hauteur de sa tête, et dit lentement :

« Au nom du Dieu très miséricordieux !

« Loué et béni soit Dieu, le souverain maitre de l'univers, qui doit triompher au jour du jugement ! Nous voulons te servir, nous voulons te prier, ô Dieu, afin que tu nous conduises par le droit chemin, le chemin que ta grâce éclaire et réjouit, et non par le chemin de ceux contre lesquels s'allume ta fureur, le chemin des égarés. »

Halef leva aussi les mains pour lire dans le Coran, qu'on tenait devant lui, la soixante-quinzième sourate, intitulée : *la Résurrection*. Puis on acheva les cérémonies de l'ensevelissement. Je voulus ensuite adresser quelques paroles d'adieu à celui que nous allions quitter pour toujours ici-bas. Tout le monde m'écouta dans un religieux silence. Je dis :

« *Allah illa Allah !* Dieu est Dieu ! Il n'y a qu'un seul Dieu, dont nous sommes tous les enfants. Ici, sous ces roches amoncelées, repose la dépouille du hadji Mohammed Emin ben Aboul Moutaher es Seim ibn Abou Mervem Bachar ech Chohanah, le vaillant cheikh des Haddedin, de la race des Chammar. Il fut parmi les siens un favori d'Allah ! Sa langue ne proféra jamais le mensonge; ses mains répandirent l'aumône sur les malheureux et dans les tentes misérables de sa tribu, parmi ceux qui habitent au milieu de la pauvreté. Il fut très sage dans le conseil, très brave dans le combat. Il fut l'ami fidèle de ses amis, la terreur de ses ennemis; mais tous, amis et ennemis, l'estimèrent. C'est pourquoi Allah ne permit point qu'il quittât la vie dans l'obscurité de la tente. Abou Djaya (l'ange de la mort) fut envoyé pour reprendre son âme dans la bataille, au milieu des vaillants guerriers. Maintenant son corps va retourner en poussière; mais nous demanderons à Dieu de faire miséricorde à

son âme, de la placer dans un lieu où elle soit heureuse, et de nous la faire retrouver un jour où Isa ben Maryam (Jésus, fils de Marie) viendra juger les vivants et les morts. »

On avait recouvert la tombe avec des blocs de pierre. Le petit hadji Halef s'agenouilla :

« Laissez-moi prier encore, » murmura-t-il.

Joignant les mains, il s'écria avec une ferveur pleine de simplicité :

« Je sais que nous sommes tous frères, et qu'Allah nous réunira tous au dernier jour. Le soleil vient de disparaître là-bas; mais, demain matin, il se lèvera plus brillant qu'il ne s'est couché. Ainsi nous nous relèverons, après avoir dormi dans la nuit de la mort. O Allah! place-nous avec ceux qui sont dignes de ta grâce; ne nous sépare pas de ceux que nous avons aimés sur la terre. Tu es tout-puissant, tu peux exaucer tous nos vœux! »

Pauvre Halef! Son âme, naturellement chrétienne, comme a dit un grand docteur, s'élevait souvent, malgré les préjugés de sa race, jusqu'à la hauteur des dogmes évangéliques. Pourquoi fallait-il que l'aveuglement, l'entêtement de l'éducation musulmane le retinssent dans les ténèbres! Mais je ne voulais pas désespérer de cette âme...

Lorsque nous quittâmes enfin le lieu où venait de s'accomplir la triste cérémonie, je vis Amad el Ghandour tirer son poignard, puis briser une pierre avec le manche de son arme. Il prit un fragment de cet éclat et le cacha dans ses vêtements. Je savais ce que cela signifiait : j'étais convaincu désormais que personne au monde ne pourrait le dissuader d'accomplir sa vengeance.

Il ne voulut ni boire ni manger de la soirée; il ne se mêla point à notre conversation; il ne me répondit pas quand je l'interrogeai. Une seule question le ranima; je lui dis :

« Tu sais que Mohammed Emin avait repris le cheval noir ? Il t'appartient maintenant.

— S'il m'appartient, j'ai le droit de le donner, répliqua rudement le jeune chef.

— Sans doute.

— Eh bien, je te le donne.

— Ne te souviens-tu pas que je ne puis l'accepter ?

— Je t'y contraindrai.

— Et comment ?

— Tu verras ! Bonne nuit ! »

Il s'éloigna. Je me promis de veiller sur lui, ne soupçonnant pas ce qui allait me faire manquer à cette résolution.

La soirée était triste, au milieu de la solitude et du silence. Le Persan venait de se retirer avec les femmes. Ses gens restaient accroupis, sans parler. L'Anglais, Halef et moi, nous nous assîmes quelques instants près de la source, pour essayer de calmer un peu l'ardeur de nos plaies. Nous nous sentions tous fort mélancoliques ; la mort de Mohammed nous avait profondément impressionnés. Du reste, je ne me trouvais pas bien : des torrents de feu semblaient courir dans mes veines, puis un frisson glacé les arrêtait tout à coup. La fièvre causée par les blessures commençait. Halef éprouvait les mêmes symptômes.

Je passai une fort mauvaise nuit. Heureusement mon excellente constitution empêcha les accidents fâcheux de survenir. La crise suivit son cours normal.

Par moments, on eût dit que mon sang se divisait en gouttelettes ; je les eusse comptées, dans leur course le long des veines ; ou je tombais dans une somnolence lourde et pénible. Je m'éveillais en sursaut, j'étais saisi d'un étrange délire. Je parlais avec toutes sortes de personnes que mon imagination évoquait autour de moi, et

cependant j'avais conscience du rêve. Je m'endormis un peu plus tranquille vers le matin. Ce sommeil se prolongea indéfiniment. Quand j'ouvris les yeux, la journée s'achevait.

La première sensation que je perçus fut celle de l'odeur délicieuse du baume déjà senti. Mais, au lieu des beaux yeux noirs dont le souvenir s'éveillait avec ce parfum, je vis, penché sur moi, le gros nez tuméfié de Lindsay.

« Ah ! vous voilà ! *well !* criait gaiement le bon Anglais.

— Eh ! je crois que oui, master. Mais, comment ? où va donc le soleil ? Serions-nous déjà au soir ?

— Réjouissez-vous de votre bon somme, master. Les *ladies* vous ont guéri. Elles nous ont envoyé d'excellents petits pots pour les blessures ; Halef nous a soignés merveilleusement avec ces onguents. Je vous dirai même qu'il est venu une de ces deux dames voilées, laquelle vous a versé une liqueur entre les dents. Ce n'était pourtant pas du *porter*, je pense...

— Et comment était cette belle dame ? Avait-elle les yeux noirs ou bleus ?

— Je n'ai pas vu d'yeux du tout ! Elles sont ficelées comme des paquets. Mais elle devait avoir les yeux bleus, *yes !*

— Ah ! vous le croyez ?

— Enfin, vous trouvez-vous mieux, master ?

— Je me trouve à merveille. Je suis guéri, je vais mieux que jamais.

— Et moi aussi. Ce baume m'a fait un bien étonnant : adoucissement complet, prompte cicatrisation ! Remarquable mixture ! Je voudrais en connaître le secret pour la propager en Angleterre. Désirez-vous manger, sir ?

— J'ai une faim de loup. Avez-vous quelque morceau ici ?

— Oui, certainement. Les yeux bleus, à moins que ce ne soient les noirs, car l'autre, celle qui n'est pas venue, les a noirs, bien sûr; bref, l'une d'elles nous a envoyé aussi des douceurs. »

J'aperçus alors près de moi un plateau d'argent, sur lequel étaient déposés de la viande froide, du pain durci (espèce de biscuit) et toutes sortes de *mazib* (gâteaux et conserves). A côté du plateau se trouvait une bouilloire, remplie d'un brouet composé avec de la viande pilée. Ce mets très réconfortant était encore chaud.

« Les *ladies* savaient donc le moment juste de mon réveil? demandai-je en souriant. Elles ont fait chauffer la bouillie juste à point.

— Ce vase a été déposé depuis midi; mais, aussitôt qu'on le croyait refroidi, on dépêchait une vieille qui l'emportait pour le faire réchauffer. Ce manège a duré jusqu'à tout à l'heure. Vous semblez en haute faveur près de ces dames. »

Tout en mangeant, je jetai les yeux autour de moi. Halef, enveloppé dans sa couverture, dormait à peu de distance; l'Anglais restait assis à mes côtés. A part mes deux compagnons, je ne vis personne aux environs.

« Où donc est notre Persan? demandai-je.

— Avec les femmes. Il a chassé ce matin et tué un chevreau sauvage. Ils mangent tous ensemble de ce morceau délicat, dont on a réduit pour vous une partie en bouillie.

— Et Amad?

— Il est parti de très bonne heure. Il voulait faire une promenade... Il était à cheval, et... »

Je me redressai vivement.

« Parti! m'écriai-je. L'insensé!...

— Oui. Il est parti avec notre charbonnier et le Kurde Soran. »

Je comprenais pourquoi il m'avait dit: « Allah me

fait trouver par toi le moyen de venger mon père... » Ce Soran allait être son guide à la poursuite des Bebbeh.

Hélas ! comment ne pas plaindre le malheureux Haddedin, seul contre cent ! Les siens ne le reverraient jamais, c'était certain. Courir sur ses traces, impossible ! il avait trop d'avance, et je me sentais trop faible... Rien, d'ailleurs, ne l'eût détourné de son dessein.

« Montait-il le cheval noir ? demandai-je.

— Le cheval noir ? Non, il est ici. »

Voilà comment il me contraignait à accepter le cadeau ! Je n'éprouvais aucune joie à cette idée. Le cheval eût peut-être sauvé son cavalier. S'il m'avait donné le temps ?... Mais non,... impossible !

Je ne pouvais rien pour le malheureux jeune homme. Je me reprochais mon long sommeil ; je voyais tous les dangers courus par l'intrépide Haddedin. Je ne parvenais pas à calmer l'agitation de ma pensée.

Je repris, après un moment de silence :

« Allo est avec lui, dites-vous ? Lui avez-vous payé ses gages ?

— Non. Est-ce qu'il ne doit pas revenir ? Oh ! alors j'ai honte de devoir à cet homme.

— Consolez-vous, master. Il a un cheval et un fusil : il se croit riche. D'ailleurs, le Haddedin lui aura promis d'autres récompenses. Halef dort-il depuis longtemps ?

— Il s'est endormi après nous avoir pansés, et lui aussi,... vers la fin de la nuit...

— Il avait bu du breuvage persan ?

— Certainement.

— Singulier ! Et vous, master, vous résistez à tout ! »

Ardjir-mirza vint à nous en ce moment. Je voulus me lever ; il me retint doucement de la main.

« Reste assis, émir, me dit-il, continue ton repas. Comment te trouves-tu ?

— Très bien. Je te rends mille grâces.

— Ta fièvre ne reviendra pas, je te l'assure. Maintenant j'ai une communication à te faire. Amad el Ghandour m'a parlé ce matin : je comprends l'arabe. Il m'a raconté tout ce qu'il sait de toi. Je te connais comme il te connait lui-même. A présent il est à la chasse des Bebbeh. Il te supplie de lui pardonner de ne t'avoir pas prévenu, et il désire que tu ne le suives pas. Il espère retourner chez les Haddedîn ; il t'y retrouvera. Voilà ce que je suis chargé de te dire.

— Je te remercie, Hassan Ardjir-mirza. Le départ d'Amad el Ghandour trouble profondément mon âme, mais je dois l'abandonner à son sort.

— Où vous dirigez-vous maintenant ?

— Nous allons en délibérer. Cet homme que tu vois ici, mon serviteur et ami, hadji Halef Omar, doit, en tout cas, retourner chez les Haddedîn, car il y a laissé sa jeune femme. L'émir de l'Inglistan a aussi deux de ses serviteurs au camp de ces Arabes. Cependant nous ferions peut-être bien de nous rendre d'abord à Bagdad, pour reprendre le petit vaisseau de mon ami Lindsay-bey, qui nous conduirait, par la voie du Tigre, jusqu'aux pâturages des Haddedîn.

— Eh bien, entendez-vous là-dessus, émir ; mais, je t'en prie, si vous vous décidez à continuer jusqu'à Bagdad, ne vous séparez pas de moi. Vous êtes de vaillants guerriers. Je vous dois la vie et la conservation de mes biens ; je voudrais vous prouver toute ma reconnaissance. Nous resterons en ce lieu tant que vos plaies ne seront pas guéries, puis nous nous mettrons en marche. Maintenant mange, bois, ne t'inquiète point. Je vais t'envoyer de nouvelles provisions. Vous êtes mes hôtes : rien ne vous manquera. »

Il s'éloigna. Deux minutes après accourait la vieille suivante, portant une foule d'excellentes choses entassées sur un second plateau d'argent.

« Prends, me dit-elle. Le maître vous envoie tout cela.

— Faites-vous du feu dans la cabane? demandai-je.

— Oui. Nous entretenons un petit feu, et nous avons un *djagadar* (trépied), sur lequel tout est bientôt cuit.

— *Maderky* (petite mère), nous vous donnons beaucoup de soucis.

— O émir, vous êtes les hôtes du maître. Vous avez défendu nos vies à tous; vous pouvez commander ici. Mais je ne m'appelle pas maderka; je n'ai jamais été mariée. On me nomme Alvah. »

Alvah me parut posséder un excellent caractère. Je résolus de cultiver son utile amitié. La bonne vieille s'était à peine retirée, que Halef s'éveilla, bâillant et se frottant les yeux. Il finit par se dresser sur son séant, regarda autour de lui d'un air étonné; puis, se levant soudain, il murmura :

« *Mach'Allah!* Où est le soleil?... Là-bas! Il a donc rétrogradé? »

Comme moi, le brave petit hadji ne revenait pas de sa surprise. Il ne pouvait croire que son sommeil eût duré si longtemps. Je lui appris le départ d'Amad el Ghandour.

« Parti sans nous prévenir, répétait Halef, c'est mal! Qu'allons-nous faire, à présent? Te voilà libre, sidi; rien ne t'oblige plus à retourner chez les Haddedîn.

— Crois-tu que je t'abandonnerais en route, Halef? que je te laisserais t'acheminer seul au milieu de cette périlleuse contrée? Crois-tu que je ne regarde pas comme un devoir de te ramener près du cheikh Malek et de Hanneh, ta femme?

— Sidi, le cheikh et Hanneh sont bien où ils sont; ils sauront m'attendre. J'aime Hanneh, mais je ne quitterai pas ton service pour elle. C'est moi qui te reconduirai au pays de tes pères.

— Je ne puis exiger de toi un pareil sacrifice, Halef.

— Ce n'est point un sacrifice, sidi; je suis ton serviteur. La vie que nous menons me plaît. Dis tout ce que tu voudras, je te suivrai toujours, à moins que tu ne sois assez cruel pour me chasser de force. »

Je tendis la main à mon fidèle Halef, demeurant toujours assez indécis sur la direction à donner au voyage. Mais, en cet instant, mon attention fut distraite par l'arrivée d'un grand nombre des serviteurs du Persan. Ils étaient allés pêcher au fleuve, et rapportaient beaucoup de poisson. On apprêta le repas du soir, qui dut être excellent. Comme je venais de manger, je n'y pris aucune part. Je m'acheminai lentement du côté des hautes roches où l'on avait disposé le tombeau de Mohammed, pour jouir du coucher du soleil, si admirable, vu de cet endroit.

L'astre touchait le bas de l'horizon; il empourprait tout le ciel des lueurs les plus magnifiques. Ces teintes or et rouge allaient en se fondant au-dessus de nos têtes avec des gradations infiniment douces. Devant moi s'agitaient au souffle du vent comme les flots d'une mer de verdure. Puis l'ombre du soir s'étendit lentement sur les forêts. Je n'aperçus plus que les arbres les plus rapprochés incliner leur feuillage, comme de fiers plumets, sous les caresses de la brise nocturne. L'ombre s'épaissit; l'horizon se borna davantage, les nuances de pourpre s'éteignirent au fond du ciel : tout disparut sous le manteau de la nuit...

III

LA CARAVANE DE LA MORT

Je revins au camp par un détour assez long. Tout le monde y dormait déjà. Pour moi, je ne pouvais fermer les yeux : roulé dans mes couvertures, je passai encore une grande heure sans dormir, écoutant le cri des oiseaux de nuit, le moindre mouvement de mes compagnons.

Enfin le sommeil me saisit si bien, que je m'éveillai seulement vers midi. Halef m'apprit que l'Anglais était allé avec notre hôte dans la plaine pour chasser aux perdrix; ils avaient emmené Doyan. Les blessures du petit hadji, sans être plus dangereuses que les miennes, devenaient plus douloureuses. La vieille duègne persane lui avait en vain apporté un nouveau baume : ce pansement ne soulageait presque point mon fidèle serviteur.

« Combien resterons-nous encore ici ? me demanda-t-il.

— Le temps nécessaire pour que nos plaies soient en bonne voie de guérison, cela va sans dire. As-tu pu manger, Halef ?

— Oui, sidi, et de plusieurs mets excellents que je ne connais point. Ces Persanes s'entendent très bien en cuisine. Qu'Allah les conserve tant que nous en aurons besoin ! »

Peu après nos chasseurs arrivèrent avec un abondant gibier. Le Persan me salua amicalement, puis se rendit dans la hutte des femmes. Lindsay s'assit à côté de moi.

« Comment! s'écria-t-il, vous ne faites que de vous éveiller? vous déjeunez seulement?

— Oui. J'ai fort bien dormi dans la matinée; la nuit avait été mauvaise.

— *Well!* nous vivons ici dans un pays de cocagne. Combien de temps cela durera-t-il?

— Jusqu'à ce que nous partions.

— *Witty, ingenious!* très intelligent! Où irons-nous, master?

— Voulez-vous aller à Badgad?

— Oui, tel est mon avis. Surtout partons, les pays de cocagne sont des pays de fainéantise. Et, de Badgad, où allons-nous?

— Je ne sais. Faut-il même pousser jusque-là ou prendre un autre chemin? Jusqu'à présent, je n'ai encore songé qu'à la voie de Badgad.

— Ah! là-dessus réfléchissez, calculez, cela m'est indifférent; mais partons. »

En ce moment la gracieuse Alvah sortit de l'abri de feuillage pour surveiller les serviteurs du mirza qui plumaient les perdrix rapportées de la chasse. Son maître la suivit bientôt; il me fit signe de l'accompagner. Nous nous éloignâmes lentement du camp. Arrivés à une place ombragée et couverte de mousse, le Persan s'assit en m'indiquant le tapis naturel qui s'étendait à ses côtés. Nous eûmes alors une conversation très intéressante. Il me dit :

« Émir, je me fie à toi; écoute donc ce que je vais t'avouer. Je suis un proscrit. Ne me demande pas le nom de mon père; il mourut d'un coup foudroyant. Ses amis dirent tout bas qu'on l'avait tué, parce qu'un concurrent s'était rencontré sur sa route. Moi, son fils, je devais le

venger. J'ai accompli mon devoir ; mais il m'a fallu fuir avec les miens. Avant de quitter mon pays, j'ai chargé tout ce que j'avais de précieux sur des chameaux dont j'ai confié la garde à un serviteur dévoué, afin de transporter mon bien au delà des frontières de la Perse. Pour moi, j'ai pris une autre route. Je savais que je serais poursuivi, je voulais dépister les limiers. C'est pourquoi nous errons ainsi dans les montagnes du Kurdistan. Maintenant que tu sais qui je suis, réfléchis avant de te décider à continuer ton chemin avec nous. Je te devais cet avertissement. »

Il se tut. Je repris aussitôt :

« Hassan Ardjir-mirza, nous ferons route avec toi aussi longtemps que tu auras besoin de notre escorte. »

Le Persan me tendit la main en disant :

« Merci, émir. Es-tu sûr que tes compagnons consentent à me suivre ?

— Très sûr. Ils vont où je vais. Mais, en réalité, mirza, quel est le terme de ton voyage ?

— L'Hadramaout[1]. »

L'Hadramaout ! ce nom m'électrisa. L'inexploré, le redoutable Hadramaout ! J'oubliai à l'instant et mes fatigues précédentes et nos hésitations sur la route à prendre. Je m'écriai vivement :

« On t'attend là-bas ?

— Oui. J'y ai un ami, et je lui ai fait annoncer mon arrivée par un messager.

— Pourrons-nous pénétrer avec toi jusque dans l'Hadramaout ?

— Vous viendriez si loin, émir ? Je n'oserais demander une telle marque de dévouement même à mon meilleur ami.

[1] Hadramaout ou Hadramaut, contrée de l'Arabie méridionale (Arabie Heureuse). Elle tire son nom des Adramites, qui la peuplaient autrefois avec les Sabéens, etc.

— Il n'y a aucun dévouement dans ma proposition. Nous ferons volontiers ce voyage, si tu nous permets de te suivre.

— Je t'en remercie, seigneur. Restez avec nous le plus longtemps possible. Cependant je dois te faire remarquer encore que j'ai l'intention de visiter Kerbela avant de me rendre dans l'Hadramaout.

— Ah! oui. Nous sommes à la fin du mois de zilhidjé; celui de moharrem va commencer, et le 10 de ce mois aura lieu le grand pèlerinage de Kerbela.

— Certes, la *Hadj-el-Maunjat* (la Caravane de la mort) est depuis longtemps en route. Moi aussi, je vais à Kerbela pour enterrer mon père au lieu où Husseïn a souffert une si cruelle mort. Tu le vois, il te serait presque impossible de m'accompagner.

— Pourquoi? Je sais que les chrétiens sont bannis de Kerbela; mais il ne leur est pas permis non plus d'entrer à la Mecque, et pourtant j'ai vu la Mecque.

— Si on te reconnaissait à Kerbela, tu serais mis en pièces.

— On m'a reconnu à la Mecque, et je vis encore.

— Émir, tu es un homme entreprenant. Je n'ignore pas que mon père reposerait tout aussi bien entre les mains d'Allah, si son corps avait été enterré à Téhéran. Je n'eusse jamais fait le pèlerinage de Kerbela, de Nedjef ou de la Mecque, car Mohammed, Ali, Hassan et Husseïn étaient des hommes comme nous; mais mon père, en mourant, a demandé qu'on l'enterrât à Kerbela : je dois remplir son dernier vœu. C'est pourquoi je me joins à la Caravane de la mort. Si tu venais avec moi dans la cité du pèlerinage, je ne te trahirais pas. Seulement, je t'en préviens, mes serviteurs ne partagent point ma manière de voir sur la loi du Prophète. Ils seraient les premiers à t'assommer.

— Je te décharge de toute responsabilité. Où ren-

contrerons-nous les chameaux que conduit ton serviteur?

— Connais-tu Ghadhim, près de Bagdad?

— Une ville persane? Oui. Elle est située sur la rive droite du Tigre, en face de Madhim; une route assez bien entretenue la relie à Bagdad.

— C'est cela même. Là j'attendrai mes chameaux. Ils portent, comme tu le sais, une partie de ma fortune et le corps de mon père.

— Bien. Laisse-moi t'accompagner déjà jusqu'à cette ville; nous aviserons ensuite. Mais seras-tu toi-même en sûreté à Ghadhim?

— Je l'espère. Le pacha de Bagdad ne me livrerait pas, quand même on me poursuivrait jusque-là.

— Ne te fie ni aux Turcs ni aux Persans. Tu t'es montré si prudent en prenant par les montagnes du Kurdistan! Pourquoi te départir maintenant de cette prudence? Ne peux-tu arriver à Kerbela sans te joindre à la Caravane de la mort?

— Je ne connais pas d'autre route.

— Laisse-moi te conduire.

— Pas plus que moi tu n'es du pays. Connais-tu un chemin?

— Non, mais j'en trouverai un. Allah me donnera la science nécessaire.

— Mais il faut que je rejoigne mes gens à Ghadhim.

— Vas-y en secret; évite surtout Bagdad et la Caravane de la mort.

— Seigneur, je ne suis point un poltron; mes gens croiraient que j'ai peur.

— Bravo! J'aime à voyager avec des hommes hardis. Je suis de plus en plus décidé à t'accompagner partout.

— Donc, tu crois trouver un chemin qui nous conduise d'ici à Bagdad?

— Je n'ai jamais voyagé dans ce pays; mais nous

autres, Européens, nous possédons des moyens de nous orienter et de nous diriger sûrement. Nous pouvons prendre par deux routes différentes : l'une traverserait les monts Hamrin, au sud-ouest; l'autre longerait le cours du Djalah, en descendant jusqu'à Ghadhim.

— Combien comptes-tu de jours avant d'arriver à Ghadhim ?

— Cinq jours par la première de ces routes, quatre par la seconde.

— Traverserions-nous un pays peuplé ?

— Oui, et c'est pour cela que l'une ou l'autre de ces routes me semble préférable.

— Il y en aurait donc encore d'autres ?

— Certainement, mais au milieu de déserts où les Bédouins pillards sont fort dangereux à rencontrer.

— A quelle tribu appartiennent ces brigands ?

— En général aux Djerboa, qui viennent d'au delà des frontières; il se trouve aussi quelques bandes de Beni-Lam.

— Tu les crains ?

— Non, pas précisément; mais la prudence ne commande-t-elle pas de choisir, entre deux chemins, le moins dangereux ? J'ai sur moi un passeport signé du Grand Seigneur. Cette recommandation peut servir à Djalah et dans l'ouest; près des Djerboa elle n'aurait aucun poids.

— Permets-moi d'être d'un autre avis. Un fugitif comme moi préfère les routes désertes. Si près des frontières persanes, je dois éviter ceux qui me poursuivent.

— Tu as raison peut-être; mais ne sera-t-il pas au-dessus des forces de tes compagnes de traverser des terrains sans végétation et, en ce moment de l'année, particulièrement desséchés par l'ardeur du soleil ?

— Elles ne craignent ni la faim, ni la soif, ni la chaleur, ni le froid. Elles ne craignent qu'une chose : c'est

de me voir saisi par mes persécuteurs. J'ai des outres pleines d'eau et des provisions qui peuvent nous suffire à tous pendant huit jours au moins.

— Peux-tu compter sur tes gens ?

— Entièrement, émir, du moins dans ces circonstances.

— Eh bien, prenons par la contrée qu'habitent ou plutôt infestent les Djerboa. Allah nous protégera. D'ailleurs, dès que nous aurons atteint la plaine, nous avancerons rapidement, tandis que dans ces montagnes tes chameaux ne peuvent marcher qu'avec peine. Maintenant que tout est convenu, il ne nous reste qu'à attendre la guérison de nos plaies pour nous mettre en route.

— Seigneur, encore une prière. Avant de m'exiler, j'ai dû me munir de toutes les choses nécessaires à un long voyage; j'ai même emporté avec moi le superflu. Dans les marches prolongées et fatigantes, les habits s'usent beaucoup. D'ici à l'Hadramaout, nous ne rencontrerons pas un seul bazar un peu important. J'ai pris une provision de vêtements; permets que je vous en offre, car les vôtres s'en vont en lambeaux.

— Merci mille fois, mirza. Je suis profondément touché de tes bonnes dispositions à notre égard; mais, si tu veux, nous parlerons seulement de cette proposition quand nous arriverons à Ghadhim. Aux yeux des Djerboa, nos vêtements paraîtront tout à fait convenables. Du reste, il nous faudra peu de jours pour aller de Ghadhim à Bagdad, et je pense que... »

Je m'arrêtai involontairement. Il me semblait avoir entendu quelque bruit dans le buisson de ronces qui croissaient au pied des chênes sous l'ombrage desquels nous étions assis.

« Ne t'inquiète pas, émir, me dit le Persan; c'est une bête, un oiseau, un serpent peut-être, s'agitant au milieu du feuillage.

— Je connais les bruits de la forêt : ce n'est point une bête, c'est un être humain. »

Je m'élançai dans la direction du bruit. En quelques bonds j'eus atteint l'homme qui nous épiait : c'était un domestique du Persan.

« Que fais-tu là ? » m'écriai-je en prenant mon homme par les épaules.

Il ne répondit pas.

« Parle, ou je te délie la langue ! »

Le malheureux ouvrit les lèvres, mais il ne proféra aucun son. Enfin, après quelques efforts, il poussa seulement un ou deux cris rauques. En ce moment, Hassan me rejoignit. Il regarda l'homme et s'écria :

« C'est Sadouk ! Il ne peut te répondre, il est muet.

— Mais que faisait-il dans ce bois, autour de nous ?

— Je vais le savoir, il me comprend. Sadouk, que cherchais-tu donc par ici ? »

L'esclave ouvrit les mains et nous montra des herbes, des feuilles, quelques mûres qu'il venait de cueillir.

« D'où viens-tu ? »

Il désigna du doigt la direction du camp.

« Savais-tu que nous étions près de toi ? »

Sadouk fit un signe négatif.

« As-tu entendu nos paroles ? »

Mêmes dénégations.

« Allons, retourne au camp, et ne nous dérange plus. »

Il s'éloigna. Son maître me dit :

« Sadouk aide Alvah dans la cuisine. Il est chargé de cueillir les fruits sauvages et les herbes qui peuvent servir ; il est fort intelligent pour ce genre de fonction. C'est par hasard qu'il s'est trouvé dans nos environs.

— Il écoutait peut-être ?

— Non. Tu as vu, il a fait signe que non.

— Je m'en défie.

— Oh ! Sadouk est fidèle.

— Sa physionomie ne me revient guère... Un homme au menton carré et fendu a le type d'un traître. Je puis me tromper,... mais cette forme de mâchoire me déplait. Est-il muet de naissance?

— Non.

— Comment a-t-il perdu l'usage de la parole? »

Le mirza hésitait; enfin il reprit:

« Il n'a plus de langue.

— On la lui a coupée?

— Hélas! » répondit le Persan avec un mouvement d'épaules.

Je frissonnai en pensant à ce raffinement de la cruauté humaine qui prive pour toujours un malheureux d'un des organes les plus essentiels à son être. L'Orient et naguère encore les États esclavagistes de l'Amérique pratiquent ou ont pratiqué ces horribles mutilations.

« Hassan Ardjir-mirza, repris-je, je comprends que tu ne t'expliques pas volontiers sur ces tristes choses. Mais, je te le répète, ce malheureux Sadouk me déplaît instinctivement; sa présence ici m'inspire de fâcheux soupçons. Je ne suis pas curieux; seulement, dans les situations périlleuses, j'ai pour habitude de faire attention aux plus petites circonstances. Je te prie donc de me raconter comment et pourquoi cet homme a été privé de sa langue.

— Je t'assure, émir, que j'ai plus d'une fois éprouvé la fidélité et le dévouement de Sadouk; on peut y compter. D'ailleurs, tu sauras que mon père avait été obligé de le punir de cette cruelle manière.

— Ton père!... Mais cela doit te faire réfléchir?

— Tu exagères les choses, émir. Sadouk, dans sa jeunesse, était un *kmankack* (archer) de mon père; on le chargeait de porter les ordres ou les messages un peu partout. Il eut ainsi l'occasion de fréquenter la maison du *muchtahad* (grand prêtre). Il vit la fille de ce grand

dignitaire, elle lui plut;... lui-même était très beau alors. Il osa franchir les murs des jardins. Au moment où la jeune fille cueillait des fleurs, il s'approcha pour lui déclarer sa passion. Le muchtahad le surprit et le fit saisir. Par égard pour la maison de mon père, on ne condamna point à mort le coupable. Mais il avait péché par la langue : le muchtahad exigea que son maître lui fît enlever la langue. Mon père ne pouvait se refuser à la juste demande de l'offensé. Il appela un *maitchimigar* (apothicaire), qui était en même temps un habile médecin ; celui-ci exécuta promptement l'opération.

— Mais c'était pire que la mort ! Et Sadouk n'a pas quitté votre maison depuis ce temps ?

— Non. Il a supporté avec patience la douleur de sa mutilation, car il est d'un caractère doux et paisible. Seulement la malédiction a paru s'étendre sur tous ceux qui avaient pris part à cette affaire.

— Comment cela ?

— Le muchtahad est mort empoisonné ; le médecin a été trouvé assassiné un matin sur le seuil de son officine ; la jeune fille a été noyée dans le fleuve, un jour qu'elle le traversait en bateau. On a vu un homme diriger une petite embarcation de façon à faire chavirer la sienne.

— C'est étrange ! Et, dans ces trois cas, les assassins n'ont pu être découverts ?

— Non, jamais. Je devine ta pensée, émir ; tes soupçons me paraissent injustes. Sadouk, presque constamment malade depuis sa cruelle punition, était couché sur sa natte et enfermé chez lui, les jours où les trois crimes furent commis.

— Ton père lui-même n'a-t-il pas péri de mort violente ?

— Oui. Il fut tué dans une promenade à cheval ; un *hajem-makam* (lieutenant) et Sadouk l'accompagnaient. Sadouk seul revint à la vie, mais il était gravement blessé.

— Hum! Sadouk n'a pu donner le signalement des meurtriers?

— La nuit était profonde. Cependant Sadouk crut reconnaître un des assaillants à la voix; c'était l'ennemi mortel de mon père, son concurrent infatigable.

— Celui dont tu t'es vengé?

— Les juges l'acquittèrent... Mais, depuis, il est mort.»

Le visage du Persan m'indiquait assez de quelle mort avait péri celui qu'on soupçonnait.

Le prince fit un geste attristé en soulevant les épaules, et murmura :

« Tout cela est passé. Revenons au camp. »

Il s'éloigna. Je restai un peu en arrière, absorbé dans ma rêverie... Ce qui m'avait été raconté me donnait à réfléchir. Ce Sadouk, me disais-je, devait être un homme bien passif, bien annihilé par la servitude, ou un scélérat merveilleusement habile. Il fallait avoir l'œil sur lui.

Quand je rentrai au camp, je trouvai tous les serviteurs du mirza occupés à préparer le repas de midi. J'appelai Lindsay pour lui raconter ma conversation avec Hassan et lui parler de mes nouveaux projets de voyage. Il y souscrivit aussitôt, se déclarant très satisfait de pouvoir se lancer dans de nouvelles aventures, car je ne lui cachai point les périls de la route.

Mes blessures ne m'occasionnaient aucune fièvre ni douleur ce jour-là; je me sentais tout à fait bien. J'en profitai pour essayer une promenade d'exploration dans les environs. Lindsay voulait m'accompagner; mais je le priai de me laisser aller seul et pris Doyan avec moi pour toute garde. Suivant ma vieille habitude, je désirais m'assurer de la situation et chercher si quelque trace douteuse ne m'indiquerait point un danger. Je fis plusieurs fois le tour de notre campement; enfin je descendis au bord du fleuve. Je remarquai, au premier coup d'œil, que le gazon de la rive avait été foulé et couché en certains

endroits. J'allais m'approcher, quand j'entendis craquer une branche derrière moi. Aussitôt je m'enfonçai sous un épais buisson, me tapis à terre et prêtai l'oreille. Des pas se firent entendre non loin de ma cachette.

Le muet était sorti d'un petit bois voisin. Il regarda autour de lui, hésita, enfin s'avança au bord du fleuve, à la place où j'avais remarqué des herbes foulées; il les piétina davantage encore et revint hâtivement en arrière. Au moment où il allait atteindre de nouveau la lisière du bois, il m'aperçut, jeta un regard singulier sur deux places un peu découvertes du terrain, puis essaya de se glisser sous les arbres. Mais, d'une main, je le tenais déjà à la gorge; de l'autre, je lui appliquai un vigoureux soufflet en criant :

« *Kaïntkar* (traître)! que fais-tu ici? »

Le Persan ne pouvait répondre. Il poussa quelques sons rauques, arrachés par la frayeur plutôt que par le désir de s'expliquer.

« Vois-tu ce pistolet? repris-je. Si tu ne m'obéis pas, je te tue! Prends ta *kalab* (bonnet en peau de mouton), puise de l'eau dans le fleuve et arrose tout de suite les herbes que tu as foulées, afin qu'elles se relèvent; au besoin, redresse-les avec tes mains. »

Le muet fit quelques gestes d'excuses ou de refus; mais je montrai le canon de mon arme : il obéit, un œil sur sa besogne, l'autre sur mon revolver.

« Viens maintenant, lui dis-je lorsqu'il eut fini. Nous allons un peu voir ce que tu lorgnais par ici tout à l'heure d'une façon si singulière. »

Je me dirigeai avec lui vers les deux clairières et trouvai, à une vingtaine de pas l'un de l'autre, de petits amas d'herbe.

« Ah! ah! des signaux! C'est intéressant. Jette-moi tout de suite cette herbe dans le fleuve. »

Le muet obéit avec résignation.

« Maintenant, au camp ! Marche devant moi. Si tu fais un pas pour fuir, attends-toi à recevoir une balle ou à être déchiré par mon chien. »

Ainsi mes pressentiments ne m'avaient pas trompé ; cet homme trahissait ! Quels étaient ses projets ? En tout cas, ils ne pouvaient être indifférents.

Le Persan accourut au-devant de nous dès que nous fûmes en vue, en demandant :

« Qu'y a-t-il ? Pourquoi ramènes-tu ainsi Sadouk ?

— Parce que je l'ai fait prisonnier. Il cherchait à te nuire. Tu es poursuivi de fort près, et il communique avec tes ennemis ; il leur donne les moyens de te surprendre. Je l'ai trouvé foulant aux pieds l'herbe du rivage, tandis qu'il avait indiqué le chemin du camp par de petits tas de gazon fraîchement coupé.

— Ce n'est pas possible !

— C'est la vérité. Interroge-le, si tu peux. »

Le mirza fit une foule de questions à son esclave. Celui-ci répondit par des signes de dénégation fort calmes, affectant de ne pas pouvoir comprendre pourquoi je m'étais saisi de lui, ni de quoi je l'accusais.

« Tu le vois, émir, me dit Hassan, il n'est pas coupable.

— Bien. Je vais agir vigoureusement à ta place ; j'espère parvenir à te convaincre de la vérité. Prends tes armes et suis-moi ; mais d'abord fais savoir à tes gens que mes compagnons, auxquels je vais parler, tireraient sur le premier qui essayerait de délivrer Sadouk. Nous allons le laisser garrotté sous la garde de Lindsay et de Halef ; ce sont des hommes qui ne plaisantent point. L'un d'eux restera près du prisonnier ; l'autre se tiendra à l'entrée du camp, pour avertir s'il remarquait quelque danger.

— Partons-nous à cheval ou à pied ?

— A combien de distance se trouve votre dernier campement ?

— A six heures de chevauchée environ.

— C'est trop loin. Viens seulement à pied dans les alentours. »

Le Persan alla prendre ses armes. Je me munis de toutes les miennes et donnai mes instructions à mes compagnons, après avoir fait lier le muet par Halef. Je pouvais le remettre sans inquiétude en de si bonnes mains.

Nous descendîmes dans la vallée qui borde le fleuve. Nous n'étions pas à moitié chemin que je m'arrêtai tout surpris, car je remarquai dans une clairière un petit tas d'herbe pratiqué de la même façon que ceux de tout à l'heure.

« Eh bien! m'écriai-je, regarde, mirza : qu'en dis-tu?

— C'est de l'herbe...

— De l'herbe amoncelée sur les branches de ce buisson, cela te paraît naturel?

— *Allah hou!* Qui a disposé ainsi cette herbe?

— Sadouk. Descendons encore vingt pas, et je te montrerai quelque chose. »

Quelques instants plus tard, nous rencontrâmes ce que j'avais prévu : un nouveau tas d'herbe.

« D'autres voyageurs ont peut-être passé par ici avant nous, dit Hassan.

— Ne vois-tu pas combien l'herbe est encore fraîche? interrompis-je avec humeur. Descends toujours vers le fleuve, et tu trouveras un autre monceau d'herbe. Cet homme avait tracé une route, marquant tous les vingt pas en long et en large. Les signes doivent se suivre sur deux lignes. Je n'ai fait détruire que deux tas; tu vois les autres... C'est par là qu'ou nous aurait surpris; c'est par là qu'on serait venu t'assassiner, comme on a assassiné ton père, le médecin, le muchtahad et sa fille. Comme eux, tu es condamné à mort!

— O émir, si tu avais raison!

— J'ai raison. Es-tu bon marcheur? Retrouverais-tu le chemin de ton dernier campement?

— Oui. »

Nous nous remîmes en route, remontant la rive du fleuve. Bientôt je reconnus la place où nous reposions avec les Haddedîn, avant de venir au secours du Persan. Nous étions au nord; mais, à partir de cet endroit, le fleuve faisait une courbe au midi, en dessinant le contour d'une vallée assez profonde. Nous suivîmes cet arc et le dépassâmes, puis je remarquai un saule sur le vigoureux tronc duquel on avait pratiqué deux cercles très visibles en enlevant l'écorce.

« Dans quel ordre voyagez-vous habituellement? demandai-je au Persan.

— Je divise mes gens de manière à entourer les chameaux qui portent les femmes. Une partie marche devant sous ma conduite; l'autre suit.

— Dans laquelle des deux se trouve Sadouk?

— Toujours dans celle de derrière. Il s'attarde même quelquefois pour cueillir des fleurs et des herbes, car il s'entend très bien à la médecine.

— Il reste en arrière pour faire des signaux à tes ennemis. C'est un habile scélérat.

— Quels signaux pourrait-il faire?

— Vois donc ce saule. Mais continuons. »

Un quart d'heure après, nous trouvâmes que le fleuve s'élargissait beaucoup. Les eaux, en s'étalant, perdaient de leur profondeur; le gué était facile. Le mirza s'arrêta pour me montrer un jeune bouleau, qui avait été brisé récemment à très peu de distance de sa couronne.

« Crois-tu que cela soit encore un signe? » me dit le Persan.

J'examinai l'arbuste et m'écriai :

« Oui, certes, c'en est un. Regarde cette tige et celle des autres arbres à l'entour. Rends-toi compte de la direc-

tion des montagnes, et tu te convaincras que le vent ne peut venir ici que de l'ouest. Les vents du sud ou de l'est ne seraient pas assez forts pour briser la couronne de cet arbre flexible. Cependant regarde : l'arbuste est rompu du côté de l'est. Est-ce que cela ne te surprend pas ?

— Émir, je crois que tu as raison...

— Remarque encore combien cette fracture est récente ; certainement elle ne remonte pas au delà du temps où vous êtes passés. Il n'y a eu, du reste, aucun orage qui ait pu la causer ces jours-ci. Elle indique, j'en suis sûr, la direction que vous avez prise vers l'est. Viens toujours.

— Passerons-nous l'eau ?

— Le crois-tu nécessaire ?

— Nous avons traversé le gué ici.

— Essayons. Je suis sûr que nous trouverons, de l'autre côté, des indices à peu près semblables. »

Nous retirâmes nos vêtements, que nous mîmes sur nos têtes, puis nous entrâmes dans le fleuve. Nous avions de l'eau tantôt jusqu'aux genoux, tantôt plus haut ; un moment j'enfonçai jusqu'aux épaules. Arrivés à l'autre bord, le mirza fut tout à fait confondu, car je lui montrai en plusieurs endroits des ceps d'une vigne sauvage liés ensemble et formant même des espèces de portiques.

« Comment Sadouk a-t-il eu le temps de faire cela ? demandai-je.

— Ah ! je me souviens maintenant, murmura le prince. Les chameaux se refusaient à entrer dans le fleuve ; nous avions toutes les peines du monde à les y contraindre. Sadouk laissa son cheval en arrière ; il vint nous aider, puis retourna seul pour chercher son cheval.

— Quel rusé matois ! Enfin, me crois-tu ?

— Émir, il le faut bien. Mais quel signal aura-t-il imaginé dans la prairie, au milieu des herbes ?

— Nous verrons. Indique-moi le côté par où vous êtes arrivés ici. »

Il me montra l'orient. En suivant la direction de son bras, mes yeux rencontrèrent tout à coup une ligne noire qui semblait s'avancer vers nous.

« Des cavaliers ! s'écria le Persan.

— Oui, des cavaliers ! Vite, à l'eau ! Retraversons le fleuve : par ici nous ne pourrions nous cacher. Là-bas il y a des buissons et des roches. »

Nous ne fûmes pas longtemps à repasser le gué ; puis nous nous blottîmes dans un fourré, où nous parvînmes à remettre nos habits.

De notre cachette, il était aisé de surveiller les abords du fleuve.

« Quelles sont ces gens ? murmurait le mirza avec inquiétude.

— Je ne sais, repris-je. Cette route n'est pas une route marchande. Peut-être passe-t-on par ici à cause du gué. Attendons. »

Bientôt les cavaliers s'arrêtèrent sur la rive opposée. On voyait vaguement leur tournure et leurs visages.

« *Dirigh* (malheur) ! exclama le prince, ce sont des troupes persanes.

— Sur le territoire turc ?

— Oui... ; mais regarde : ils ont le costume des Bédouins.

— Sont-ce des *iblats*, ou des miliciens [1] ?

— Ce sont des ihlats. Je reconnais leur chef, il a été sous mes ordres.

— Quel est son grade ?

— C'est un *susbachi* (capitaine) ; il se nomme Makloub-aga. C'est le téméraire fils d'Eïoub-khan. »

Le chef de la bande, après avoir examiné les vignes liées, s'adressait à ses gens et semblait leur donner des

[1] Les *ihlats* sont des soldats recrutés parmi les tributs erra[illegible]tes, et la milice se compose d'hommes pris dans les villes.

instructions. Enfin, le premier, il poussa son cheval dans l'eau. Ses soldats l'imitèrent.

« Seigneur, me dit alors Hassan de plus en plus effrayé, tu ne t'es pas trompé... Ils sont sur ma piste... Je vois aux côtés du susbachi le *pendjabbachi* (lieutenant) Amram, neveu de Sadouk... Allah! s'ils nous aperçoivent! Ton chien nous trahira.

— Non. Je le ferai taire. »

Je comptai une trentaine d'hommes composant la troupe. Leur capitaine avait un aspect sauvage et farouche. S'arrêtant près du saule brisé, il appela son compagnon.

« *Dousad Diwan!* mille diables! Viens ici, pendjahbachi; regarde comme le frère de ton père travaille bien. Voilà qui nous indique la direction. Descendons le cours de l'eau.

— Eh bien, mirza? murmurai-je.

— Oh! je ne doute plus... Mais ce n'est pas le temps de parler : agissons.

— Agir! et que faire? Les suivre avec précaution, c'est tout ce que nous pouvons pour le moment. »

Quittant notre cachette, nous nous mîmes sur les pas des ihlats, mais en restant dans les broussailles. Heureusement les cavaliers n'avançaient pas vite. Ils avaient à vaincre beaucoup d'accidents de terrain; d'ailleurs, ils usaient de prudence. Au bout d'un quart d'heure, nous fûmes à la place où Mohammed Emin était tombé. Les ihlats s'arrêtèrent pour examiner les traces du combat et de l'ancien campement.

Nous nous hâtâmes alors de les devancer. Quoique la course fût pénible à travers les arbres et les ronces, nous arrivâmes en cinq minutes au camp, haletants, couverts de sueur. Un rapide coup d'œil m'assura que rien n'avait bougé.

« Restez en repos! commanda le Persan. L'ennemi approche. Nous allons revenir... »



Les guerriers jetèrent pêle-mêle sur le gazon leurs armes et leur fourniment, puis s'étendirent dans l'herbe avec volupté.

Nous nous élançâmes alors sur le versant de la montagne, où Halef était posté derrière un petit bois avec quelques hommes pour faire sentinelle. Les ihlats ne tardèrent point à paraître sur les lieux. Nous les entendions distinctement.

« Excellente situation pour camper ! disait le susbachi. Qu'en penses-tu, Amram ?

— En effet, seigneur, d'autant que le jour touche à sa fin.

— Restons donc ici : il y a de l'eau et de l'herbe. »

Cette résolution, à laquelle nous ne nous attendions point, me parut assez dangereuse pour nous. Ces hommes se trouvaient entre le fleuve et notre poste, là même où nous avions passé la nuit après la mort de Mohammed ; la trace du feu était encore visible. J'avais fait disparaître les tas d'herbe disposés par Sadouk ; mais la place du gazon piétiné sur la rive devait se reconnaître aisément, malgré mes précautions.

« *Allah illa Allah !* soupirait Hassan, que devenir ?

— Nous sommes trop ici, repris-je, un seul suffit. Retournez près des nôtres et emmenez le chien, je reste. Faites tous vos préparatifs pour un combat. Si vous entendez seulement le tir de mon revolver, ne bougez pas ; mais, si vous reconnaissez le bruit de la carabine, c'est que je serai en danger. Alors Halef viendrait avec mon martini.

— Émir, je ne te laisserai pas seul exposé au péril.

— Mais je suis moins exposé que vous tous ! Allons, hâtez-vous ! »

Je ne risquais rien dans mon fourré, à moins que le susbachi ne s'avisât de faire fouiller les buissons.

A vrai dire, malgré le péril de la rencontre, ces troupes persanes m'inspiraient peu de soucis. Elles ne ressemblent guère à celles des Indiens, que j'avais si souvent admirées pour leur adresse et leur bravoure. La manière dont ces hommes établirent leur campement

dissipa le reste de mes craintes. Les chevaux dessellés furent laissés libres; tous coururent boire au fleuve sans qu'on les accompagnât. Chaque cheval comprenant l'appel du maître, le cavalier se fiait à l'obéissance de sa bête.

Les guerriers jetèrent pêle-mêle sur le gazon leurs armes et leur fourniment, puis s'étendirent dans l'herbe avec volupté. Pendant la première confusion de cette halte, le pendjahbachi seul parut s'occuper un peu de la situation.

Il interrogea les alentours et vint à la place où nous avions allumé du feu peu de jours auparavant.

« Tonnerre! s'écria notre homme, ils ont passé la nuit à cet endroit.

— *Halluyah* (*alleluia*, Dieu soit loué)! repartit le susbachi en bondissant vers son lieutenant, où donc?

— Regarde.

— Il n'y a point de signaux par ici, pourtant.

— Sadouk n'aura pu réussir à en faire. Demain nous irons à la découverte.

— Hé! vous autres, allumez du feu à cette place... Voyez, on en a allumé avant vous. Prenez de la farine dans vos sacs, préparez le pain... »

Ces paisibles dispositions achevèrent de me rassurer. Les paresseux s'étaient levés. Les uns allèrent puiser de l'eau sur le bord du fleuve, les autres allumèrent un feu gigantesque. On étendit des peaux; on pétrit une sorte de pâte gluante qu'on tourna en boule; puis on l'embrocha aux pointes des lances pour la présenter au feu.

Le pain, carbonisé d'un côté, fort pâteux de l'autre, fut dévoré de bon appétit. C'était tout le menu du festin.

Après le coucher du soleil, les ihlats firent la prière; ensuite ils s'assirent autour du feu pour écouter le récit d'un conte des *Mille et une Nuits*. Le narrateur répétait son histoire peut-être pour la millième fois, mais l'auditoire paraissait aussi attentif que s'il ne l'avait jamais ouïe.

Je crus pouvoir quitter mon poste un instant sans le moindre inconvénient, et je remontai à notre camp.

Le mirza avait défendu d'allumer aucun feu. Tous ses hommes, armés jusqu'aux dents, restaient assis dans un profond silence. Sadouk, lié avec un redoublement de précaution, avait pour gardiens Lindsay et Halef. Je remarquai avec satisfaction qu'il était bâillonné.

« Eh bien? me demanda Hassan.

— Rien de nouveau.

— Sont-ils partis?

— Non.

— Que font-ils?

— Ces ihlats et leur terrible Makloub-aga sont, en somme, des gens assez commodes. Ils se reposent et nous laisseront passer la nuit fort tranquillement, je crois... Demain matin nous partirons sans nous soucier d'eux. Halef, descends pour les surveiller un peu, tu verras leur feu. Tout vis-à-vis, sur le flanc du rocher, se trouve un vieux pin tordu : cache-toi dans ses racines. C'est là que j'irai te chercher.

— J'y cours, sidi. Voilà mon fusil, il me gênerait; mon couteau bien effilé suffira, si quelqu'un de ces braves essaye de faire connaissance avec hadji Halef Omar... *Allahi! ouallahi! tallahi!* Tu m'entends. »

Là-dessus le petit homme s'élança dans la direction convenue; mais aussitôt l'Anglais saisit mon bras en grommelant :

« Master, avez-vous perdu l'esprit? Vous ne m'expliquez rien. Je reste ici, n'entendant pas un mot de ce qui se dit. Je sais uniquement que les Persans sont en bas, sur nos talons... Parlez donc! »

Je me mis à raconter l'événement à mon brave Lindsay. Notre hôte, trouvant sans doute la conversation un peu longue, m'interrompit.

« Émir, dit-il, je voudrais voir ces ihlats un peu à mon aise.

— Viens. »

Nous atteignîmes le vieux pin dans le tronc duquel Halef s'était blotti. Là nous pouvions parfaitement voir, à travers le feuillage, ce que devenaient nos ennemis. Douze pas environ nous séparaient de leur bivouac. Les deux officiers causaient entre eux; les soldats formaient un cercle autour de la flamme. A la lueur du foyer, on distinguait çà et là la forme d'un cheval couché par terre, tandis que quelques autres paissaient en liberté, hennissant par moments ou se rapprochant de leurs maîtres, pour s'en éloigner ensuite, absolument à leur guise.

Les ihlats paraissaient toujours convaincus qu'ils se trouvaient dans une contrée absolument déserte. Ils parlaient très haut: on les eût entendus, je crois, de l'autre côté du fleuve.

« Dois-tu le prendre vivant? demandait le pendjahbachi.

— Si vivant il se laisse prendre! répondait le chef de l'expédition.

— Et le ramener vivant à Ispahan?

— Pas si fou! Vous autres, les hommes, qu'en pensez-vous?

— Il faut le tuer! crièrent en chœur les ihlats.

— Certainement. Il nous est ordonné de le ramener vivant ou mort. En apportant sa tête, notre commission sera faite, et nous pourrons nous adjuger tout ce qu'il traîne de précieux avec lui.

— Il a dû emporter son or, ses bijoux, ses riches vêtements.

— Bien sûr, le fils du *serdar* (général en chef) maudit est immensément riche; il a emballé tous ses trésors sur huit ou dix chameaux au moins. Nous nous partagerons un précieux butin.

— Je me demande, susbachi, ce que tu feras si le mirza s'est mis sous la protection d'un cheikh ou d'un officier turc?

— Je ne m'inquiéterai pas de cette protection; mais il faut nous garder de nous laisser reconnaître pour des Persans. Vous me comprenez? Du reste, il n'aura pas le temps de trouver des protecteurs, car nous l'atteindrons demain ou après-demain matin. Nous partirons d'ici avec l'aurore, et je pense découvrir de nouveaux signaux pour me guider. Cet insensé de Hassan Ardjir-mirza s'imagine que, parce que Sadouk ne parle plus, il ne sait pas se faire comprendre.

« Maintenant dormez tous. Nous n'avons pas trop de temps pour nous reposer. Allons, chiens, et vite!

Les ihlats se mirent en devoir d'obéir. Ils se couchèrent sur l'herbe, autour du feu, et rêvèrent sans doute au riche butin promis.

Nous n'avions pas perdu notre peine: nous connaissions maintenant le plan et les intentions de l'ennemi. De plus, j'avais appris que Hassan était le fils d'un des plus hauts dignitaires de l'armée persane; l'ennemi qui le poursuivait devait dès lors être bien puissant.

« Émir, me dit Hassan en remontant avec moi vers le campement, j'ai comblé ces hommes de bienfaits! Ce susbachi et son lieutenant méritent la mort.

— Ils ne sont pas dignes de ton attention; ce sont des limiers qu'on a lancés sur tes pas. C'est à leur chef que tu dois en vouloir.

— Ils parlent de me tuer pour prendre mes trésors.

— Ils ne te tueront pas. Nous allons tenir conseil... Va, je te suis dans quelques instants. »

Il s'éloigna tout pensif. Pour moi, quand je crus les ihlats bien endormis, je me glissai de nouveau près de Halef et lui donnai de minutieuses instructions; puis

je fis un long détour afin d'arriver au lieu du bivouac, de manière à avoir sur ma droite la lisière du bois et à me rapprocher du fleuve. Je m'avançai alors vers le sud. Là se trouvaient quelques jeunes arbustes; je les courbai en les brisant à demi, dans la même direction sud, et cela de vingt-cinq en vingt-cinq pas, le dernier se trouvant en face d'une courbe très accentuée que dessinait le fleuve.

Mon excursion me prit un peu plus d'une demi-heure. Quand je rentrai, tout le monde paraissait inquiet.

« Où courez-vous ainsi, de droite et de gauche, sir? s'écria l'Anglais. Vous prenez-vous pour un orphelin dont personne ne s'inquiète? Allons, restez tranquille, ou je me fâche, *well!*

— Remettez-vous, master. On vous donnera bientôt de la besogne, et vous vous exposerez tout comme moi.

— A la bonne heure! Tuerons-nous quelqu'un de ces traîtres?

— Non. Nous leur ferons un pied de nez.

— Très bien. Puissent-ils avoir un nez gros comme le mien, *yes!*... Et qui leur jouera ce bon tour?

— Nous deux, sir.

— Tant mieux! Je suis prêt.

— Attendez jusqu'à l'aube.

— En ce cas, je vais un peu dormir. Bonsoir, master. »

Lindsay s'enveloppa de sa couverture.

Hassan attendait avec impatience le moment de conférer avec moi. Devant la porte des huttes, je voyais trois ombres s'avancer pour écouter anxieusement.

« Où donc étais-tu, émir? me demanda le prince.

— J'ai voulu laisser à ton indignation le temps de se calmer. Les conseils de la colère ne valent rien. A présent, que penses-tu?

— Je suis décidé à surprendre ces ihlats avec mes gens et à tuer les deux chefs.

— Comment veux-tu venir à bout de ces trente hommes vigoureux avec ta petite troupe, dont la moitié se compose de blessés ?

— Si je n'essaye pas de les tuer, je m'expose à succomber. Ils nous rejoindront aujourd'hui ou demain, et tu as entendu leurs projets.

— Qui te dit que tu tomberas entre leurs mains !

— Comment les éviter ? Peux-tu les détourner de ma route ?

— Oui, je le ferai, si tu y consens.

— *V'Allah !* c'est une... Émir, je n'ose achever.

— Une folie, veux-tu dire ?

— Émir, je t'estime trop pour m'exprimer ainsi. Mais comment espères-tu arrêter ces hommes, qui ne respirent que le pillage ?

— Écoute. J'ai déjà commencé à exécuter mon plan : je viens de briser quelques arbrisseaux près du fleuve. Les ihlats ne peuvent manquer de voir ces signes ; ils les croiront de la main de Sadouk, ils prendront la direction indiquée. J'aurai soin de partir avant eux, de multiplier les signaux sur leurs pas. Si mon espoir était trompé, si ces hommes vous surprenaient dans le campement, je serais averti par les détonations de vos armes, et je retournerais tout de suite afin de partager votre sort.

— Tu les égareras peut-être pour un peu de temps ; mais à quoi bon ? Ils nous retrouveront toujours.

— Laisse-moi faire. Je les conduirai de la bonne manière, ils ne reviendront pas. As-tu du parchemin ?

— Oui, et j'en ai trouvé quelques feuillets sur Sadouk en le fouillant. Il devait en posséder une provision.

— Il s'en est servi pour correspondre avec les ihlats. L'as-tu interrogé là-dessus ?

— Il nie tout.

— Raison de plus pour y croire. Donne-moi le par-

chemin, puis va te reposer un peu. Je t'éveillerai quand il sera temps.

— Mais toi, émir, n'es-tu pas fatigué? Tes blessures...

— Je me sens très bien, à présent. Je n'ai plus de fièvre, j'éprouve à peine quelque douleur. Sois tranquille, prince. »

Les femmes étaient rentrées sous leur abri. Hassan les rejoignit. Tout le monde songea à s'établir pour la nuit et à dormir.

Sadouk avait pu entendre toute notre conversation; il devait être sur les épines. J'examinai ses liens et son bâillon, qui me parurent solides. Il respirait sans peine, mais ne pouvait faire le moindre cri. Je m'enveloppai d'une couverture; le sommeil ne vint pas.

Au plus petit jour, j'éveillai l'Anglais. Hassan, qui n'avait guère dormi non plus sans doute, accourut vers nous.

« Tu pars? me dit-il. Quand reviendras-tu?

— Aussitôt que je me serai convaincu de l'impossibilité du retour de nos ennemis.

— J'espère te revoir demain.

— Je le pense.

— Prends ces dattes, ces quartiers de viande et un peu de farine. Que ferons-nous en attendant?

— Tenez-vous en repos, ne quittez la place que le moins possible. Si tu remarquais quelque chose d'inquiétant ou d'extraordinaire, tu pourrais prendre conseil de mon petit hadji Halef; je te le laisse. C'est un homme intelligent et sûr, tu ne risques rien en te fiant à lui. »

Après cela, je redescendis doucement jusqu'au vieux pin où se tenait mon brave serviteur, et je lui expliquai mon plan. Quand je remontai, je trouvai nos chevaux prêts et nos selles bien garnies de provisions. Le mirza nous adressa mille souhaits de bon voyage; puis nous partîmes.

Une belle lueur rose nous annonçait le lever du jour; puis un léger vent du matin vint dissiper le brouillard. Nous arrivâmes, au bout de cinq minutes, à l'endroit où le fleuve dessine un coude prononcé et où se trouvait le dernier des arbustes que j'avais courbés la veille comme signal. Je sautai à terre.

« Stop! pourquoi? me demanda l'Anglais.

— Il faut attendre ici, jusqu'à ce que nous sachions si les ihlats prennent cette voie ou s'ils vont du côté du camp.

— Ah! vous avez raison, master, *well*. Nous sommes bien ici pour les voir agir. Avez-vous du tabac? »

Hassan Ardjir-mirza, ou peut-être, j'aimais à m'en flatter, sa charmante sœur, avait eu l'attention de joindre à nos provisions un petit paquet de tabac de Perse. Je le montrai à Lindsay.

« Très bien! parfait! Allumons nos pipes. Excellent jeune homme, ce mirza, hein! master? murmurait l'Anglais.

— Voyez, sir! m'écriai-je, le brouillard se lève complètement : dans deux minutes nous pourrons apercevoir le campement des ihlats. Il faut nous cacher derrière ce coude, là où sont les roseaux. S'ils nous remarquaient, tout serait perdu. »

Lindsay me suivit, et nous nous dissimulâmes le plus adroitement possible. Après quelques minutes d'attente, je pris ma longue-vue.

« Voici les ilhats, dis-je à mon compagnon. Vite, à cheval! »

Nous partîmes comme le vent. La courbe du fleuve nous protégeait contre les regards. Lorsque nous eûmes fait un mille anglais environ, je m'arrêtai pour pratiquer une entaille à la tige d'un jeune saule.

« Hum! grommela Lindsay, ces gens seront bien sots s'ils ne s'aperçoivent pas que la marque est toute fraîche.

— Bah ! ce susbachi n'est point un David Lindsay-bey, tant s'en faut. Regardez : à partir d'ici le fleuve forme un arc de cercle passant derrière cette montagne et revenant là-bas vers le sud. La corde de cet arc pourrait bien mesurer huit milles anglais. Si nous conduisions gentiment nos ihlats un peu à l'eau ?

— J'en suis, master! Croyez-vous qu'ils viennent sur nos pas ?

— Certainement. Allons ! passons la rivière. Tenez le sac à provision un peu haut.

— Eh ! l'endroit semble profond.

— Tant mieux ! Avez-vous peur de boire un coup ?

— *Pshaw !* cela me connaît. Seulement, comment vous imaginez-vous que ces hommes puissent croire la chose ? Le mirza passer ici, avec ses chameaux ! allons donc !

— Nous éprouverons leur perspicacité. S'ils donnent dans le panneau, nous les tenons par le bout du nez. »

Je liai ensemble une ou deux plantes grimpantes pour former une sorte de berceau sur le bord de la rivière ; puis je fis exécuter plusieurs voltes et ruades à mon cheval, afin de bien marquer l'entrée dans l'eau, et m'engageai résolument au milieu du fleuve. Lindsay m'imita. Ce ne fut pas sans lutter vigoureusement avec le courant que nous parvînmes à l'autre rive. Là je courbai encore quelques branches indiquant une direction accentuée vers le midi.

Il y avait beaucoup d'herbe à cette place, ce qui nous arrangeait fort, car la longue traînée d'eau laissée par nos vêtements s'y perdit.

Nous reprîmes le galop. En une demi-heure les Persans pouvaient nous rejoindre. S'ils ne manquaient pas tout à fait d'expérience et d'observation, ils reconnaîtraient que les traces de nos chevaux étaient toutes récentes sur l'herbe.

Cependant nous chevauchâmes deux heures encore, faisant fuir derrière nous vallées, collines et prairies arrosées de cours d'eau. Enfin nous arrivâmes à la distance où, comme je l'avais présumé, le Djalah terminait sa courbe, et nous le repassâmes.

Il va sans dire que je ne négligeai pas de multiplier les signaux le long de notre route. Lorsque nous nous fûmes arrêtés pour nous reposer un peu, je sortis un parchemin de mon sac.

« Allez-vous écrire? demanda l'Anglais tout étonné.

— Oui. Nous ne pouvons continuer indéfiniment notre route ni nos signaux; ce parchemin complétera l'œuvre.

— Montrez-moi ce que vous écrivez là-dessus. »

Je lui tendis la feuille sur laquelle je venais de tracer plusieurs caractères persans. Lindsay fit la grimace.

« *Heigh! ho!* murmura-t-il, qui pourrait déchiffrer ces hiéroglyphes? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Regardez. L'écriture persane se lit de droite à gauche. Ces mots se prononcent ainsi : *Haliya bemver ziron balo.* « A présent, toujours en descendant. » Nous verrons s'ils suivent les instructions. »

Je courbai deux branches d'un arbuste, et j'attachai le parchemin avec une sorte de jonc, de manière qu'il fût très visible.

Nous longeâmes ensuite le fleuve, et je cherchai une place de laquelle on pût épier sans danger ce qui se passerait, dans le cas où nos hommes trouveraient le parchemin.

Nous descendîmes de cheval. Nous nous installâmes de notre mieux dans notre cachette, et, laissant paître nos chevaux, nous déjeunâmes aussi tranquillement que possible. Mais nous ne pouvions nous défendre d'une véritable inquiétude. Réussirions-nous à tromper ces gens? Sinon...

Une heure se passa en observation. Enfin, à l'aide de ma longue-vue, j'aperçus les ihlats suivant la route indiquée. Nous remontâmes joyeusement sur nos bêtes.

Un peu après midi, je fis un nouveau signe à l'écorce d'un arbre. Au soir, nous arrivâmes à l'angle d'une vallée entourée de hautes roches et s'étendant vers l'ouest du fleuve.

C'était la première occasion qui s'offrait de conduire nos Persans plus à droite et de pouvoir songer au retour, le terrain jusqu'alors ne l'ayant pas permis.

Nous passâmes la nuit dans les rochers. Nous dormîmes parfaitement, car nous n'en pouvions plus.

Dès que je fus éveillé, le lendemain, j'écrivis un second parchemin, indiquant le chemin à prendre du côté du couchant. Plus tard, dans la matinée, nous nous arrêtâmes après avoir marché dans ce sens, et j'écrivis une troisième feuille. Cette fois, je fus plus explicite : j'avertissais les ihlats que « mon maître » montrait une grande défiance envers moi ; il venait de surprendre un de mes signaux. Je craignais une étroite surveillance... Je donnai encore l'itinéraire, mais plus vaguement.

A midi, un quatrième parchemin fut suspendu à un buisson. Il apprenait au susbachi que « le mirza devait traverser la colline de Bayan pour se diriger vers Kifri. La méfiance croissait : impossible désormais de laisser aucun signe sur la route... ».

Nous fîmes ensuite un crochet, pour effectuer le mouvement de retour. Nous traversâmes une contrée dont le sol devait être rarement foulé par le voyageur. Il nous fallut user de bien des circuits, des détours, des tâtonnements, avant de retrouver le cours du Djalah. Il faisait jour encore, cependant, quand nous atteignîmes la rive. Nous marchâmes jusqu'à la nuit.

Après un repas indispensable, nous dormîmes, pour reprendre notre course dès l'aube. J'étais satisfait de mon

expédition ; tout me portait à croire que les ihlats avaient suivi mes indications. Plusieurs fois je les avais aperçus en bonne voie, au bout de ma lunette. Notre tâche se trouvait donc accomplie. A midi, nous rentrions au camp. Halef, qui épiait notre arrivée, accourut au-devant de moi avec des exclamations joyeuses.

« Béni soit Allah ! sidi, te voilà ! Comme tu as tardé ! Deux jours et demi au lieu d'un ! Nous étions tourmentés. Il ne vous est rien arrivé de fâcheux pourtant, effendi ?

— Non, au contraire : tout a réussi à merveille. Nous n'avons pu revenir plus tôt, parce qu'il fallait être sûr du chemin que prenait l'ennemi. Maintenant il n'y a plus rien à craindre. Comment va-t-on au camp ?

— Très bien ; mais il est arrivé quelque chose qui n'aurait pas dû se passer.

— Quoi donc ?

— Sadouk s'est sauvé.

— Sadouk ! Comment a-t-il pu se sauver ?

— Il doit avoir des intelligences avec les autres : on a coupé ses liens.

— Quand s'est-il enfui ?

— Dès avant-hier, au petit jour.

— Mais c'est à n'y rien comprendre. Vous n'avez pas mieux surveillé cet homme !

— Tu es parti de bonne heure avec l'Anglais. Moi, je restais à mon poste, au bas des rochers. Le mirza s'était retiré dans les cabanes. Tous les gens quittèrent le camp l'un après l'autre, afin de voir ce que devenaient les ihlats, ont-ils prétendu plus tard. Lorsqu'ils rentrèrent au camp, le prisonnier avait disparu.

— C'est grave, très grave. Si au moins il ne s'était enfui qu'hier ! Enfin, nous verrons. Occupe-toi des chevaux. »

Le mirza me reçut avec beaucoup d'amitié quand je

parvins au milieu du campement; il avait été fort inquiet à cause de notre retard. Les premiers moments de félicitation passés, il me prit à part pour me raconter l'évasion de Sadouk, qui semblait le préoccuper beaucoup.

« De deux choses l'une, lui répondis-je : ou cet homme sera parvenu à rejoindre les ihlats, et dans ce cas il les ramènera ici, ou il est resté dans les environs du campement. D'une façon comme de l'autre, nous ne sommes plus en sûreté dans ce retranchement; il faut partir tout de suite.

— Mais où aller?

— Le principal est de passer le fleuve. Nous ne trouverons point de gué dans les environs. Remontons jusqu'à l'endroit où tu l'as traversé avec tes chameaux; nous dérouterons d'autant plus l'ennemi, qui ne pourra supposer que tu retournes en arrière. Si Sadouk est dans le voisinage, il ne doit songer qu'à une attaque nocturne. Pendant le jour, nous n'avons point à le craindre. Je n'essayerai pas de retrouver sa piste avec le chien, nous perdrions trop de temps. Hâte-toi de donner l'ordre du départ. Encore une chose très importante : à partir de ce moment, défie-toi de tes domestiques. Personne ne doit savoir ni tes projets ni la direction, qu'on changera d'un moment à l'autre. »

On eut mille peines à faire avancer les chameaux. Ces stupides bêtes, habituées aux vastes plaines sans arbres, ne parvenaient point à se tirer du milieu des roches, des broussailles, des racines saillantes. Il fallut porter nous-mêmes les fardeaux jusque sur la rive du fleuve et traîner littéralement nos bêtes après nous. Le passage du gué ne fut pas moins laborieux.

Je me tenais en arrière avec Halef. Nous cherchions partout à découvrir des traces, je notais les moindres observations.

Nous ne voulions point, pour le moment, nous

diriger vers Bagdad ; nous nous hâtions seulement de quitter un lieu suspect et d'en trouver un autre où les ihlats ne pussent nous surprendre.

Au soir, après une longue marche vers le sud, nous rencontrâmes une hutte, qui servait sans doute, en certains temps, d'asile à quelques Kurdes. Cette cabane s'appuyait, d'un côté, à un rocher ; elle était cachée par d'épais buissons. Nous ne la découvrîmes que par hasard. Les fourrés d'arbustes bordaient un terrain plat, sur lequel nous nous trouvions, et qui offrait un horizon très découvert.

Ce lieu semblait fait pour un campement. Les Persanes occupèrent la hutte. Nous nettoyâmes une place à l'entour ; puis nous mîmes nos bêtes à l'abri derrière les buissons.

Nos dames se hâtèrent de préparer le souper, qui me parut excellent. On étendit ensuite les couvertures. Je m'endormis assez vite, car j'étais très fatigué. Je reposais depuis quelques heures, lorsque je fus réveillé par une main légèrement posée sur mon épaule. En levant la tête, je vis la silhouette de la vieille Alvah. Elle me fit signe de la suivre. Tout le monde dormait. Je me levai avec précaution. La vieille me conduisit près de la hutte. Un groupe de sureaux garnissait le rocher à cet endroit. Hassan était assis sous cet abri.

« Tu as quelque chose d'important à me communiquer ? lui demandai-je.

— Oui. J'ai beaucoup réfléchi à la suite de mon voyage ; je voudrais conférer avec toi sur mes projets. Pardonne, émir, si j'ai dérangé ton sommeil.

— Je t'écoute, mirza.

— Tu as été à Bagdad. As-tu des amis ou des connaissances dans cette ville ?

— Quelques connaissances à peine entrevues ; cependant je pense qu'elles pourraient m'être utiles.

— Donc, si tu t'arrêtais à Bagdad, tu t'y croirais en sûreté ?

— Je ne vois pas ce que j'y aurais à craindre : je suis sous la protection du Grand Seigneur ; d'ailleurs, je pourrais réclamer celle des consuls européens.

— Alors je vais t'adresser une prière. Je te l'ai dit déjà, mes gens doivent s'arrêter à Ghadhim jusqu'à ce que je les rejoigne ; mais il me semble que ce lieu n'est pas sûr pour moi. Je voudrais que tu t'y rendisses à ma place.

— Volontiers. Quelle commission me donnerais-tu ?

— Les chameaux qui doivent m'attendre à Ghadhim portent une partie de ma fortune. Ces ballots me gênent, ils entraveraient notre marche ; je veux tout vendre. Te charges-tu de cette vente ?

— Oui, si tu es bien décidé à me montrer une telle confiance.

— Certes, et tu la mérites. Je te donnerai, pour t'accompagner, un des officiers de ma maison, et de plus une lettre pour t'accréditer près du mirza Soliman-aga. Tu vendras toute la charge de mes chameaux ; après quoi tu payeras mes gens et les congédieras.

— Mais ce mirza Soliman-aga ne sera-t-il pas mécontent de ce que tu ne lui confies pas plutôt cette commission ? Il t'a servi fidèlement. C'est lui qui conduit ta caravane depuis Ispahan ; c'est à lui que revient le soin de cette vente.

— Ne me contredis point, émir, je sais ce que je fais. Je garderai Soliman avec moi, car nous sommes maintenant inséparables : cela suffit. Je crois que tu peux t'acquitter mieux que lui de la vente : je suis juge de mes propres intérêts. D'ailleurs, un autre motif m'engage encore à te choisir : tu sauras, sans doute, trouver tout de suite un logement à Bagdad ?

— Oui, plusieurs même.

— Émir, je te confierai non seulement mes biens, mais ma famille... Le permets-tu ?

— Hassan Ardjir-mirza, tu m'étonnes et m'embarrasses. Je suis homme et chrétien.

— M'as-tu demandé si j'étais musulman quand tu m'as sauvé de l'attaque des Bebbeh ? Je m'abandonne à ton amitié sans arrière-pensée. J'espère ainsi échapper aux persécuteurs et aux traitres. Pour les dérouter, c'est en tes mains que je place tout ce que j'ai de précieux. Tu protégeras les miens en mon absence, tu sauras respecter ma femme et ma sœur Benda, te dévouer pour elles, s'il en est besoin.

— Je ne les verrai ni ne leur parlerai en ton absence. Mais où vas-tu ?

— Tandis que tu seras à Bagdad, tu m'enverras Soliman-aga, et je partirai avec lui pour Kerbela, afin d'enterrer les restes de mon père.

— Tu oublies que je veux me rendre aussi à Kerbela.

— Émir, renonce à ce projet, il est trop dangereux. Tu as vu la Mecque, et tu vis encore ; mais ici, quelle différence ! A la Mecque tu n'as trouvé que des gens paisibles, occupés de leurs dévotions minutieuses. A Kerbela, tu serais entouré de fanatiques que les tragiques souvenirs de Husseïn excitent jusqu'au délire, jusqu'à la fureur la plus insensée. Il ne se passe pas de fête sans que plusieurs croyants soient immolés à cette rage. Songe à ce qui arriverait, si on te surprenait. Non seulement tu n'es pas un chyite ; tu n'es même pas musulman. On ne trouverait pas de mort assez cruelle, de supplice assez raffiné pour te punir. Ce voyage, je te le répète, est impossible pour toi.

— Eh bien, soit. Je ne me déciderai là-dessus qu'une fois arrivé à Bagdad. Mais, je te le promets, Hassan, que je reste ou que je parte, je ne quitterai pas Bagdad avant de mettre ta famille en lieu parfaitement sûr. »

Notre conversation en resta là. Je retournai dormir jusqu'au lever du soleil.

Nous demeurâmes cinq jours dans ce campement, car il nous fallait reprendre des forces et achever notre guérison, retardée par les fatigues.

Enfin nous nous remîmes en marche. Nous traversâmes heureusement plusieurs chaînes de montagnes. Dans les plaines, si nous n'eûmes aucun démêlé avec les tribus arabes qui erraient deci delà, ce fut grâce à des précautions infinies. Les Bédouins ne laissèrent pas de nous causer souvent des alertes.

Derrière Beni-Seyd, à quatre heures de marche de Bagdad, nous campâmes au bord d'un canal. Je devais partir de là pour rejoindre mirza Soliman-aga. Notre petite troupe trouvait en ce lieu une retraite où l'on ne devait pas aisément la déranger. J'aidai à l'installation; puis Hassan me remit la lettre qui m'accréditait près de Soliman. J'insistai pour savoir si le confident du mirza était homme à suivre des instructions écrites. Hassan me rassura de son mieux.

« Il t'obéira comme à moi-même, me dit le prince persan. Tu te mettras à la tête de la caravane, et tu me renverras Soliman-aga, avec l'homme qui va t'accompagner, dès que tu n'auras plus besoin d'eux. Nous t'attendrons ici jusqu'à ce que tu aies tout vendu. Ce que tu feras sera bien fait. »

L'Anglais désira m'accompagner; je n'y vis aucun inconvénient. J'aurais volontiers emmené Halef; mais le mirza me pria de le lui laisser pour la garde du campement.

Nous partîmes, Lindsay et moi, suivis d'un serviteur persan. En deux heures, nous atteignîmes la dernière des trois sinuosités dessinées par le Tigre, un peu au-dessus de Bagdad; c'est dans ce demi-cercle, sur le bord intérieur du fleuve, que s'étend Ghadhim. Nous quittâmes la

grand'route qui conduit à Kerkjouk, Erbil, Mossoul et Diarbekir, pour prendre sur la droite, où se trouve une vaste tuilerie. On nous fit passer l'eau; puis nous nous acheminâmes à travers de magnifiques jardins de palmiers, pour nous rendre à Ghadhim, ville exclusivement peuplée de Persans chyites.

Les habitants de Ghadhim font presque tous du commerce et vont tous les jours à la capitale. Dans l'espoir de rencontrer Soliman, je me rendis, dès mon arrivée, à un de ces caravansérails comme il y en a tant dans Bagdad, et qui dans cette bourgade même sont au nombre de deux ou trois.

Nous étions en juin. Ma montre marquait midi. Il y avait pour le moins, à l'ombre, 35 degrés Réaumur. Un air lourd, presque visible, pesait sur la ville. Tout le monde avait le visage voilé. Dans une ruelle, nous rencontrâmes un homme vêtu d'un riche costume persan et monté sur un magnifique cheval blanc. Les harnais du cheval, garnis d'or et d'argent, ornés de pierreries, étaient d'un luxe extrême. Auprès de ce grand seigneur, nous devions avoir l'air de vrais coureurs de grands chemins.

« Rangez-vous à droite, et vite! » nous cria cet homme avec un geste méprisant.

Je me serrai contre Lindsay. Du reste, la place était assez large pour notre cavalier.

« Tu peux passer, » lui dis-je.

Mais, au lieu de continuer son chemin, le Persan se mit en travers de la rue et m'interpella avec un torrent d'injures :

« Porc! sunnite maudit! sais-tu où tu es? criait-il. Sauve-toi, ou tu vas tâter de mon fouet!

— Essaye, » répondis-je tranquillement.

Il tira le fouet à chameaux de sa ceinture, mais il ne ne m'atteignit pas. J'avais lancé mon cheval vers lui, de

manière à pouvoir lui appliquer un bon coup de poing entre les deux yeux.

Le Persan, malgré sa selle orientale, perdit aussitôt l'équilibre et roula par terre. J'allais m'éloigner, sans m'inquiéter du cavalier désarçonné, lorsque le domestique de Hassan, qui venait derrière nous, cria d'une voix lamentable :

« Grand Dieu ! c'est le mirza Soliman-aga. »

Je me retournai vivement. Soliman était remonté sur son cheval; il brandissait son sabre recourbé. Tout à coup il reconnut le serviteur du prince Hassan-Ardjir et lui dit, tout surpris :

« Comment te trouves-tu en compagnie de cette vile créature qu'Allah maudisse ? »

Je m'avançai, sans donner à l'autre le temps de répondre.

« Écoute, repris-je à haute voix : ton nom est mirza Soliman-aga ?

— Oui, » murmura involontairement le Persan, ahuri par le ton de ma question.

Je rapprochai alors mon cheval du sien et ajoutai presque bas :

« Je suis un envoyé de Hassan Ardjir-mirza. Conduis-moi chez toi.

— Toi ? » demanda le Persan, de plus en plus stupéfait.

Et, se tournant vers le domestique :

« Est-ce vrai ? demanda-t-il.

— Oui. Cet effendi est l'émir Kara ben Nemsi, qui doit te remettre une lettre de notre maître. »

L'aga nous regarda de nouveau. Une expression dédaigneuse parut sur ses traits.

« Je lirai la lettre, dit-il, puis nous verrons à régler notre compte pour le coup que j'ai reçu. Suivez-moi, mais à distance, pour que votre vue n'offense pas mes yeux. »

Cet homme, Hassan me l'avait raconté, était un *chahsvar* (cavalier accompli), un fidèle, qui, afin de suivre le mirza, renonçait à son poste dans l'armée persane. Hassan lui avait confié ses biens et devait lui donner plus tard la main de sa sœur Benda. Pauvre jeune fille ! Le fiancé ne me paraissait guère intelligent. Pour un chahsvar, il eût dû se connaître mieux en chevaux, et nous juger, Lindsay et moi, non d'après nos haillons, mais d'après nos bêtes. Il se montrait d'ailleurs aussi vaniteux qu'imprudent en étalant un pareil luxe, alors qu'il devait traverser la contrée dans un incognito commandé par la situation. Pour ne point encourager cet homme dans ses façons orgueilleuses, je fis signe à Lindsay, et nous primes les devants.

« Chien ! criait Soliman en s'égosillant, arrière ! ou le fouet !

— Silence ! répartis-je avec humeur. Quand on se sert de la selle de son maître, il convient d'être moins insolent. Nous nous expliquerons tout à l'heure. »

Il ne répondit pas et rabattit son voile sur son visage, en faisant entendre seulement quelques exclamations de fureur. C'était ce voile qui avait empêché l'officier du mirza de reconnaître tout de suite son compatriote.

Nous suivîmes une quantité de ruelles étroites et sales; puis Soliman s'arrêta devant une porte à demi brisée, que retenait un mauvais loquet. Il frappa : un serviteur vint ouvrir. Nous pénétrâmes dans une vaste cour. Des chameaux, agenouillés ou couchés, mâchaient des boules d'une pâte faite avec de l'orge et de la graine de cotonnier. Cette pâte, suivant l'usage du pays, était contenue dans des coquilles d'œufs d'autruche.

Autour des chameaux allaient et venaient quelques domestiques; d'autres se tenaient paresseusement accroupis à l'ombre. Tous témoignèrent un craintif respect dès qu'ils aperçurent Soliman.

Le petit despote jeta les rênes de son cheval à l'un de ces hommes. Nous confiâmes nos montures au serviteur du mirza, puis nous avançâmes, sur les pas de l'aga, vers un bâtiment situé au fond de la cour. Il descendit un escalier conduisant dans une des pièces souterraines, ou *sardaoub*, que la chaleur a fait imaginer dans ce pays.

Les murs de cette cave étaient construits en moellons carrés et revêtus d'épais matelas ; un magnifique tapis couvrait le sol. Sur un carré brodé, je remarquai une cafetière en argent massif. Tout à côté se trouvait une riche *houka* (pipe d'eau persane). Aux murs étaient suspendus de précieux trophées d'armes, et plusieurs tchibouk s'offraient au choix des hôtes. Dans un angle de la salle brillait un dragon de porcelaine de Chine tout doré, dont le dos ouvert contenait du tabac. Une lampe, rattachée à la voûte par des chaînettes d'argent et alimentée d'huile de sésame, achevait l'ameublement princier de cet agréable réduit. Soliman avait su mettre à profit les richesses de son maître-allié.

« *Salam aleïkoum !* » dis-je en entrant.

L'Anglais répéta ma phrase ; mais l'aga ne répondit point. Il s'installa nonchalamment sur des coussins qui se trouvaient à profusion autour de la pièce, puis frappa dans ses mains. Un serviteur accourut, qui prépara la houka avec la lenteur et la minutie apportée par les Orientaux à leurs moindres actions. Nous restions debout et fort ennuyés sur le seuil. Enfin, l'importante opération terminée, le serviteur s'éloigna ou du moins disparut, car je le vis se cacher derrière la porte pour écouter la conversation, ou peut-être pour se tenir à la portée d'un appel. L'aga, sans se presser, daigna se tourner vers nous. S'enveloppant d'un nuage d'une fumée odorante, il nous demanda :

« D'où venez-vous ? »

Question à peu près inutile, puisque le serviteur du

mirza avait expliqué le motif de notre présentation près de Soliman. Je ne voulus pas discuter, par égard pour Hassan. Je répondis que c'était lui qui m'envoyait.

« Où se trouve-t-il ? reprit l'aga.

— Dans les environs.

— Pourquoi ne vient-il pas lui-même ?

— Par prudence.

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes des Franks.

— Des giaours !... Que faites-vous dans ce pays ?

— Nous voyageons pour connaître les villes, les campagnes, les mœurs des hommes.

— Vous êtes fort curieux ; mais chez les *kafir* (infidèles) on ne doit s'attendre qu'à des idées impertinentes. Comment se fait-il que vous soyez entrés en relations avec le mirza ?

— Nous l'avons rencontré.

— Je le pense bien ; mais où ?

— Dans les montagnes du Kurdistan ; depuis, nous faisons route ensemble. J'ai une lettre du mirza qui te dira tout. »

L'aga ouvrit le papier, le parcourut des yeux, le relut bien des fois, non qu'il ne sût pas lire d'un trait, mais parce que le contenu de la missive le jetait dans un profond étonnement.

C'était un très bel homme que ce Soliman-aga. Je l'admirais malgré moi tandis que, les yeux baissés sur le parchemin, il semblait en interroger chaque caractère avec défiance et mécontentement. La pureté de ses traits, la beauté de sa barbe et de son teint, avaient quelque chose de frappant ; mais l'expression de son visage était déplaisante et fausse. Je pensais, à part moi, que Hassan Ardjir-mirza donnerait à sa sœur un bien mauvais mari.

Après la lecture du document, Soliman, fixant sur nous un regard haineux, me dit :

« Quel est ton nom ?

— On m'appelle en ce pays Kara ben Nemsi.

— Comment nomme-t-on cet autre ?

— David Lindsay-bey.

— Et je dois vous remettre tout ce que le mirza m'a confié ?

— Ainsi le désire-t-il.

— Je ne le ferai pas.

— Fais ce qui te plaît. Je remplis ma commission.

— Retourne vers Hassan Ardjir-mirza ; porte-lui ma réponse.

— Je ne le ferai pas.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je n'ai aucun ordre à recevoir de toi.

— Bien. Je vais lui dépêcher un courrier et te retiendrai ici jusqu'à ce que j'aie des nouvelles du mirza.

— Le courrier ne trouvera pas Hassan.

— Je lui adjoindrai l'homme qui vous a conduits ici. Cet homme saura bien retrouver son maître, sans doute.

— Il n'accompagnera pas ton envoyé.

— Que dis-tu ?

— Je dis que Hassan Ardjir-mirza m'a chargé d'une commission. Je la remplirai, si je puis ; mais je ne ferai rien en dehors de là. Remets entre mes mains les biens de ton allié et retourne avec le serviteur, comme le mirza l'a commandé.

— Seigneur, tu ignores ma situation ; je...

— Tu es Soliman-aga, c'est connu. Eh bien, après ?

— Je suis le confident, l'ami du mirza. J'ai tout sacrifié pour le suivre et pour sauver ses biens.

— Cela est beau, louable, désintéressé sans doute... Un serviteur s'honore par sa fidélité et son dévouement à ses maîtres. Mais, pour en finir avec une discussion que je n'avais que trop prévue, suis-moi jusqu'au campement du mirza ; tout se réglera devant lui.

— J'y consens.

— Mon compagnon restera ici. Aie soin que rien ne lui manque. Malgré son costume délabré, c'est un riche émir de l'Inglistan; il a l'habitude d'une vie très confortable. Quant à moi, je réclame quelque nourriture avant de partir.

— Soit. »

On nous servit des mets froids, des fruits secs et du café. J'expliquai la situation à Lindsay. Il parut enchanté de séjourner dans ce charmant réduit, tandis que j'allais de nouveau affronter les ardeurs du soleil. L'aga sortit, et moi après lui. L'officier de Hassan nous accompagnait.

Afin de dérouter ceux qui auraient eu intérêt à s'occuper de nous, nous passâmes le fleuve comme si nous nous rendions à Madhim, vis-à-vis de Ghadhim; puis nous décrivîmes une longue courbe en reprenant vers le nord.

Au bout de deux heures, nous atteignîmes l'endroit où campait Hassan. Le mirza parut fort étonné de me revoir sitôt. Il accueillit l'aga avec de grandes démonstrations de joie.

« Pourquoi l'as-tu accompagné? me demanda-t-il après les premières salutations.

— Demande-le-lui, repris-je non sans un peu d'humeur.

— Parle, » ordonna le mirza, se tournant vers Soliman.

Celui-ci tendit à son chef la lettre que je lui avais remise et dit :

« Seigneur, est-ce bien toi qui as écrit ces lignes?

— Oui. Ne reconnais-tu pas ma main? Pourquoi cette question?

— Parce que tu me traites d'une façon que je n'ai pas méritée, en me commandant une telle chose. »

J'aperçus les femmes persanes à demi cachées derrière le feuillage ; elles nous écoutaient.

« Explique-toi, reprit Hassan ; en quoi t'ai-je offensé ?

— Comment ! seigneur, tu m'ordonnes de remettre toutes tes richesses, que j'ai sauvées avec tant de peine, entre les mains d'un étranger ?

— Cet émir n'est point un étranger pour moi : c'est mon ami et mon frère.

— Seigneur, ne suis-je point aussi ton ami ? »

Le mirza fit un léger mouvement ; il répondit sèchement :

« Tu es un serviteur dans lequel j'ai confiance. Quand t'ai-je donné le droit de te dire mon ami ?

— Seigneur, j'ai abandonné pour toi ma patrie et les miens, j'ai renoncé à mon avenir, je me suis fait fugitif et proscrit comme toi, j'ai préservé tes biens du pillage : tout cela ne peut-il me valoir le titre d'ami ?

— Tu as agi comme un bon et fidèle serviteur devait le faire, ainsi que l'ont fait tous ces hommes qui me suivent. Ta parole me blesse, car je ne croyais pas que tu regardais l'accomplissement d'un devoir comme un service rendu et qu'il faudra payer. Ne t'avais-je point écrit d'obéir à cet émir de la même manière qu'à moi-même ? »

La voix du mirza était sévère et émue. Soliman semblait embarrassé. Il savait que la sœur de Hassan entendait ces reproches ; il voulut s'excuser.

« Seigneur, répliqua-t-il, cet émir a commencé par me frapper.

— Te frapper, Soliman-aga ! Et tu t'es laissé insulter ainsi ! Comment n'as-tu pas tué celui qui l'osait ? s'écria Hassan avec un peu d'ironie. Pourquoi te frappait-il ?

— Nous nous rencontrâmes dans une rue. Je lui ordonnai de se ranger pour me faire place : il ne le fit point,

et me lança un coup si violent entre les yeux, que je tombai de cheval.

— Dit-il vrai, émir ? » me demanda le mirza.

Je répondis :

« Oui, à peu près. Nous n'avions pas reconnu cet officier (ni ton domestique, ni moi par conséquent), à cause du voile qui lui couvrait le visage. Il était monté sur un magnifique cheval blanc. Je le prenais pour un prince. Il me commanda de m'écarter ; je me rangeai près de l'Anglais : cela ne parut pas le contenter. Quoique la place fût suffisante, il insista d'un ton que n'aurait pas pris, je crois, le Padischah. Tu me connais, mirza : je tâche d'être poli, mais j'exige des autres les mêmes égards. Je fis remarquer au cavalier qu'il pouvait aisément passer ; il saisit son fouet et me dit mille injures. Je m'emportai, le frappai, le renversai. Ce ne fut que plus tard que j'appris qui était cet homme. Je regrette d'avoir traité de la sorte quelqu'un qui t'appartient. Voilà ce que j'avais à te dire. Maintenant je vous laisse vous expliquer. Lorsque tu voudras me parler, tu me feras avertir. »

Je descendis de cheval pour aller rejoindre Halef. Une demi-heure après, Hassan m'envoya chercher. Son front paraissait soucieux. Il me demanda avec gravité :

« Émir, ce qui s'est passé me chagrine. Veux-tu pardonner à cet étourdi de Soliman ?

— Volontiers, si tu le désires. Qu'as-tu décidé ?

— Soliman ne retournera point avec toi. Voici une liste de tout ce que je lui avais confié. Tu feras estimer ces marchandises, et tu tâcheras de t'en défaire. Je me contenterai du prix que tu pourras en tirer, si chétif qu'il soit ; je sais combien on vend désavantageusement quand on est pressé. Aussitôt le marché conclu, tu payeras à chacun de mes serviteurs la somme marquée sur ce parchemin, puis tu les renverras tous. J'ai fait placer de

l'argent dans les fontes de ta selle, afin de pourvoir aux premiers frais. Quand penses-tu que je puisse partir pour Kerbela ?

— C'est aujourd'hui le 1er de moharrem ; dans dix jours commenceront les fêtes. Il faut quatre jours pour aller de Bagdad à Kerbela. Comptons un jour en plus. Eh bien, tu pourras te mettre en route le 5 de ce mois.

— Et je resterai ici jusqu'à cette époque ?

— Non. On découvrira bien quelque retraite sûre à Bagdad pour toi et tes gens. Laisse-moi faire. Tiens-tu à garder tout ce que tu as avec toi en ce moment ?

— Au contraire, je veux m'en débarrasser aussi.

— Eh bien, donne-moi la liste de ces objets et fais-en l'estimation. Les riches commerçants ne manquent point à Bagdad. Peut-être trouverai-je un Parsi ou un Arménien qui me prendra le tout à la fois.

— Seigneur, ce que je possède vaudrait une fortune entière.

— Enfin, je ferai ce que je pourrai. Je chercherai ton intérêt, comme s'il s'agissait du mien propre.

— Je m'en rapporte à toi. Viens, je vais te montrer ce que j'ai ici à vendre. »

Les ballots furent ouverts devant moi. Je vis des objets d'or et d'argent, des armes couvertes de pierres précieuses, des tapis, des étoffes admirables ; tout cela dans une telle profusion, que je demeurai ébloui. Le mirza m'indiqua d'une manière approximative la somme qu'il désirait tirer de ses trésors ; elle était certes beaucoup au-dessous de leur valeur, mais se montait fort haut encore.

« Que feras-tu des serviteurs qui t'accompagnent ? demandai-je à Hassan.

— Je les renverrai dès que tu m'auras trouvé une demeure à Bagdad.

— Combien de personnes doivent te rester ?

— Nous serons quatre : moi, l'aga, les deux femmes. Il faut compter aussi la servante et un serviteur que je louerai dans la ville pour le temps du séjour.

— J'espère te trouver une maison convenable.

— Donc, tu vas emmener les chameaux avec leurs ballots. Combien veux-tu de chameliers ?

— Aucun. Halef et moi, nous suffirons.

— Émir, à quoi penses-tu ! Conduire toi-même ces animaux ?

— Pourquoi pas ? J'aime peu à m'entourer de gens inutiles. Les chameliers me gêneraient à Ghadhim et à Bagdad.

— Comme tu voudras. »

On chargea les chameaux, et on les attacha de manière qu'ils se suivissent, le premier entraînant tous les autres. Je priai alors le mirza de me donner un moyen qui pût m'accréditer auprès des gens de l'aga.

« Voici mon anneau ; ils en connaissent le cachet. »

Nous partîmes. L'aga ne parut point, et je n'en fus nullement fâché.

Les chameaux allongèrent le temps nécessaire pour le retour. Nous eûmes encore mille ennuis quand il fallut leur faire traverser le Tigre. Enfin nous arrivâmes sans trop d'encombre au logement loué par Soliman. Les domestiques persans étaient fort surpris de mon retour à la tête de cette caravane. Je les fis appeler tous et leur montrai l'anneau du maître, en leur disant que je venais remplacer l'aga. Ce changement ne parut point leur déplaire.

Ils m'apprirent que le propriétaire de la maison où nous logions était un riche négociant qui habitait, au delà de Bagdad, un faubourg proche de Medresse-Mostansir.

Dans une sorte de hangar faisant suite au corps de logis, je trouvai tout le chargement dont Soliman avait

eu la conduite. On déposa les nouveaux ballots près des autres. J'étais résolu à ne m'occuper d'affaires que le lendemain, car j'avais besoin d'un peu de réflexion.

La somme annoncée par le mirza était, en effet, dans mes fontes. Elle consistait en *tamans* bons et valables, et se montait au double de ce que j'avais besoin pour les premiers frais.

Je chargeai mon intelligent petit Halef de surveiller les domestiques et me rendis enfin près de Lindsay.

L'Anglais dormait, étendu sur les moelleux coussins du sardaoub. Un souffle régulier sortait de ses lèvres entr'ouvertes; il ronflait comme un bienheureux.

« Sir David! » murmurai-je.

L'insulaire se leva soudain sur ses pieds, tira son couteau machinalement, et, tout endormi, se mit à crier:

« Qui est là? Oh! ah! *All right!* C'est donc vous, master?

— Oui.

— Comment allez-vous?

— Hum! le soleil est chaud, je suis en nage. On dirait voyager à travers les couloirs de l'enfer.

— *Well!* Couchez-vous ici, dormez, il y fait très bon.

— Nous avons à nous occuper d'autre chose... D'abord, je voudrais dîner.

— *Well!* Frappez dans vos mains, ces drôles accourront...

— Vous avez essayé?

— *Yes!* Malheureusement ils ne comprenaient rien de ce que je leur disais. Je demandais du *porter*, ils me présentaient de la bouillie de farine. Je leur criais d'apporter du *cherry*, ils me montraient des dattes... C'était terrible!

— Voyons si je réussirai mieux. »

Je frappai dans le creux de ma main. Aussitôt apparut cet esprit serviable dont nous avions fait connaissance

quand l'aga était encore là. Je lui expliquai comment désormais je tiendrais la place de Soliman, et comme quoi il me devait obéissance.

« Seigneur, commande, reprit le serviteur. Dis-moi quel titre je dois te donner.

— Tu me nommeras émir. Quant à ce mirza, c'est un bey. Dépêche-toi de nous faire diner.

— Que veux-tu manger, émir ?

— Ce que tu as ici. N'oublie pas l'eau fraiche. Tu es le maitre cuisinier, je pense ?

— Oui, émir. J'espère que tu vas être content de moi.

— Combien l'aga te donnait-il ?

— J'avançais l'argent pour les acquisitions ; l'aga me remboursait tous les deux jours.

— Bien, nous ferons de même. Va. »

En quelques minutes nous fûmes servis. Lindsay-bey me demanda :

« Vous vous êtes donc débarrassé de ce drôle de Soliman, master ?

— Oui, il est resté près de son maitre ; mais je crains qu'il ne médite un mauvais tour.

— *Pshaw !* Un poltron comme lui ! Savez-vous ce que nous ferons après diner ? Nous irons à cheval à Bagdad, pour acheter des habits.

— Je le veux bien, car nous en avons grandement besoin. En même temps je m'informerai des marchands et des loueurs de maisons. J'ai rapporté ici je ne sais combien de ballots d'effets à vendre, sans compter ce que gardait l'aga.

— Oh ! ah ! Qu'y-t-il là dedans ?

— Des choses magnifiques ; et il les donnera pour rien. Si j'étais riche, je profiterais de l'occasion, et je prendrais tout.

— Dites-moi un peu en quoi consistent ces marchandises. »

Je tirai la liste de ma poche, et lui lus cette longue nomenclature en traduisant le persan.

« Ah ! oh ! pour combien laisse-t-il tout cela ? »

J'évaluai la somme en livres sterling.

« C'est beaucoup.

— La marchandise vaut quatre fois ce prix.

— *Well !* bien ! Vous n'avez point de marchand à chercher, j'en connais un.

— Vous connaissez un marchand à Bagdad ! Qui donc ?

— David Lindsay,... *yes !*

— Est-il possible, sir ? Vous m'enlevez un rude souci de dessus la conscience... Mais avez-vous de l'argent ? Le mirza veut être payé comptant, naturellement.

— De l'argent ! *Pshaw !*... Oui, j'ai de l'argent ! David Lindsay en possède, Dieu merci !

— Cela se trouve à merveille. Voilà une affaire faite... Ce n'est pas tout : vous n'achetez, bien entendu, que les objets énumérés sur cette liste. Il faut me débarrasser à présent des ballots amenés par l'aga.

— Y en a-t-il beaucoup ?

— Oui ; mais je ne puis vous renseigner au juste. Le mirza m'a remis également un état de ces objets. Demain matin je ferai ouvrir les paquets et procéder à l'estimation, afin de savoir à quel prix je puis les laisser en tout ou en partie.

— Ce sont de belles choses, hein ?

— Cela va de soi. Tenez, on mentionne, par exemple, trois cuirasses sarrasines formées de chainons, pièces très rares dans les collections ; des sabres d'acier de Lahore, plus précieux encore que des lames d'ancien damas ; un lot de flacons de véritable huile de roses, des pièces de brocart d'or et d'argent, des tapis de Perse, des châles de laine de Kerman, un ballot tout entier d'étoffes et de vêtements de soie très précieux, etc. etc.

Ces objets et tissus sont anciens ; on les conservait dans la riche maison du mirza. Leur valeur, par conséquent, est inestimable, surtout si on voulait s'en servir pour des collections... Si tout cela était transporté en Europe, on ferait une fortune.

— Acheter pour revendre ! je n'aime pas cela. J'achète tout pour moi.

— Comment, tout ?... Est-ce sérieux, sir ?

— *Yes !*

— Mais songez donc, quelle somme énorme !

— Énorme à vos yeux, master. Pour David Lindsay, la chose est de peu d'importance. Savez-vous combien je possède ?

— Non. Je ne m'informe jamais de ce qui ne me regarde point.

— Eh ! vous avez raison. Tenons-nous-en là. Seulement, dites-vous que ma fortune est belle, très belle, *yes !*

— Je suppose bien que vous êtes plusieurs fois millionnaire. Cependant permettez-moi de vous faire remarquer que, même ce chiffre étant donné, vous allez débourser beaucoup pour une simple fantaisie, si vous n'avez pas l'intention de revendre.

— N'importe, la valeur sera toujours là. Dans le cas où l'argent que j'ai sur moi ne suffirait point pour tout payer, je trouverais des correspondants en ville. Ma signature est connue, *well !* Demain nous terminerons le marché.

— Comme bon vous semble, Lindsay. Je tâcherai de tout arranger impartialement, pour que ni vous ni le mirza n'ayez à vous plaindre. Nous ferons venir un expert ; tout sera conclu d'après son estimation.

— *Well !* Allons maintenant à Bagdad ; il me tarde de faire peau nouvelle.

— Prenez un tchibouk, sir. Nous visiterons le marché à la musulmane. »

J'avertis Halef que nous rentrerions vers la nuit ; puis nous nous acheminâmes vers la ville.

Ce fut au bazar que nous nous rendîmes d'abord. Lindsay tint à me gratifier d'un riche costume oriental pareil à celui qu'il choisissait pour lui. Il se procura aussi des vêtements destinés au rhabillage de notre Halef. Le bon Anglais eût consenti volontiers à laisser porter le ballot par un jeune Arabe qui nous suivait de boutique en boutique, offrant ses services avec insistance ; mais comment emmener partout ce porteur ?

Sa physionomie m'intéressait. Je lui demandai :

« Tu n'es point Turc, mais fils de tribus libres. Peut-on savoir comment tu es venu ici ?

— A cheval et à pied.

— Pourquoi portes-tu les paquets des autres ?

— Parce qu'il faut vivre.

— Pourquoi n'es-tu pas demeuré parmi tes frères ?

— Le *thar* (vengeance) m'a fait partir.

— Tu es poursuivi par un ennemi ?

— Non. C'est moi qui poursuis quelqu'un.

— Cet ennemi est donc à Bagdad ?

— Oui, ou dans les environs. Je le guette depuis deux ans. »

Ainsi le désir de se venger avait contraint ce fier enfant des déserts à devenir portefaix !

« Puisque tu es depuis deux ans à Bagdad, tu dois connaître la ville ?

— Je connais chaque rue et chaque maison.

— Saurais-tu m'indiquer une maison à louer, où l'on soit fraîchement pendant la chaleur, où l'habitation soit agréable, et dans laquelle on puisse entrer, sortir, demeurer, sans trop attirer l'attention du voisinage ?

— Oui, je te trouverai cela.

— Où ?

— Non loin de l'endroit où j'habite, au milieu d'un jardin de palmiers, vers le sud de la ville.

— Quel est le propriétaire de cette demeure ?

— C'est un pieux taleb. Il y vit seul : il ne dérangera point ses locataires, je te le promets.

— Est-ce bien loin d'ici ?

— Avec un âne, tu peux y arriver très vite.

— Loue trois ânes et conduis-nous.

— Seigneur, deux ânes suffisent. Je sais courir. »

Au bout d'un instant, mon homme nous amenait deux ânes au pelage tout blanc, comme il s'en trouve beaucoup à Bagdad.

Nous enfourchâmes nos montures. Ces bêtes sont petites, mais extraordinairement vigoureuses et dures à la fatigue. Mes jambes touchaient presque le sol ; les genoux pointus de l'Anglais rejoignaient ses épaules.

Le Bédouin courait devant nous, armé d'un gourdin ; il frappait sans ménagement, à droite et à gauche, quiconque nous barrait le chemin. Derrière nous venaient les propriétaires des deux ânes, criant sans cesse et frappant la croupe de leurs bêtes pour les faire trotter.

Ainsi passait comme un tourbillon notre petite troupe à travers les ruelles et rues de la ville, jusqu'à ce qu'enfin nous atteignîmes la route. Les maisons devinrent rares. Nous arrivions. Au bout de quelques minutes, notre guide s'arrêta devant une haute muraille. Nous mîmes pied à terre.

Le Bédouin prit une pierre et cogna fortement contre une porte assez mince, qu'il risqua de briser.

On tarda beaucoup à nous ouvrir. Quand le propriétaire s'y fut décidé, nous vîmes apparaître un nez pointu au milieu d'un visage aussi jaune que du parchemin.

« Que voulez-vous ? murmura l'homme à la face jaune.

— Effendi, cet étranger désire te dire un mot, » reprit notre guide.

Une paire de petits yeux gris se fixa sur moi. De la bouche édentée sortit une voix chevrotante :

« Entre, mais toi seul.

— Cet émir m'accompagne, interrompis-je en montrant Lindsay.

— Eh bien! lui aussi, puisque c'est un émir; mais pas d'autres. »

Nous pénétrâmes à l'intérieur. La porte se referma derrière nous. Le propriétaire, dont les maigres pieds traînaient d'énormes babouches, nous précéda à travers un magnifique jardin où se balançait le panache des palmiers. Nous arrivâmes bientôt sur le seuil d'une jolie maison. L'homme s'arrêta.

« Que voulez-vous? demanda-t-il encore.

— Tu es le propriétaire de ce grand jardin, et tu as une maison à louer?

— Oui. Vous voulez la louer?

— Peut-être. Ne peut-on la voir?

— Si, venez. Mais où donc est ma clef? »

Tandis qu'il fouillait dans toutes les poches de son caftan en jurant passablement, je reconnus avec surprise l'accent d'un Turc polonais.

Enfin il retrouva son instrument, caché derrière les mailles d'une fenêtre grillée, et nous ouvrit la porte.

« Entrez, » dit-il.

Le vestibule était vaste. Au fond se trouvait un escalier conduisant au premier étage. Des portes donnaient à droite et à gauche. Le vieillard ouvrit la porte de droite pour nous introduire dans une grande pièce. Je crus d'abord que cette chambre était tapissée en vert; mais cette nuance était due à des rideaux tendus devant les fenêtres, dont les niches profondes me prouvèrent l'épaisseur de la muraille. Une grande table occupait le milieu de l'appartement; elle était couverte de livres. Juste devant moi, s'en ouvrait un que je reconnus au

premier aspect : une vieille Bible de Nuremberg ! Je m'approchai vivement, et, saisissant le livre, je m'écriai dans ma langue, car j'étais heureux comme un enfant : « Une Bible ! » puis je continuai l'inspection, murmurant : « Shakespeare, Montesquieu, Rousseau, Schiller, lord Byron... Comment sont-ils venus à Bagdad ? »

J'énumérais les titres des premiers volumes qui me tombaient sous les yeux ; il y en avait bien d'autres. Le vieux propriétaire s'avança vers moi en frappant avec joie ses mains l'une contre l'autre.

« Quoi ! dit-il, vous parlez allemand ?

— Et vous l'entendez ? répliquai-je.

— Vous êtes Allemand ?

— Oui, certes. Et vous ?

— Moi, je suis Polonais. Et ce monsieur ?

— Il est Anglais... Je m'appelle...

— Je vous en prie, ne prononcez pas encore votre nom. Avant de savoir comment nous nous appelons, il faut faire connaissance.

— Savez-vous l'anglais ?

— On m'a fait étudier cette langue dans ma jeunesse.

— Eh bien, essayez de vous en souvenir, je vous en prie. Nous parlerons anglais, pour que mon compagnon puisse prendre part à la conversation.

— Volontiers ; je crois que j'y parviendrai. Donc vous venez visiter ma maison pour la louer ?... Qui vous l'a indiquée ?

— Un Arabe, celui que vous avez vu avec nous ; il est votre voisin, assure-t-il.

— Je ne le connais pas. Je ne m'occupe de personne. Vous viendrez ici tous les deux ?

— Non. Nous avons encore d'autres compagnons de voyage : quatre hommes, deux dames et une suivante.

— Quatre hommes,... deux dames... Cela me semble un peu romanesque.

— C'est fort romanesque, en effet. Vous aurez l'explication de tout cela plus tard.

— Venez. Je vais vous montrer la maison. »

Nous montâmes au premier étage. Il était divisé en quatre pièces, toutes pourvues d'un tapis dans le milieu et de coussins autour des murs. Sous le toit se trouvaient deux petits cabinets avec des portes munies de cadenas.

Le logis me parut très propre à notre dessein. Je demandai le prix de la location. Le Polonais me répondit :

« Je ne fais aucun prix ; nous traiterons comme des compatriotes. Si vous pouvez tenir tous, venez en qualité d'hôtes.

— Je ne refuse pas une offre si amicale. Vous me tirez d'un grand embarras, car le principal pour moi était de trouver une demeure dans un lieu écarté, où nous ne soyons point inquiétés.

— Vous serez parfaitement tranquilles ici. Combien de temps resterez-vous ?

— Fort peu : quelques jours, peut-être une quinzaine, cela dépend. Voulez-vous que je vous raconte rapidement qui nous sommes ?

— Très volontiers. Asseyez-vous. »

Je narrai sommairement mon voyage, la rencontre que nous avions faite de Hassan et les projets de celui-ci, du moins dans la mesure de ce que je crus utile et prudent en pareille circonstance.

Le Polonais m'écoutait avec une grande attention. Lorsque j'eus fini, il me tendit la main et dit :

« Venez ici tous. Vous n'aurez rien à craindre ni du dedans ni du dehors. Quand vous établissez-vous chez moi ?

— Demain, à la chute du jour ; seulement vous saurez que nous possédons pas mal de chevaux et deux chameaux... Aurez-vous de la place pour nos bêtes ?

— Eh ! n'avez-vous pas vu la cour, là, derrière le bâtiment ? Toute la partie couverte peut servir d'écurie. Je mets pourtant une condition à votre entrée ici : vous aurez soin de vous pourvoir de domestiques ; je ne puis vous en procurer.

— Cela va de soi.

— Alors, c'est convenu. Je répondrai bientôt à votre confiance en vous mettant au courant de ma propre situation. Pour le moment, je ne vous retiens pas davantage ; vous devez avoir hâte de terminer vos affaires. Demain, quand vous viendrez, tournez le mur qui fait suite à la petite porte d'entrée ; je vous ouvrirai la grande porte par le fond du jardin. »

Nous quittâmes le vieillard, enchantés de notre découverte. Le guide et les âniers nous ramenèrent en ville.

Le soir suivant, l'emménagement s'effectua. Hassan mit un vêtement de femme, afin de dérouter les espions. Tous les domestiques furent congédiés ; l'aga seul resta avec nous, et l'on prit, pour le service général, l'Arabe qui nous avait indiqué un logement si commode.

Pendant que nous nous installions, un incident se produisit dont je ne ferai, pour le moment, qu'indiquer la gravité : en me rendant à Bagdad, je crus reconnaître la tournure et le profil de Sadouk.

Lorsque je parlai de nouveau au mirza du désir que j'éprouvais de me rendre à Kerbela, je rencontrai une résistance invincible.

Hassan, on le sait, appartenait à la secte des chyites. Sa loi lui interdisait, sous peine de mort, d'introduire un étranger dans la ville sacrée. La seule concession que j'obtins fut la permission d'accompagner le prince jusqu'à Hilla. Nous devions nous séparer en ce lieu, puis nous retrouver plus tard à Bagdad.

Hassan eût voulu laisser sa femme et sa sœur chez notre hôte ; mais elles insistèrent tellement pour être du

voyage, que le mirza céda bientôt à leurs instances. Je me vis ainsi déchargé de mon rôle chevaleresque près de ces dames.

Bagdad était traversée, du moins dans une partie de sa banlieue, par une foule de pèlerins qui prenaient la route de l'ouest. Le 5 du mois de moharrem, on nous apprit que la *Caravane de la mort* proprement dite, la plus considérable des caravanes pour Kerbela, approchait de la ville.

L'Anglais, Halef et moi, montâmes aussitôt à cheval afin d'aller au-devant des pèlerins et de jouir de ce spectacle étrange.

Jouir, ce n'est guère le mot... On y éprouve plus d'horreur que de jouissance.

Les chyites croient que tout musulman enterré à Kerbela ou à Mechhed-Ali entre sans obstacle dans le paradis. On comprend leur véhément désir de reposer sur le territoire de ces villes. Malheureusement le transport des cadavres exige des frais exorbitants ; les riches seuls peuvent y songer. Les pauvres, lorsqu'ils se sentent vieux, malades, ou même quand la dévotion les pousse, font leurs adieux à leurs proches et s'acheminent en mendiant vers les tombeaux sacrés, pour mourir auprès des restes d'Ali ou de Husseïn.

Chaque année, plus de cent mille pèlerins se rendent à Kerbela ; mais le nombre est plus que doublé au moment de l'anniversaire de la mort d'Husseïn. Alors s'avance la longue caravane de cadavres envoyés par les chyites de la Perse, de l'Afghanistan, du Béloutchistan, de l'Inde, de tout le plateau iranien.

Les corps sont apportés de tous côtés. On en transporte aussi sur des bateaux, en suivant le cours de l'Euphrate. Souvent le trajet demande plusieurs mois. La marche des caravanes est d'une lenteur incroyable.

Sous le brûlant soleil de ces contrées, on peut se

figurer combien les corps sont promptement décomposés ; mais rien ne saurait donner une idée, à ceux qui ne l'ont pas sentie, de l'horrible infection que colportent avec eux ces convois funèbres.

Les morts étant couchés dans des bières fort minces, la chaleur disjoint bientôt les planches ; ou bien on les enveloppe dans du feutre, mais les vers et la pourriture détruisent ce dernier manteau. Comment s'étonner, après cela, si le spectre de la peste suit et menace sans cesse les pèlerins décharnés de tels convois ?

On se détourne avec dégoût sur leur route ; les chacals ou les Bédouins seuls se traînent après eux. Les uns sont attirés par l'odeur des cadavres, les autres par l'appât des richesses déposées dans les cercueils ou portées par les pèlerins pour payer les gardiens du cimetière : vases d'or incrustés de diamants, étoffes brodées de perles, armes précieuses, bourses pleines d'or, vaisselle d'argent, amulettes semées de pierreries, etc.

Ces trésors sont souvent enfermés dans des cercueils pour tromper les brigands ; mais les Arabes savent à quoi s'en tenir, et la précaution devient inutile. Le pillage commence par l'ouverture de toutes les bières : la profanation n'arrête pas le Bédouin maraudeur. Rien de plus lamentable ni de plus écœurant que le champ de bataille abandonné après une de ces sauvages attaques : bêtes égorgées, pèlerins massacrés, restes affreux de cadavres dispersés, planches de cercueils brisées !

A cette vue, le voyageur épouvanté détourne son cheval en se bouchant les narines ; il fuit le souffle de l'air saturé des miasmes pestilentiels qui s'exhalent d'un pareil lieu.

Il va de soi que les caravanes des morts doivent éviter les petites cités, où leur passage serait impossible. A Bagdad, elles traversent seulement le milieu de la ville et sortent par le Chedt-Omar (porte du Levant). A peine

ont-elles quitté la cité, que le souffle de la peste s'étend sur la capitale des califes. L'épidémie se propage rapidement : des milliers de victimes payent de leur vie l'incurie mahométane ; mais tout le monde se console en murmurant la stupide formule du fatalisme : « C'était écrit ! »

Depuis ces derniers temps, on a tenté cependant quelques améliorations. Midhat-pacha surtout s'est signalé par sa lutte contre les préjugés et les vieilles routines. Il est interdit aux caravanes des morts d'entrer dans la cité ; elles doivent passer par les faubourgs du nord, puis traverser le Tigre au bas de la vallée, sur un pont de bateaux. C'est là que nous pouvions les voir le plus aisément.

Lorsque nous approchâmes, une infection insupportable nous prit au nez. Il fallut un certain courage pour y résister.

La tête de la longue procession était déjà passée ; elle atteignait le lieu où l'on devait camper. Un grand étendard aux armes de la Perse (un lion derrière lequel se couche le soleil) restait planté en terre, pour marquer le point central du campement. Les piétons s'asseyaient à l'orientale, les cavaliers descendaient de leurs chevaux ou de leurs chameaux ; mais les bêtes de somme demeuraient chargées, car on ne faisait qu'une simple halte. Derrière ce campement, que nous apercevions distinctement, se déroulait la queue immense de la caravane. On eût dit une armée de fourmis se traînant, en ligne droite, les unes à la suite des autres. Tous ces malheureux semblaient littéralement épuisés ; ils se soutenaient à peine sur leurs montures, ou marchaient, courbés en deux, plus maigres que des squelettes, les yeux enfoncés dans les orbites, mais brillants d'un fanatisme sauvage. Ils ne paraissaient pas voir ce qui se passait autour d'eux ; les innombrables spectateurs qui les entouraient à l'arrivée ne dérangeaient point leur impassibilité.

J'aurais volontiers attendu pour voir défiler la caravane entière; mais la prudence me commandait de ne pas m'attarder en ce lieu. J'avais résolu de me rendre à Kerbela, à moins d'invincibles obstacles; il importait de ne point m'exposer à y être reconnu par quelque pèlerin. D'ailleurs, Lindsay assurait ne pouvoir soutenir davantage l'infernale infection; mon brave Halef lui-même réclamait instamment le retour en ville. Nous nous dirigeâmes vers la maison.

En y entrant, je rencontrai Hassan. Il me dit qu'il n'était plus décidé à se joindre aux pèlerins, et qu'il partirait seulement le lendemain. Soliman-aga avait voulu aller voir le cortège. Son maître l'attendait pour quelques arrangements nécessaires au voyage.

Je ne sais pourquoi cette sortie de l'aga m'inspira une défiance indéfinissable. Il était pourtant assez naturel qu'il se fût rendu sur le passage des chyites. Ce qui me parut tout à fait étrange, c'est qu'il ne parut pas à l'heure du coucher. Halef manquait aussi. Il avait pris son repas du soir dans le jardin; peut-être voulait-il y passer la nuit.

Je m'étendis sur mon divan, l'esprit occupé de mille pensées fatigantes. Vers minuit, j'entendis des pas légers devant ma porte, qu'on ouvrit avec précaution; puis quelqu'un s'approcha tout doucement.

« Qui est là? demandai-je à demi-voix.

— Moi, sidi... Lève-toi, suis-moi, répondit tout bas Halef.

— Mais où donc?

— Chut! on nous épie.

— Faut-il prendre des armes?

— Quelques armes légères seulement. »

Je plaçai mon poignard et mon revolver à ma ceinture, et je suivis Halef pieds nus. Il avait pris mes souliers sur le tapis; il me fit signe de les mettre quand nous eûmes fermé la porte du vestibule.

« Qu'y a-t-il donc, Halef? demandai-je fort intrigué.

— Viens toujours, effendi, il faut nous hâter. Je te raconterai la chose tout en marchant. »

Nous traversâmes le jardin. La porte était facile à ouvrir. Nous tournâmes ensuite sur la route; mais, au lieu de se diriger du côté de la ville, Halef s'avança vers le sud. Je l'accompagnai silencieusement. Il me dit enfin :

« Seigneur, pardonne si j'ai dérangé ton sommeil. Ce Soliman trame quelque mauvais tour.

— Qu'est-il devenu ?

— Laisse-moi te raconter, sidi. Lorsque nous fûmes de retour tantôt, je conduisis les chevaux sous le hangar. Là je trouvai le domestique de notre hôte; il grognait comme un renard qui voit s'échapper le lézard de sa griffe.

— Contre qui ?

— Contre Soliman-aga. Celui-ci l'avait prié de laisser la porte entr'ouverte, parce qu'il devait rentrer assez tard. Je me suis toujours défié de l'aga. Je demandai au domestique s'il l'avait vu sortir. L'homme me répondit que oui, et que Soliman se dirigeait vers le sud.

« Pourquoi ce Persan rôdait-il ainsi? Sidi, me pardonnes-tu d'être un peu curieux ?

« Je récitai ma prière, et fis mon repas du soir. L'idée de la sortie de l'aga me trottait toujours en tête. Vois comme la nuit est belle! Ne pouvais-je pas me promener aussi? Le chemin du sud m'attirait. Je me plus à marcher sous le regard des étoiles. Je pensais au cheikh Malek; à ma Hanneh, la perle, la fleur des femmes; à nos voyages. Je ne m'apercevais pas que j'étais déjà loin, lorsque je m'arrêtai près d'un mur. Enjambant les pierres répandues alentour, je pénétrai dans l'enceinte, car j'avais vu de loin d'étranges objets. C'étaient des croix comme en élèvent les chrétiens. Elles brillaient aux

rayons de la lune, entre les arbres touffus. Je reconnus que je me trouvais dans un *mezaristan* (cimetière) d'infidèles. Je marchai doucement, de peur d'éveiller les âmes de ces incroyants, parce qu'elles sont redoutables et s'attachent aux talons de qui les dérange. Au moment où je retournai sur mes pas, j'aperçus des ombres assises sur les tombes. Ces ombres n'étaient point des esprits; elles fumaient leur tchibouk, riaient et causaient. Elles n'étaient point non plus des habitants de la ville, car je reconnaissais le costume persan et arabe.

« Au loin, au delà des tombes, je crus voir des chevaux et entendre le bruit de leurs pieds impatients. Je voulais surtout épier la conversation des ombres. Quelques-unes parlaient arabe. Je crus qu'il était question de butin, de coup à faire, d'une attaque où deux personnes seulement devaient avoir la vie sauve.

« Enfin une voix s'éleva, commandant aux Bédouins de rester cachés dans le cimetière jusqu'au point du jour. Un homme se détacha du groupe : il passa très près de moi. Je reconnus l'aga. O sidi ! c'était bien lui ! Je ne me suis pas trompé. J'ai marché derrière ce traître jusqu'à la maison. Pensant qu'il fallait savoir le secret de cette machination, je t'ai réveillé.

— Ainsi tu crois que les hommes du complot sont encore dans le cimetière ?

— Certainement, sidi.

— Ce cimetière doit être celui des Anglais ; je l'ai visité lors de mon précédent séjour à Bagdad. Il est situé près de la porte murée. On peut y pénétrer facilement sans être vu, car il est très écarté. »

Nous arrivions devant la brèche, due à l'action du temps. Je laissai Halef en observation, puis j'entrai dans le champ mortuaire.

C'était bien le cimetière anglais. Pas un souffle de vent n'agitait le feuillage ; pas un bruit ne troublait la paix des

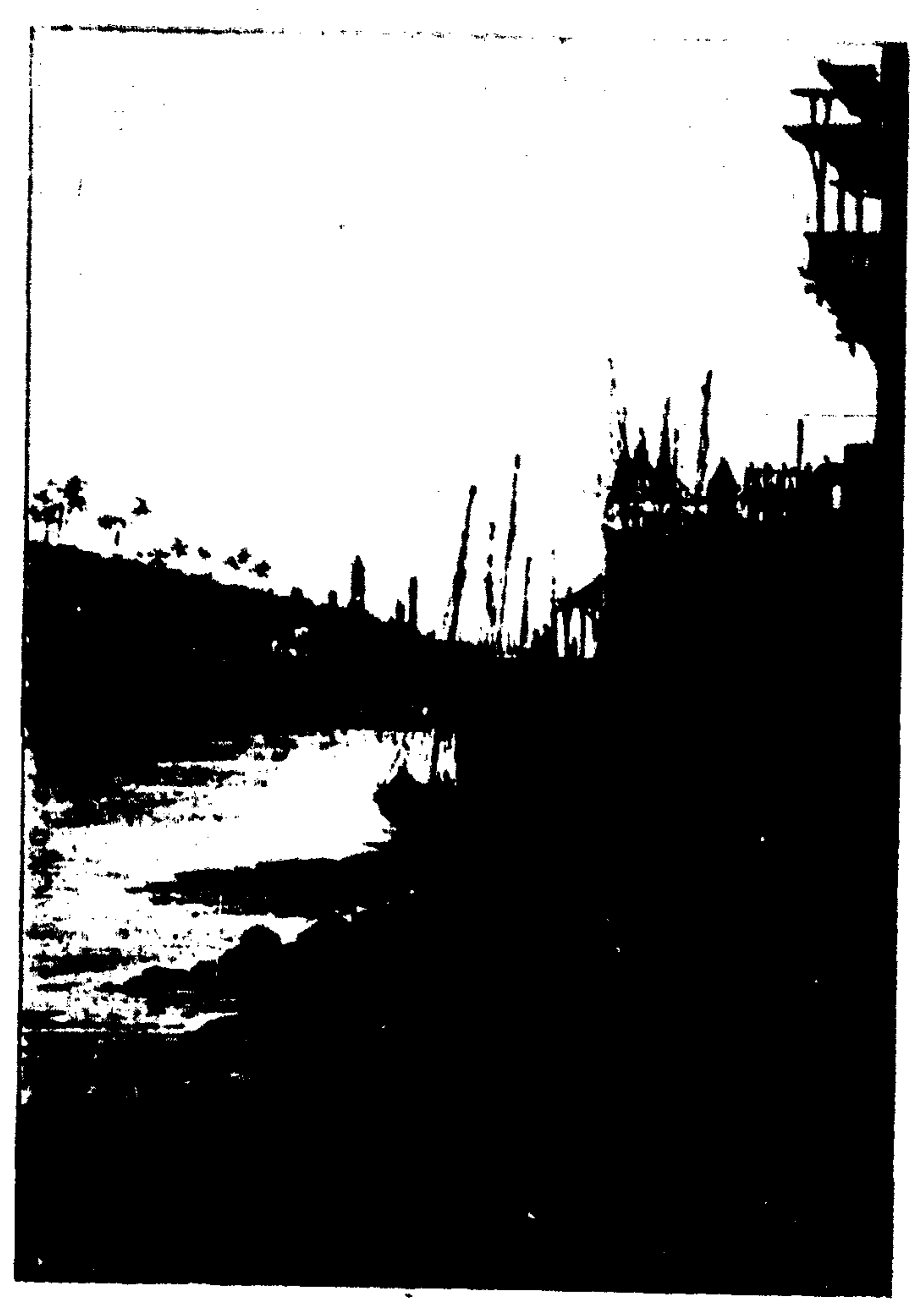
morts. Je me glissai dans les rangées des tombes. Soudain un cheval s'ébroua. C'était certainement le cheval d'un Bédouin : seuls ces animaux, élevés au grand air, ont cette manière d'éternuer un peu tremblante et presque pénible qui souvent les fait découvrir. Je craignais d'être trahi par le bruit ; me jetant de côté, je rampai sur les mains.

Deux ou trois minutes ne s'étaient pas écoulées, que je vis se dessiner une forme blanche à travers les arbres. Je me rapprochai. D'autres formes étaient assises, enveloppées dans leurs burnous. Je comptai six hommes, qui paraissaient sommeiller. Pas un seul Persan. Peut-être campaient-ils plus loin, peut-être avaient-ils quitté le cimetière. Je ne pensais pas que le petit Halef eût pu se tromper au point de me conter des rêveries.

Je m'éloignai pour aller compter les chevaux, en conservant une certaine distance, de peur que l'instinct ne leur fît révéler ma présence.

Ils étaient au nombre de sept, — sept pour six cavaliers. — Je me demandais intérieurement ce que pouvait faire ici cette septième monture, quand un homme s'élança sur moi, essayant de me presser contre terre avec les genoux. La réponse se devinait : cet homme devait être le septième Bédouin chargé de garder les chevaux. Il hurlait comme un lion pour avertir ses camarades.

Que faire ? me défendre ? me rendre sans résistance et tenter de parlementer avec ces hommes ? Cela paraissait aussi peu praticable l'un que l'autre. Je me soulevai, et je repoussai de toute ma force l'homme qui se cramponnait à mon dos. Nous nous débattîmes pendant quelques instants ; enfin je réussis à m'enfuir. J'étais légèrement vêtu et peu armé ; je courais comme le vent. Un bosquet me protégea. Je m'y cachai un instant, puis tirai en l'air. Halef me répondit aussitôt. Je vis la troupe



Bagdad, en ruines, n'offre plus à la vue que poussière, marécages et guenilles.

des Arabes détaler, nous supposant sans doute beaucoup plus nombreux.

Le cimetière redevint silencieux. Au loin seulement, on entendait le galop des fuyards.

Halef me rejoignait déjà.

« *Allah kerim !* s'écria-t-il, tu t'es laissé surprendre, sidi ! Allah soit loué, car un malheur eût pu t'arriver ! Des hommes qui se cachent dans un cimetière n'ont que de mauvais desseins. Mais, sidi, je n'ai vu que des Arabes.

— Les Persans se sont retirés, sans doute. Nous sommes venus inutilement ici. Je reste convaincu néanmoins qu'il se trame un complot contre Hassan.

— Crois-tu, seigneur, qu'on se soit aperçu de son séjour en ville ?

— Qui sait ? Les Bebbeh feignaient de prendre par Kifri et Zengabad ; cela pouvait être une ruse. Ils connaissaient sans doute le plan du mirza, ils voulaient gagner Bagdad par un détour. Nous ne marchions pas vite ; il leur était facile de nous devancer. Si ces Arabes sont de leur bande, si l'aga... Allons, tout cela s'éclaircira. Rentrons. »

Dès en arrivant à la maison, je fis réveiller Hassan pour lui raconter notre aventure ; mais je n'osai insister sur le rôle présumable de Soliman.

Le mirza reçut cette communication avec indifférence. Il prétendit que toute cette machination était impossible, que mon petit Halef se trompait, que les Bédouins du cimetière étaient des coureurs de grands chemins, dont les projets ne le concernaient nullement. Je le suppliai de prendre des précautions et de se mettre sous la protection du pacha ; il répondit que cette démarche lui paraissait inutile.

« Je ne crains rien, me répétait le mirza, je n'ai rien à craindre parmi les chyites ; car, durant les fêtes, toute

inimitié est suspendue. Je ne puis non plus tomber entre les mains des Bédouins. Tu me feras escorte jusqu'à Hilla avec tes amis. De Hilla à Kerbela il n'y a qu'une journée de chemin, et l'attaque serait insensée, tant les pèlerins encombrent la route.

— Je n'ai aucune autorité sur toi, repris-je, sans quoi j'insisterais davantage. Est-ce que tu emportes avec toi tout ton argent et tous les meubles qui te restent?

— Oui. A qui confierais-je mon bien?

— Notre hôte me paraît être un brave homme.

— Certes! mais il habite trop seul ici. Allons, émir, ne te tourmente pas; dors encore un peu avant le jour. »

Tous mes avertissements restant inutiles, je n'avais plus qu'à me taire. Je m'étendis de nouveau sur mon divan et m'endormis. Quand je m'éveillai, la matinée était déjà fort avancée. Lindsay demeurait invisible; je le cherchai en vain. Quelques heures après, il rentra, ramenant avec lui quatre hommes, dont trois portaient sur leurs épaules des piques, des pioches, toutes sortes d'instruments pour faire des fouilles; le quatrième ne portait rien.

« Qu'est-ce que tous ces gens? demandai-je en ouvrant de grands yeux.

— Des ouvriers. Il y a trois matelots de la vieille Angleterre, que j'ai loués pour quelques jours; l'autre est un Écossais; il entend un peu l'arabe, et me servira de truchement. J'en ai besoin, puisque vous partez pour Kerbela.

— Où donc avez-vous trouvé tout ce monde?

— Je les ai demandés au consulat.

— Comment! vous êtes allé au consulat sans me prévenir?

— *Yes*, sir!... J'ai trouvé des lettres et de l'argent qui m'attendaient. Je ne vous ai rien dit, parce que vous n'êtes plus mon ami.

— Et pourquoi donc ?

— Qui s'en va à Kerbela sans m'emmener n'a plus le droit de s'occuper de mes affaires, *well !*

— Mais, sir, qu'est-ce qui vous monte subitement au cerveau ? Vous savez bien qu'un voyage à Kerbela n'est pas possible quand on ignore la langue du pays. Votre présence serait un danger pour moi et vous exposerait aux plus grands périls.

— Est-ce que je ne suis pas capable de les affronter ? Est-ce que je n'ai pas perdu deux doigts en votre compagnie,... sans compter mon nez, qui est double à présent ? »

Là-dessus il me tourna le dos pour organiser sa troupe. La passion du *fowling-bull* ne suffisait point au bon Lindsay, il s'était senti tourmenté par la curiosité ; il eût voulu voir les fêtes sauvages de Kerbela. Ma résistance à ce sujet l'exaspérait. Il m'était cependant impossible de céder à son désir.

Lorsque la grande chaleur fut tombée, nous nous préparâmes à quitter la ville. Notre petite caravane s'avança bientôt en bel ordre. En tête marchait un guide, conduisant quelques bêtes de somme que Hassan avait louées pour le transport de son bagage. Le mirza et l'aga suivaient en se tenant à côté des chameaux, sur lesquels voyageaient les deux femmes. Halef et moi venions ensuite ; l'Anglais formait l'arrière-garde avec ses hommes.

Il surveillait d'un air fier sa vaillante troupe, et semblait défier la vieille Babylone de lui refuser ses trésors. J'oubliais Alvah, qui trottinait sur un mulet près de ses maîtresses. Nous avions laissé notre serviteur arabe en ville.

Je faisais des plans fort différents pour ce voyage à Kerbela. Tout avait été changé, peut-être par ma faute. Je n'aurais su dire qui de nous avait tort ou raison. Mon état physique était singulier. Mes blessures, si vite gué-

ries, ne laissaient pourtant aucune mauvaise suite. D'où me venait ce malaise, cet accablement, cette espèce d'anxiété, cette fatigue du corps et de l'esprit? Je n'y voyais aucune cause.

J'étais mécontent du mirza, mécontent de Lindsay, sans me rendre compte de ce qu'ils avaient dû eux-mêmes éprouver, depuis quelque temps, dans leurs rapports avec moi.

Je me trouvais au milieu d'une période d'incubation : le mal allait éclater. Il devait me conduire presque à la mort.

Nous nous dirigeâmes vers le fleuve pour le traverser sur le pont de bateaux. Ce pont était dans le plus pitoyable état, et sur son misérable parapet tressé pendaient de sordides haillons.

Malgré l'aspect imposant que conserve la ville vue d'ensemble, les trois quarts du terrain que renferme son périmètre sont occupés uniquement par des jardins abandonnés, des cimetières, des marais infects et semés de décombres, parmi lesquels grouillent toutes sortes de reptiles. Bagdad, en ruines, n'offre plus à la vue que poussière, marécages et guenilles.

La peste habite Bagdad en permanence, mais elle éclate avec fureur au moins tous les cinq ou six ans; il lui faut alors une hécatombe de plusieurs milliers de victimes. Le musulman fait preuve, en pareil cas, de son indolence accoutumée; il ne prend ni précautions ni mesures de salubrité, et répète avec une résignation fataliste :

« Allah l'envoie, nous n'y pouvons rien. »

Je frissonnais malgré moi; il me semblait que le spectre de la peste me poursuivait, qu'il était près de m'atteindre. J'avais froid au milieu de l'excessive chaleur; j'essayais de secouer ma torpeur. Je fis courir mon cheval, comme pour échapper à cette ville empoisonnée et surtout pour distraire ma pensée.

Le sol gardait toute son ardeur, quoique nous fussions déjà fort avancés dans la journée. L'air semblait chargé des miasmes laissés par la caravane qui, la veille, suivait le même chemin. J'éprouvais ce qu'on ressent dans une salle d'hôpital remplie de varioleux.

Ce n'était pas un simple effet de mon imagination surexcitée. Je voyais Halef respirer difficilement et l'Anglais lever son pauvre nez enflé pour chercher plus haut une bouffée d'air pur.

Cette atmosphère stagnante nous oppressait tous.

Çà et là se traînaient quelques vieux pèlerins allant demander une fosse à la terre sacrée. Epuisés par la marche, ils se soutenaient à peine et restaient loin en arrière de la caravane.

Des aliistes (sectateurs d'Ali) cheminaient graves et silencieux, poussant devant eux un mulet chargé d'un cercueil. L'animal marchait d'un pas lourd, la langue pendante, les flancs couverts d'écume. Les hommes se bouchaient le nez. L'infection du cadavre venait jusqu'à nous; l'air charriait des germes de mort.

Je proposai au mirza de quitter le chemin battu pour prendre une voie parallèle, mais un peu distante de l'infection. Hassan refusa : un des grands mérites des pieux voyageurs est de « marcher dans l'haleine des défunts ».

J'obtins cependant de ne point coucher au khan du pèlerinage. Nous campâmes assez loin de la route, dans le lit profond d'un canal desséché.

Nous nous trouvions en un lieu fort peu sûr; il était prudent de nous grouper et de ne pas nous éloigner les uns des autres. Avant de nous livrer au sommeil, on décida que le lendemain matin on presserait la marche de manière à atteindre Hilla avant la caravane. Après Hilla, on irait passer la nuit à la tour de Babel, où Hassan voulait encore se laisser devancer par les pèlerins

pour aller les rejoindre à quelque distance sans nous. C'était à la tour de Babel que nous devions l'attendre.

J'étais de plus en plus fatigué. Je me sentais toujours des lourdeurs de tête, et une douleur si étrange dans le cerveau, que je ne me souvenais pas d'en avoir jamais éprouvé une semblable. Était-ce la fièvre? Je pris un peu de quinine, que j'avais emportée avec quelques autres médicaments pour le voyage; mais, en dépit de ma fatigue, je ne réussis point à dormir. Je me tournai et retournai sans trouver de repos; puis je tombai dans une somnolence pleine de fantômes, de rêves effrayants, dont je m'éveillai soudain, pour y retomber avec une lassitude accablante.

Enfin je me réveillai entièrement et me traînai hors du campement. Le jour commençait à poindre. L'Orient s'éclairait d'une lueur blanchâtre qui allait toujours en augmentant. Au fond de l'horizon, je remarquai un point noir tranchant sur la lumière. Ce point grossit; au bout de quelques minutes, je reconnus un cavalier s'avançant à toute bride. Il fut bientôt près de moi. C'était Soliman. Son cheval fumait et écumait. L'aga parut fort embarrassé lorsqu'il me vit. Il sauta de sa monture, la prit par la bride, me salua légèrement, puis voulut passer outre. Je l'arrêtai pour lui dire d'un ton calme :

« D'où viens-tu?

— Que t'importe? répondit-il avec humeur.

— Il m'importe beaucoup : quand on voyage ensemble, dans une contrée aussi dangereuse, on est solidaire les uns des autres. Chacun doit compte à tous de ses actes.

— Je suis allé à la recherche de mon cheval.

— De ton cheval!

— Oui. Il avait brisé sa corde et s'enfuyait.

— Hum!... Cette corde est entière.

— Elle s'est défaite par le nœud.

— Demande à Allah que, si jamais une corde entoure

ton cou, le nœud soit aussi peu solide que celui-là! »

Soliman me regarda d'un œil flamboyant, et, se plaçant en face de moi, cria tout en colère :

« Que veux-tu dire? Je ne te comprends pas.

— Je sais ce que je dis.

— Halte-là, étranger! Tu ne sortiras point d'ici sans avoir expliqué tes paroles.

— Je songe au cimetière que les Anglais ont à Bagdad. »

Il pâlit légèrement, mais sut aussitôt maîtriser son trouble. Il reprit :

« Le cimetière des Anglais! Rêves-tu? Suis-je Anglais? Non, non, tu as parlé de corde pour mon cou! Mais nous verrons. Hassan sera averti, il t'apprendra à me traiter comme tu le dois.

— Avertis Hassan ou ne l'avertis pas, cela m'est indifférent. Je saurai toujours te traiter comme tu le mérites. »

Notre entretien à voix haute avait éveillé nos compagnons. On se prépara tout de suite au départ. Nous voulions nous hâter, et notre petite troupe se mit presque au galop. Pendant la marche, je vis le mirza causer très vivement avec Soliman; puis Hassan se rapprocha de moi.

« Émir, me permets-tu de te dire un mot au sujet de l'aga? me demanda-t-il.

— Oui.

— Tu ne l'aimes pas.

— Non.

— Tu ne devrais pas pour cela l'offenser.

— Il a accepté l'injure sans se justifier; donc je le traite comme il le mérite.

— Son cheval se sauve, il court après, et tu lui dis qu'il sera pendu. Que signifie ce langage?

— Celui qui prépare une embuscade contre ses compagnons de route devrait tâter de la corde.

— Émir, je le remarque depuis longtemps, ton âme

est malade, ton corps fatigué; c'est pourquoi ton œil voit tout en noir, c'est pourquoi aussi tes paroles sont amères comme une médecine d'aloès. Tu guériras, et alors tu reconnaitras ton erreur, car ton jugement est droit et sain quand tu ne souffres pas. Soliman a toujours été pour moi un serviteur fidèle; il demeurera ainsi jusqu'à ce qu'Allah le retire de dessus cette terre.

— Qu'allait-il faire dans le cimetière des Anglais?

— Il y est entré par hasard, il m'a tout expliqué. La nuit était belle, il se promenait. Il est entré là, sans savoir que d'autres s'y trouvaient. Ces hommes, dont tu t'es effrayé, parlaient d'une aventure de brigands arrivée depuis peu. Soliman les tient pour de paisibles voyageurs. Je t'ai déjà dit tout cela. Pourquoi persistes-tu dans tes soupçons?

— Et tu crois qu'aujourd'hui même le cheval de l'aga a véritablement rompu sa corde?

— Soliman l'assure.

— Et tu supposes que Soliman est homme à retrouver son cheval dans les ténèbres?

— Pourquoi pas?

— L'aga pourrait-il courir si loin, seul, dans un pays inconnu? Quand je l'ai vu revenir, son cheval était couvert d'écume.

— Le cheval a dû être rudement châtié, il n'est pas étonnant que tu l'aies vu en cet état. Je t'en prie, ne soupçonne pas davantage mon serviteur, tu me chagrinerais moi-même.

— Je ne demande pas mieux que d'avoir meilleure opinion de lui; mais alors qu'il agisse ouvertement, et que sa conduite soit moins bizarre.

— Je lui recommanderai d'éviter ces allures qui te déplaisent; mais souviens-toi que tu es homme, que tu peux te tromper dans tes suppositions, qu'Allah seul sait tout. »

Notre conversation en resta là.

Que devais-je faire, ou plutôt que pouvais-je faire ? Je demeurais convaincu des mauvais desseins de Soliman ; mais comment les prouver ?

J'étais las. Il me semblait que mes os se vidaient et qu'ils n'avaient plus ni moelle ni résistance. Ma tête me faisait l'effet d'un tambour résonnant sans relâche sous des coups invisibles, quoique très sensibles. Je devenais à peu près indifférent à toutes choses. Les apparences donnaient raison à Hassan. Il fallait me taire, tout en restant sur mes gardes, si j'en avais encore la force.

Nos montures allaient rapidement en plaine ; nous pouvions rejoindre sous peu la caravane. Elle laissait après elle une « odeur sans parfum » de plus en plus insupportable. Nous apercevions sa longue ligne noire à l'horizon, défilant vers l'ouest.

« Nous détournerons-nous ? demandai-je vers midi au mirza.

— Oui, » murmura-t-il en faisant signe à notre guide, qui dirigea aussitôt la petite troupe de manière à décrire un arc très prononcé.

Quelque temps après, nous nous trouvions complètement seuls dans la plaine. L'air devenait plus pur, nous l'aspirions avec délices. J'aurais aimé à faire courir mon cheval, si la route n'eût été traversée par tant de canaux, ni creusée en tant d'endroits par des fosses.

Mon violent mal de tête me rendait pénible le passage de tous les obstacles. J'attendais avec impatience la fin de la journée et le rafraîchissement de l'atmosphère, toujours brûlante, si elle était moins infecte. Halef me regardait avec inquiétude. Il me demanda :

« Sidi, tu es donc bien malade ? Ton visage est hâve, tes yeux ont un grand cercle noir.

— J'ai mal à la tête. Donne-moi un peu d'eau des outres, et le flacon de vinaigre.

— Sidi, je voudrais prendre ton mal. »

Le bon Halef! il ne soupçonnait pas ce qui l'attendait lui-même.

Si mon cheval n'avait été une aussi excellente monture, je n'aurais pu supporter la marche ni diriger ma bête. J'avais honte de chevaucher si mal devant la vaillante Alvah, qui trottinait merveilleusement sur son mulet.

Assez tard dans l'après-midi, nous aperçûmes à notre droite les ruines d'El-Himar, qui ne sont guère éloignées de Hilla que d'un mille anglais; puis la chaîne de montagnes appelée El-Moudjellibeh se dressa devant nous, et au sud la place forte d'Amran-ibn-Ali. Bientôt nous longeâmes les jardins de Hilla, plantés sur la rive gauche de l'Euphrate; puis nous passâmes le fleuve sur un pont de bateaux pour entrer dans la ville.

Hilla est renommée à cause de la vermine qui y pullule d'une manière terrible et de sa malpropreté étonnante, même en Orient. De plus, on sait que le fanatisme de ses habitants va jusqu'à la folie, à la rage la plus insensée.

Nous ne voulions nous arrêter dans cette petite cité que le moins possible, et nous dûmes, en passant, gratifier de nos aumônes une trentaine de mendiants, assis sur le bord du chemin et tous fort répugnants.

Trois quarts d'heure environ après avoir quitté Hilla, nous arrivâmes au Bir-Nimroud, tour de Nemrod ou de Babel[1]. Comme Hilla se trouve située vers le centre des ruines de l'antique Babylone, on peut se faire une idée de l'énorme étendue occupée par cette reine des nations.

Le soleil s'abaissait vers l'horizon lorsque nous atteignîmes les ruines d'Ibrahim-Khalid. De là nous voyions

[1] *Bir* signifie puits. La tour a pris sans doute ce nom du creux qu'elle forme. On prétend que cette tour du temple de Bel ou Bélus fut construite sur l'emplacement de la tour de Babel.

s'élever les restes gigantesques de Babel, entourés de marécages et de terrains vagues, nus, couverts de tristes décombres.

Les ruines de la tour mesurent aujourd'hui environ cinquante mètres de hauteur, sans compter une sorte de pilier, isolé d'une dizaine de mètres, dominant la tour. Ces ruines sont le seul fragment imposant au milieu des décombres qui marquent la place de la mère des villes.

Nous fîmes halte au pied de la tour, et, tandis qu'on préparait le repas du soir, je montai au sommet pour jeter un regard sur les environs. Les derniers rayons du soleil semblaient baiser tristement ces restes de la ville gigantesque et condamnée, puis ils allaient disparaître une fois encore.

A droite, j'apercevais la route qui conduit à Kerbela; à gauche, celle de Mechhed-Ali.

Droit au nord se trouve Tahmosia, et derrière les ruines des remparts de l'ouest s'élève le Djebel-Menavich. Je serais resté longtemps à cette place, si le crépuscule, en jetant un voile sur l'horizon, ne m'avait forcé à descendre.

Je trouvai la tente des Persanes déjà dressée. Le dîner ne fut pas long : tout le monde songeait au repos. Halef restait seul près de moi pour continuer son service, car il me voyait de plus en plus las et fatigué. L'Anglais s'approcha un instant, me demandant de l'aider à combiner sa journée du lendemain. Je le priai de me laisser dormir et m'enroulai dans ma couverture.

Le sommeil ne vint point. J'étais sous l'empire d'une fébrile agitation; la demi-somnolence où je tombai enfin me fatigua au lieu de me calmer. Quand je me réveillai, je sentis un fort frisson, tantôt glacé, tantôt brûlant. Je souffrais beaucoup dans tous les membres; il me semblait être au milieu d'un carrousel dont les chevaux piétinaient sur moi. J'attribuais tout cela à un simple accès

de fièvre; je pris une forte dose de quinine. Une sorte d'engourdissement succéda promptement à cette médicamentation. Plus tard, je sortis un peu de cet état. Je vis beaucoup de mouvement autour de moi; il était déjà 9 heures du matin. Nous apercevions, dans le lointain, la Caravane de la mort se diviser près de Hilla en deux branches. L'une s'avançait vers Kerbela, l'autre prenait le chemin d'Ali.

Halef m'offrit de l'eau et des dattes. Il me fut impossible de manger. Décidément, « je n'étais pas fier, » comme disent les écoliers. Je fis appel à toute mon énergie pour dominer cet abattement, et parvins, avec de douloureux efforts, à me mettre sur pied. Hassan Ardjir-mirza se disposait au départ; il voulait rejoindre les derniers pèlerins. Parmi ceux-là devaient se rencontrer les serviteurs chargés d'accompagner le corps de son père, et qui ne s'étaient point arrêtés, avec Soliman, à Ghadhim. Je le suppliai d'être attentif, de prendre toutes ses armes, de ne pas s'écarter de la route. Il me rassura en souriant, et me promit qu'il reviendrait le 15 ou le 16 de moharrem.

« Nous nous retrouverons à cette place, » ajouta le prince.

A midi, tout était prêt. On se dit adieu. La sœur du mirza, qui s'installait sur son chameau, me fit signe d'approcher. Je me traînai vers elle.

« Emir, me dit-elle sous son voile, nous nous reverrons. Seulement laisse-moi t'adresser une prière : prête-moi ton poignard.

— Le voici, » murmurai-je, de plus en plus étonné.

C'était le chambiyeh qu'Eslah al Mahem avait voulu échanger contre mon poignard. Sur sa lame se lisait la devise dont j'ai déjà parlé : « Au fourreau seulement après la victoire ! »

J'étais convaincu que, dans le cas de nécessité, la veil-

lante Persane n'hésiterait pas à faire usage de cette arme, et je ne sais quelle vague inquiétude me prit au cœur en la lui remettant.

Soliman-aga m'adressa un adieu presque farouche, puis la petite troupe se mit en marche. Nous la suivîmes longtemps des yeux. Mes forces s'épuisaient; je m'étendis à terre.

« Sidi, s'écria mon petit hadji, tu chancelles, ta figure est comme du feu. Montre-moi ta langue. »

Je m'exécutai.

« Mais elle est toute bleue! reprit Halef avec épouvante. Tu as une méchante *isitma* (fièvre). Prends ton quinquina et dors. »

Je ne dormis guère. J'avais d'étranges visions. J'essayai de boire du vinaigre et de m'en baigner les tempes. Lindsay me regardait avec inquiétude; je n'étais pas moi-même très rassuré.

« Master, me dit l'Anglais, vous ne pourrez pas venir avec moi aux fouilles.

— Non, je ne le puis pas.

— Alors je reste près de vous.

— C'est inutile, sir Lindsay. J'ai la fièvre, comme cela arrive souvent aux voyageurs. Halef me soignera. Allez à vos fouilles, je vous en supplie; mais ne vous éloignez pas trop. Il faut prendre garde aux chyites. Je ne vous serais d'aucun secours. Revenez ici ce soir. »

Il s'éloigna, accompagné de ses gens. Je fermai les yeux. Halef me bassinait sans cesse le front avec de l'eau vinaigrée. Je ne sais si je reposais depuis longtemps, quand des pas et une voix rude me firent tressaillir.

« Qui êtes-vous? » demandait-on.

Je rouvris les yeux. Devant nous se tenaient trois Arabes bien armés. Ils étaient à pied. Leur aspect sauvage ne promettait rien de bon.

« Nous sommes des étrangers, répondit Halef.

— Vous n'êtes point chyites. A quelle tribu appartenez-vous ?

— Nous venons de loin, d'au delà de l'Egypte. J'appartiens à la race des Mougaribeh[1]. Pourquoi nous interroges-tu ?

— Toi, tu peux être un Mougaribeh ; cet autre est un Frank. Pourquoi ne se nomme-t-il pas ?

— Il est malade, il a la fièvre.

— Où sont ceux qui étaient avec vous ?

— Ils vont à Kerbela.

— Et l'autre Frank, où est-il ?

— Il visite le voisinage avec ses gens.

— A qui est le cheval noir ?

— A cet effendi.

— Donne-le-moi. Donne-nous aussi vos armes. »

Il s'avança vers le cheval et le prit par la bride. Il paraît que ce geste valait mieux qu'une médecine pour me mettre sur pied. Je me levai avec fureur et criai :

« Halte-là ! parlons un peu, nous deux ! Sache d'abord que ma balle atteindra quiconque touche à cette bête. »

L'homme recula, regardant mon revolver avec inquiétude. Cette arme peu commune, même dans les environs d'une ville comme Bagdad, avait le don d'effrayer les Bédouins.

« C'était pour rire, balbutia-t-il.

— Ne ris pas avec nous, il t'en cuirait. Voyons, que fais-tu ici ?

— Nous vous avons vu de loin. Nous pensions que vous nous prendriez peut-être à votre service.

— Où sont vos chevaux ?

— Nous n'en avons point.

— Tu mens. Je vois aux plis de ton vêtement que tu

1 Arabes de l'ouest du Sahara.

viens de quitter la selle. Comment savais-tu qu'il y avait ici deux Franks?

— Je l'ai entendu dire par des pèlerins qui vous avaient rencontrés.

— Tu mens. Nous n'avons raconté à personne qui nous sommes.

— Si tu ne veux pas nous croire, nous nous en allons. »

Ils se retirèrent en jetant un regard de convoitise sur nos chevaux et nos armes. Bientôt ils disparurent derrière un pli de terrain.

Je dis à Halef :

« Tu as répondu fort peu prudemment. Viens avec moi ; voyons si ces gens ne se cachent pas dans les environs. »

Nous prîmes la direction que les Arabes avaient suivie ; mais, à mesure que la surexcitation diminuait chez moi, la faiblesse revenait. J'avais le vertige. J'y voyais à peine pour me conduire.

« Les aperçois-tu ? demandai-je au petit hadji quand nous eûmes tourné la colline.

— Oui. Ils courent là-bas ; ils vont chercher leurs chevaux.

— Combien y a-t-il de montures ?

— Trois. Mais ne les vois-tu pas comme moi, *sidi* ?

— Non. Ma tête tourne.

— Les voilà qui sont en selle ; ils partent au galop. Oh !... attends. Que font-ils ? *Allah il Allah !* Il y a là-bas toute une troupe qui vient au-devant d'eux.

— Des Arabes ?

— Ils sont trop loin, je ne saurais les reconnaître.

— Cours chercher ma longue-vue. »

Tandis qu'il s'éloignait, je me traînai à quelques pas et j'écoutai, dans le grand silence de la campagne. Il vint jusqu'à moi les sons d'une voix dure : celle de l'Arabe

qui nous avait parlé. Il commandait aux autres. Lorsque Halef fut de retour, j'essayai de saisir la longue-vue. Un nuage sanglant me passa sur les yeux. Je fis signe à mon intelligent serviteur de regarder lui-même. Il fut quelques instants avant de pouvoir mettre l'instrument à son point; enfin il s'écria :

« Ce sont des Persans!

— Ah! reconnais-tu leurs visages?

— Non... Les voilà tous qui se sauvent.

— Ils vont vers l'ouest, n'est-ce pas?

— Oui, » dit Halef en me rendant la lunette d'approche.

Mon vertige se passait un peu. Je repris avec effort :

« Écoute, Halef : ces Persans sont probablement les persécuteurs du mirza, les traîtres qui le vendent. Soliman-aga s'entend avec eux, cela est certain. La nuit dernière, il est allé les avertir de ce qui se passait. Ces trois Arabes n'ont été envoyés que pour voir si le mirza était encore là. Il faut rejoindre la troupe avant qu'elle n'ait eu le temps d'attaquer Hassan sur la route de Kerbela.

— O sidi, c'est terrible!... Que veux-tu faire?

— Je veux sauver nos amis. Va préparer nos chevaux...

— Si j'allais chercher l'Anglais? Je sais où il est. Il doit s'arrêter en un lieu que tu as appelé, en me le montrant hier, Ibrahim-Khalid...

— Non, nous perdrions trop de temps. Dépêchons-nous. »

J'avais pris la longue-vue. J'apercevais distinctement la troupe, qui galopait vers l'ouest. Je déchirai une feuille de papier à mon carnet, et j'écrivis quelques lignes pour avertir Lindsay. Je lui conseillais de ne pas rester au Bir-Nimroud, mais d'aller nous attendre près du canal Anana, lui expliquant qu'il serait exposé à tomber entre les mains des coureurs persans, dans le cas où

nous ne parviendrions point à les entraver dans leurs mauvais desseins. Je cachai mon billet dans un monceau de décombres sur lesquels je disposai quelques briques, de manière à attirer l'attention de l'Anglais.

Il est presque incroyable combien l'esprit exerce de puissance sur le corps. Mon affreux malaise se dissipait par la préoccupation, ma tête redevenait froide et mon regard lucide.

Nous gagnâmes la route du pèlerinage. Nous dépassâmes les retardataires, dont les cris et les murmures nous poursuivirent longtemps.

Nous avancions toujours, sans prendre garde aux mendiants. Nous passâmes devant un malheureux mulet abattu sur le chemin ; il expirait, tandis que deux pèlerins s'efforçaient de réenvelopper dans sa couverture de feutre un cadavre à demi pourri tombé du dos de l'animal.

Une insurmontable nausée me fit frémir et provoqua un premier vomissement. Je pouvais à peine me tenir sur mon cheval.

« Sidi, s'écria le pauvre Halef en saisissant la bride de ma monture, sidi, qu'as-tu donc ? Tu tombes...

— En avant ! murmurai-je.

— Non, arrête-toi. Tes yeux sont fixes comme ceux des fous. Tu chancelles !

— Marchons !... » tentai-je de crier.

Mais je ne perçus aucune articulation sortant de mes lèvres. Il me sembla que je faisais entendre seulement un cri rauque.

Et malgré tout j'excitais mon cheval, je voulais aller au galop. Hélas ! il fallut bien m'arrêter. On eût dit que je venais d'avaler un vomitif des plus violents ; je ne pouvais résister à des haut-le-cœur désagréables. Lorsque j'eus remarqué la forme glaireuse de ce que je rendais, en constatant le peu de douleur ressentie à l'épigastre pendant les efforts, une mortelle anxiété me saisit.

« Halef ! m'écriai-je, va-t'en ! laisse-moi !

— Te laisser, sidi ! et pourquoi ? balbutia l'Arabe effrayé.

— J'ai... Halef, j'ai la peste...

— La peste ! *Allah krrim !* Est-ce vrai, sidi ?

— Oui. Je croyais à une fièvre ; maintenant, j'en suis certain, c'est la peste.

— *El taoun !* l'infection ! *Allah il Allah !* C'est horrible, affreux, épouvantable !...

— Oui, va-t'en. Cherche après l'Anglais, il aura soin de toi. Tu le trouveras au Bir-Nimroud ou au canal Anana. »

Je pouvais à peine parler. Mais le brave Halef, loin de s'enfuir, serrait mes mains brûlantes dans les siennes.

« Sidi, murmurait le petit hadji, sidi, crois-tu que je t'abandonnerai ?

— Va-t'en, te dis-je !

— Non. La malédiction d'Allah me poursuivrait partout, si je te quittais... Il y a une écume noire sur tes dents, ta langue bégaye. Oui, c'est la peste ; mais je ne la crains pas. Qui donc doit soigner mon sidi quand il souffre ? qui doit prier sur lui s'il meurt au milieu du désert ? Effendi, ô mon effendi ! mon âme sanglote, mon œil pleure ! Viens, tâche de te tenir encore en selle, nous allons chercher un lieu où je puisse te soigner.

— Tu veux vraiment rester près de moi, mon fidèle Halef ?

— Par Allah ! sidi, jamais je te quitterai.

— Je ne l'oublierai point, Halef. Je ne suis peut-être pas tout à fait perdu. Allons, il faut rejoindre ces Persans.

— Sidi, tu ne le peux pas.

— Si, marchons ! »

J'éperonnai faiblement mon cheval noir. Halef dut me suivre en murmurant mille supplications. Quelques

minutes après, je ralentis le pas du cheval : l'accès revenait ; mes yeux se troublaient tout à fait. Je m'abandonnai à la conduite de Halef, qui tenait la bride du cheval. Chaque pas, chaque mouvement me causait une douleur intolérable dans la tête ; on eût dit un fort coup de poing. Je parvins cependant à me maintenir sur la selle avec mes deux mains.

Nous chevauchâmes ainsi longtemps avant de rejoindre la caravane. Enfin nous aperçûmes des groupes isolés, puis nous remontâmes jusqu'à la tête du cortège, nous enfonçant de plus en plus au milieu des miasmes.

Je ne voyais rien. J'étais comme engourdi ; je distinguais difficilement les figures qui défilaient devant moi.

« Les reconnais-tu, Halef? demandai-je quand nous eûmes dépassé tout le monde.

— Non.

— Inclinons sur la gauche. Les brigands, s'ils veulent revenir vers la tour, ont dû suivre ce chemin. N'y a-t-il pas des oiseaux de proie au-dessus de la caravane ?

— Oui, des vautours.

— Ils sentent les cadavres. Fais attention à la route. Il faut aller à gauche, je te l'ai dit... Je m'en rapporte à toi, du reste ; je n'en puis plus.

— Si nous rencontrons les ennemis du mirza, il faudra combattre, sidi, et....

— Je retrouverai mon courage. Marchons. »

Les pèlerins s'éloignaient dans le vague de l'horizon. Nous chevauchions toujours lentement, en arrière de la caravane. Mes pieds abandonnaient l'étrier ; je ne sais comment je me soutenais encore sur mon cheval. Tout à coup mon fidèle Halef s'écria :

« *El boudj!* le vautour ! là-haut, tout près.

— Vole-t-il, ou bien plane-t-il ?

— Il plane.

— Suivons-le. Il a vu une proie ou un combat. »

Dix minutes se passèrent en silence. Un pressentiment douloureux me torturait. Je préparai mes armes par un violent effort. Tout me paraissait si lourd, le moindre mouvement était si pénible !...

« Sidi, des cadavres ! murmura Halef en étendant le bras.

— Il n'y a aucun vivant avec eux ?

— Non.

— Allons voir. »

Un spectacle affreux nous attendait : il est resté gravé à tout jamais dans mon souvenir. Cinq cadavres gisaient sur le sol, à une assez grande distance l'un de l'autre. Je descendis de cheval et tombai à genoux devant le premier de ces corps. Mon pouls battait à se rompre. Je détournai le pan de manteau qui enveloppait la tête du mort : c'était Sadouk, le muet, le traître !

Je me traînai un peu plus loin et reconnus Alvah, la vieille suivante. Une balle l'avait atteinte à la tempe.

Au même moment Halef s'écriait :

« *Ouaï !* ô douleur ! c'est la femme du mirza ! »

J'allai près de lui... Oui, c'était bien Djanah, la belle Djanah, dont Hassan se montrait si épris ! Plusieurs balles l'avaient aussi frappée. A ses côtés, le mirza, un bras étendu et raidi par la mort, semblait vouloir protéger celle qu'il avait tant aimée. Les blessures de ce dernier cadavre présentaient quelque chose d'horrible : ses mains étaient coupées !

« O mon Dieu ! m'écriai-je hors de moi, s'il m'avait écouté !

— Oui, murmura Halef, il porte la responsabilité de tout ce qui est arrivé, car il se fiait à un traître plus qu'à ses amis. Mais viens, il y a encore un cadavre. »

Plus loin, en effet, nous trouvâmes le corps d'une femme presque couvert de sable, soulevé autour d'elle par le piétinement des chevaux dont nous voyions la longue trace : c'était Benda.

« Qu'Allah maudisse l'aga qui l'a tuée ! s'écria Halef avec horreur.

— Non, non, Halef, ce n'est point l'aga qui a tué la sœur de Hassan. Tiens, regarde : reconnais-tu le poignard enfoncé dans sa poitrine ? Sa main reste crispée au manche de l'arme que je lui avais prêtée. L'aga a dû essayer de l'enlever... Vois les marques de la lutte et des pas empreints sur le sable. Elle a été traînée jusqu'ici. Peut-être s'est-elle défendue avec le poignard. En tout cas, il lui a servi pour se donner la mort, quand elle s'est vue au pouvoir du meurtrier de sa famille. Tout cela est affreux, Halef.

— Sidi, elle est morte. Oh ! il n'y a plus la moindre vie en elle ! tu ne la ranimeras pas... Mais il faut les venger tous. »

Je ne répondis point. Ma tête s'égarait ; il me semblait que la plaine se teintait de sang et courait en cercles autour de moi. Je finis par perdre connaissance. Je crus que je m'enfonçais toujours plus avant dans un abime noir, sans fond ni bord. J'entendais la voix de Halef comme si elle partait d'une lieue.

« Sidi, ô sidi ! réveille-toi, nous les vengerons, » répétait le pauvre petit hadji.

Après un long évanouissement, je me sentis un peu mieux. J'avais trouvé un terrain plus ferme ; je me soutenais entre deux bras qui m'entouraient avec précaution. J'ouvris les yeux, et je reconnus le visage de Halef. Deux grosses larmes roulaient sur les joues de mon fidèle serviteur. Je ne pus que murmurer :

« Halef, ne pleure pas...

— O sidi, je te croyais mort ! *Hamdoulillah !* tu vis ! Remets-toi. Vois leurs traces. Nous les rejoindrons, nous punirons les meurtriers... Oui, je le jure par Allah ! »

Je secouai tristement la tête.

« Halef, je suis trop fatigué. Fais-moi un oreiller avec la couverture.

— Tu ne pourrais te tenir en selle?

— Non.

— Je t'en prie, essaye. »

La bonne créature cherchait tous les moyens de me ranimer. Il s'imaginait que l'idée de la vengeance me rendrait des forces; mais toutes ses exhortations restèrent vaines.

Enfin je parvins à me redresser et à demander :

« Halef, laisserons-nous les vautours dévorer ces morts?

— Veux-tu les enterrer? reprit Halef.

— Oui.

— Où et comment?

— Ici, dans le sable.

— Nous n'y réussirons pas, soupira Halef. Que faire, sidi?

— Il faut retourner près de la tour; là nous trouverons l'Anglais et nos provisions. Il n'y a pas deux heures de marche.

— *Ouallahi!* tu dis vrai. L'Anglais nous viendra en aide avec ses hommes.

— Mais les vautours n'attendront pas.

— J'irai seul. Tu garderas les cadavres, sidi.

— Non. Les voleurs te tueraient. Je m'imagine que ces brigands, après avoir accompli leur boucherie, ont dû se diriger vers la tour de Nemrod, pour voler nos chevaux et nos bagages.

— Je les étranglerai.

— Allons donc! Halef, tu es tout seul...

— Tu as raison, sidi. D'ailleurs, je ne puis t'abandonner, malade comme tu es.

— Partons tous deux.

— Et les cadavres?

— Nous les mettrons sur nos chevaux.

— Tu es trop faible. Vois comme tu chancelles ! »

Ce fut une triste et pénible tâche que de charger ces corps sur nos chevaux. Les cordes nous manquaient. Je me décidai à couper mon lasso. Depuis bien longtemps je le portais dans tous mes voyages. Hélas ! ces voyages et celui de la vie n'étaient-ils pas bien près de finir pour moi ?

Nous attachâmes les cadavres deux à deux sur les montures. Prenant les brides à la main, nous nous mîmes en marche.

Je n'oublierai jamais cette route. Sans le dévouement de mon fidèle Halef, je serais tombé cent fois et ne me serais plus relevé. Tous les dix ou douze pas, j'étais obligé de m'arrêter afin de reprendre haleine. Au lieu de deux heures, il nous en fallut au moins quatre, et le soleil disparaissait rapidement.

Je ne conduisais plus mon cheval, je me soutenais contre lui. Halef me traînait ou me poussait souvent. Rien de plus lamentable que notre aspect. Nous devions éviter les rencontres et faire en certains endroits le double du chemin. Il était fort tard lorsque nous nous trouvâmes enfin, Dieu sait comment, auprès des ruines.

De l'Anglais, ni traces ni nouvelles. Mon billet n'était plus sous les briques. Lindsay l'avait-il pris ? était-il parti pour le canal indiqué ?

Nous déchargeâmes les morts. Nos chevaux, aussi épuisés que nous, se couchèrent à terre. Nous essayâmes de dormir sans songer à tirer quelque chose des ballots de provisions, que nous avions retrouvés intacts dans la cachette.

Je passai une nuit terrible. Avec une chaleur presque naturelle, j'éprouvais des frissons et des contractures étranges. Mon pouls était d'une effrayante irrégularité, ma respiration courte et fréquente. J'avais la langue

sèche et la bouche en feu. Mon imagination s'égarait dans des fantaisies bizarres, dans des visions effrayantes. Par moments j'appelais Halef, afin de m'assurer de la réalité des choses. D'autres fois, une vive douleur entre les épaules ou à la nuque me réveillait tout à fait. Je décris cet état avec un peu de détail, parce que la peste est, heureusement, un mal assez rare chez nous.

Lorsque je m'éveillai complètement, au matin, je constatai que des abcès se formaient sous les aisselles et au cou. J'avais aussi une énorme pustule à la nuque et des groupes de boutons rouges sur la poitrine et sur les bras. Je me considérai comme perdu. Je réveillai Halef.

Le petit hadji me regardait en tressaillant d'effroi. Je l'envoyai à la recherche de Lindsay. Son absence dura trois heures, pour moi trois éternités. Il revint avec la mine abattue, car il n'avait rien découvert, sinon une pioche abandonnée. Le terrain était marqué, me dit-il, par des pas de chevaux : un combat devait avoir eu lieu. La pioche, ou plutôt le hoyau, me sembla appartenir aux hommes que Lindsay menait avec lui. Mais alors,... le pauvre sir David ?...

Je n'osai aller jusqu'au bout de ma pensée. D'ailleurs, Halef eût trouvé des cadavres, des lambeaux de vêtements, quelques indices... Je souffrais trop de la tête pour m'arrêter longtemps sur de si lugubres idées.

Mon état empirait à vue d'œil. Halef en paraissait effrayé; il me supplia de prendre quelque médecine. Quelle médecine? J'ignorais complètement comment se traite la peste. J'avais apporté de Bagdad de la quinine, du chloroforme, du sel ammoniac, de l'arsenic, de l'opium, etc. Que choisir dans toutes ces substances? Je me résolus à n'en prendre aucune. L'air frais, les bains, une incision dans les abcès, me parurent les seuls remèdes à ma portée. Il devait y avoir quelque source dans le voisinage. J'avais aperçu un peu de végétation au sud des

ruines : un petit ruisseau coulait peut-être de ce côté.

J'exprimai le désir de me traîner en cet endroit. Mon serviable Halef se mit aussitôt en campagne, non sans beaucoup de soucis, parce qu'il me laissait seul.

Une heure se passa. Enfin j'aperçus Halef. Il semblait rayonnant. Il avait découvert le ruisseau tant désiré : un cours d'eau d'une limpidité extrême, qui conduisait ses petites vagues à l'Euphrate, me dit le brave hadji. Sur les rives croissaient quelques buissons ; ils nous donneraient un peu d'ombre.

Avant de quitter notre campement de la tour, il fallait enterrer les morts. Heureusement nous possédions maintenant une pioche. Halef creusa une fosse assez profonde dans l'intérieur des ruines. Il était aisé de remuer ces décombres. Je me traînai près de lui. Il apporta les corps un par un, les plaça dans la fosse de manière que la tête et les épaules fussent un peu soulevées ; puis il ramassa des briques qu'il mit sur les cadavres, afin d'empêcher la terre de les recouvrir.

Quand mon vaillant hadji eut terminé sa triste besogne, et qu'il resta seulement les visages à couvrir, il me dit :

« Permets, seigneur, que je récite la prière, car ils croyaient au Coran. »

Et l'Arabe commença la formule :

« *Allah il Allah, Mohammed Rasoul Allah !* »

Je m'agenouillai et prononçai du fond du cœur une prière chrétienne sur tous ces morts : qui sait s'ils n'appartenaient pas à l'âme de l'Église ?

Nous comblâmes la fosse, puis nous nous disposâmes au départ. Je me cramponnai à ma selle. Halef chargea le reste de nos provisions sur son cheval. Avant de m'éloigner, je jetai un dernier regard vers l'endroit où reposaient nos malheureux Persans. Je me disais :

« O homme ! la plus belle, la plus noble, la plus fière des créatures, comme c'en est fait promptement de toi

quand la mort t'a touché ! Et il ne resterait de ton être que cette pourriture ! »

Nous marchâmes lentement du côté des ruines d'Ibrahim-Khalid ; nous les dépassâmes et continuâmes jusqu'aux extrêmes limites de la vieille Babylone, au sud. Après une courte halte, nous appuyâmes vers la gauche pour arriver au ruisseau que Halef m'avait décrit. J'étais épuisé. Il avait fallu une heure pour refaire un chemin parcouru en moitié moins de temps par le petit hadji.

Enfin j'aperçus avec délices cette eau claire, courant de l'ouest vers l'Euphrate. Elle avait la limpidité de l'eau de source et se partageait en plusieurs bras, au milieu desquels verdissaient des prairies très propres au pâturage de nos chevaux. Quelques arbustes formaient sur les rives des bosquets assez touffus.

Halef m'arrangea un lit avec des herbes et du feuillage. Il parvint à construire, pour ma tête, un petit abri contre les ardeurs du soleil. Je me plongeai dans le ruisseau, et, après un bain assez long, je m'étendis sur ma couche avec une lassitude facile à comprendre. Ma langue, noire au milieu, était rouge comme du feu sur les bords et se crevassait d'une manière très douloureuse. J'avais une fièvre violente. tantôt chaud, tantôt froid. Un nuage confus s'étendait sur ma vue. Les mouvements que le petit hadji faisait autour de moi me donnaient le vertige ; j'entendais sa voix comme dans le lointain ou dans un rêve. Je m'imaginais qu'il parlait à la façon d'un ventriloque. Les boutons qui couvraient mon corps augmentaient de plus en plus. Dans le délire de la fièvre, je suppliais Halef de m'ouvrir les bourbillons les plus enflammés. Il y consentit vers le soir. Cette opération assez dangereuse réussit pourtant.

Pendant la nuit, je souffris d'une fièvre intolérable. Mon attentif infirmier fut obligé de m'asperger sans cesse

avec de l'eau froide, et de me secouer de toutes ses forces quand je paraissais tomber dans une torpeur trop effrayante.

Dès que le jour se leva, je me sentis un peu mieux. Je reposai avec plus de calme. Halef dut me quitter pour chasser quelque gibier aux environs. Il revint bientôt avec quatre ou cinq oiseaux qu'il pluma et fit cuire à la broche; mais je ne pouvais manger. Le petit Arabe essaya vainement de porter les morceaux à sa bouche : il n'avait pas faim, disait-il. Notre Doyan seul se régala du festin.

C'était le quatrième jour de ma violente fièvre. J'avais entendu dire que ce jour était décisif pour les pestiférés. Je m'obstinai à ne prendre d'autre remède que de l'eau fraîche. Je me sentais bien fatigué par tout ce que j'avais enduré sur la route; mais je connaissais mon tempérament de fer, et je m'y fiais. J'avais bon espoir, malgré des moments d'abattement très grands. User de médecines dont je ne pouvais apprécier l'action me paraissait plus dangereux que de laisser agir la nature, en me confiant à la Providence.

A la fin de la journée la fièvre cessa, les abcès diminuèrent; leur douleur et leurs élancements parurent s'apaiser. Je dormis pendant la nuit suivante, et, en m'éveillant le matin, Halef, auquel je montrai ma langue, me dit qu'elle semblait beaucoup moins noire. La guérison me paraissait désormais presque certaine; mais je m'effrayai en voyant, dans l'après-midi, mon pauvre serviteur pris à son tour de maux de tête, d'étourdissements, de frissons. Lorsqu'il voulut aller puiser de l'eau, il chancela tellement, que je me dressai sur mon séant, tout ému, et lui criai :

« Halef, tu vas tomber !

— O sidi, je vois un cercle qui tourne !

— Tu es malade. C'est la peste !

— Je le sais bien, sidi.

— Et je te l'ai donnée !

— Allah l'a voulu ainsi, c'était écrit dans le Livre. Si je meurs, tu auras soin de Hanneh.

— C'est toi que je vais soigner d'abord. Tu ne mourras pas.

— Hélas ! murmura le pauvre homme en secouant la tête, tu combats encore avec la mort ; elle ne te tiendra pas sitôt quitte.

— Non, non, je vais mieux. Je ne ferai pas moins pour toi que tu n'as fait pour moi.

— O sidi, qui suis-je à côté de toi ? Laisse-moi me coucher et mourir. »

Ainsi le brave petit homme se sentait profondément atteint. Il avait dissimulé son mal autant que possible ; mais la peste était maintenant la plus forte : il lui fallait s'arrêter. Quelques heures plus tard, il délirait. Peut-être avions-nous pris tous les deux en même temps les germes de la maladie, dès le jour où nous regardions passer la caravane près du pont de bateaux, à Bagdad.

La peste qui se développait chez Halef affectait le caractère bilieux ; c'est la plus dangereuse, ou du moins la plus violente de toutes les formes sous lesquelles se manifeste cette maladie.

Je ne pouvais m'occuper de mon malade qu'avec des efforts inouïs pour me tenir sur mes pieds. J'aurais eu presque autant besoin de soins que lui.

Je ne saurais penser à ces jours de misère sans frissonner encore. Nous avons tant souffert, Halef et moi !

Mon brave compagnon échappa cependant aussi à l'affreuse maladie. Dix jours se passèrent dans des transes mortelles. Au bout de ce temps, j'étais obligé d'aider encore le malade à se mouvoir. Moi-même je reprenais si peu de forces, que je n'aurais pu tirer un coup de fusil d'une main assurée.

Heureusement notre retraite resta ignorée. Personne ne vint nous inquiéter.

Lorsque j'eus le courage de me mirer dans l'eau, je me fis peur avec ma barbe et mes cheveux en broussailles, au milieu de laquelle grimaçait une tête de mort.

Je compris alors que les vautours fussent arrivés en bandes pour planer au-dessus de nos cadavres ambulants, et que les chacals, hurlant la nuit, eussent montré parfois leurs museaux à travers les herbages, comme s'ils se fussent demandé : A quand le festin ?

Si Doyan n'avait fait bonne garde, ils n'auraient peut-être point attendu que nous fussions refroidis.

Je consacrai ma première visite à un pèlerinage sur la tombe de mes malheureux compagnons. Je m'y rendis à pied. Il me fallut plus d'une heure pour arriver à la tour de Nemrod. Pendant tout ce temps, l'image des infortunées victimes se dressait autour de moi. Ma pensée se concentrait dans leur souvenir. Tout à coup je tressaillis : Doyan venait de donner de la voix d'une façon inquiétante. Je me retournai, et j'aperçus huit cavaliers avec deux couples de chiens et des faucons pour la chasse. Ils me voyaient aussi et se rapprochaient sensiblement. Quand ils furent à quelques pas, l'un d'eux me cria :

« Qui es-tu ?

— Un étranger.

— Que fais-tu ici ?

— Je viens pleurer sur des morts enterrés en ce lieu.

— De quelle maladie sont-ils morts ?

— Ils ont été assassinés.

— Par qui ?

— Par des Persans.

— Ah ! nous en avons entendu parler. Les meurtriers sont des Persans et des Arabes Zobéïde. Ils ont tué aussi plusieurs hommes dans le canal. »

Je tressaillis en songeant à Lindsay.

« Es-tu sûr de ce que tu dis ? demandai-je.

— Oui. Nous sommes de la tribu des Shat, et nous accompagnons les pèlerins qui vont à Kerbela. C'est sur la route qu'on nous a raconté ces meurtres. »

Ce cavalier mentait. Les Shat habitent une province plus au sud, et ne pourraient se montrer sans danger sur ce territoire. Les faucons que ces hommes portaient sur le poing, leur attirail de chasse, me prouvaient assez qu'ils étaient du voisinage. Je compris qu'il fallait me défier d'eux ; mais je dissimulai mon peu de confiance. Le chef, se rapprochant encore de moi, me dit :

« Tu as là des armes d'une singulière forme. »

Il étendit la main comme pour s'emparer de mon martini. Je reculai aussitôt en m'écriant :

« Cette arme est dangereuse pour quiconque n'a point appris à la manier.

— Eh bien ! montre-moi comment on s'en sert.

— Volontiers, si tu descends de cheval et si tu consens à t'éloigner un peu de moi. Tu comprends que je ne puis me dessaisir de mon arme sans prendre des précautions.

— Allons, ne te fais pas tant prier. Donne-moi ce fusil. »

Il étendait toujours la main, poussant son cheval pour me faire tomber. Doyan s'élança sur le bras de cet homme, le mordit à belles dents et lui fit vider les étriers.

Aussitôt celui des autres Arabes qui tenait les chiens en laisse les excita contre Doyan, sur lequel je les vis se précipiter.

« Rappelez vos chiens ! » criai-je en mettant en joue.

Ces hommes ne tinrent aucun compte de mes réclamations. Je fis feu et tuai l'un des chiens. Mais je fus promptement renversé par les chasseurs ; j'étais trop faible pour me défendre. Le chef de la bande s'acharna après moi, malgré la blessure de son bras ; les autres

l'aidèrent de toutes leurs forces. On m'arracha mon fusil, mon couteau ; on me lia et on me jeta sur un monceau de briques.

Doyan, déchiré par les morsures des chiens, lardé de coups de couteau, sanglant, épuisé, tenait tête encore à ses ennemis ; mais un des Arabes lui tira une balle presque à bout portant dans les flancs. La pauvre bête roula dans la poussière ; les trois chiens restants le déchirèrent littéralement en pièces. Il me sembla que je perdais un véritable ami. Ah ! si je n'avais pas été si abattu par la maladie, comme il m'eût été facile de rompre les vieilles cordes qui me liaient ! comme j'aurais défendu mon pauvre chien ! Mais non, je ne pouvais rien, rien !

« Es-tu seul ici ? interrogea le chef de la bande en revenant vers moi.

— Non, j'ai un compagnon.

— Où est-il ?

— Dans les environs.

— Que fait-il ? que faites-vous tous deux ici ?

— Nous venons d'avoir la peste. Il fallait nous arrêter en route. »

C'était là mon unique moyen de salut ; je le tentais sans beaucoup d'espoir. A peine avais-je prononcé ce mot, que les chasseurs reculèrent avec un cri d'épouvante. Seul le chef resta immobile devant moi.

« Tu es rusé, dit-il, mais tu ne me tromperas pas. Si tu avais eu la peste au milieu du chemin, tu serais mort : on n'en revient guère.

— Regarde-moi, repris-je simplement.

— Tu ressembles à un cadavre ; mais tu n'as eu que la fièvre. Où est ton compagnon ?

— Il est couché là-bas... Tiens, écoute : il vient. »

J'entendais au loin une voix qui s'efforçait de se grossir, mais qui donnait un son criard et rauque par instants en répétant : « Rih ! Rih ! Rih ! » Au même moment, je

perçus très distinctement le galop d'un cheval. Enfin Halef apparut. Il s'accrochait au coursier noir. L'une de ses mains se crispait entre les deux oreilles de l'animal, l'autre tenait un pistolet; le fusil pendait à son dos. Mon cheval noir renversait tout sur son passage; décombres, briques, terres amoncelées, rien n'entravait sa course vertigineuse.

Tous les Arabes se tournèrent vers cette espèce de cavalier fantôme, cet étrange petit homme, avec sa figure de déterré, qui faisait courir son cheval plus vite que le vent.

« Arrête, Rih ! » criai-je.

La brave bête demeura immobile. Je repris :

« Halef, ôte ta main d'entre les oreilles du cheval. »

L'Arabe obéit, et mon cheval l'amena devant moi, où il se laissa glisser à terre. Ne pouvant guère se soutenir, mon brave serviteur s'assit, demandant avec indignation :

« Je t'ai entendu tirer. Ils voulaient donc te tuer, sidi ? »

L'aspect de mon compagnon devait convaincre la troupe de la vérité de mes assertions.

« C'est la peste, murmuraient-ils. Qu'Allah nous protège !

— Oui, c'est la peste, » répéta le chef effrayé en jetant mon fusil et mon couteau loin de lui.

Il sauta sur son cheval, puis commanda à ses hommes de le suivre.

« Sauvons-nous ! criait-il. Et vous, chiens, qui nous empestez, puissez-vous descendre au fond de la djehennah ! »

Il tira sur moi; mais la blessure de son bras le rendait malhabile : il me manqua. Un autre Arabe voulut viser Halef, qui riposta avec son pistolet. Ni l'un ni l'autre ne se firent grand mal : le chasseur tremblait de peur, Halef

était trop affaibli par la maladie pour bien viser. Là-dessus, nos Arabes s'enfuirent au grand trot.

« Que le Cheïtan les emporte! murmurait Halef tout haletant. Que t'ont-ils fait, sidi? »

Je racontai mon aventure, et le pauvre petit homme eut bien de la peine à me délier, tant ses mains étaient faibles.

« Mais, Halef, comment as-tu pu monter à cheval? lui demandai-je pendant cette opération.

— Bien facilement, sidi. Le cheval était couché à terre : je me suis glissé sur son dos, puis j'ai détaché sa corde. Le bruit de ton fusil me disait où tu étais; je voulais aller à ton secours. Je connais le secret de ton cheval, puisque tu me l'as confié; j'en ai usé. Il s'est élancé comme l'éclair, et me voilà.

— Tu m'as sauvé, Halef. Ta vue les met en fuite, et ils ne reviendront pas. Ils vont donner l'alarme, de sorte que nous pouvons être sûrs qu'on ne nous approchera plus jusqu'à ce que nous soyons guéris et en état de reparaître parmi les vivants.

— Et Doyan, sidi? Seraient-ce là les morceaux de son corps?

— Oui.

— O *yasik* (douleur)! Seigneur, c'est comme si je voyais arracher une portion de ta chair! Il est tombé bravement.

— Oui, et il aurait vaincu si les Arabes ne l'avaient abattu par une balle. Pauvre Doyan!... Halef, nous devenons malheureux. Ces hommes m'ont appris de mauvaises nouvelles. Je crains que Lindsay n'ait péri avec ses terrassiers.

— L'Anglais? *Allah illa Allah!* Que t'ont-ils dit?

— Ils prétendent avoir recueilli ces bruits de la bouche des pèlerins : l'Anglais aurait été assassiné dans le canal.

— Cherchons son corps. Oui, dès que nous pourrons

nous traîner, il faudra le chercher pour l'enterrer. Cet Anglais était un infidèle, mais il se montrait bon ; je l'aimais à cause de toi. Écoute, sidi : ne voudrais-tu pas enterrer Doyan ? Le laisserais-tu manger par les vautours ou les chacals ? Oh ! non, tu ne le voudrais pas, sidi ! Pour moi, je ne puis me remuer... »

Je satisfis au désir de Halef. J'enterrai les restes de mon pauvre chien, puis j'aidai le hadji à remonter sur mon cheval.

Nous retournâmes silencieusement au ruisseau.

De tristes idées m'oppressaient ; car j'étais convaincu de la mort de Lindsay, dont la nouvelle, grâce à Dieu, n'avait pourtant rien de fondé.

J'avais hâte de quitter une contrée pour nous si fatale. J'espérais pouvoir rentrer dans quelque temps à Bagdad ; mais je ne devais plus songer, on le pense bien, au voyage de l'Hadramaout.

FIN

N. B. — Les derniers épisodes du voyage de M. Karl May en Orient seront publiés incessamment dans la même collection, sous le titre : *Une Maison mystérieuse à Stamboul.*

36014. — Tours, Impr. Mame.